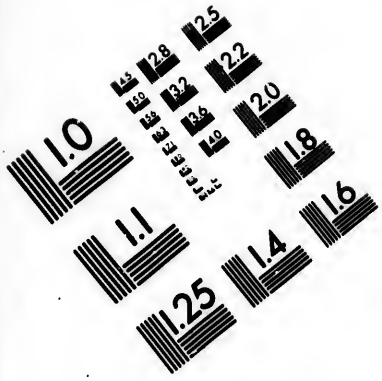


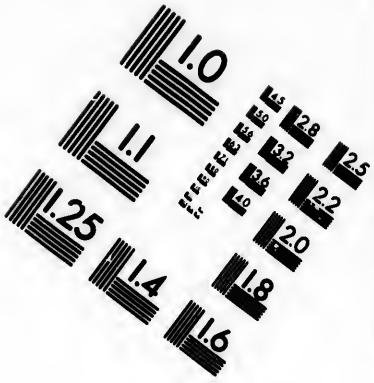
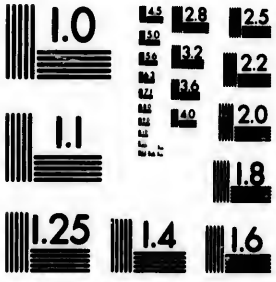
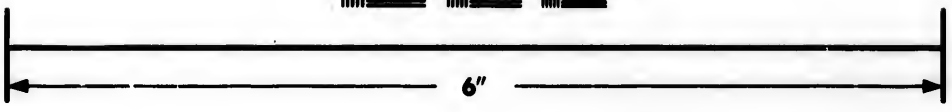


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Irregular pagination: [1] - 432, 435 - [436], 437 - 466 p.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☑ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☑ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

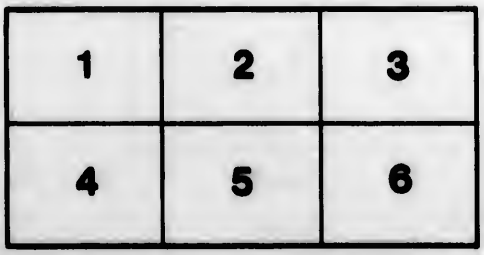
Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

2-6241

FEUILLETON DE L'ETENDARD

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

LES SECRETS

DE

LA MAISON BLANCHE

PAR

L. BAILLEUL.

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DE "L'ETENDARD", 31 RUE ST-JACQUES

1883

M

Notr
temps
chaud
le disq
l'horizo
grande
Un v
vait le
dans le
les feu
en plus
car il
silence
nature
faisaien
les bra
autre,
hurlem
cheval
caressa
formes

LES SECRETS

DE LA

MAISON BLANCHE

I

AVENTURE DANS UNE FORET.

Notre histoire s'ouvre au mois de juillet. Le temps avait été, toute la journée, excessivement chaud et lourd ; les rayons obliques du soleil, dont le disque disparaissait derrière la montagne, à l'horizon, s'effaçaient graduellement devant les grandes ombres de la nuit.

Un voyageur, monté sur un cheval robuste, suivait lentement les bords d'une vaste forêt située dans les provinces de la Prusse rhénane. En voyant les feuilles des arbres prendre une teinte de plus en plus sombre, il accéléra le pas de sa monture, car il avait hâte d'arriver à sa destination. Un silence profond, solennel, règnait dans toute la nature ; et il n'y avait d'autre bruit que celui que faisaient les oiseaux de nuit en volant à travers les branches des arbres. Toutefois, de temps à autre, le cri d'un hibou retentissait dans l'air ou le hurlement lointain d'un loup faisait tressaillir le cheval du voyageur, que celui-ci rassurait en le caressant de la main. Bientôt les arbres prirent des formes fantastiques, et les gros chênes dont les

ombres enveloppaient le cheval et le cavalier ressemblèrent à des spectres de taille colossale, étendant leurs bras puissants pour saisir leur victime.

Mais notre voyageur était peu accessible aux terreurs superstitieuses.

Il avançait tranquillement sans rien redouter. Sa taille moyenne, mais admirablement prise, indiquait une grande force physique ; elle était gracieuse et admirable de proportions. Son air était noble et digne ; et s'il y avait un peu de hauteur dans la courbe de sa lèvre supérieure, on se sentait, en revanche, spontanément attiré vers lui, tant il y avait de bonté, de bienveillance et de dévouement chevaleresque dans son sourire et dans chacun de ses traits. Ses yeux bleus, qu'ombrageaient de longs sourcils soyeux comme ceux d'une femme, brillaient d'intelligence et de générosité. Une petite moustache brune ombrageait sa lèvre supérieure.

Il devait avoir vingt-cinq ans au plus. Sa mise, quoique riche, était simple et sans aucune prétention. Un poignard et une épée étaient passés dans sa ceinture.

Evidemment notre voyageur était complètement étranger au pays qu'il parcourait, car, parfois, il arrêtait son cheval, et jetait autour de lui un regard interrogateur.

Puis, faisant sentir l'éperon à son cheval, il reprenait sa course. D'ailleurs, pas une maison où il put obtenir un guide pour le conduire ou un abri pour reposer jusqu'au lendemain matin ; aucune lumière n'apparaissait à travers l'obcurité ; et la lune qui se leva majestueusement au-dessus des arbres, le trouva poursuivant toujours sa route qui semblait n'avoir pas de fin.

Soudain, un cri perçant partit de l'intérieur de la forêt, et fut aussitôt suivi d'hommes échangeant entre eux des observations que l'éloignement ne permettait pas de saisir. Puis, un autre cri se fit entendre, plus étouffé, comme si une main se fut placé sur la bouche de celui ou de celle qui l'avait

proféré; et enfin, il y eut comme une lutte au milieu des arbres, près de l'endroit où le voyageur s'était brusquement arrêté au premier cri d'alarme. S'élancer à terre, attacher son cheval par la bride aux branches d'un arbuste, fut pour notre voyageur l'affaire d'un moment; et, tirant son épée du fourreau, il se précipita, à travers les fourrés dans la direction d'où étaient venus les cris. Au bout de quelques minutes, il entendit un bruissement dans le feuillage, et le craquement des branches à une courte distance. Il hâta le pas, et bientôt il se trouva en face de trois hommes qui emportaient une femme évanouie.

Les rayons de la lune pénétraient suffisamment dans les fourrés pour que le voyageur put, d'un coup d'œil, comprendre ce qui se passait; et, d'un autre côté, le bruit de ses pas, étouffé par celui que faisaient les ravisseurs, n'avait point été entendu. Sans un moment d'hésitation, il se jeta sur le premier des trois hommes, et le renversa violemment à terre où il resta mort ou étourdi; le second poussa aussitôt une exclamation de terreur; et, laissant tomber son fardeau, se plongea dans les profondeurs de la forêt, où il disparut, s'imaginant, sans doute, avoir affaire à un nombre considérable d'adversaires.

Tout cela s'était accompli en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, et le troisième individu, maudissant la lâcheté de son compagnon, tira son épée, et se précipita sur le voyageur. Mais celui-ci était prêt à le recevoir: les fers se croisèrent et grincèrent l'un contre l'autre.

Notre voyageur, toutefois, avait un désavantage; les rayons de la lune tombaient droit sur lui, permettant ainsi à son adversaire de deviner chacun de ses mouvements et chacune de ses feintes, tandis que son ennemi, ombragé par les arbres, ne lui présentait qu'une forme mal définie, dont il était impossible de suivre le mode d'attaque et de défense. Néanmoins, notre voyageur, aussi habile à

tenir son arme qu'il était calme et brave dans le combat, sut non-seulement éviter les coups et parer les attaques, mais réussit même à désarmer son ennemi. Par une manœuvre adroite, il lui fit sauter l'épée des mains ; et aussitôt le vaincu prit la fuite, et échappa de la sorte au châtiment.

Resté maître du maître du champ de bataille, le voyageur remit son épée au fourreau, et souleva dans ses bras la femme, qui était toujours dans un profond évanouissement. Un instant, il craignit que la vie ne fût éteinte en elle. Mais plaçant la main sur son cœur, il le sentit battre faiblement ; au même moment, ses lèvres s'agitèrent doucement, et, à la clarté de la lune qui se dégagea d'un nuage, il pût examiner son visage.

Jamais il n'avait contemplé de traits aussi angéliques, aussi beaux, dans cette pâleur de marbre. Les vêtements de cette jeune fille indiquaient qu'elle appartenait à une classe peu élevée.

Mais que faire pour la rappeler à la vie ? Où chercher de l'eau pour en humecter son front d'albâtre ? Le voyageur, plein d'anxiété, et craignant de la voir mourir avant de lui avoir procuré du secours, porta les yeux autour de lui, et fouilla de son regard d'aigle tous les recoins de la forêt.

Soudain il aperçut une lumière. Il trembla que ce ne fut une illusion de ses sens égarés ; mais non, c'était bien une lumière qui brillait à travers la croisée d'une chaumière.

Ranimé par l'espérance, et oubliant l'individu qu'il avait renversé et qui était toujours là gisant à terre, notre voyageur se dirigea avec son fardeau du côté de la clarté, qui devenait de plus en plus forte à mesure qu'il en approchait.

En cinq minutes, il arriva à une habitation d'assez belle apparence, occupant un espace découvert dans la forêt. Il frappa rudement à la porte. Une vieille femme vint aussitôt lui ouvrir et laissa échapper une exclamation de terreur en aperce-

vant, à la lueur de la lampe qu'elle tenait à la main, le visage inanimé de la jeune fille.

L'étranger reconnut instantanément à sa manière que celle qu'il avait sauvée était de la maison, ou qu'au moins elle y était bien connue.

Oh ! Gaspard, dans quel état est notre pauvre Blanche ! s'écria la femme en joignant les mains. Au nom du Ciel ! est-ce qu'elle est morte, monsieur ? demanda-t-elle d'une voix pleine d'angoisse et trahissant une anxiété presque maternelle.

Non ; elle reprendra connaissance si on lui donne les secours dont elle a besoin, répondit l'étranger en pénétrant dans l'habitation.

Un homme à l'aspect bienveillant, et qui paraissait avoir une cinquantaine d'années, sortit d'une pièce située au fond et s'avança à sa rencontre.

Lui et sa femme embrassèrent tour à tour la jeune Blanche, qui commença alors à donner signe de vie, et ils la portèrent dans l'appartement intérieur que nous venons de mentionner. Durant leur absence de quelques instants, le voyageur jeta les yeux autour de la chambre où on l'avait laissé. Tout indiquait qu'il régnait dans cette demeure confortable, l'aisance, et la plus scrupuleuse propreté. Les quartiers de daim, suspendus au plafond, prouvaient que le gibier de la forêt fournissait aux habitants de la chaumière pour leur table une nourriture saine et abondante.

Au bout de quelques minutes, l'homme qu'on avait nommé Gaspard revint et annonça que Blanche reprenait connaissance, mais qu'elle était encore incapable de rendre compte de ce qui lui était arrivé.

Le voyageur raconta tout ce qu'il savait de son aventure, et la part qu'il y avait prise. Gaspard lui exprima sa reconnaissance dans les termes les plus chaleureux.

Je présume que cette charmante Blanche est votre enfant ? dit l'étranger.

Elle n'est pas notre enfant, monsieur, répondit le paysan ; mais nous l'aimons comme si elle était

à nous. Il y a une demi-heure, elle est sortie pour emplir une cruche à la fontaine voisine, et ces misérables, contre lesquels vous l'avez si généreusement protégée, voulaient sans doute l'enlever. Nous nous inquiétions de son absence prolongée, et je prenais une arme pour aller à sa recherche, lorsque vous nous l'avez ramenée. En son nom et au nôtre, je vous renouvelle mes plus sincères remerciements.

—Soupçonnez-vous quels sont ces lâches ?

—Pas le moins du monde, répondit Gaspard. Mais quand Blanche pourra s'expliquer, j'espère qu'elle nous renseignera. Quelque pauvre que soit notre hospitalité, vous plairait-il monsieur, de l'accepter ?

—Avant de répondre à une proposition faite si honnêtement, répliqua l'étranger, je désirerais savoir à quelle distance je suis du château de Rotenberg.

—Une lieue au plus. Le chemin que borde la forêt dans cette direction, continua Gaspard en indiquant la route de la main, conduit à l'entrée du château.

—Et dites-moi, reprit le voyageur, le baron de Rotenberg est-il bien passé dans ce district ? J'imagine que vous êtes un de ses serviteurs.

—Non, monsieur, déclara Gaspard, cette forêt appartient au bon et excellent comte de Schonwald, dont le château est situé à environ trois lieues à l'ouest de la chaumière. Je suis son garde-forestier, et vous pouvez juger, ajouta-t-il en promenant ses regards complaisamment autour de la chambre, que je sers un maître généreux.

—Oui, j'ai entendu dire beaucoup de bien du comte Schonwald, fit le voyageur ; mais le baron de Rotenberg n'a pas, je crois, une aussi bonne réputation ?

—A parler franc, monsieur, répliqua le garde-forestier, je ne connais aucune accusation qu'on puisse porter contre le baron de Rotenberg.

Les premiers le dépeignent comme un homme cruel, sévère et tyrannique ; et il court beaucoup d'histoires sur son compte. On va jusqu'à dire qu'on voit des choses étranges et qu'on entend des bruits surnaturels dans le château, et il est vrai d'ajouter que l'aile droite de l'édifice est restée fermée depuis de longues années, depuis aussi longtemps que je me souviens, et j'ai toujours vécu dans ce pays depuis mon enfance. Mais si vous me demandez de vous citer un crime ou une mauvaise action dont le baron se soit rendu coupable, je vous dirai sans hésitation que je n'en connais pas.

—Vous vous exprimez en honnête homme, s'écria l'étranger, qui, dans la franchise de sa généreuse nature, était charmé de l'air de loyauté du garde ; est-ce que le baron n'a pas un fils ?

—Oui, Rodolphe, un jeune homme d'environ vingt ans, reprit Gaspard. C'est un garçon un peu évaporé, quelque-uns disent même méchant, mais je n'ai jamais eu sujet de me plaindre de lui. Il est vrai qu'il n'a pas de contrôle sur moi ; mais, avec la permission de mon noble maître, il chasse dans ce bois, ce qui m'a donné occasion de le voir. S'il est un peu étourdi et mauvaise tête, cela tient peut-être à ce qu'il n'a jamais reçu les soins d'une mère.

—Un paysan chez lequel je me suis arrêté tantôt m'a dit que la femme du baron était morte soudainement, et d'une façon mystérieuse, il y a une vingtaine d'années, observa le voyageur.

—Il y eut, en effet, dans le temps, d'étranges versions qui coururent à ce sujet, répliqua Gaspard, mais je ne saurais dire ce qu'elles avaient de fondé. Les gens secouaient la tête d'un air mystérieux, et se causaient à l'oreille ; mais s'il y avait eu réellement un crime de commis, le comte de Schonwald ne l'aurait pas supporté tranquillement, car la baronne de Rotenberg était sa sœur.

—Je vois que vous n'êtes pas de ceux qui pensent mal d'un homme, sans avoir des preuves posi-

tives, remarqua le voyageur. Mais, ajouta-t-il, tandis que je suis ici à causer, mon cheval, que j'ai laissé sur sa route, s'impatiente probablement. Pour ce qui est de l'hospitalité que vous m'avez offerte si courtoisement je suis forcé de la refuser, pour cette fois. Je me rends à Prague, où il faut que je sois dans trois jours ; et, cette nuit, je me propose de dormir sous le toit du baron de Rotenberg. Dans quelques semaines, je repasserai par ici, et je vous promets de m'arrêter chez vous une heure ou deux, pour renouveler connaissance.

—Et alors, répondit le garde, j'espère que notre fille adoptive pourra vous remercier elle-même de l'immense service que vous lui avez rendu ce soir.

Le voyageur dit adieu à Gaspard, et s'enfonça de nouveau dans la forêt.

Se rappelant la direction qu'il avait suivie en apportant la jeune fille à la chaumière, il n'eut aucune difficulté à trouver son chemin. En passant sur la scène du combat, il pensa à celui des hommes qu'il avait couché par terre ; et le chercha, mais inutilement. Il en conclut que le misérable n'était qu'étourdi, et qu'ayant repris connaissance il s'était enfui. L'étranger se hâta de regagner la route, où son cheval s'amusait à brouter l'herbe du fossé ; et, montant en selle, il poursuivit son chemin du côté de Rotenberg.

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

II

COMMENT L'ETRANGER FUT ACCUEILLI AU CHATEAU DE ROTENBERG.

Au bout de vingt minutes de marche, les hautes tours de la forteresse commencèrent à se dessiner, aux rayons de la lune, sur la teinte sombre du ciel. Peu-à-peu, à mesure que l'étranger approchait, elles prirent à ses yeux la forme solennelle, imposante d'un vaste château fortifié. Les sommets de ces larges masses de maçonnerie resplendissaient d'un éclat grisâtre, tandis que leur base était entourée d'une profonde obscurité.

La forêt s'étendait jusqu'à l'aile droite de l'édifice, dont une portion était ainsi bordée de chênes puissants qui semblaient en état de défier le temps, comme les vieux murs gothiques eux-mêmes, et de la tour centrale jusqu'à cette extrémité, régnait un feuillage si épais, que pas une lumière n'apparaissait par les fenêtres hautes et étroites. Du côté de l'aile gauche, au contraire on voyait courir des lumières, qui, toutefois ne servaient qu'à faire mieux ressortir la sombre grandeur de l'édifice, qu'entourait un large fossé plein d'eau, où se réfléchissaient les rayons de l'astre.

Le chemin devenait plus large et plus commode, à mesure qu'on approchait du point-lévis, jeté comme une masse sombre sur la rivière.

En arrivant au bord du fossé, le voyageur souffla dans une corne suspendue par une chaîne à un poteau. Le guichet de la grande porte s'ouvrit aus-

sitôt, et un gardien de taille athlétique apparut sur le seuil.

— Qui êtes-vous, étranger ? interrogea-t-il.

— Je demande l'hospitalité jusqu'à demain, lui fut-il répondu. Je voyage pour le service du roi Frédéric, et je suis porteur de lettres attestant que je suis spécialement chargé d'une mission par ce souverain.

— Le baron de Rotenberg est absent, en ce moment, répondit le gardien d'un ton respectueux, mais son fils, M. Rodolphe, vous recevra à sa place, que dois-je lui annoncer ?

— Je me nomme Henri de Brabant, et j'ai gagné les éperons d'or dans la guerre contre les Turcs.

— Entrez M. de Brabant, dit le gardien en ouvrant toutes grandes les portes du château. Nous devons dire, toutefois, que dans son for intérieur, le soldat se demanda avec étonnement, comment il se faisait qu'un homme d'un tel rang et qui servait le roi Frédéric, voyageât seul, et sans un seul serviteur.

— Mes deux pages, dit le chevalier en mettant pied à terre dans la cour du château, et en divinant sans doute, la pensée du gardien, mes deux pages, viendront me rejoindre ici demain. Ils sont restés derrière, pour remplir certaines commissions dont je les ai chargés.

Un domestique, que le gardien appela, emmena le cheval, et Henri de Brabant fut conduit dans un vestibule spacieux qu'éclairait une lampe massive suspendue au plafond. A l'autre extrémité étaient de hautes portes gothiques, donnant évidemment entrée dans la chapelle ; et de chaque côté, apparaissait un large escalier. Le gardien mena Henri de Brabant par l'escalier communiquant avec cette partie des bâtiments qui étaient à gauche de la tour centrale, et, une fois arrivé au premier étage, le chevalier passa par plusieurs corridors. Enfin son guide ouvrit une porte et annonça : " Le chevalier Henri de Brabant."

L'appartement dans lequel l'étranger fut introduit

était spacieux, bas et d'un style d'ameublement dont la sombre grandeur s'accordait parfaitement avec l'aspect général de l'ancienne forteresse. Sur une table placée au centre, étaient des flacons de vin, des coupes, et plusieurs assiettes chargées de fruits. Mais il n'y avait dans cet appartement qu'un très beau jeune homme, qui marchait à grands pas, et dont l'agitation paraissait être extrême.

Toutefois, à l'arrivée du chevalier, ce jeune homme se hâta de chasser les ombres qui obscurcissaient son front, et prenant son air le plus agréable s'avança au-devant de l'hôte qu'on lui annonçait.

Mais aussitôt que Rodolphe, — car c'était lui — aperçut à la clarté de la lampe suspendue au plafond la figure du chevalier, il tressaillit et pâlit en proie à l'étonnement et la rage. Toutefois il sut imposer silence à ses sentiments assez vite pour que son hôte ne remarquât pas l'étrangeté de ses manières, et il salua le chevalier en lui disant de sa voix la plus agréable : " Soyez le bienvenu, Monsieur Henri de Brabant."

— Vous me pardonnerez, j'espère, la liberté que je prends de venir ainsi vous demander l'hospitalité, observa le chevalier ; mais j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas, pour une nuit, un asile, que, dans mon pays, l'on se fait un devoir d'offrir aux voyageurs.

— Dieu me garde de méconnaître les obligations qui nous sont imposées par notre rang, répondit Rodolphe. Je regrette seulement que mon père ne soit pas là pour vous recevoir comme vous méritez de l'être ; mais il est, en ce moment, en route pour Prague.

— C'est aussi là que je me rends, ajouta Henri de Brabant. J'ai l'honneur de servir Sa Majesté le roi Frédéric, et je suis chargé par lui d'une mission secrète et importante. Je serai enchanté si vous vouliez me confier une lettre pour remettre à votre noble père, que je rencontrerai, sans doute, dans cette ville.

— Je vous remercie, seigneur chevalier, dit Rodolphe, et quoiqu'il y ait à peine quelques jours que mon père soit parti, je profiterai de votre offre pour lui donner des nouvelles de ma santé, et me recommander à son souvenir.

Les domestiques entrèrent alors, apportant le repas du soir, qu'ils servirent sur la table, et tandis qu'ils s'acquittaient de cette besogne, Rodolphe et le chevalier continuèrent à causer sur différents sujets.

Le fils unique et héritier du baron de Rotenberg, était grand, bien fait, et incontestablement beau ; mais ses yeux, larges, noirs, d'un éclat extraordinaire avaient une expression désagréable. Il aurait été difficile, peut-être, de définir en quoi ils étaient déplaisants ; toujours est-il que quand ils se fixaient sur quelqu'un, ils produisaient une sensation mystérieusement pénible, et faisaient naître dans l'esprit une sorte d'inquiétude vague.

Son teint était clair-olive, ses lèvres rouges et épaisses trahissaient ses appétits sensuels. Il avait le front bas, et ses sourcils se contractaient facilement, sous l'influence d'inquiétudes perpétuelles. Ses cheveux noirs, un peu gros, frisaient naturellement. Ses dents blanches étaient parfaitement rangées.

Ses manières étaient quelque peu froides et hautaines : pour ses inférieurs il se montrait toujours impérieux, souvent despotique, et les obstacles le mettaient dans une colère qui ne connaissait point de bornes. Vindicatif à l'excès, il ne pardonnait jamais, beaucoup moins encore une injure. Sachant, quand il le fallait, maîtriser ses emportements, il était habile à prendre un air amical vis-à-vis de ceux contre lesquels il nourrissait les sentiments les plus haineux.

Tel était Rodolphe de Rotenberg, fils unique et héritier d'une fortune immense.

Quelle que fût la cause qui l'eût fait tressaillir en reconnaissant les traits de Henri de Brabant, il n'en laissa rien paraître, et dissimula ses sentiments sous les dehors d'une franche et généreuse courtoisie.

La table fut couverte de mets et de fruits avec un luxe et une abondance dignes du baron de Rotenberg, et tels que, de nos jours, on aurait peine à en concevoir de pareils.

L'appétit du chevalier de Brabant s'était aiguisé par une longue marche, et il fit honneur au repas qu'on lui servit.

Rodolphe, au contraire, mangea peu, et paraissait préoccupé d'une idée fixe. Mais, chaque fois qu'il s'apercevait de sa distraction, il se réveillait par un effort soudain, et faisait de son mieux pour tenir compagnie à son hôte.

Après avoir vidé quelques coupes de vin, Rodolphe se leva, en disant :

— Permettez que je m'absente quelques minutes, seigneur chevalier, pour vous faire préparer un appartement.

Henri de Brabant lui exprima ses remerciements, et Rodolphe sortit, en faisant signe à l'un des pages qui servaient à table de le suivre. Après avoir traversé un corridor étroit, Rodolphe entra dans une petite antichambre ouvrant sur ses propres appartements ; et, se jetant sur un fauteuil, il dit au page :

— Cours dans la salle en bas, et dis à Hubert, l'intendant, de venir me trouver sur le champ.

L'enfant s'inclina et partit. Au bout de quelques minutes, un vieillard dont soixante-dix hivers avaient blanchi les cheveux, entra dans la pièce. Son corps, un peu grêle, était parfaitement droit, et sa démarche avait peu perdu de l'élasticité de la jeunesse. Mais il avait une de ces figures pâles et légèrement ridées qui ne rendent que vaguement les dispositions de l'âme. S'il y avait quelque chose de sinistre dans ses yeux pénétrants et toujours en mouvement, il y avait, en revanche, une certaine expression de bienveillance sur ses lèvres ; et si ses sourcils épais donnaient un air sombre à la partie supérieure de son visage, cet effet était compensé par la placidité de son sourire. Et puis, sa voix était douce, caressante, et avait un accent mélancolique ;

ses manières étaient agréables et courtoises sans avoir rien de servile.

— Hubert, dit Rodolphe au vieillard, tu sais que nous avons un hôte au château ?

— Est-ce que Votre Excellence n'est pas satisfaite du repas que je lui ai fait servir ? demanda Hubert, s'apercevant qu'il y avait quelque chose d'étrange dans le ton et les manières de son jeune maître.

— Je suis parfaitement satisfait, répondit Rodolphe. Le souper était digne de l'hospitalité de Rotenberg, et je veux que l'appartement qu'on donnera à cet étranger soit également magnifique.

— Assurément, monseigneur, répliqua l'intendant : j'ai donné ordre de préparer la chambre de chêne pour ce digne chevalier qui, paraît-il, est au service de l'illustre Frédéric.

— La chambre de chêne ! exclama Rodolphe, affectant d'être surpris de cet arrangement. Comment, mon ami, n'as-tu pas songé, pour un si grand personnage, à la chambre des Etats ?

— La chambre des Etats, monseigneur ? répéta Hubert, en frissonnant de tous ses membres. Votre Excellence plaisante, sans doute.

— Je ne suis pas d'humeur à plaisanter, répondit Rodolphe. Il est vrai que la chambre des Etats est dans l'aile droite du château ; il est vrai encore que les appartements qui se trouvent dans cette partie des bâtiments sont restés fermés depuis longues années.

— Et il est également vrai, ajouta Hubert, d'un ton solennel, que votre père ne vous pardonnerait jamais, à vous ni à moi, si nous logions le chevalier là !

— Je ne suis pas sûr que le baron serait aussi fâché que tu l'imagines, Hubert, répliqua Rodolphe. Dans tous les cas, je suis seigneur et maître durant son absence, et ce qu'il convient à ma volonté et à mon bon plaisir de faire, je le ferai. Le bruit s'est répandu que l'aile droite du château est hantée ; mais je n'ajoute aucune foi à ces rumeurs. Le ha-

sard nous a envoyé un brave guerrier, qui, étant étranger à ce pays, ignore les folles histoires qu'on fait courir, et, à toute apparence, il est homme à faire face au diable lui-même avec autant de courage qu'à un ennemi sur le champ de bataille. Ainsi donc j'ordonne, continua le jeune homme, d'une voix impérieuse, qu'on prépare pour lui la chambre des États.

— Votre Excellence sera obéie, répondit Hubert d'un ton à peine intelligible.

— Très-bien ! exclama Rodolphe.

Et, sans ajouter une parole de plus, il sortit, se hâta de retourner dans l'appartement où il avait laissé Henri de Brabant, et reprit la conversation au point où elle était au moment de son départ. Il étudia ses paroles, mais il parla d'un air si ouvert, et sut se montrer si agréable, que le chevalier conçut de lui la meilleure opinion. Ils vidèrent quelques verres de vin, et une autre heure s'écoula rapidement.

Minuit venait de sonner. Rodolphe se leva alors de son siége, et proposa à son hôte de le conduire à l'appartement qu'on lui avait préparé. Il appela un page, qui, prenant une lampe, précéda, à travers un labyrinthe de corridors, son maître et le chevalier qui causaient tout en marchant.

Enfin, ils atteignirent l'extrémité d'un passage, où Hubert se tenait sur le seuil d'une porte massive, qui était ouverte. Lui aussi portait une lampe qui éclairait son visage presque livide ; il jeta un regard rapide mais suppliant sur Rodolphe, comme pour le conjurer de changer de résolution pendant qu'il était encore temps.

Mais Rodolphe affecta ne pas apercevoir son air de supplication, et, renvoyant le page, il fit signe au vieillard d'entrer avec la lumière. Ils pénétrèrent dans une petite antichambre au bout de laquelle était une porte que l'intendant allait ouvrir. Ils passèrent ensuite dans une pièce assez étroite, dont l'atmosphère était chargée de parfums qui s'exhalaien

de pastilles turques brûlant sur un plat d'argent. Rodolphe comprit que Hubert avait eu recours à ce moyen pour combattre l'humidité et l'odeur désagréable d'un appartement qui n'avait pas été habité depuis de longues années.

L'ameublement de cette chambre était massif et d'une mode tout-à-fait antique, mais il avait été épousseté et nettoyé à la hâte, et on avait substitué les coussins d'un autre appartement à ceux que la poussière et les vers avaient rongés.

Après avoir traversé cette pièce, Hubert précéda son maître et le chevalier dans une chambre spacieuse qu'on avait meublée aussi bien que l'avait permis le peu de temps laissé à la disposition des serviteurs du château.

Hubert posa la lampe sur la table, s'inclina et se retira. Rodolphe souhaita une bonne nuit à son hôte, sortit et regagna ses propres appartements.

III

CE QUE L'ON VOYAIT DANS LA CHAMBRE DES ETATS.

Dès qu'il se trouva seul, Henri de Brabant se disposa à ôter ses vêtements, et à chercher dans le sommeil le repos dont il avait besoin après son long voyage ; mais il fit soudain cette observation, en promenant ses regards autour de lui, que l'appartement était effroyablement sombre, triste et antique, en dépit des arrangements destinés à lui donner un avis de confort. Au même moment il se rappela que cette chambre était située à une distance considérable de la partie des bâtiments où il avait passé la soirée avec Rodolphe ; et plusieurs indices lui prouvèrent que l'appartement où on l'avait logé était depuis longtemps inhabité, et que c'était à la hâte qu'on l'avait mis en état de servir.

Le chevalier, étonné qu'on lui eut donné un pareil appartement, se mit à examiner sa chambre de plus près et plus attentivement. Il souleva la tapisserie qui se détacha du mur et lui resta dans les mains ; et s'approchant de la boiserie, il remarqua qu'elle ne tenait plus que par un miracle d'équilibre. Les courants d'air passaient à travers les panneaux qui, en plusieurs endroits, étaient couverts d'une moisisure grise, et dans d'autres, tout noirs d'une poussière accumulée par le temps.

Soudain un souvenir frappa l'esprit du chevalier. Le garde forestier Gaspard ne lui avait-il pas dit, que l'aile droite du château était restée inhabitée pendant de longues années ? Et tout dans cet ap-

partement n'indiquait-il pas qu'il était abandonné aux ravages du temps ? Pour éclaircir ses doutes, il s'approcha de l'une des fenêtres qu'on avait nettoyées à la hâte mais très imparfaitement. Les vitres étaient tellement obscures qu'il ne put rien voir à l'extérieur ; mais après quelques efforts, en s'aidant de son poignard, il parvint à l'ouvrir.

La lune continuait à briller d'un éclat splendide, et ses rayons argentés se reflétaient dans les eaux du fossé, en couleurs pourpres azurées. Un coup d'œil suffit au chevalier pour reconnaître la position de la chambre qu'il occupait ; car en regardant par la fenêtre, le pont qui communiquait avec l'entrée, sous la tour centrale, était à gauche : et il était par conséquent, dans l'aile droite du château !

D'un autre côté, à une petite distance à droite, les arbres s'étendaient jusqu'aux murs de l'édifice ; et dès lors il ne put douter qu'il fut dans cette partie même des bâtiments, où, disait-on, l'on voyait des choses étranges et où l'on entendait des bruits surnaturels. Un instant Henri de Brabant sentit un frisson mystérieux lui courir par tout le corps ; mais, se redressant fièrement de toute sa hauteur, il chassa la crainte superstitieuse qui commençait à s'emparer de lui.

Il se préparait à refermer la fenêtre, quand tout à coup il aperçut quelque chose de blanc qui avançait lentement au milieu des arbres, s'étendant vers l'extrémité de l'aile droite du château. Un nouveau frisson agita ses membres ; et, fixe sur place, il tint les yeux sur cet objet, ou plutôt il le suivit tandis qu'il passait lentement à travers le feuillage, en s'enfonçant de plus en plus dans la forêt. Cet objet paraissait marcher à pas mesurés, sans s'arrêter jamais, ni se retourner, ni accélérer le pas : on eût dit un spectre se mouvant au milieu des arbres. Soudain il s'évanouit comme si la terre se fût ouverte sous lui, ou qu'il se fût, en un instant, évaporé dans l'air.

Lorsque le chevalier se détourna de la fenêtre,

son front était inondé d'une froide transpiration. Sur un champ de bataille, avons-nous dit, il n'y avait pas de guerrier plus brave que Henri de Brabant ; c'était la première fois de sa vie qu'il avait été ainsi en proie à une terreur superstitieuse. Mais rappelant subitement son courage, et honteux d'avoir cédé à un accès de frayeur, le chevalier ferma la fenêtre et résolut de se coucher.

Toutefois, il commença par visiter la chambre voisine, avec l'intention d'éteindre les pastilles, dont le parfum devenait alourdissant ; cela fait, il passa dans le vestibule pour s'assurer que la porte ouvrant sur le corridor était fermée. Il la trouva ouverte, et prit le soin de tirer les barres en travers ; car le fait que Rodolphe l'avait relégué dans cet appartement lui faisait appréhender qu'on ne méditât contre lui quelque trahison, quoi qu'il n'en put concevoir le motif.

Il regagnait sa chambre à coucher, quand la pensée lui vint que ce serait agir prudemment que de s'assurer s'il n'y avait pas d'autre entrée que la porte qu'il venait de fermer. Prenant la lampe d'une main, il examina soigneusement le vestibule, qui était garni, tout autour, d'une boisure pourrie et tombant en morceaux. Il enfonça la pointe de son poignard, d'endroit en endroit, à travers les interstices, et ne rencontra partout qu'un mûr solide.

Assuré de ce côté, il passa dans la chambre du milieu, également ornée d'une boiserie. Là encore, en sondant les fissures que le temps avait creusées entre les panneaux, il ne trouva que de la maçonnerie. Ainsi donc, il n'y avait pas apparence de porte secrète ni dans cette pièce ni dans le vestibule. Le chevalier entra alors dans la vaste et sombre chambre à coucher, et, soulevant les tapisseries, il recommença avec son poignard les expériences qu'il avait faites dans les autres appartements. Le résultat fut également satisfaisant, mais il restait une partie de la muraille qui échappait à ses investigations, c'était celle contre laquelle était le bois de lit. Ce lit, en

effet, était en chêne massif, s'élevait presque jusqu'au plafond, et formait en haut une espèce de couronne d'où descendait une draperie.

Mais étant bien résolu à ne négliger aucune précaution, dans l'idée qu'on en voulait peut-être à ses jours, Henri de Brabant parvint, en faisant usage de toutes ses forces, à déranger le bois du lit de façon à pouvoir passer par derrière ; et, soulevant la tapisserie, il enfonça son poignard dans plusieurs fissures de la boiserie. D'abord, il ne rencontra que la muraille ; mais enfin, la pointe pénétra dans quelque chose qui parut être du bois.

Le chevalier prit la lampe sur la table où il l'avait posée, et se mit à examiner minutieusement la boiserie. Au bout de quelques secondes, il découvrit un petit bout de fer enfoncé dans le coin d'un panneau, et ayant l'apparence d'une tête de clou. Soupçonnant que cela pouvait être un ressort secret, il pressa dessus fortement avec le pouce, et le panneau céda, en s'ouvrant de son côté, à la distance de deux ou trois pouces.

Si les gonds n'avaient pas été rongés par la rouille, il est probable que le panneau se serait ouvert tout grand par la seule force du ressort. Quoiqu'il en soit, Henri de Brabant n'eut pas de peine à l'ouvrir ; et l'ouverture qui était de cinq pieds de haut et de deux et demi de large, laissa voir une porte de même dimension, s'adaptant dans la muraille.

Commençant à ajouter foi aux rumeurs qui couraient sur cette partie de la vieille forteresse, Henri de Brabant examina la porte intérieure avec une scrupuleuse attention. Comme elle était couverte d'une couche épaisse de poussière humide, il arracha un lambeau de tapisserie et s'en servit pour l'essuyer. Alors il aperçut quelque chose comme la tête d'un clou, et ressemblant au ressort qu'il avait trouvé dans le panneau.

En pressant dessus, la porte céda, et le chevalier put l'ouvrir complètement, mais au même instant,

il arriva un courant d'air si violent que sa lampe faillit s'éteindre. Heureusement il la couvrit à temps avec sa main, et, attendant que l'air fut moins agité, il examina attentivement l'endroit où il se trouvait.

Il aperçut un escalier dans lequel il s'engagea sans hésiter. Les marches étaient de pierre, et quoiqu'elles fussent rendues glissantes par l'humidité, elles étaient solides et fermes dans leurs assises.

Tout en ayant soin de bien abriter sa lampe, le chevalier continua à descendre longtemps, jusqu'au moment où il se trouva arrêté par une porte. Celle-ci céda, dès qu'il eût retiré la barre, et il poursuivit son chemin le long d'un passage voûté, très-étroit et si bas qu'il était obligé de baisser la tête pour avancer. Les côtés, le toit et le plancher étaient en maçonnerie, et en calculant la direction que suivait ce souterain, par rapport à la position de l'escalier qu'il venait de descendre, le chevalier estima qu'il devait se trouver justement sous le mur qui bordait le fossé du château.

Henri de Brabant avança encore d'une centaine de pas, lorsqu'il fut brusquement arrêté par une muraille qui semblait devoir l'empêcher d'aller plus loin; mais il ne tarda pas à reconnaître que le passage tournait soudainement à gauche, et il poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il rencontrât une autre porte. Elle s'ouvrit sans difficulté: et il se trouva qu'elle conduisait à un second escalier de pierre, au bas duquel était un autre passage bas et voûté.

Encore une fois, sa lampe faillit s'éteindre sous la violence de l'air qui soufflait de l'extrémité du corridor, et il lui fallut toute son attention pour préserver sa lumière.

A une distance d'environ cent pas, il entra dans une petite chambre circulaire, ressemblant à une caverne creusée dans un roc solide, tellement la maçonnerie était grossière et massive. Un crucifix de pierre d'environ trois pieds de haut, était placé

dans une niche, et sur le pavé au-dessous était un bloc de granit figurant une sorte de prie-Dieu.

En face, en venant du passage, était une porte qui céda, comme avaient fait les autres, sous la main du chevalier ; et il en entra dans un appartement qui, à première vue, était haut et spacieux, car la lumière de la lampe n'en éclairait pas l'autre extrémité.

S'avançant lentement et avec précaution, Henri de Brabant reconnut que la structure de cette pièce était aussi grossière que celle des passages qu'il avait traversés. Les murs étaient verts d'humidité, et le pavé était glissant ; il n'y avait ni fenêtres ni jours d'aucune espèce, et il paraissait évident que cette chambre de pierre ne devait pas être destinée à servir d'habitation à un être humain.

A moins, pourtant, que les malheureuses victimes d'une implacable tyrannie ne fussent condamnées à traîner là leur misérable existence, et à prier devant le crucifix, à genoux sur le prie-Dieu de granit, dans la chambre circulaire, demandant au Ciel la pitié que leur refusaient les hommes.

A peine le chevalier de Brabant avait-il fait cette réflexion, qu'il tressaillit brusquement, et passant la lampe dans sa main gauche, posa la droite sur son épée.

A l'extrémité de la chambre, une forme humaine, de taille colossale, semblait se détacher lentement du milieu des ténèbres ; du moins tel était l'effet que produisait la clarté de la lampe, à mesure que le chevalier s'avançait davantage.

Mais notre héros reconnut immédiatement que la figure qui l'avait ainsi effrayé, était immobile, et il en approcha à quelques pas.

Ce qu'il vit alors le frappa d'étonnement. Ce n'était rien moins qu'une colossale statue de femme, sur laquelle la lumière se réflétait, et cette statue était une admirable représentation de la Vierge.

Elle avait au moins sept pieds de haut, elle

n'était élevée sur aucun piédestal, mais se soutenait sur la base massive formée par les larges plis de sa robe.

Tout d'abord le chevalier demeura muet de surprise et d'admiration devant cette merveilleuse statue; mais ce sentiment fit bientôt place à un autre non moins réel. Sa figure exprima le plaisir qu'il éprouvait en remarquant la beauté des détails et la perfection des traits de la statue.

La tête avait une expression ravissante de douceur et de dignité; penchée légèrement en avant elle avait un air de touchante mélancolie; les bras, qui étaient croisés sur la poitrine, ajoutaient encore à cet effet charmant. Le corps, quoique complètement enveloppé dans la robe dont on habille ordinairement les Madones, était plein de grâces; aucune de ces douces impressions n'était altérée par les colossales proportions de l'image, tant il y avait en elle d'harmonie.

Elle semblait être en fer finement bronzé; et quoiqu'elle fut pour ainsi dire enterrée, loin du monde, dans une chambre dont les murs étaient verts d'humidité et dont le pavé était couvert d'eau, on n'apercevait pas une tache de rouille sur la statue: au contraire, elle brillait à la lueur de la lampe d'un éclair doré.

Le chevalier la contempla longtemps et attentivement.

IV

UNE MACHINE DONT HENRI DE BRABANT NE PEUT S'EXPLIQUER L'EMPLOI.

Henri de Brabant se disposait à retourner sur ses pas et à gagner la chambre circulaire, quand, à la clarté de sa lampe, il découvrit une petite porte qui avait jusque là échappé à son observation.

Décidé à poursuivre ses recherches tant qu'il lui resterait quelque chose à apprendre, le chevalier tira les barres massives, ouvrit la porte, et au bout d'un passage court, bas et étroit, il se trouva dans une pièce où l'air pénétrait par des jours donnant sur le fossé du château.

Sur une table étaient divers ustensiles, des pots contenant des liquides et autres articles dont notre héros ne peut s'expliquer l'usage ; mais, en apercevant qu'il y avait une fournaise à une extrémité de la pièce, il pensa qu'elle servait à la préparation des compositions chimiques nécessaires pour polir la statue et lui conserver son bel éclat bronzé.

Une observation attentive lui prouva, en effet, que la fournaise avait été récemment allumée ; et il devint dès lors évident pour lui que ces mystérieux appartements n'étaient pas complètement inhabités, et que dans tous les cas, la personne qui était chargée du soin de la statue y venait périodiquement.

Mais, se demanda-t-il, à quoi servait cette statue ? si elle avait une si grande valeur, pourquoi était-elle ainsi enfouie dans une sombre obscurité ? pourquoi la dérobait-on à tous les regards ? n'était-

il pas naturel que le possesseur d'un objet d'art si remarquable le plaçât dans quelque endroit apparent de sa maison, où il pût être admiré par ses hôtes et ses amis? Le chevalier regarda comme un véritable sacrilége de renfermer dans un souterrain une Madone dont la place, à son avis, était dans la chapelle du château ou dans le grand vestibule.

Et d'ailleurs, en la laissant dans une chambre où régnait une pareille humidité, n'était-ce pas condamner à un travail bien extraordinaire la personne ou les personnes qui devaient en prendre soin; et n'était-ce pas une chose singulière que de se donner tant de mal pour une image qu'on ensevelissait au fond d'un donjon?

Telles étaient les réflexions qui passèrent par l'esprit de Henri de Brabant. Mais son attention se dirigea bientôt vers une porte pratiquée dans un angle de cette pièce: il l'ouvrit sans difficulté, et reconnut qu'elle communiquait à un escalier de pierre.

Le chevalier descendit bravement les degrés, en couvrant bien sa lampe avec sa main. Au bas de cet escalier, il entra dans un étroit passage qu'à sa profondeur il reconnut être au dessous du niveau du fossé. Mais l'air froid arrivait de la pièce d'en haut; et en avançant, Henri de Brabant entendit le murmure d'une eau courante.

A l'extrémité du passage, une arche sans porte se présenta à lui, et il pénétra dans une petite chambre voûtée, qui d'ailleurs était extrêmement basse.

Là le spectacle le plus extraordinaire frappa ses regards.

Six vastes cylindres de bois étaient arrangés deux par deux, parallèlement l'un à l'autre, et occupaient presque toute la pièce. A un bout, les essieux auxquels ces cylindres étaient suspendus s'adaptaient dans la muraille; à l'autre extrémité ils étaient supportés par des poteaux massifs. Les cylindres supérieurs avaient entre eux une plus

grande distance que ceux du milieu, et les derniers étaient encore plus rapprochés. Sur ces cylindres étaient d'innombrables lames de fer se faisant face les unes aux autres.

A l'extrémité de chacun des trois cylindres, d'un côté, était une corde moulée comme la chaîne d'une pendule ; et les bouts de ces trois cordes, passant par un trou commun dans un poteau adjacent, soutenaient un poids énorme.

Il était clair que cette machine infernale était mise en mouvement par un moyen qui n'était pas apparent, mais qu'une fois le branle donné, elle devait marcher jusqu'à ce que les cordes fussent entièrement déroulées.

Immédiatement au-dessus de la machine, qui atteignait presque jusqu'au haut de la chambre de pierre, il y avait une trappe pratiquée dans le toit ; et au-dessus murmurait un petit ruisseau, qui, entrant à une extrémité de la chambre par un trou dans le mur, ressortait à l'autre bout.

Tels étaient les principaux traits du souterrain, l'effroyable et mystérieux spectacle qui se développa graduellement aux regards de Henri de Brabant.

En dépit de son indomptable courage, en dépit de sa nature qui ignorait ce que c'était que le danger, il sentit un frisson glacial lui arriver sur le corps, et il éprouva une sensation pareille à celle que causerait un monstrueux serpent enroulant nos membres nus dans ses replis froids et visqueux.

Henri de Brabant se détourna avec horreur de cette effrayante machine, traversa le passage et gravit les marches de pierre d'un pas rapide, comme s'il se fût imaginé que quelque démon allait le saisir par derrière.

En rentrant dans la chambre où les outils étaient posés sur la table, il sentit l'air rafraichir son front, et la surexcitation de son cerveau parut se calmer.

L'idée lui vint qu'il serait prudent de ne pas laisser des traces de sa visite dans ces souterrains ; il eut

donc la précaution de fermer et de barrer les portes par où il venait de passer. En retraversant la chambre de la statue, il jeta un long regard sur cet œuvre d'art admirable ; puis il continua son chemin par les mêmes corridors qu'il avait suivis en venant, et enfin regagna sa chambre sain et sauf.

Le chevalier rattacha le panneau dans la boiserie, et replaça le lit dans sa première position.

Henri de Brabant était accablé de fatigue. Il se débarrassa de ses vêtements et se coucha. Mais le sommeil ne vint point immédiatement fermer ses paupières. La statue, l'horrible machine, le fantôme blanc qu'il avait vu se mouvoir à travers les arbres de la forêt, tout cela hantait son imagination, et provoqua ses réflexions. Il se demanda encore pourquoi Rodolphe l'avait logé dans ces appartements qui avaient un si grand rapport avec les mystères du château.

Enfin il s'endormit d'un sommeil fiévreux et agité ; mais il revit en songe les choses étranges que recèlaient le souterrain.

Il s'éveilla tout-à-coup avec un soubresaut. Les rayons du soleil brillaient dans sa chambre ; et souriant à l'idée du cauchemar qui l'avait ainsi arraché au sommeil, il s'élança de sa couche.

Il était à moitié de sa toilette, quand un coup frappé à la porte du vestibule attira son attention. Il se hâta d'aller ouvrir ; et Hubert, le vénérable intendant, apparut sur le seuil.

— Puis-je espérer que Votre Excellence a bien dormi ? démanda le vieillard.

Le chevalier crut remarquer qu'il le regardait d'une façon toute particulière.

— Je n'ai jamais mieux dormi de ma vie, répondit Henri de Brabant d'un ton joyeux.

Il ne lui convenait pas de laisser deviner, soit par ses paroles, soit par son air, qu'il lui fût arrivé rien d'extraordinaire.

— Je suis charmé de ce que vous me dites, exclama le vieillard dont la figure s'épanouit. Les deux

pages de Votre Excellence sont arrivés, continua-t-il : l'un était au château avant le lever du jour, et l'autre est ici depuis un quart d'heure. Ils n'étaient donc pas ensemble !

— Non, répliqua le chevalier ; je les ai envoyés dans des directions différentes. Ayez la bonté de leur dire de venir me trouver.

Hubert s'inclina et se retira, et quelques minutes après, deux jeunes garçons d'environ dix-neuf ans entrèrent dans l'appartement.

— Quelles nouvelles, mes braves et fidèles amis ? demanda Henri de Brabant, après les avoir accueillis d'une manière à la fois digne et amicale. Parle d'abord, Lionel, ajouta-t-il en se tournant vers celui qui était le plus grand.

— J'ai appris, répondit le jeune homme d'un ton de profond respect, que le terrible Franck Mérit est campé à une journée de distance de ce château.

— Parfait ! nous irons lui faire une visite, en continuant notre route, observa le chevalier.

Puis s'adressant à l'autre page, il ajouta :

— Et toi, mon fidèle Conrad, qu'as-tu à m'annoncer ?

— Selon les indications que m'avait données Votre Excellence, répliqua le jeune homme, j'ai réussi à découvrir ce monsieur Vautour ; il verra Votre Excellence aujourd'hui, à midi. Le lieu qu'il a indiqué comme rendez-vous est une petite chapelle, située à environ trois lieues d'ici, sur la grande route de Prague.

— Vous vous êtes, l'un et l'autre, parfaitement acquittés de vos commissions, dit le chevalier. Veillez à ce que nos chevaux soient prêts ; je vais manger une bouché, dire adieu à Rodolphe de Rotenberg, et ensuite, nous partirons.

Les pages se retirèrent ; et Henri de Brabant, ayant achevé sa toilette, sortit de son appartement. Dans le corridor sur lequel donnait le vestibule, il trouva Hubert qui l'attendait pour le conduire à la salle où était servi le déjeûner, et où se tenait Rodolphe, prêt à accueillir son hôte.

Imposant silence à la colère qu'il éprouvait en songeant dans quel misérable appartement il l'avait relégué, le chevalier s'avança vers Rodolphe d'un air joyeux ; et, en réponse à la question qui lui fut adressée, il affirma qu'il n'avait jamais mieux dormi de sa vie. Il était maintenant parfaitement convaincu que c'était dans un dessein quelconque qu'on l'avait logé dans l'aile droite du château ; mais, par orgueil, il ne voulait pas laisser soupçonner qu'il se doutait du procédé dont il avait été l'objet.

A la fin du repas, Henri de Brabant se leva ; et, remerciant Rodolphe de son hospitalité aussi cordialement que s'il n'avait eu aucun sujet de plainte, il ajouta :

— Avez-vous un message ou une lettre que je puisse remettre à votre père, le baron de Rotenberg ?

— Je vous remercie, seigneur-chevalier ; je profiterai volontiers de l'offre que vous me faites d'une façon si obligeante, répliqua Rodolphe.

Et il remit au chevalier un petit paquet cacheté.

— Vous pouvez être sûr qu'il arrivera à sa destination, observa Henri de Brabant en serrant la lettre sous son pourpoint.

Puis prenant congé de Rodolphe, il descendit dans la cour où il monta à cheval ; et, suivi de ses pages qui l'un et l'autre avaient d'excellents coursiers, il traversa lentement le pont-lévis du château de Rotenberg.

V

A COMBIEN ÉTAIT ESTIMÉE UNE COURONNE

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, il pouvait être environ midi, lorsque Henri de Brabant accompagné de ses deux pages arriva à un endroit où la route était coupée par un chemin de traverse. Il y avait là une petite chapelle, une simple hutte, grossièrement construite, dans l'intérieur de laquelle étaient un autel en miniature, un crucifix et quatre chandeliers, mais les marches portaient les traces des chrétiens qui, en passant, venaient se prosterner devant l'image du Christ. Tout auprès coulait un petit ruisseau dont on entendait le murmure.

En approchant de la chapelle, le chevalier aperçut un individu enveloppé dans une de ses grandes redingotes qui ressemblent à des robes de moines, et qui se leva dès que le bruit du sabot des chevaux sur le pavé frappa son oreille.

— C'est monsieur Cyprien, dit Conrad, en apercevant la figure de cet homme, quoiqu'elle fut à moitié cachée par son capuchon.

Ce dernier reconnut en même temps le jeune page qui venait de parler, et, redressant la tête, il s'avança vers le chevalier en disant: «Je présume que Votre Excellence n'est autre que Henri de Brabant!»

Le chevalier répondit affirmativement; et, mettant pied à terre, il jeta les rênes de son cheval à l'un de ses serviteurs, et s'éloigna, en compagnie de celui que Conrad avait désigné sous le nom de M. Cyprien. Ils gagnèrent le bord du ruisseau et s'as-

sirent à l'ombre d'un arbre. Tout cela ne dura qu'une minute ; mais avant même de parler de l'affaire qui l'amenait, Henri de Brabant put examiner d'un coup d'œil l'air et l'apparence de l'homme au capuchon. Il était grand, remarquablement droit quoiqu'il affectât de se tenir penché; on voyait qu'il était fort et bien bâti, en dépit de sa redingote large et longue qui était attachée avec une sorte de corde à la ceinture. Il avait au pied de mauvaises chaussures, et tout dans sa personne et ses manières indiquait des habitudes de discipline et d'austérité. Mais l'œil exercé d'Henri de Brabant ne se laissa point tromper par les apparences ; dans les traits de cet homme, qui était d'une beauté frappante, il découvrit la trace des passions violentes : la sensualité était écrite sur ses lèvres, et malgré ses efforts pour se donner un maintien froid et glacial, on lisait clairement dans ses yeux gris les pensées d'ambition qui le dévoraient. Il paraissait avoir quarante ans ; son teint était pâle, mais ses lèvres étaient pleines et colorées.

Tel était M. Cyprien ; et la première impression qu'il fit sur le chevalier fut loin d'être favorable ; aussi Henri de Brabant résolut-il de le traiter avec une grande réserve, tout en se montrant poli et convenable.

— Nous vivons dans des temps bien agités, dit le chevalier en ouvrant la conversation ; il est de toute justice que chacun présente ses lettres de créance à ceux avec qui il a à traiter des affaires sérieuses et importantes. Mon page vous a déjà appris qui je suis, et il vous a dit que je voyage pour Son Altesse le duc d'Autriche, qui veut bien m'honorer de sa confiance.

— Si vous n'aviez pas été, comme vous le dites, l'envoyé et le confident de cet illustre prince, répondit M. Cyprien, vous n'auriez pas su où envoyer votre page me chercher. Mais qu'avez-vous à me dire de la part de Son Altesse.

— Son Altesse m'a chargé de vous montrer la lettre même que vous lui avez adressée, et qui ser-

vira à vous prouver que je suis bien ici son représentant, répondit Henri de Brabant.

Et, tirant la lettre de la poche de son pourpoint, il ajouta :

— N'est-ce pas votre écriture ?

— Parfaitement.

— Dans cette lettre, reprit le chevalier, vous déclarez qu'il est en votre pouvoir de placer la couronne de Bohême sur la tête du duc d'Autriche ?

— C'est la vérité, répondit M. Cyprien.

—Mais comment se fait-il qu'une personne dont la vie parait être vouée à la pénitence et à la mortification, désire de se mêler d'affaires politiques d'une si haute importance.

Et en prononçant ces paroles, le chevalier indiqua du regard la ceinture de M. Cyprien et ses chaussures qui ressemblaient presqu'à des sandales.

— Pour ce qui est de mes motifs, répondit ce dernier après quelques instants de réflexion, vous auriez pu m'épargner l'embarras d'avouer qu'ils sont d'une nature égoiste; vous auriez pu le deviner sans le forcer à vous le dire.

—Il est préférable que nous nous entendions sur tous les points, dès le début de nos négociations, observa le chevalier. Veuillez alors m'expliquer les moyens que vous avez à votre disposition, et, quelle récompense vous demandez pour mettre ces moyens à la disposition du duc d'Autriche.

— Votre Excellence est sans doute étrangère aux affaires de la Bohême, et elle ne sait peut-être pas que ce que la renommée lui en a appris de l'état de confusion où est plongé ce malheureux pays.

— Vous avez dit juste, répliqua Henri de Brabant ; et je m'estimerais très-heureux si vous me dessiniez en quelques mots la position exacte des partis et des intérêts qui se disputent le pouvoir,

— Très-volontiers, seigneur-chevalier, répondit M. Cyprien. Il y a vingt ans que Jean Huss commença à prêcher la réforme. Un grand concile de souverains et de prélats s'assembla à Constance, et Jean

Huss ayant été cité devant ce tribunal auguste fut accusé d'hérésie. Votre Excellence sait quel en fut le résultat. Jean Huss fut condamné et brûlé. Mais les idées qu'il avait semées en Bohême ne furent pas perdues avec les cendres de son bûcher. L'œuvre qu'il avait commencée fut continuée, secrètement d'abord, puis au grand jour, lorsqu'il y a deux ans, les réformateurs ont trouvé un nouveau chef dans la personne de Jean Zitzka, surnommé le Borgne, Cet homme, qui a su faire tourner à son projet les passions de la foule, était grand chambellan de Wenzel, roi de Bohême.

— Est-ce que Zitska, en se déclarant contre son souverain, ne cédait pas à des raisons personnelles ! demanda le chevalier. Du moins, ajouta-t-il, c'est le bruit qui est arrivé jusqu'à la cour d'Autriche.

— Je crois, en effet, qu'on a raconté quelque chose comme cela, répondit Cyprien, en jetant un regard furtif sur le chevalier.

Puis après une pause d'un instant, il continua : — Nous ne perdrons pas notre temps à discuter de telles puériles bagatelles. Qu'il nous suffise de savoir que Zitzka, s'est mis à la tête de ceux qui se disent les vengeurs de Jean Huss, et les ennemis de la royauté ! En vain le roi Wenzel a-t-il cherché à apaiser la fureur de Zitzka. Sa Majesté était prisonnière dans son palais et le terrible chef de bandes gouvernait de son bon plaisir la ville de Prague et les districts environnants. A cette époque, j'habitais dans une modeste maison à Prague, et comme le roi n'osait recevoir ses anciens serviteurs, de crainte d'encourir la colère de celui qui de son ami était devenu son maître, il se souvint de moi, et me pria de l'aller voir secrètement, la nuit. Six mois se sont écoulés depuis que le roi a rendu le dernier soupir mais sur son lit de mort, il me confia le soin de veiller sur son enfant unique, la princesse Elizabeth. Il me fit, en outre, le dépositaire de son testament et de ses dernières volontés ; il me révéla où étaient les trésors qu'il avait amassés, et qu'il tremblait de

voir tomber dans les mains de ses ennemis. La princesse Elisabeth, qui est maintenant dans sa dix-huitième année et dont la beauté est admirable, est en sûreté dans une retraite où personne ne se doute de son rang ; — car ce serait folie de la proclamer Reine de Bohême, au moment où Zitzka règne et commande à son gré. Ainsi donc, depuis six mois, le royaume est sans monarque, déchiré par les discussions, et ne connaissant d'autre gouvernement que celui de la terreur, établi par Zitzka.

— Telle est la situation de la Bohême, dit le chevalier d'un ton pensif. A présent M. Cyprien, quelles sont vos intentions à l'égard du duc d'Autriche ? demanda-t-il après un instant de profonde rêverie.

— Je voudrais que Son Altesse épousa la princesse Elisabeth, répliqua Cyprien. Tous les nobles seigneurs du pays se rallieraient autour d'un prince qui est renommé dans toute la chrétienté pour sa valeur, sa grandeur, et, qui en acquérant ainsi le droit d'intervenir dans les affaires de notre patrie, frapperait de terreur les ennemis de nos institutions.

— La princesse, avez-vous dit, est jolie ? observa le chevalier d'un ton interrogateur.

— Admirablement belle, douce, docile et obéissante, répondit l'homme au capuchon. C'est à moi seul que son père, en mourant, a laissé le soin de veiller sur elle.

— Et en supposant que, par suite du rapport que je lui enverrai, mon illustre maître entre dans vos vues, dit le chevalier, et en admettant encore que la princesse consente au mariage que vous avez rêvé pour elle, — dans ce cas quelle récompense demandez-vous pour prix de vos services ?

— Votre Excellence est auprès de moi le représentant du puissant duc d'Autriche, repondit Cyprien, je lui ouvrirai mon cœur avec confiance et franchise.

Parmi tous les souverains d'Europe, j'ai choisi votre maître comme étant le plus digne du trésor dont je suis le dépositaire. Par moi, il peut devenir, le mari de la princesse la plus riche et la plus

charmante de la chrétienté, et en la lui donnant, je placerai sur sa tête la couronne de Bohême. Et quand il aura atteint cette haute et enviable position, qu'est-ce qui l'empêchera d'aspirer à une autre plus sublime encore?

L'empereur qui règne aujourd'hui sur l'Allemagne est vieux et n'a pas d'enfants; où trouverait-on un candidat plus digne de la pourpre royale que celui qui unirait déjà les couronnes d' Autriche et de Bohême! Remarquez bien, seigneur chevalier, qu'en élevant votre illustre maître au trône de Prague, je lui ouvre le chemin de celui bien autrement glorieux d'Aix-la-Chapelle.

Nous devons rappeler à nos lecteurs qu'à l'époque dont nous parlons, l'Allemagne était partagée en un certain nombre d'Etats, comme aujourd'hui; mais la Confédération entière était gouvernée par un empereur nommé à l'élection, et qui avait le siége de son gouvernement à Aix-la-Chapelle. Dans ces temps l'empire d'Autriche n'existait pas; Vienne n'était que la capitale d'un duché, tandis que la Hongrie et la Bohême formaient ces royaumes indépendants. Ces remarques feront saisir la force des raisonnements de Cyprien, et dont la portée n'échappa pas au chevalier de Brabant.

— Je vous comprends, dit Henri, vous demandez que votre récompense soit proportionnée aux services que vous rendez.

— Est-ce trop exiger? répliqua Cyprien. Puis soudainement, le cœur gonflé par l'ambition, il s'écria: Sans moi, votre illustre maître ne peut rien en Bohême. Il ne saurait même découvrir la retraite de la princesse Elisabeth, ni avoir idée de l'endroit où est déposée son immense fortune. C'est donc à moi qu'il devra tout, femme, trésor, trône, et en retour je lui demande la place d'administrateur général de ses finances.

Henri de Brabant tressaillit involontairement, en considérant cet homme dont l'imagination avait conçu de si audacieuses espérances; et il ne put

s'empêcher de faire intérieurement la réflexion que son esprit ambitieux et aventureux ne s'accordait guère avec son air et sa mise plus que modestes.

— Si vous me trouvez trop présomptueux, seigneur Chevalier, dit Cyprien d'un ton hautain, mettons que notre conférence est terminée.

— Je vous demande bien pardon si quelque chose dans mon air ou dans mes manières vous a offensé, répliqua le chevalier, mais j'avouerai franchement que vos prétentions m'ont un peu surpris. Cependant elles ne sont pas hors de proportion avec les services que pouvez rendre à mon maître. J'accepte donc vos conditions au nom de Son Altesse le duc d'Autriche dont je suis le plénipotentiaire. Mais il est absolûment nécessaire que je sois présenté à la princesse Elizabeth, car je dois vous déclarer positivement que mon maître est trop galant homme pour vouloir épouser cette jeune orpheline sans son entier consentement.

— Il sera fait comme vous le désirez, seigneur Chevalier, répondit Cyprien. Nous nous reverrons à Prague, dans quatre jours, et là, je vous procurerai une entrevue avec la princesse. Soyez sûr que si vous avez des dispositions à l'enthousiasme et à la poésie, vous pourrez donner libre champ à votre verve, dans le rapport que vous aurez à adresser au duc d'Autriche.

— Je rendrai ample justice aux charmes et aux qualités de Son Altesse Royale, répondit Henri de Brabant. Maintenant, monsieur, quel chemin prenez-vous ?

— Par la grande route, répondit Cyprien ; car il serait dangereux pour moi de tomber entre les mains de Zitzka ou de ses hommes, ajouta-t-il amèrement. Nous nous reverrons à Prague, seigneur Chevalier. En attendant, adieu.

En parlant ainsi, Cyprien se leva, rabattit son capuchon sur sa figure, et, s'enfonçant dans le chemin de traverse où était bâtie la chapelle, et il disparut bientôt derrière les arbres.

VI.

COMMENT NOTRE HÉROS FUT ACCUEILLI AU CAMP ENNEMI.

Il était sept heures du soir lorsque le Chevalier et ses deux pages furent soudainement arrêtés par un homme d'armes, placé en sentinelle sur la lisière d'un bois qu'ils venaient d'atteindre.

— Qui êtes-vous et où allez-vous ? demanda le soldat.

Je me nomme Henri de Brabant, j'ai le rang de Chevalier, et je me dirige vers Prague, répondit notre héros. Ces enfants sont mes serviteurs. Mais si, comme je le suppose, le célèbre Zitzka est campé dans ce voisinage, je serais enchanté d'avoir avec lui un moment d'entretien, avant de continuer ma route.

— Ce me serait d'autant plus facile à vous accorder, seigneur Chevalier, répliqua la sentinelle, que je n'aurais pu vous laisser passer sans vous avoir présenté auparavant au capitaine général.

Tandis que le soldat prononçait ces paroles, une douzaine de ses camarades, tous armés jusqu'aux dents, sortirent du bois. Trois ou quatre d'entre eux s'approchèrent respectueusement du Chevalier et de ses pages ; et après les avoir aidés à mettre pied à terre, ils emmenèrent les chevaux en donnant l'assurance qu'ils en auraient grand soin. L'un des Taborites, — car c'était sous ce nom qu'était connue la bande de Zitzka, — s'offrit à conduire les voyageurs au quartier général de leur chef, et Henri de Brabant, accompagné de Lionel et de Conrad, le

suivit à travers des fourrés épais jusqu'à un endroit découvert, où s'élevaient des tentes et des pavillons de toutes les formes et de toutes les grandeurs.

Henri de Brabant se trouva en face d'une scène frappante et pittoresque, Le camp, en effet, que le vert feuillage entourait d'une draperie d'émeraude, offrait un spectacle de simplicité tout à la fois patriarcale et guerrière, car les habitations étaient de la plus grossière construction et le repas que prenaient en ce moment les Taborites, était des plus frugal. Les femmes étaient assises à côté de leur mari ou de leurs frères, et contrastaient singulièrement par leur beauté et leurs vêtements pittoresques avec les guerriers recouverts de leurs armures, de leur corselets, et dont on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'air martial.

Henri de Brabant et ses pages passèrent au milieu des divers groupes, à la suite de leur guide, et arrivèrent enfin au centre du campement, où plusieurs personnes étaient assises sur le gazon, devant un pavillon plus grand et plus important que toutes les tentes qui l'environnaient.

Mais au milieu de ce groupe, il y avait une personne sur laquelle les regards du Chevalier et des pages s'arrêtèrnt avec un sentiment d'admiration qu'ils ne purent ni réprimer ni dissimuler.

C'était en effet, une femme d'une beauté ravissante. Son teint était presque olive brun comme celui d'une Espagnole, mais si pur, si clair, et si transparent, qu'on voyait son sang riche couler dans ses veines. Son front était beau, haut, large et tellement uni qu'on eût dit le front d'une admirable statue, sur laquelle rayonnait l'intelligence.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans cette femme, c'étaient ses yeux dont l'éclat était étrange, extraordinaire, et cependant ils avaient une expression de douceur infinie. Son costume était merveilleusement choisi pour son genre de beauté. C'était celui des provinces de Servie et d'Albanie. Il consistait en une sorte de vêtements de velours,

qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *zouave*, dont les manches courtes étaient entr'ouvertes. Une robe rayée de rouge, qui tombait seulement au-dessous de ses genoux, laissait voir le bas des jambes ; et les pieds étaient emprisonnés dans d'élégantes chaussures attachées par des rubans noirs autour des chevilles.

Elle n'avait d'autres ornements que des perles pour boucles d'oreilles, et qui étaient au moins aussi belles que celles que possédait la reine Cléopâtre. Mais à sa ceinture était suspendue une longue dague avec le manche de laquelle ses doigts jouaient négligemment.

Cette femme, qui paraissait âgée de dix-neuf ou vingt ans, jouissait évidemment d'une grande considération parmi les Taborites, car deux jeunes filles attachées à son service se tenaient à une courte distance, et avaient les yeux fixées sur leur maîtresse avec un sentiment de respect et d'admiration.

Tout auprès de cette jeune femme, dont nous avons un peu longuement fait le portrait, à cause du rôle qu'elle jouera dans notre mystérieuse histoire, était assis un guerrier à la mine rébarbative et quelque peu féroce. Il pouvait avoir quarante-cinq ans environ. Il avait dû n'être pas dépourvu de beauté autrefois ; mais la perte de son œil gauche, l'expression de dureté que ses habitudes de soldat avaient donnée à ses traits, l'immense quantité de cheveux noirs qui couvraient son front et une partie de son visage, tout cela lui prêtait un aspect presque terrible.

Henri de Brabant n'eut pas de peine à reconnaître dans ce guerrier le grand et formidable Zitzka ; mais il lui était impossible de deviner qui était la jeune femme.

Zitzka, en voyant approcher le Chevalier, l'examina avec une grande attention pendant quelques instants, puis sa figure prit une expression de surprise et de plaisir, mais ce ne fut qu'un éclair, car

aussitôt son air redevint sévère et ce fut d'un ton presque dur qu'il demanda à notre héros :

— Qui êtes-vous ?

Le chevalier mentionna son nom, son rang, et ajouta qu'il était originaire d'Autriche et attaché au service du prince de ce pays.

— Veuillez prendre la peine de vous asseoir, seigneur Chevalier, dit Zitzka, avec douceur, et même d'un ton respectueux.

Puis, se tournant vers deux soldats qui avaient pour mission spéciale d'être à ses ordres, il ajouta :

— Dépêchez-vous d'apporter les rafraîchissements et voyez à ce que le vin ne manque pas.

Les soldats se hâtèrent d'obéir, Henri de Brabant sur l'invitation que lui réitéra le général, s'assit entre lui et la jeune femme dont le costume et la beauté étrange excitaient à un si haut degré son étonnement.

— Il y a peu de cérémonie parmi nous, dit Zitzka ; il n'est donc pas nécessaire que je vous présente à la dame que vous avez à votre gauche pour que vous rentriez en conversation avec elle. Elle est belle, comme vous pouvez le voir, et elle sait être également aimable, ajouta le capitaine général en cherchant à sourire.

Ensuite, après une pause durant laquelle notre héros s'inclina devant la jeune femme, il ajouta :

— Elle n'est point de notre famille, elle n'est même point née dans notre Bohême, mais je l'aime comme si elle était mon enfant. Je la regarde comme ma fille, et il n'y a pas un homme dans mon armée qui ne soit prêt à braver pour elle la mort la plus terrible.

— Vous êtes née, sans doute, madame, sous un ciel étranger, dit le chevalier, sous un ciel étranger aussi brillant que l'éclat de vos yeux.

— Oui, en effet, l'Orient est ma patrie, répondit la jeune femme d'une voix mélodieuse, et j'ai pour ancêtres une longue suite de monarques. Si je vous disais mon nom, il vous effrayerait par son étran-

geté, mais il est lui-même un des mystères qui enveloppent mon existence. Il est sombre et lugubre : je me nomme *Satanaïs*.

Henri de Brabant ne put s'empêcher de tressaillir.

— Elle dit vrai, murmura Zitzka, à l'oreille du chevalier : son nom est Satanaïs ; mais d'où le tient-elle, qui le lui a donné, c'est là un des nombreux secrets dont se compose l'histoire de sa vie.

— Vous m'intéressez étrangement, répliqua le chevalier sur le même ton. Sa beauté, son nom, sa nation, son histoire, tout se réunit pour l'entourer d'une sorte de surnaturel. Elle semble habiter dans un cerle magique que sa présence remplit de lumière, et dont, l'imagination ne peut pénétrer le mystère.

— Et Votre Excellence n'apprendra rien de moi en ce qui concerne Satanaïs, répliqua Zitzka d'un ton de remontrance, comme s'il eût voulu faire sentir au chevalier que sa curiosité dépassait les bornes de la discrétion.

— Je vous demande pardon, général, dit Henri de Brabant, avec une franchise qui ramena immédiatement la bonne humeur chez Zitzka, et le sourire sur ses lèvres ; j'ai eu tort, d'autant plus que c'est la première fois que j'ai le plaisir de me rencontrer avec vous.

Pendant qu'ils causaient ainsi, les deux serviteurs favoris de Zitzka revinrent chargés de provisions qu'ils servirent sur le gazon.

Zitzka, le chevalier, ses deux pages, Satanaïs et ses deux suivantes mangèrent ensemble. Le chef des Taborites se contenta de pain et de fruits secs, et ne but que de l'eau ; mais Satanaïs vida la coupe que Henri de Brabant lui présenta galamment.

Le repas toutefois ne dura pas longtemps. Quand il fut terminé, Zitzka se leva et dit : — Il est l'heure d'aller se reposer des fatigues de la journée. Voyez, les Taborites sont retirés dans leurs tentes, et le silence régne dans tout le camp.

Tandis que Zitzka parlait ainsi, le chevalier tendit la main à Satanaïs pour l'aider à se lever ; mais, légère comme un paon, elle sauta sur ses pieds, et après avoir posé sur sa tête sa toque ornée d'une plume blanche, elle jeta sur ses épaules une écharpe de velours que lui présenta une de ses suivantes.

— Que Dieu et ses anges veillent sur votre sommeil, seigneur chevalier ! dit-elle.

Puis s'approchant de Zitzka, elle lui passa les bras autour du cou, baissa les yeux et attendit sa bénédiction.

La lune brillait dans le ciel, et ses rayons faisaient ressortir la grande taille du Taborite, tandis que la main étendue sur la jeune femme, il invoquait sur elle les bontés de la Providence. Il la baisa ensuite sur le front.

Alors elle se retira avec ses deux suivantes, et passant près du pavillon sans y entrer, elle s'enfonça dans la profondeur du bois.

Zitzka conduisit Henri de Brabant dans une tente qui était divisée en deux compartiments. Le chevalier prit possession de l'un et laissa l'autre à ses pages ; et quand le chef Taborite se fut retiré dans son pavillon, notre héros, s'asseyant sur la couche qu'on lui avait préparée, tomba dans de longues et profondes réflexions.

VII.

DE NOUVEAUX MYSTÈRES DONT ON AURA PLUS TARD L'EXPLICATION.

Tout ce qui était arrivé à Henri de Brabant depuis deux jours, tout ce qu'il avait vu et entendu était si extraordinaire qu'on ne doit pas s'étonner si le sommeil semblait fuir ses paupières.

Sous l'influence des pensées qui l'absorbaient, il se leva de dessus la couche où il s'était assis, passa dans le compartiment de la tente où ses deux pages dormaient déjà d'un profond sommeil, et sortit du pavillon.

La lune brillait dans tout son éclat; dans le camp, tout était silencieux, car c'était seulement à l'extérieur du bois qu'étaient placées les sentinelles, à intervalles réguliers.

Lorsqu'il fut arrivé près des fourrés, le chevalier vit devant lui un étroit sentier ; il s'y engagea résolument, mais tout-à-coup il lui vint à l'esprit que c'était de ce côté qu'il avait vu Satanaïs s'éloigner avec ses deux suivantes. Mû par un sentiment de délicatesse, il allait retourner sur ses pas lorqu'un bruit de voix sortant d'une caverne située à une petite distance frappa ses oreilles. La curiosité le poussa en avant; au bout d'une cinquantaine de pas, il traversa un pont jeté sur un ruissau, aperçut un filet de lumière, et se trouva près d'une sorte de maisonnette qu'enveloppait un feuillage épais.

Le chevalier fit un demi-tour, et se trouva en face de l'entrée. Il hésitait, en se demandant s'il devait reculer ou avancer, quand il entendit un bruissement au milieu des arbres, et, en se détournant, il

distingua plusieurs lumières qui approchaient de son côté. Il se jeta vite derrière un hêtre et de là il vit défiler plusieurs femmes et deux hommes masqués, qui pénétrèrent tous dans le souterrain. Henri de Brabant se glissa derrière eux. Alors il se trouva dans une longue cavité, dont l'allée principale était bordée, de chaque côté, d'énormes roches qui ressemblaient à autant de tombeaux. En marchant avec précaution il s'avança jusqu'à l'autre extrémité du souterrain ; et se plaçant entre deux fragments de rochers, il s'arrangea de façon à tout observer sans être vu.

La caverne, dans le fond, était éclairée par plusieurs torches.

Les deux hommes se tenaient debout sur une sorte de plate-forme, et les femmes, au nombre de dix ou douze, s'étaient rangées en demi cercle.

Il parut au chevalier qu'il était destiné à être témoin, dans les lignes même du camp de Zitzka, de mystères aussi surprenants que ceux qui l'avaient tant étonnés la nuit précédente, dans le château de Rotenberg.

Tout à coup, une porte s'ouvrit dans un rocher, et quelle fut la stupéfaction de notre héros en reconnaissant Zitzka en personne conduisant par la main une dame dont le visage était recouvert d'un voile.

Le chef Taborite fronça les sourcils en promenant ses regards sur ceux qui l'entouraient et ensuite sur celle qu'il tenait par la main.

Soudain cette dernière lève lentement le bras, rejette son voile en arrière, et plonge un regard rapide dans la caverne, comme pour s'assurer qu'aucun étranger ne s'y était introduit.

Henri de Brabant tressaillit de tout son corps et ce ne fut qu'avec difficulté qu'il réprima le cri qui monta à ses lèvres. Ces yeux, ces regards, c'étaient ceux de Satanaïs. Et cependant, cela ne pouvait être, car cette dernière, avons-nous dit, était brune comme les filles de l'Espagne, et celle qu'il voyait

devant lui était blanche, et ses cheveux tombaient en masses luxuriantes sur ses épaules.

A peine le chevalier avait-il eu le temps de faire cette observation, qu'une femme, la plus âgée, s'avança d'un pas lent et solennel, vers la jeune fille et lui dit d'un ton suppliant : — Mariette, je t'en conjure, reviens parmi nous, nous te promettons l'oubli du passé, la tranquilité pour le présent et le bonheur pour l'avenir.

— Veuillez m'écouter patiemment pendant quelques minutes, répliqua la jeune fille, d'une voix qui vibra jusqu'au fond de l'âme du chevalier ; écoutez-moi patiemment, répéta-t-elle après une pause durant laquelle il régna un si profond silence qu'on aurait entendu tomber une épingle : Je ne suis point venue ici pour vous donner une preuve de versatilité, mais pour agir d'après la résolution qui vous est déjà connue.

Je sais combien sont sévères les lois qui régissent votre association, je puis donc apprécier à sa valeur la bonté que vous me témoignez en m'accordant l'oubli du passé, je vous remercie, du fond de mon cœur, ajouta-t-elle d'un accent agité ; mais, reprit-elle aussitôt avec fermeté, ma détermination est inébranlable, rendez-moi ma liberté et prenez en échange l'or que je vous apporte. Ne sommes-nous pas convenus du prix ?

En prononçant ces dernières paroles une expression de mépris se joua sur ses lèvres, et elle étendit le bras avec un mouvement tout à la fois superbe et gracieux.

—Mariette, dit la vieille femme que nous avons mentionnée, l'or que tu nous offres ne nous consolerait pas de t'avoir perdue ; reviens avec nous.

—Jamais, répondit la jeune fille avec décision, à partir de ce jour, je redeviens libre et reprends le nom que ma sainte mère m'a donnée, non par un sentiment de faiblesse et de vanité, mais par respect pour la mémoire de celle qui a veillé sur mon enfance, et qui est maintenant un ange au ciel.

En l'entendant ainsi parler, Zitzka, qui demeurait tranquillement appuyé sur son épée, eut un sourire de satisfaction.

La vieille femme s'approcha alors tout près de la jeune fille, et étendant les mains au-dessus de sa tête, elle dit d'une voix qui avait quelque chose de sépulcral :

—Puisque tu l'exiges, je te délie de ton serment, je...

A ce moment, Henri de Brabant entendit le bruissement d'une robe au milieu des rochers où il était lui-même caché. Il tourna la tête soudainement, et vit un homme de haute taille, dont la figure était complètement couverte par un capuchon, glisser rapidement vers la partie supérieure de la caverne. Ce petit incident s'était produit si brusquement que le chevalier avait peine à croire qu'il ne s'était pas trompé. Toutefois, il avait suffi pour lui faire perdre le fil des paroles de la vieille femme.

Lorsqu'il reporta son attention de ce côté, il entendit Zitzka s'écrier avec une vivacité qui témoignait de son impatience.

—Cette scène ne va-t-elle pas bientôt finir ?

—C'est fini, répliqua la vieille femme d'un ton sévère. Cependant, j'ai encore un mot à ajouter. Ecoutez donc. Cet or que tu as apporté, farouche guerrier, et qui devait être le prix de la transaction de cette nuit, cet or, je le refuse, je le dédaigne comme s'il était souillé de sang.

—Par le Ciel, cria Zitzka, dont le visage s'enflamma de colère ; cette insulte...

—Silence ! Rappelle-toi ton serment ! exclama la vieille femme en étendant les bras d'un geste impérieux.

—Patience, un moment de patience ! dit la jeune fille, d'un accent suppliant et en tournant ses regards éloquents sur le chef Taborite ; un moment de patience répéta-t-elle, et tout sera fini.

—Soit ! puisque tu le veux, répliqua Zitzka en

détournant la tête d'une scène qui ne lui inspirait que dégoût, et à laquelle, évidemment, il n'assistait qu'à contre-cœur.

—N'avez-vous rien à ajouter? demanda la jeune femme à la vieille. Il me semble que vous avez tort de refuser la somme que le capitaine général m'a mise à même de pouvoir vous offrir.

— Nous ne toucherons pas à cet or! s'écria la vieille femme en l'interrompant, mais maintenant, Mariette, ou quel que soit désormais ton nom, prends garde, car notre vengeance t'atteindra tôt ou tard. Tremble! te dis-je, tremble! car dès ce moment, tu es condamnée.....

—*A la Statue de bronze et au baiser de la Vierge!* cria une voix forte et sonore.

En même temps, l'individu que le chevalier avait remarqué auprès de lui, entre les rochers, s'avança le bras étendu, d'un air menaçant, au milieu de la caverne.

Aussitôt un cri strident s'échappa des lèvres de la jeune fille, et Henri de Brabant la vit tomber comme si elle eut été frappée d'un coup de tonnerre. Au même instant, les torches furent éteintes comme par magie, et la plus profonde obscurité régna dans la caverne. D'un bond, le chevalier s'élança vers le haut de la caverne.

Le plus grand silence avait suivi le cri de la jeune fille et l'extinction des lumières; Zitzka lui-même n'avait pas proféré une parole. Mais le chevalier n'eut pas le temps de chercher l'explication de ce mystère, car à peine eut-il fait quelques pas qu'il entendit le bruit de plusieurs personnes se précipitant vers l'issue de la grotte; puis il y eut comme une lutte, et un corps roula lourdement à terre.

Soudain, Henri de Brabant, dans sa précipitation, se heurta contre quelqu'un avec une telle violence qu'il chancela. Mais, à son grand plaisir, ses mains rencontrèrent la longue chevelure d'une femme, et la pensée lui vint que celui qu'il venait ainsi de renverser profitait de la confusion générale pour l'enlever.

Convaincu qu'on n'avait que de mauvaises intentions à son égard, le chevalier l'arracha des bras de son adversaire, mais aussitôt ce dernier lui porta un coup de dague. Heureusement pour notre héros, l'obscurité était si épaisse que le misérable frappa au hasard, et l'arme se brisa contre un quartier de rocher. Le chevalier riposta par un coup de poing tellement vigoureux que son ennemi tomba sans pousser ni un soupir ni un gémissement. Quant à savoir s'il était mort ou seulement étourdi, Henri de Brabant ne prit pas la peine de s'en assurer.

VIII

SUITE DES AVENTURES DE LA NUIT.

Tont cela s'était passé en quelques instants et au milieu de la plus profonde obscurité. Après s'être débarrassé de son adversaire inconnu, le chevalier saisit la jeune femme dans ses bras, et gagna la porte de la caverne. Un instant, il crut n'avoir sauvé qu'un cadavre ; mais les battements de son cœur qui devenaient de plus en plus fort, lui prouvèrent qu'elle vivait encore.

L'idée lui vint que l'enlèvement de cette dernière avait été chose préméditée, et que Zitzka avait été victime d'un guet-appens. Avant de sortir de la caverne, il s'arrêta, tira son épée, prit son fardeau sous son bras gauche, de façon à ce que sa main droite fût entièrement libre ; car il était résolu à se frayer un chemin à travers ses adversaires, quelque nombreux qu'ils fussent, où à périr noblement.

A peine eut-il fait deux ou trois pas en plein air, qu'il aperçut à distance plusieurs des femmes qu'il avait remarquées dans la caverne ; et au moment où celles-ci le virent tenant d'un bras la jeune fille et de l'autre son épée nue, elles poussèrent des cris de rage et de désapointement.

Il devint évident pour Henri de Brabant que ce n'était pas lui qu'elles s'attendaient à voir paraître.

— Nous sommes trahis ! cria l'une d'elles ; et aussitôt, toutes s'enfuirent, saisies d'une terreur panique.

Le chevalier se dirigea vers le sentier qu'il avait suivi en venant, mais à peine eut-il fait vingt pas

que la ja jeune fille s'agita entre ses bras; alors, se rappelant qu'il y avait près de là un ruisseau, il s'en approcha, et l'aida à reprendre connaissance en lui jetant délicatement des gouttes d'eau sur le visage.

Ouvrant lentement les yeux, la jeune fille regarda quelques moments le chevalier d'un air hagard ; puis elle les referma, comme pour mieux recueillir ses impressions.

— Ne craignez rien, madame, dit le chevalier en voyant qu'elle l'examinait de nouveau avec étonnement ; ne craignez rien, je suis un ami.

— Merci, mille fois merci ! pour l'assurance que vous me donnez, dit la jeune femme en se redressant doucement et en s'asseyant sur l'herbe. Puis, se penchant vers le chevalier, et posant la main sur son bras, avec un air de confiance et de familiarité, elle ajouta : — Je sais qui vous êtes...

— Vous me connaissez ? s'écria le chevalier en tressaillant d'étonnement.

— Oui, répliqua-t-elle, en souriant : vous êtes le chevalier Henri de Brabant. Je vous ai vu, quoique vous ne puissiez m'apercevoir, durant tout le temps que vous avez causé avec le capitaine-général et Satanaïs.

— Et qui est Satanaïs ? et qui êtes-vous vous-même ? demanda le chevalier.

— Satanaïs est ma sœur, et je me nomme Œtna, répondit-elle d'une voix tremblante et légèrement embarrassée.

— J'en étais sûr, cela devait être, dit Henri ; car, de même que le Jour et la Nuit, quoique si différents, sont les enfants du même père, le Temps, vous si blanche et votre sœur si belle dans sa sombre splendeur avez la même origine.

— Oui, nous sommes jumelles, observa Œtna, avec mélancolie. Mais, dites-moi, s'écria-t-elle soudainement, dites-moi jusqu'où s'étendent mes obligations envers vous. De quel péril m'avez-vous sauvée ? autrement, comment suis-je ici ?

— A dire vrai, répondit le chevalier, j'ai assisté

dans la caverne à la scène étrange dont vous avez joué le principal rôle.

— Comment y étiez-vous ? Qui est-ce qui vous y avait amené ? demanda la jeune fille avec une sorte d'impatience, et en le regardant comme si elle eût voulu lire au fond de son cœur.

— Madame, vous saurez la vérité, la vérité dans touce sa simplicité, dit le chevalier. Ne pouvant dormir, je suis sorti dans le bois ; des lumières ont attiré mon attention, je suis entré dans la caverne et, désirant n'être pas remarqué, je me suis placé au milieu des rochers.

— Et de là vous avez tout vu, tout ? s'écria Œtna qui frémissait d'impatience. Mais le résultat... Comment m'avez-vous conduite ici ?

— Vous allez le savoir dans un instant, dit le chevalier. Vous vous êtes évanouie, les lumières se sont éteintes, je ne saurais dire comment, mais je me suis précipité à votre secours. Je me suis heurté contre un homme qui vous emportait, je vous ai arrachée de ses bras ; il m'a porté un coup de sa dague, mais, grâce à Dieu, il ne m'a pas atteint. D'un seul coup, je l'ai étendu par terre, et je vous ai transportée hors de la caverne.

— Mais cet homme, contre lequel vous m'avez ainsi bravement et généreusement protégée, dit Œtna en l'interrompant et avec une agitation étrange, a-t-il été tué par le coup que vous lui avez porté ?

— Je ne saurais le dire, répondit le chevalier. Il faisait obscur, et je ne me suis pas arrêté à m'en assurer.

— Encore une question, s'écria la jeune fille : croyez-vous que la personne qui m'emportait ainsi était celle-là même qui est apparue soudainement au milieu de la caverne, et qui a prononcé ces terribles paroles ?...

Mais s'arrêtant tout court, elle frissonna de la tête aux pieds, et trahit un si grand effroi que le chevalier s'en aperçut.

— Au nom du ciel ! qu'avez-vous ? s'écria-t-il en lui prenant les mains, et les serrant entre les siennes pour la rassurer.

— Rien... rien ! cria Œtna en faisant un effort surhumain pour réprimer les sentiments d'horreur qui agitaient tout son être. La question que je vous ai adressée au sujet de cet homme, continua-t-elle précipitamment, vous n'y avez pas répondu ?

— Cela ne m'est pas possible, répliqua le chevalier ; car dans l'obscurité, au milieu de la confusion de l'excitation...

— Oui, il vous était impossible de reconnaître l'homme des mains duquel vous me sauviez, ajouta Œtna en finissant la phrase.

— Mais ces paroles si étranges qu'il a prononcées d'une voix si sonore, dit Henri de Brabant qui songea malgré lui au rapport que semblait avoir cet incident de la caverne avec ce qu'il avait vu au château de Rotenberg, pourriez-vous me dire, madame, ce que signifiaient ces mots : *la statue de bronze et le baiser de la Vierge ?*

— Silence ! silence ! Mon Dieu, n'articulez pas d'aussi effroyables syllabes ! murmura Œtna d'une voix altérée, et, en s'attachant au chevalier comme ferait une sœur à son frère, à la vue d'un horrible danger.

— Ne craignez rien, dit Henri de Brabant ; j'éviterai de vous questionner sur un sujet qui vous cause tant de peine et d'angoisse ; mais soyez bien convaincue que tant que je serai près de vous, vos ennemis quels qu'ils soient, et quels que soient leurs desseins, ne toucheront pas un cheveu de votre tête.

— Merci, encore une fois merci, pour votre générosité, dit Œtna. Mais, grand Dieu ! s'écria-t-elle soudainement, de quelle ingratitude et de quel impardonnable oubli ne me suis-je pas rendue coupable, en ne vous demandant pas des nouvelles du capitaine-général, du brave et généreux Zitzka ?

— Ah ! exclama le chevalier en bondissant sur

ses pieds, moi aussi, je l'avais oublié. Je crains qu'il ne soit arrivé malheur au grand capitaine Zitzka.

— Hâtons-nous de lui porter secours, s'il en est encore temps ! s'écria Œtna avec une sorte d'égarement. Venez, seigneur chevalier, retournons dans la caverne.

— Permettez-moi, plutôt, madame, dit Henri de Brabant en l'interrompant, permettez-moi plutôt de vous reconduire au camp, et là, après avoir averti les Taborites, je me mettrai à leur tête.

— Henri de Brabant, je vous conjure de vous laisser guider par moi ! s'écria la jeune fille d'un accent de supplication. Gardez-vous de jeter l'alarme parmi les soldats ! Venez avec moi, et ne craignez pas que ma présence devienne pour vous un embarras, quoiqu'il arrive. Au contraire, mon bras si faible qu'il soit, secondera le vôtre, si fort, si puissant. Voyez, je ne suis pas tout à fait sans défense.

Et la lame longue et flexible d'une dague, qu'elle tira de dessous de sa robe flottante, brilla aux rayons de la lune.

— Femme étrange, incompréhensible, et aussi mystérieuse que votre sœur Satanaïs, s'écria le chevalier, commandez et j'obéirai.

En prononçant ces paroles, il tira son épée du fourreau, et tous deux se dirigèrent vers la caverne.

En quelques minutes, ils furent arrivés au souterrain. Ils écoutèrent s'ils n'entendaient pas causer ou marcher, mais le plus profond silence régnait à l'intérieur.

Le chevalier prit Œtna par la main et la précéda. Ils avancèrent en tâtonnant au milieu des rochers. Henri de Brabant se baissa et chercha aux environs de l'endroit où s'était tenu Zitzka pendant la scène ; sa main rencontra enfin un corps humain qui était étendu immobile. Il fit part de sa découverte à Œtna, qui, persuadée que Zitzka avait été assassiné, poussa un cri d'angoisse.

C'était bien, en effet, le chef taborite qui gisait là à terre ; il était facile de le reconnaître à ses armes massives, à son corselet et à son casque.

— Sa figure est froide, mais ce n'est pas le froid de la mort, dit Henri de Brabant. Non, la vie n'est pas éteinte, un spasme vibre à travers son corps, la conscience lui revient, Oh ! de la lumière !

—Attendez, je vais revenir ! s'écria vivement Œtna.

Et le chevalier l'entendit s'éloigner dans les ténèbres.

Au bout de quelques instants, une lumière brilla par la porte où nous avons vu entrer Zitzka dans le chapitre précédent, et Œtna revint tenant une torche à la main.

— Il reprend connaissance, dit le chevalier, dès que la lumière de la torche éclaira les traits du guerrier. Puis, promenant rapidement ses regards autour de lui, il ajouta : L'individu des mains duquel je vous ai arrachée n'est plus ici.

— Non, répondit-elle d'une voix agitée : s'il vit, il a repris ses sens et s'est enfui ; s'il est mort, ses complices l'ont emporté.

Mais à peine eût-elle prononcé ces paroles, qui exprimaient son anxiété, qu'elle parut se souvenir que l'état de Zitzka réclamait tous ses soins et toutes ses pensées.

— Voyez ! le capitaine-général n'était qu'étourdi, dit le chevalier ; la couleur revient à ses joues, ses lèvres s'agitent.

— Mon Dieu, quel coup il a reçu au front ! s'écria Œtna qui, agenouillée auprès de Zitzka, dont elle tenait la tête sur ses genoux, montra au chevalier une large blessure qui lui traversait le front, au-dessus de la tempe droite. Oh ! murmura-t-elle en s'interrompant et d'un ton d'angoisse s'il allait mourir, je ne me pardonnerais jamais ; car c'est ma faute, par suite de mon obstination.

— Ne vous affligez pas, madame, dit Henri de Brabant, en la rassurant, le brave et généreux Zitzka ne mourra pas.

En achevant ces paroles, le chevalier souleva le chef taborite dans ses bras, et le plaça sur un large fragment de rocher ; puis, tandis qu'il desserrait son corselet, Œtna lui bassina le front avec de l'eau. En quelques minutes Zitzka fut assez bien pour pouvoir observer où il était, et qui étaient ceux qui prenaient soin de lui.

Ses regards se portèrent alternativement du chevalier à la jeune fille, et malgré sa surprise, il n'exprima aucun mécontentement de les voir ainsi dans la société l'un de l'autre.

— C'est à Son Excellence Henri de Brabant, dit Œtna en s'adressant à Zitzka, mais en se tournant modestement vers le chevalier, que je dois mon salut. C'est lui qui m'a arrachée des mains des misérables qui avaient résolu de me soustraire à votre protection et de m'entraîner Dieu sait où, ajouta-t-elle en frissonnant de tout son être.

— Je sais pourquoi tu trembles Œtna, dit le chef taborite en parlant avec difficulté, mais avec une expression de visage presque féroce. Par le ciel ! s'ils osent faire tomber un cheveu de ta tête, ma vengeance sera terrible !

L'effort qu'il fit pour articuler ces menaces, loin de l'affaiblir, rappela, au contraire, toute son énergie.

— Je dois tous mes remercîments au chevalier Henri de Brabant pour le rôle qu'il a joué dans les aventures de cette nuit, reprit-il, après une pause de quelques instants.

Mais comment se fait-il, demanda-t-il avec respect, tout en fixant un œil scrutateur sur notre héros, comment se fait-il que vous vous soyez trouvé là, à une pareille heure ?

Henri répéta au chef taborite l'explication qu'il avait déjà donnée à Œtna, et dont Zitzka se montra satisfait.

— Vous avez rendu un service essentiel à cette jeune femme, observa le guerrier en désignant Œtna. Moi aussi, vous m'avez rendu votre obligé en

sauvant une personne à laquelle je m'intéresse profondément, que j'aime, oui, que j'aime autant que sa sœur Satanaïs ; mais j'ai une autre faveur à réclamer de vous, seigneur chevalier, ajouta le capitaine-général.

— Parlez, s'écria Henri. Qu'avez-vous à me demander ?

— Le silence le plus absolu, le secret le plus profond sur les aventures de cette nuit, répondit Zitzka d'un ton solennel. Je vous demande, et je m'adresse à votre loyauté de chevalier, de considérer ces aventures comme un songe, ou du moins comme des faits que vous ne devrez jamais révéler. Si le hasard vous faisait jamais rencontrer Œtna, vous ne ferez pas allusion à ces incidents, à plus forte raison éviterez-vous de lui en demander la signification.

Puis-je espérer que vous m'accorderez cette faveur ? puis-je être sûr que vous ne manquerez pas à votre promesse ?

— Je jure, dit Henri de Brabant en baisant la poignée de son épée, faite en forme de croix, je jure de garder un secret inviolable sur tout ce que j'ai vu ou entendu cette nuit.

Zitzka et Œtna lui témoignèrent tous leurs remercîments et leur gratitude.

— A présent, regagnons le camp, dit le chef taborite.

Le chevalier offrit son bras à Œtna, qui le prit avec la plus parfaite aisance, comme si ce qui venait de se passer les avait déjà rendus amis intimes et familiers.

Lorsqu'ils furent à une petite distance, de l'autre côté du ruisseau, Œtna dit au chevalier :

— Il faut que je vous quitte ici.

Mais j'aurai sans doute le plaisir de vous revoir demain avant mon départ ? observa Henri de Brabant.

— Non, répondit la jeune fille : je mène une vie tout à fait retirée, car, ajouta-t-elle avec une sou-

daine et étrange agitation, je suis bien différente de ma sœur Satanaïs !

— Mais, dois-je donc vous dire ainsi adieu, sans espoir de jamais vous rencontrer ? dit le chevalier, au moment où Zitzka était sur le point de les rejoindre.

— Vous allez à Prague, n'est-ce pas ? répliqua OEtna à voix basse et avec précipitation. Le premier jour d'août, moi aussi, j'y serai. Là, nous nous retrouverons. Adieu !

En achevant ces mots, elle s'éloigna rapidement et disparut dans le feuillage. Henri de Brabant accompagna Zitzka jusqu'au camp, où ils se séparèrent pour rentrer chacun sous la tente qui leur était réservée.

IX.

LE TALISMAN.

Le lendemain, entre huit et neuf heures, du matin, le déjeuner fut servi dans le pavillon de Zitzka. Satanaïs, ses deux suivantes, le chevalier et ses pages, et le chef des Taborites, s'assirent autour d'une table servie avec abondance, mais aussi avec frugalité.

Satanaïs se plaça auprès du chevalier, à qui elle fit les honneurs du repas, lui choisissant les fruits les plus mûrs, et les lui présentant avec un air de modestie qui ajoutait à ses charmes. Plus Henri de Brabant la regardait, plus il était frappé de la ressemblance merveilleuse qui existait entre elle et sa sœur. La couleur des cheveux et du teint formait la seule différence entre elles.

Du même côté de la table que Satanaïs étaient ses deux jeunes suivantes auxquelles nous avons déjà fait allusion. Elles étaient sœurs, et avaient le même genre de beauté, car l'une et l'autre avaient les cheveux noirs, les yeux bleus, les dents blanches et une taille de nymphe. C'étaient d'excellentes jeunes filles, prudentes, discrètes et modestes; elles avaient pour leur maîtresse un dévouement et une admiration illimités.

L'aînée qui se nommait Linda, avait juste dix-neuf ans; l'autre, Beatrice en avait dix-huit. Lionel et Conrad, les deux pages de Henri de Brabant, en avaient vingt; il était donc bien naturel qu'ils se montrassent pleins d'égards et d'attentions envers les jeunes amies de Satanaïs.

Quant à Zitzka, complètement refait de la violen-

ce dont il avait été l'objet, il voyait sans déplaisir l'attention que le chevalier témoignait à Satanaïs. Il est évident que le chef Taborite avait conçu une grande estime pour Henri de Brabant qu'il traitait avec un respect marqué.

Mais, durant tout le repas, il ne fut pas fait la moindre allusion aux événements de la nuit précédente, non plus qu'à OEtna.

Quand on eut déservi, Zitzka dit au chevalier :

— J'espère que Votre Excellence nous fera l'honneur de passer quelques jours dans notre camp ?

— Je serais très-heureux de pouvoir accepter cette invitation, répliqua notre héros ; mais des circonstances impérieuses me forcent de me rendre directement à Prague.

Le chevalier tourna les yeux du côté de Satanaïs et il crut surprendre dans son regard une expression de reproche. Mais sans doute il s'était trompé, car la jeune femme, se levant de son siége, et faisant signe à ses suivantes de l'accompagner, dit à Zitzka et à Henri :— Nous allons vous laisser pour le moment ; vous devez avoir des affaires particulières.

— Un mot, Satanaïs ! cria le chef Taborite : ne peux-tu te joindre à moi pour prier le chevalier de nous donner quelques jours, afin d'apprendre à nous mieux connaître ? Allons, Satanaïs, repète-lui l'invitation que je lui ai déjà faite ; il se laissera mieux persuader par ton éloquence.

— Si Son Excellence Henri de Brabant veut nous faire l'honneur de rester avec nous quelques jours il peut être assuré qu'il sera le bienvenu. Et en prononçant ces paroles, Satanaïs jeta sur le chevalier un regard où il y avait tout à la fois de la crainte et de la prière.

— Il m'en coûte de répondre par un refus à tant de bonté, dit Henri de Brabant, qui regrettait sincèrement de ne pouvoir accepter.

— Il serait mal à nous d'insister davantage, dit Satanaïs en baissant la voix. Mais une autre fois, ajouta-t-elle en se remettant soudainement,

quoiqu'une légère rougeur colorât ses joues, une autre fois, peut-être Son Excellence Henri de Brabant voudra-t-il nous honorer d'une plus longue visite.

— Soyez bien assurée, Madame, s'écria le chevalier, que je profiterai de mes premiers moments de loisir pour venir vous remercier de la bonté que vous et le brave Zitzka m'avez témoignée.

— Et vous serez le bienvenu, dit Satanaïs.

Puis elle sortit du pavillon, et fut suivie de Linda et de Béatrice.

Après son départ, Henri de Brabant éprouva une sorte de tristesse, que toutefois il s'empressa de secouer. Il fit signe à ses pages de se retirer.

Aussitôt que Zitzka et le chevalier se trouvèrent seuls dans le pavillon, le premier prit la parole.

— Votre Excellence, dit il, a fait connaître à la sentinelle, hier soir, que vous désireriez avoir un entretien avec moi. Je suis prêt à vous écouter avec la plus grande attention.

— Général, répondit le chevalier, vous savez que je voyage au service du duc souverain d'Autriche. Les seigneurs épars doivent s'assembler prochainement à Prague, et le duc a été invité à envoyer un représentant muni de pleins pouvoirs, pour discuter et régler en son nom les affaires de Bohême. Je suis l'homme à qui le duc d'Autriche a confié cette importante mission, j'avais pour instructions, en quittant Vienne, de tâcher, s'il était possible, d'obtenir de vous une entrevue avant la réunion du conseil.

— Dans quel but ? demanda Zitzka avec une certaine sécheresse.

— Pour connaître votre opinion sur l'état du pays. Mais, ajouta le chevalier, j'avais ordre quoiqu'il arrive, de ne faire des renseignements que vous voudriez bien me donner, qu'un usage loyal et honorable.

— Vous n'ignorez sans doute pas, seigneur chevalier, que je suis non-seulement déterminé à main-

tenir les droits que le peuple m'a confiés, mais aussi à repousser jusqu'à la mort toute espèce d'intervention étrangère.

— L'Autriche ne médite pas d'intervention armée, observa Henri de Brabant, du moins tant que les circonstances resteront ce qu'elles sont.

— Je suis charmé de l'assurance que vous donnez, dit Zitzka. Savez-vous dans quel but doivent se rassembler les seigneurs?

— Je suis sous ce rapport dans la plus complète ignorance, répondit le chevalier. L'assemblée ouvrira ses séances le soir du second jour d'août, et ce même soir, d'importantes communications seront sans doute faites par les chefs qui ont provoqué cette réunion.

— Ce même soir, croyez-vous? dit le chef Taborite, d'un ton pensif.

— Très-probablement, répliqua Henri.

— Alors, j'y serai! s'écria Zitzka en frappant un violent coup de poing sur la table.

— Comme ami ou comme ennemi? demanda le chevalier.

— Votre Excellence ne doit pas avoir de peine à le deviner, dit le Taborite.

— Vous voulez dire comme ennemi. Mais je pensais qu'une trève qui aboutirait à la paix était possible entre les Taborites et l'aristocratie. Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, s'il vous arrivait malheur, Zitzka, cela m'affligerait plus que je ne saurais vous dire, ajouta Henri de Brabant d'un ton d'évidente sincérité.

— Vous êtes généreux autant que brave, dit Zitzka et je suis content de vous avoir rencontré. Les quelques heures que j'ai passées avec vous ont singulièrement modifié mon opinion sur le caractère de votre pays.

Quoiqu'il advienne, que l'Autriche continue à garder la neutralité, ou qu'elle intervienne, ce qui pourrait être que contre les Taborites, j'aurai toujours la plus haute estime pour Votre Excellence.

Si nous devenons ennemis nous nous ferons généreusement la guerre. Et maintenant, continua le guerrrier, j'espère que vous me permettrez de vous offrir un léger témoignage de mon amitié, et aussi de ma reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu la nuit dernière. Promettez-moi de porter cette bague, ajouta Zitzka, en présentant au chevalier un joyau de prix.

— A condition que vous accepterez celle-ci en échange, dit Henri de Brabant, en ôtant de son doigt une bague magnifique qu'il présenta au chef Taborite.

— Puisque vous le désirez, j'aurais tort de refuser, répliqua Zitzka. Puis l'échange faite, il ajouta d'un ton plus sérieux et qui semblait renfermer quelque signification cachée :

— Votre Excellence voyage dans un pays qui peut passer pour étrange, et la mission dont vous êtes chargé n'est pas sans danger. Je prie Dieu de vous protéger ; mais nous ignorons ce qui nous est réservé. Si donc vous vous trouviez en péril ou à la merci des ennemis, peut-être la bague que vous venez de mettre à votre doigt possède-t-elle un talisman. Dans tous les cas, ne désespérez jamais avant d'avoir mis sa vertu à l'épreuve.

— Mais de quelle manière devrai-je essayer l'effet de cette bague ? demanda le chevalier, convaincu que ce n'était qu'une simple superstition qui dictait Zitzka à cette recommandation.

— Les vicissitudes de la vie peuvent vous plonger dans un donjon, ou vous livrer entre les mains d'hommes altérés de votre sang, reprit le guerrier taborite : si un pareil malheur arrivait, faites briller, comme involontairement cette bague aux yeux de ceux de qui dépendront votre vie ou votre liberté. Me suis-je expliqué compréhensiblement.

— Parfaitement, général, répondit Henri de Brabant, et je vous remercie de cette nouvelle preuve de vos bons sentiments à mon égard. Je vous assure qu'il m'en coûte d'être ainsi forcé de précipiter mon départ, ajouta-t-il en se levant.

— Nous nous reverrons bientôt, observa Zitzka. Allons, je m'aperçois que vous avez hâte de nous quitter ; je vous accompagnerez jusqu'à la lisière du bois où seront votre cheval et ceux de vos pages. En parlant ainsi le chef Taborite souleva la draperie qui fermait le pavillon, et tous deux sortirent.

Satanaïs était nonchalamment assise à l'ombre d'un arbre voisin, tandis que Lionel et Conrad causaient avec Linda et Béatrice, à quelque distance.

Henri de Brabant se dirigea vers Satanaïs, et en approchant, il reçonnut qu'elle était plongée dans une profonde rêverie. Mais en apercevant soudain le chevalier, elle se redressa, et, légère comme un faon, bondit sur ses pieds.

— Pardonnez-moi, Madame, s'écria Henri, de vous avoir interrompue au milieu de vos réflexions ; mais je viens vous dire adieu, et vous remercier de l'hospitalité que j'ai reçue au camp des Taborites.

— Votre Excellence est donc décidée à nous quitter ? dit Satanaïs. Puis, après un instant d'hésitation, elle ajouta, en indiquant Zitzka, qui donnait des ordres à quelques-uns de ses hommes : — Le capitaine général va sans doute vous conduire jusqu'à l'endroit de la route où vous attendent vos chevaux ?

— Telle est, en effet, l'intention que m'a témoignée Zitzka, répondit le chevalier.

— Moi aussi, je vous accompagnerai, dit Satanaïs. Et plaçant sur sa tête sa toque ornée d'une plume qu'elle tenait à la main, elle se dirigea avec Henri de Brabant du côté où se trouvait Zitzka.

— Je vais vous rejoindre dans une minute, dit le chef Taborite ; Votre Eminence voudra bien permettre à Satanaïs d'être son guide ; j'ai des instructions qui ne souffrent pas de délai.

— Nous nous dirigeons tout doucement vers la grande route, observa Satanaïs.

— Vous menez une existence bien étrange et bien romantique, Madame, dit le chevalier à Satanaïs, en marchant à côté d'elle. Vous avez pour demeure les forêts au feuillage d'émeraude ; les fleurs dé-

corent le tapis de verdure que la nature étend sous vos pieds, et les oiseaux vous récréent par leur délicieuse musique.

— Oui, en effet, étrange et romantique est mon existence, murmura Satanaïs. Ma vie a été ainsi depuis mon berceau, et elle continuera à l'être jusqu'au tombeau.

— Mais vous êtes heureuse ? demanda Henri, avec un intérêt qu'il ne parvenait pas à dissimuler.

— Qui est-ce qui est entièrement heureux en ce monde, seigneur chevalier ? observa Satanaïs en jetant sur lui un regard profond.

— J'aurais désiré emporter la persuasion que vous avez le bonheur que vous méritez, dit le chevalier ; mais, ajouta-t-il, si j'avais le droit de vous adresser des paroles autres que celles qu'autorise une connaissance qui date seulement de quelques heures...

— Oseriez-vous donc rechercher l'amitié d'un être étrange, mystérieux et incompréhensible comme je dois l'être à vos yeux ? dit Satanaïs d'une voix tremblante d'émotion.

— Oui, donnez-moi votre amitié, et appelez-moi du nom d'*ami*. C'est une faveur que je saurai apprécier. Mais, ajouta-t-il en changeant de ton, quand aurons-nous occasion de nous rencontrer, jamais ?

— Je serai à Prague le 1er août, répondit Satanaïs.

Le chevalier eut à peine le temps de remarquer la coïncidence qu'offraient ces paroles avec la réponse que lui avait faite Œtna à une semblable question, lorsqu'ils furent rejoints par le capitaine général.

Henri de Brabant tendit la main à Satanaïs, qui se détourna aussitôt après pour aller retrouver ses suivantes ; puis, après avoir échangé encore quelques paroles avec Zitzka, il sauta à cheval, et lui et ses pages s'éloignèrent au grand trot.

X

UNE CONVERSATION INTÉRESSANTE.

Nos lecteurs savent déjà que c'est au mois de juillet que notre histoire a commencé ; mais afin de bien établir l'ordre chronologique des incidents que nous racontons, il est nécessaire d'observer que c'est le 20 de ce même mois que le chevalier Henri de Brabant et ses deux pages quittèrent le camp des Taborites, de la manière que nous avons rapportée.

Le lendemain soir, le 21, le chevalier entra dans la ville de Prague. Il se rendit directement au *Faucon-d'Or*, qui était le meilleur hôtel de la ville, et qui était situé sur la grande place.

Le maître de l'établissement, dont la nature joviale charmait ses habitués, était un homme entre deux âges, avec une figure rubiconde, de petits yeux clignotants, et un sourire qui se jouait perpétuellement sur ses lèvres. Il avait pour aides dans la tenue de sa maison, sa femme, une véritable gaillarde, et une très-jolie fille.

L'urbanité que l'on était toujours certain de retrouver au *Faucon-d'Or*, avait porté très-loin la réputation de cet hôtel.

On se hâta de mettre à la disposition du chevalier et de ses pages une suite d'appartements qui avaient vue sur des jardins.

Après avoir fait honneur au souper qu'on leur avait servi, Henri de Brabant se fit apporter un flacon de vin du Rhin, et invita l'hôtelier à le vider avec lui.

Le fait est que notre héros désirait obtenir des renseignements sur certains points et il comptait, pour cela, sur l'humeur naturellement bavarde de son hôte.

Après avoir échangé quelques observations sans importance et avoir rempli les verrss, Henri de Brabant dit à l'aubergiste : — Les environs de votre ville sont beaucoup plus pittoresques et plus agréables que ceux de la capitale de l'Autriche.

J'ai remarqué en venant, à une distance d'environ trois lieues de Prague, une maison blanche, située sur une éminence, qu'entourent des bois superbes, dont la beauté m'a frappé.

— Ah ! c'est la résidence de la bonne et excellente baronne Hamelin, exclama l'hôtelier ; et, sans attendre qu'on le questionnât davantage, il se hâta d'ajouter : — Cette noble dame, seigneur chevalier, est le modèle de son sexe, et toute la Bohême devrait être fière d'elle. Quoiqu'elle ait à peine quarante ans, et qu'elle soit une très-belle femme, les pauvres et les malheureux la regardent comme étant leur meilleure protectrice. Dieu seul pourrait vous dire combien de cœurs brisés elle a consolés, combien de larmes elle a séchées et combien de douleurs elle a calmées.

— Mais ce que vous me dites est merveilleux ! s'écria Henri, que la bonté et la vertu avaient toujours le don d'émouvoir. Je serais fier de connaître une telle femme et de déposer à ses pieds l'expression de mes hommages.

— La baronne Hamelin, reprit l'aubergiste, est restée veuve il y a une quinzaine d'années. Son mari était l'un des plus riches propriétaires de Bohême, et il lui légua tout ce qu'il possédait.

Aussitôt que la période de son deuil fut écoulée, elle fit jeter les fondements de l'édifice que Votre Excellence a admiré, et qui fut achevé environ deux ans après. Mais ne croyez pas que l'intention de la baronne Hamelin ait été de satisfaire son orgueil et sa vanité ; elle avait en vue un projet bien plus noble.

— Elle voulait fonder une institution philanthropique, peut-être ?

— Justement, répondit maître Tremplin. En visitant les malheureux, la baronne avait appris qu'au nombre des plus grandes infortunes doivent être rangées celles des veuves et des jeunes filles orphelines ; et en voyant quelles richesses énormes son mari avait laissées à sa disposition, elle résolut de sauver un certain nombre de ces infortunées de la triste destinée qui les attend généralement. C'est ainsi que sa maison est devenue l'asile d'un nombre égal de veuves et de jeunes orphelines.

— Vous pouvez à bon droit être fier de la baronne Hamelin ! exclama le chevalier avec enthousiasme. Continuez, mon digne ami, et dites-moi tout ce que vous savez de cette excellente dame.

— Il y a douze ans que la baronne prit possession de sa nouvelle demeure, continua l'aubergiste, et cinquante veuves et cinquante orphelines ont trouvé un refuge sous son toit.

Quand l'une meurt, une autre prend sa place, dès que l'on s'est procuré les renseignements nécessaires sur le caractère et la moralité de la famille ; car vous concevez que les demandes d'admission sont extrêmement nombreuses. Mais afin que sa charité et sa bienveillance soient basées sur certains principes fixes, la baronne a établi diverses règles touchant l'âge des jeunes personnes, la situation dans laquelle elles se trouvent, etc.

Ainsi, je crois que les veuves peuvent être admises de vingt-cinq à quarante ans, et les jeunes filles de quinze à vingt.

— Il faudra absolument que je présente mon respect et le tribut de mon admiration à la baronne Hamelin, fit le chevalier. Une femme aussi exemplaire mérite les hommages de tous.

— Votre Excellence ne dit que ce qui est la vérité, dit maître Tremplin ; mais je vous avertis que tous ceux qui en ont le désir ne sont pas admis dans la maison.

— Je comprends qu'ayant chez elle une aussi grande communauté de femmes, elle se montre difficile sur ceux qu'elle admet à l'honneur de la voir. N'est-ce pas là ce que vous voulez dire ? demanda le chevalier.

— Justement ; car parmi tant de femmes il y en a qui sont douées de grandes qualités physiques et morales, et la précaution la plus vigilante lui est ainsi recommandée.

— Sans doute ; mais croyez-vous donc qu'elle hésite à recevoir celui que le duc d'Autriche a accrédité comme son représentant à l'assemblée des seigneurs de Bohême ?

— Je ne doute pas qu'elle ne s'empresse d'accueillir Votre Excellence, répondit Tremplin, d'autant plus qu'elle est ennemie déclarée de Zitzka et de sa horde sauvage.

— Vous parlez bien sévèrement des Taborites, dit le chevalier ; ne seriez-vous pas prévenu contre eux ?

— C'est possible, répliqua l'aubergiste, comme si cette pensée le frappait pour la première fois. Mais, ajouta-t-il, je n'en ai pas fini avec tout le bien qu'a fait la baronne Hamelin. N'avez-vous pas remarqué un vaste bâtiment qui s'élève à un quart de mille à peu près de la maison blanche ?

— Oui, je me rappelle ; je me suis même arrêté pour regarder l'édifice dont vous parlez. Mais quel rapport a-t-il avec les détails que vous alliez me donner concernant la baronne ?

— Ce vieux bâtiment n'est autre que le château d'Hamelin, et il appartient également à la baronne. En même temps que la maison blanche s'ouvrait pour servir d'asile aux orphelines, le château recevait autant d'orphelins, dont on se charge de faire l'éducation.

La baronne les marie plus tard avantageusement ; et, rentrés dans le monde, ils travaillent à assurer la prospérité de la maison qui a abrité leur enfance et à laquelle ils vouent leur influence.

— Mais tant de bonté et de bienveillance est incroyable ! s'écria le chevalier ; une telle femme est presque une divinité.

— Elle paraît n'avoir d'autre préoccupation que le bonheur d'autrui, dit l'aubergiste. Son éloge est dans toutes les bouches. Il y avait bien, cependant, ajouta-t-il, des personnes qui secouaient la tête, en parlant de l'entreprise de la baronne, qui assuraient que ses intentions pouvaient être bonnes, mais qu'elles n'aboutiraient à rien qui vaille. Mais, en dépit, aussi des terribles et mystérieux auspices sous lesquels l'établissement s'ouvrit, tout a réussi au-delà même de l'attente de la baronne, et le bonheur de faire des heureux l'a récompensée de ses peines.

— Vous parlez de terribles auspices, dit le chevalier avec étonnement.

— Ah ! j'avais oublié de dire à Votre Excellence quelle mystérieuse tragédie eut lieu au temps dont nous parlons, exclama maître Tremplin. Puis, après avoir rempli les coupes, il continua d'un ton plus sérieux : — A l'époque où la baronne faisait construire la maison blanche, elle employait divers maçons et charpentiers à réparer le château d'Hamelin, et à y faire divers changements. Parmi ces ouvriers étaient trois frères nommés Schwartz : deux étaient maçons, le troisième était charpentier. Il paraît—car l'histoire est encore toute fraîche dans ma mémoire,— que quand les réparations furent terminées au château, la baronne renvoya tous les ouvriers en leur donnant une belle récompense outre leurs gages ; mais se rappelant soudain qu'il restait encore quelque chose à faire dans la cour, elle retint les trois frères Schwartz.

Ils ne se firent pas prier ; et comme il arrive fréquemment en pareil cas, il se trouva qu'il y avait beaucoup plus de besogne qu'on avait cru d'abord. Au lieu de quelques jours, ils restèrent plusieurs semaines après leurs camarades, ce qui provoqua, sans doute, la jalousie de quelques-uns de ces der-

niers, car les frères Schwartz disparurent si soudainement et si étrangement, qu'on a tout lieu de croire qu'ils furent assassinés.

La baronne qui était depuis longtemps déjà installée dans sa nouvelle demeure, fut très-affligée de cet événement ; mais elle agit avec toute l'énergie et la promptitude qu'on était en droit d'attendre d'elle en de pareilles circonstances. Elle promit une bonne récompense à ceux qui découvriraient ce qu'étaient devenus les frères Schwartz, et elle mit à l'abri du besoin les familles que ces malheureux laissaient derrière eux.

— Et apprit-on quel avait été leur destin ? demanda Henri de Brabant.

— Jamais, répondit Tremplin. Quelques-uns de leurs anciens camarades furent arrêtés ; mais les plus rigoureuses recherches de la part des officiers de justice ne révélèrent contre eux aucune preuve à l'appui de l'accusation. Ils furent, en conséquence mis en liberté, et la baronne avec sa générosité habituelle, les indemnisa largement de l'emprisonnement auquel ils avaient été soumis durant leur prévention.

— Et, cependant, s'écria le chevalier, on devait être généralement persuadé que ces hommes avaient tué les trois frères par jalousie.

— Je me souviens qu'il y avait alors une foule d'opinions contradictoires, dit l'aubergiste. Il y a encore des gens qui croient à la culpabilité des accusés et qui ont blâmé la baronne de sa générosité ; d'autres ont prétendu que les frères Schwartz ont fort bien pu n'avoir point été assassinés, et qu'ils se soient enfui après avoir trouvé un trésor ou avoir commis quelque autre vol.

Je me souviens aussi que le bruit courut que les trois frères avaient été rencontrés et reconnus, conduits par des cavaliers masqués, la nuit même qui suivit leur mystérieuse disparition, et à plusieurs lieues de Prague ; d'autres personnes déclarèrent encore qu'on les avait vus une seconde fois, dans le voisinage du château de Rotenberg.

— Le château de Rotenberg ! exclama le chevalier.

— Silence ! Ne parlez pas si haut, je vous en supplie ! dit maître Tremplin d'un ton d'anxiété.

— Pourquoi craignez-vous qu'on m'entende prononcer le nom de Rotenberg ? demanda le chevalier Henri de Brabant.

— Simplement parce que le baron de Rotenberg est en ce moment sous mon toit, répondit Tremplin; il occupe l'appartement au-dessus de celui-ci.

— Ah ! alors je pourrai lui faire remettre une lettre dont je suis porteur et qui lui est adressée, observa Henri. Vous me parliez tout à l'heure des bruits que l'on avait fait courir au sujet de la mystérieuse disparition des frères Schwartz, est-il admis comme vrai qu'on les avait vus gardés par des cavaliers masqués ?

— On ne fit pas beaucoup attention à ces rumeurs, répondit Tremplin, d'autant qu'il était difficile de remonter à leur origine. Pour ma part je ne savais que penser; mais douze ans se sont écoulés depuis lors, et...

— Et naturellement vos impressions sont moins fraîches et moins vives, dit le chevalier. Rien n'a jamais pu faire deviner quel pouvait avoir été le sort de ces trois hommes ?

— Rien, jamais, répondit Tremplin.

— Cela était, en effet, bien mystérieux, fit remarquer notre héros.

—Maintenant, mon digne hôte, ajouta-t-il, permettez-moi de vous adresser quelques questions sur un autre sujet. Que pensent les habitants de Prague au sujet de la position de la capitale et de leur patrie ?

— Parlons d'abord de la capitale, répondit Tremplin. Jusqu'à ces derniers temps, Zitzka et ses Taborites ont campé sous les murs de la ville, et nous ont fait la loi.

Mais ayant appris que les provinces du sud se révoltaient, Zitzka a marché dans cette direction avec ses troupes. On assure que non-seulement il a réta-

bli l'ordre, mais que le nombre de ses partisans s'est grandement accru. Dès qu'il eût quitté le voisinage de Prague, les plus puissants seigneurs du pays y sont rentrés ; et ayant réuni des troupes en assez grand nombre pour se défendre, ils ont résolu de tenir un conseil auquel ils ont convié différents Etats voisins.

Chose étrange, Zitzka n'a rien fait pour s'opposer à cette réunion, quoiqu'elle soit dirigée contre lui et son autorité ; et tandis que certains considèrent sa conduite comme une preuve de faiblesse, d'autres tremblent qu'il ne tombe sur la ville avec la soudaineté d'un coup de tonnerre.

— Et quelle est votre opinion, à vous, monsieur Tremplin ? demanda Henri de Brabant.

— Je suis de l'avis de ces derniers, répondit l'hôtelier, parce que je sais que Jean de Zitzka n'est point un lâche. Il a un motif pour tout ce qu'il fait, et son inactivité est certainement méditée. En un mot, seigneur chevalier, ajouta Tremplin en baissant la voix, je crains que Zitzka ne laisse les seigneurs s'assembler qu'afin de les prendre tous d'un coup de filet.

— Ah ! ce n'est pas improbable ! exclama Henri de Brabant, qui avait à l'esprit la conversation qu'il avait eue la veille avec le chef taborite.

— La ville de Prague, continua l'aubergiste, est assez tranquille en ce moment ; la présence des seigneurs et de leurs partisans suffit pour maintenir l'ordre ; mais les affaires et le commerce sont dans un triste état. Nous attendons avec anxiété le grand jour, le 2 août, date de la réunion du conseil, et qui décidera de la destinée du pays.

— Et dans les provinces,... quel est l'état de l'opinion ? demanda le chevalier.

— Le parti des seigneurs est plus puissant là qu'ailleurs, répondit Tremplin. Oh ! mon Dieu, exclama l'aubergiste avec une explosion soudaine de sentiment, si la guerre civile allait éclater, quel épouvantable malheur !

— Vous avez raison, dit le chevalier, et l'on doit tout faire pour l'empêcher. Mais, dites-moi, savez-vous ce qu'est devenu l'enfant unique du roi Wenzel, la princesse Elisabeth ?

— Hélas ! la malheureuse princesse a été contrainte de se cacher dans quelque retraite ignorée, répondit l'hôtelier ; et même ses meilleurs amis, et ses serviteurs les plus dévoués ignorent le lieu de sa résidence.

— Mais à qui a-t-elle été confiée ? demanda Henri de Brabant, curieux de savoir, s'il était possible, si l'on était au courant des relations que M. Cyprien prétendait avoir existé entre lui et l'ancien monarque.

— Tout ce qui concerne la pauvre princesse est entouré de mystère, répondit l'hôtelier. A l'époque où mourut son père, la plus grande agitation régnait à Prague, et c'est à peine si l'on s'est aperçu de sa disparition.

— Est-il vrai que Jean Zitzka a été poussé par certaines injures personnelles à lever l'étendard de la révolte ? demanda le chevalier.

— On a prétendu qu'il y avait quelque chose comme cela, répliqua maître Tremplin, mais je ne saurais préciser aucun détail. Je crois cependant qu'une sœur ou une cousine qu'il avait fut victime d'un outrage..... et que c'est de là qu'est né son antagonisme contre ceux qui étaient autrefois ses amis. Il faut aussi que je vous dise, continua l'aubergiste, que Zitzka a toujours été regardé comme un personnage étrange, mystérieux, même du temps où il était chambellan du roi Wenzel. Bien certainement il a dû éprouver dans sa jeunesse des chagrins et des déceptions qui sont cause de sa misanthropie. Il est brave jusqu'à la témérité, il était jadis célèbre par sa générosité et son bon cœur.

— Ainsi, d'après vous, Zitzka ne s'est jamais marié ? dit le chevalier.

— C'est du moins l'opinion générale, répondit Tremplin.

— Mais il a des parents, des sœurs, des nièces, observa Henri de Brabant.

— Je suis porté à croire qu'on n'a à ce sujet que des présomptions, répondit l'hôtelier. La vérité est qu'on ne sait rien ou presque rien de l'histoire privée de Zitzka.

— Avez-vous jamais entendu dire, demanda le chevalier, qu'il y a dans le camp des Taborites une très-belle femme dont le nom et l'origine sont singulièrement mystérieux, et qui exerce sur eux une très-grande influence ?

— Votre Excellence fait allusion à l'être étrange et incompréhensible qu'on appelle Satanaïs, dit Tremplin, dont la figure prit tout à coup une expression sérieuse. Personne ne sait qui elle est, d'où elle vient, ni comment ont commencé ses relations avec les Taborites. Personne ne pourrait dire si elle est de chair et d'os comme nous, ou si elle ne cache pas plutôt un démon sous le corps d'une femme. Je ne l'ai jamais vue et j'espère, bien ne jamais la rencontrer, continua Tremplin en faisant le signe de la croix; car on assure que ses yeux brûlent comme des charbons ardents. Et puis, son nom, seigneur chevalier, ce nom terrible, ajouta-t-il en frissonnant ; ne vous semble-t-il pas qu'elle mérite bien d'être la fille de Satan ?

— Avez-vous jamais ouï dire qu'elle ait quelqu'une de ses parents avec elle, une sœur, par exemple ?

— Non, jamais, répondit Tremplin d'un ton solennel. C'est bien assez d'un démon comme elle pour bouleverser toute la chrétienté. Non, seigneur chevalier, Satanaïs n'a point de sœur, autrement je l'aurais appris de l'un ou l'autre des nombreux voyageurs qui descendent au *Faucon-d'Or*.

— Acceptez tous mes remercîments, mon cher hôte, pour le plaisir que m'a procuré votre conversation, dit le chevalier. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps, car je me suis aperçu que votre maison est considérable, et qu'elle doit réclamer

toute votre attention. Pourtant je vous prierai d'aller porter cette lettre au baron de Rotenberg, ajouta le chevalier, en tirant de sa poche la missive que lui avait confiée le jeune Rodolphe.

Tremplin la prit, s'inclina, et sortit pour aller s'acquitter de sa commission.

XI.

UN SOUPÇON MAL FONDÉ.

Tandis que la conversation que nous venons de rapporter avait lieu entre le chevalier Henri de Brabant et le maître du *Faucon-d'Or*, un dialogue d'une nature pour le moins aussi intéressante s'engageait dans un appartement de l'étage supérieur.

D'un côté d'une table était assis un homme de haute taille, au teint bruni, à l'air hautain et dédaigneux. Il approchait de la cinquantaine, mais c'est à peine si l'on remarquait un cheveu gris sur sa tête abondamment pourvue; des sourcils épais et d'énormes moustaches ajoutaient encore à son aspect farouche. Il était richement vêtu; son pourpoint était magnifiquement brodé et orné de pierres précieuses. La poignée de sa dague et de son épée était enrichie de diamants, ainsi que la broche à laquelle était attachée la plume rouge de sa toque.

Ce personnage n'était autre que le baron de Rotenberg, l'un des plus puissants seigneurs de Bohême.

De l'autre côté, en face de lui, était assis M. Cyprien. Le capuchon de sa redingote, faite en forme de robe, était rejeté en arrière, et laissait voir sa figure, qui était pâle, creuse, et portait les traces de grandes fatigues physiques. Il avait sur le front une large contusion qui, évidemment, était d'une date récente.

Un flacon de vin et deux coupes étaient sur la table, et dès que le domestique qui les avait appor-

tés se fut retiré, Cyprien remplit son gobelet et le vida de l'air d'un homme qui n'en pouvait plus de soif et d'épuisement.

— Vous avez voyagé vite ? dit le baron.

— Il y a quatre jours j'étais à la grotte, qui est d'au moins six lieues plus éloignée de Prague que le château de Votre Excellence, répondit M. Cyprien. J'attendais là une communication du duc d'Autriche en réponse à la proposition que je lui avais fait parvenir.

— Et vous l'avez reçue ? demanda le baron avec une certaine impatience : autrement, vous ne seriez pas à Prague en ce moment.

— Laissez-moi respirer, monseigneur, et vous saurez tout, dit Cyprien. Rappelez-vous que je tombe de fatigue, et que je serais plutôt disposé à aller me coucher qu'à passer encore une heure ou plus à causer.

— Vous ne me ferez pas croire que vous avez accompli un si long voyage à pied, et en quatre jours ? s'écria le baron : c'est impossible !

— J'ai pu, pour quelques instants, me procurer un cheval, répondit M. Cyprien, mais presque toute la route, je l'ai faite à pied. Ne soyez donc pas étonné de me voir à bout de forces.

— Il paraît aussi que vous avez éprouvé quelque accident, dit le baron, qui remarqua la contusion qu'il avait à la tête.

— Par tous les diables ! je me vengerai *de cela*, s'écria Cyprien d'un ton qui exprimait toute la haine et la rancune qu'il nourrissait intérieurement. Au surplus, ajouta-t-il en redevenant calme, *c'est* une affaire qui ne regarde que moi, et qui n'a rien à voir avec celle qui nous occupe. J'ai donc à vous apprendre que le 18 de ce mois, un jeune page est venu me trouver à la grotte, et m'annoncer que son maître, un certain Henri de Brabant, envoyé du duc d'Autriche, était arrivé en Bohême, et qu'il avait l'intention de passer la nuit au château de Rotenberg.

— Ah ! j'espère alors que mon fils l'a accueilli convenablement, exclama le baron. Continuez.

— J'ai envoyé le page avec un message où je donnais rendez-vous à son maître, pour le lendemain, et à un certain lieu que je lui désignais. Nous nous sommes effectivement rencontrés, et je lui ai développé tous les plans que Votre Excellence connaît.

— Oui, oui : vous n'avez pas besoin d'y revenir, dit le baron. Comment cet envoyé autrichien a-t-il accueilli vos propositions ?

— Admirablement, répondit Cyprien. Mais il a insisté pour être présenté à la princesse Elizabeth, dès son arrivée à Prague, afin de s'assurer que c'est volontairement et de son plein gré qu'elle accorde sa main au duc d'Autriche.

— Très-bien ; y a-t-il à craindre un refus de la part de la princesse ? demanda le baron.

— Aucunement, répondit vivement Cyprien : elle suivra mes instructions à la lettre

— C'est ce que je pensais, observa le baron ; et étranges et mystérieux furent les regards qu'ils échangèrent par-dessus la table. Ainsi donc, continua le baron, jusque-là tout parait marcher admirablement ; le duc d'Autriche épousera la princesse Elisabeth et deviendra roi de Bohême, et alors *vous et moi* nous serons sûrs de notre jeu. Mais si docile et si obéissante que soit la princesse, ne demandra-t-elle pas qu'on lui fasse le portrait de son futur époux ? Dans ce cas, elle ne prendra pas sur elle d'interroger Henri de Brabant et lui ne s'offrira pas à donner de telles explications ; et comme ni vous ni moi, n'avons jamais vu le duc d'Autriche ?

— Tranquilisez-vous de ce côté, monseigneur, dit Cyprien ; et il vida encore une autre coupe de vin.

— Encore une fois, je le répète, tout marche à souhait, dit le baron ; cependant il y a un air de contrainte, de malaise et d'ennui sur votre visage, que je ne puis vous expliquer. Au nom du ciel, qu'est-ce qui vous tourmente ?

— Il y a bien des choses qui ne me satisfont pas, répondit Cyprien. D'abord, quoique nos projets semblent réussir, comme vous le dites, je suis loin d'être content de cet Henri de Brabant. En un mot, je me défie de lui, et je tremble qu'il ne soit un fourbe.

— Ce que vous dites là est sérieux, en effet, exclama le baron. Mais quelles raisons avez-vous de concevoir ces soupçons ?

— Je vais vous le dire, répliqua brusquement Cyprien. Mon entretien avec lui a eu lieu à la chapelle à l'entre-croisement des routes, à trois lieues du château de votre Excellence.

— Je connais parfaitement l'endroit observa le baron. Mais comment se fait-il que vous ne soyez pas venus ensemble à Prague puisque votre destination était la même ?

— Ah ! c'est là justement ce que je voulais vous dire. J'avais un certain motif pour aller dans le voisinage du camp des Taborites ; je me suis donc séparé du chevalier sous prétexte qu'il était dangereux pour moi de m'approcher des lignes de Zitzka. A minuit, j'étais dans une caverne, non loin des tentes des Taborites. Je ne vous expliquerai pas comment j'avais échappé à la surveillance des sentinelles, ni pour quel motif je m'étais aventuré là. Qu'il me suffise de vous dire que dans la caverne où j'étais ainsi rentré, j'ai vu le chevalier Henri de Brabant. Oui, je l'ai vu caché au milieu des rochers, et je l'ai reconnu immédiatement, quoiqu'il ne m'ait pas aperçu.

— Ainsi, cet envoyé autrichien était dans le camp du général Zitzka ! s'écria le baron, profondément surpris.

— Oui, ou plutôt il était dans son voisinage ; dans tous les cas, il était dans ses lignes d'où nous avons le droit de conclure qu'il était l'hôte de Zitzka. Mais comment, encore une fois, se trouvait-il dans la caverne, et pourquoi se tenait-il caché ? Il faut que vous sachiez, continua Cyprien en baissant la

voix, que tout avait été arrangé pour livrer une nouvelle victime à la statue de bronze.

— Et cette victime, qui était-elle ? demanda le baron, en se penchant en avant, et avec un air de vif et profond intérêt.

— C'était une femme, ou plutôt une jeune fille, car elle n'a pas vingt ans. Mais vous n'avez pas à chercher qui elle est ou ce qu'elle est. Qu'il vous suffise de savoir qu'il convenait à mes projets de lui faire subir le baiser de la Vierge, ajouta-t-il d'une voix sombre. Mais au moment où je l'emportais au milieu des ténèbres, quelqu'un me l'a arrachée violemment des bras, et en luttant, j'ai été renversé d'un coup dont je porte encore la marque. Après être resté quelque temps étendu sans mouvement, j'ai repris connaissance ; et, craignant d'être pris par les Taborites, je me suis traîné hors de la caverne. C'est alors que j'appris qu'on avait vu le chevalier emporter celle que nous avions condamnée, et c'est lui sans aucun doute, qui m'a frappé si ignominieusement.

— Mais il ignorait que son antagoniste, c'était vous ? dit le baron de Rotenberg.

— C'est peu croyable, répondit Cyprien. Toutes les circonstances, d'ailleurs, se réunissent pour l'accuser : sa présence dans la caverne, la promptitude, l'énergie avec lesquelles il s'est précipité au secours de la victime *désignée*.

Le baron se disposait à faire de nouvelles observations, lorsqu'il en fut empêché par l'entrée de l'hôtelier.

— Quelles nouvelles, maître Tremplin ? demanda-t-il avec impatience.

— Son Excellence Henri de Brabant, envoyé de Son Altesse le duc d'Autriche, est arrivée ce soir au *Faucon-d'Or*, répondit l'aubergiste ; il m'a chargé de vous remettre cette lettre, dont il était porteur.

Tremplin se retira dès qu'il se fut acquitté de sa mission. Le baron regarda la suscription de la lettre,

reconnut l'écriture de son fils, et se hâta de briser le cachet.

Après avoir parcouru le contenu de la lettre, il la passa à Cyprien, qui lut ce qui suit :

« Bien cher et bien honoré père,

« Le porteur de cette lettre, le chevalier Henri de Brabant, a honoré votre château de sa présence, en se rendant à Prague. Je l'ai suffisamment vu pour être bien certain qu'il est un très digne chevalier et un très agréable gentilhomme, et que, assurément, il est fait pour honorer le Conseil à Prague, en supposant qu'il doive y prendre part, comme je le pense. Les nouvelles agréables vont vite, et j'ai toute raison de croire que Henri de Brabant est tel que je vous le représente ; veuillez, mon honoré père, l'accueillir en conséquence. »

Votre fils soumis,

« Rodolphe. »

— Cette lettre dit beaucoup de bien de l'Autrichien, observa Cyprien en rendant la missive au baron ; et votre fils s'exprime avec un enthousiasme et une autorité...

— Assez ! cria le baron. Croyez-vous que dans des temps aussi troublés que ceux où nous vivons, il n'y ait pas des précautions à prendre au sujet de sa correspondance ? Il y a entre Rodolphe et moi, une certaine entente sous ce rapport ; et nous allons voir tout à l'heure si la signification vraie de sa lettre est ce qu'elle paraît être.

En parlant ainsi, le baron étendit la lettre sur la table en plaçant le côté écrit en dessous ; puis, de son doigt, il mouilla le papier avec du vin qu'il prit dans sa coupe. Cela fait, il reprit la lettre et la relut vivement, tandis que Cyprien suivait ses mouvements avec une curiosité mêlée d'une certaine anxiété.

— Ah ! voilà qui est différent ! s'écria-t-il. Lisez-la maintenant.

Cyprien prit la lettre, la parcourut à la hâte et trouva qu'en effet, elle avait éprouvé une grande altération.

Voici ce qu'elle contenait :

" Bien cher et bien honoré père,

" Le porteur de cette lettre, le chevalier Henri de Brabant, a *dés*honoré votre château de sa présence, en se rendant à Prague. Je l'ai suffisamment vu pour être bien certain qu'il est un très-*in*digne chevalier, et un très-*dés*agréable gentilhomme, et que assurément, il est fait pour *dés*honorer le Conseil à Prague, en supposant qu'il doive y prendre part, comme je le pense. Les nouvelles *dés*agréables vont vite, et j'ai toute raison de croire que Henri de Brabant est tel que je vous le représente ; veuillez, mon honoré père, l'accueillir en conséquence.

" Votre fils soumis,

" Rodolphe."

— A présent, nous avons de bonnes raisons de nous défier de ce rusé d'Autrichien ! s'écria Cyprien. Il est évident que M. Rodolphe a des motifs pour nous mettre ainsi en garde. Mais il nous est impossible, pour le moment, de voir quel est son but. Dans tous les cas, vous conviendrez avec moi que, tout en nous montrant vis-à-vis de lui polis et courtois, nous devons le surveiller de près.

— C'est en effet, le mieux que nous ayons à faire, répondit le baron. Quand avez-vous intention de présenter le chevalier à la princesse ?

— Demain matin, répondit Cyprien en se levant et en boutonnant son ample redingote.

— Où comptez-vous passer la nuit ? demanda le baron de Rotenberg. Ne feriez-vous pas bien de vous reposer ici jusqu'à demain ?

— Non, monseigneur ; il est absolument nécessaire que je me rende sans délai au château d'Hamelin.

Après avoir prononcé ces paroles, Cyprien salua le baron et partit.

XII.

COMMENT NOTRE HEROS CONSENT A FAIRE UN VOYAGE QUI N'ETAIT GUERE DE SON GOUT

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages. Il était vers neuf heures du matin ; les deux pages de Henri de Brabant avaient obtenu de leur maître la permission d'aller visiter la ville, les rues et les monuments, et ce dernier était occupé à terminer certaines dépêches qu'il avait commencées la veille, après le départ de maître Tremplin.

Soudain, la porte de l'appartement s'ouvrit, et M. Cyprien apparut sur le seuil. Il était absolument tel que le jour où le chevalier l'avait rencontré près de la petite chapelle : sa large redingote tombant jusqu'aux pieds l'enveloppait comme d'habitude, dissimulant ainsi ses formes presque athlétiques, et son capuchon lui cachait toute la partie supérieure du visage.

En rentrant, il jeta sur notre héros un regard scrutateur, afin de s'assurer si le chevalier soupçonnait qui était l'antagoniste contre lequel il avait lutté dans la caverne, au milieu de l'obscurité ; mais en voyant l'air de franchise avec laquelle il était accueilli, il se tranquillisa complétement de ce côté.

— Votre Excellence a-t-elle bien réfléchi à tout ce qui s'est passé entre nous, dans une occasion récente? demanda M. Cypeien. après avoir échangé quelques compliments.

— Je me trompe fort, ou nous sommes d'accord

sur tous les points, dit Henri de Brabant. Il ne vous reste plus qu'à remplir une certaine condition.

— Je suis venu pour cela, répondit Cyprien. La princesse est déjà informée de la conversation que nous avons eue ensemble, et elle a consenti à recevoir Votre Excellence aujourd'hui même. Je suis prêt, si vous le voulez, à vous conduire en sa présence.

— Je présume, d'après votre observation, que Son Altesse Royale ne doit pas être à une bien grande distance? dit le chevalier en serrant ses papiers dans un bureau dont il garda la clef.

— Suivez-moi, répliqua Cyprien sans répondre autrement.

Ils quittèrent l'hôtel du *Faucon-d'Or*, et se dirigèrent vers la porte du sud. C'était par cette même porte que Henri de Brabant était entré, la veille à Prague. Mais au lieu de poursuivre la grande route Cyprien tourna brusquement à gauche, et longea les fortifications pendant près d'un quart d'heure. Le chevalier marchait derrière lui, et ils n'échangèrent pas une syllabe jusqu'au moment où ils arrivèrent à un bosquet au milieu duquel était tracé un étroit sentier.

— Attendez là quelques minutes, seigneur chevalier, dit Cyprien en s'arrêtant. Il est nécessaire que nous nous entendions sur un point que je n'ai pas voulu discuter à l'hôtel, où nous avions à craindre l'indiscrétion des curieux.

— Parlez franchement et sans réserve, exclama le chevalier.

— Votre Excellence me pardonnera, reprit Cyprien avec un léger embarras, de vous rappeler certaines paroles que je vous ai dites à la petite chapelle. Je vous ai démontré que, sans moi, votre illustre maître ne pouvait rien en Bohême, pas même découvrir la retraite de la princesse Élisabeth, et bien moins encore découvrir où est déposée sa fortune.

— Je me rappelle parfaitement tout cela, dit Henri.

— Et ne devinez-vous pas dès lors quelles conditions la prudence m'ordonne de vous imposer?

— Vous désirez, sans doute, que je m'engage par serment solennel à ne jamais révéler la retraite de Son Altesse Royale, dit le chevalier, je suis prêt à le faire.

— Vous êtes bien prêt de deviner, mais ce n'est pas tout à fait cela, répliqua Cyprien. Pour parler franchement, ajouta-t-il du ton ferme et décisif d'un homme qui se débarrasse soudainement de toute contrainte, nous sommes dans des temps où la prudence et la circonspection sont des plus nécessaires. Or, vous admettrez qu'il s'agit d'une chose de la plus haute importance, lorsqu'il est question de vous conduire à l'asile, à l'asile secret, fit-il en appuyant sur les mots, où s'est refugiée la malheureuse princesse.

— Expliquez-vous hardiment, dit Henri de Brabant, car je m'aperçois que vous n'êtes pas disposé à vous contenter de ma parole. Soit: je ne suis pour vous qu'un étranger, et vous qu'un étranger, et vous avez naturellement le droit d'être soupçonneux. Comment puis-je vous garantir que le lieu qu'habite Son Altesse royale sera pour moi un secret inviolable?

— Je vous demande de permettre qu'on vous couvre les yeux pendant qu'on vous conduira à la demeure de la princesse, et qu'on vous en ramènera après l'entrevue que vous aurez avec elle.

En parlant ainsi, il fixa les yeux sur le chevalier pour lire sur son visage l'effet que produisaient ses paroles.

— Par le Ciel! s'écria Henri, les joues pourpres d'indignation; dans toute autre circonstance, je regarderais une pareille demande comme une grande insulte.

— En ce cas, séparons-nous tout de suite, dit Cyprien froidement.

— Non pas ! s'écria le chevalier avec moins de colère. J'accepte votre proposition, parcequ'il est de mon devoir de faire abnégation de moi-même quand il s'agit des intérêts de mon maître. Mais puisque vous traitez ce sujet comme une véritable affaire où la parole d'un homme d'honneur est comptée pour rien, il me semble qu'il y a une stipulation que, de mon côté.....

— Achevez, dit Cyprien avec impatience.

— Je veux dire qu'après mon entrevue avec la princesse, vous serez tenu de me prouver l'existence de cette fortune que, dites-vous, elle doit apporter en dot à son mari. Car une princesse sans trône et sans fortune serait un triste présent à faire à mon maître, le duc d'Autriche.

— Vous serez satisfait, seigneur chevalier, répondit Cyprien après quelques moments de réflexion. Maintenant, qu'il n'y a plus de difficulté entre nous, suivez-moi.

Ils se remirent à marcher, et au bout de quelques centaines de pas ils entrèrent dans un petit cimetière.

Rien de plus pittoresque que ce lieu de repos des morts qu'entouraient une quantité d'arbres verdoyants. Les croix et les tombes, muets mais éloquents témoignages du voyage des hommes à travers la vie, étaient semées au milieu de bouquets de cyprès et sous le feuillage des yeuses ; et la lumière et l'ombre qui se jouaient sur les gazons, étaient comme l'emblème des joies et des chagrins qui avaient marqué la carrière de ceux qui maintenant dormaient du sommeil éternel.

Cyprien traversa ce cimetière, et quand il fut à l'autre extrémité, il tourna brusquement à l'angle d'une petite chapelle.

Derrière cet édifice était un domestique, tenant deux chevaux tout sellés ; il avait sous le bras un paquet roulé. Il le tendit à M. Cyprien, sans rien dire, et puis se retira et disparut dans les bosquets.

Cyprien déroula le paquet, qui n'était autre chose

qu'une longue robe de moine. Il pria alors notre héros de vouloir bien la revêtir, et quand le chevalier eut accédé à sa demande, il rabattit le capuchon sur son visage de manière à l'empêcher de voir, tout en lui laissant la possibilité de respirer librement.

Quand ces arrangements furent terminés, Cyprien aida Henri de Brabant à monter sur un des chevaux, sauta lui-même sur l'autre ; et, prenant le coursier du chevalier par la bride, il partit au trot.

Ils continuèrent à marcher, sans échanger un mot. Le chevalier s'aperçut de l'instant où ils sortirent du bois, d'abord parce qu'il n'était plus embarrassé par les branches, et qu'ensuite la brise frappait davantage son visage. Mais bientôt ils rentrèrent de nouveau dans un bois, et au bout de peu de temps, ils retombèrent dans la plaine.

L'idée vint au chevalier que probablement son guide voulait lui faire paraître très long un voyage qui était sans doute très court, qu'il doublait ou triplait la distance en faisant des mouvements en zigzag, et de nombreux circuits. Il acquit bientôt la conviction qu'il ne s'était pas trompé.

Ils marchèrent pendant près d'une heure et demie. Enfin ils firent halte, une porte massive roula sur ses gonds, et puis le sabot des chevaux résonna sur le pavé. La large porte se referma derrière eux : ils étaient arrivés à leur destination.

— Permettez-moi de détacher votre capuchon, seigneur chevalier, dit Cyprien lorsqu'ils eurent mis pied à terre.

Dès qu'il se trouva débarrassé, Henri de Brabant reconnut qu'il se trouvait au milieu d'une cour spacieuse, formant un carré parfait, et bordée de chaque côté d'énormes bâtiments, dont la construction régulière et uniforme présentait une apparence imposante. Les dessus des portes étaient en marbre, les fenêtres étaient hautes et étroites, et leurs verres dépolis ne permettaient pas à l'œil de pénétrer dans l'intérieur des appartements.

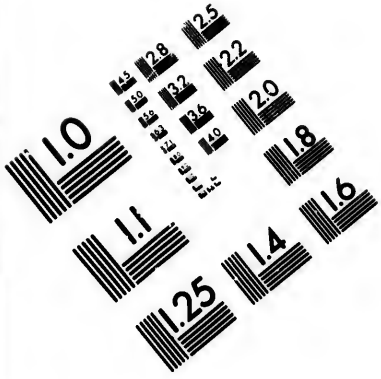
Deux pages élégamment vêtus prirent les chevaux par la bride ; et deux autres, également bien mis, attendaient debout sur le seuil d'une porte ouvrant sur un spacieux vestibule. C'est là que Cyprien conduisit le chevalier ; et les deux derniers pages auxquels nous avons fait allusion les précédèrent dans un magnifique escalier orné de vases remplis de fleurs, et de statues d'albâtre soutenant des vases dans leurs mains.

L'étage auquel aboutissait ce superbe escalier était couvert de tapis de velours : aux murs étaient suspendus de magnifiques tableaux, représentant les scènes les plus frappantes de l'histoire de Bohême.

Il y avait un corridor de chaque côté de l'escalier ; et c'est dans l'un d'eux que les pages conduisirent Cyprien et le chevalier. Il était évident, toutefois, que M. Cyprien était là sur un terrain qui lui était familier ; car il n'eut pas un seul regard pour les objets curieux qui se trouvaient à profusion autour de lui, à droite et à gauche.

Arrivés au bout du corridor, les pages ouvrirent une porte à deux battants, qui se refermèrent sans bruit dès que le chevalier et son guide furent passés. Ces derniers se trouvèrent alors dans une antichambre élégammeut meublée, où quatre belles jeunes femmes, mises simplement, travaillaient à des ouvrages de tapisserie.

Les pages, avons-nous dit, étaient restés dans le corridor ; mais l'une de ces jeunes filles s'empressa de se lever, ouvrit une porte au bout de l'antichambre, écarta la portière de velours, et se rangea pour que M. Cyprien et notre héros pussent passer. La portière retomba, la porte se referma derrière eux ; et le chevalier se trouva dans un appartement meublé avec magnificence, à l'extrémité duquel était un siége d'où une jeune dame éblouissante de beauté se leva pour le recevoir.



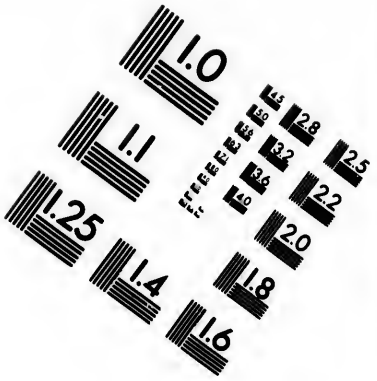
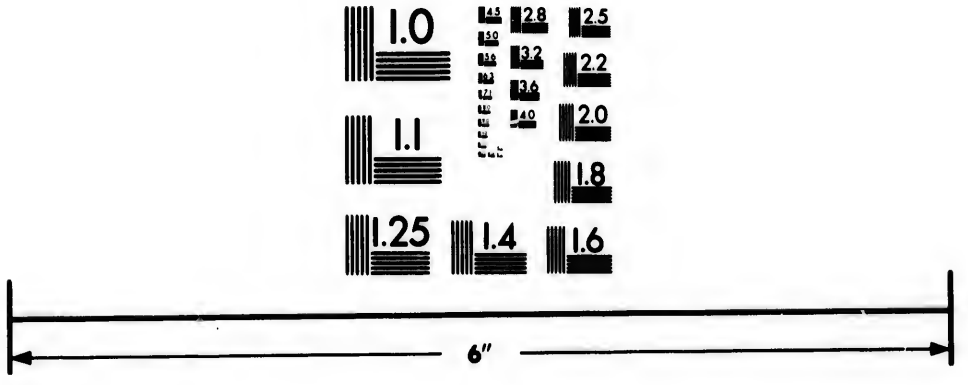


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

XIII

L'HÉRITIÈRE DE LA COURONNE DE BOHÊME

La pièce dans laquelle Henri de Brabant venait d'être introduit était, avons-nous dit, splendidement meublée. Le dais, ou cette partie de l'appartement où était assise la jeune femme, était couvert de velours violet frangé d'or; les draperies étaient de satin blanc; le plancher était en mosaïque, et sur les murailles, qui étaient couvertes de riches boiseries, étaient des armoiries et des blasons incrustés d'or, d'argent et de perles.

La jeune dame qui occupait cet appartement était la princesse Elizabeth. Elle avait une taille de nymphe; son visage étaiz gracieux et frappant, sa taille était mince; la fraîcheur de ses joues indiquait qu'elle avait conservé une vigoureuse santé, en dépit des malheurs qui l'avaient éprouvée.

Elle s'avança de quelques pas au-devant du chevalier et de M. Cyprien. Au premier, elle fit une gracieuse inclination de tête, puis, se tournant vers l'autre, elle lui dit d'une voix mélodieuse : — Soyez le bienvenu dans ma retraite.

— Puisse Dieu permettre que cette entrevue tourne à votre plus grand avantage répliqua Cyprien en portant les yeux de la princesse à Henri de Brabant.

— Son Altesse royale, assurément, n'a qu'à vouloir pour commander à sa destinée, dit le chevalier en se tournant tour à tour vers Elizabeth et son guide.

La princesse conclut de ses paroles qu'elle avait

produit une impression favorable sur l'envoyé du duc d'Autriche, et Cyprien, qu'il allait envoyer à son maître un rapport favorable.

Une vive rougeur couvrit soudain les joues de la princesse ; et, se tournant de côté, elle affecta de jouer avec l'évantail en plumes d'autruche qu'elle tenait à la main. M. Cyprien alla à l'autre extrémité de l'appartement, où il s'assit et parut tomber dans une profonde rêverie.

Henri de Brabant comprit qu'il voulait lui fournir l'occasion de parler sans contrainte à la princesse Elizabeth, et il l'aborda immédiatement.

Elle se plaça sur un sofa, et indiqua une chaise au chevalier, en lui faisant signe de s'asseoir.

Henri prit alors la parole, et dit d'une voix touchante :

— Votre Altesse voudra bien croire que ce n'est pas pour lui faire un compliment que je lui affirmerai que sa malheureuse situation me touche profondément. Restée orpheline à un âge si tendre, privée d'une couronne qui est votre héritage, forcée de vivre ainsi dans la retraite, avec la pensée que votre patrie est en proie aux dissensions, vous ne pouvez qu'inspirer la plus vive sympathie. Et souvenez-vous, princesse, que ce ne sont pas seulement mes sentiments que j'exprime, mais aussi ceux de mon maître, le duc d'Autriche.

— Et je vous remercie, seigneur Henri de Brabant, dit Elizabeth dont les joues étaient sillonnées de larmes. Je vous remercie, répéta-t-elle, d'une voix à moitié suffoquée par les sanglots, non-seulement de la sympathie que vous me témoignez de la part du souverain dont vous êtes le représentant, mais aussi pour les bonnes paroles que vous a dictées votre générosité.

— Madame, reprit le chevalier, ce serait faire preuve d'une affectation ridicule que de vous demander si vous connaissez le motif qui m'a procuré l'entrevue que j'ai l'honneur d'avoir avec Votre Altesse royale. Je vous prierai donc, sans plus de

préambule, de me dire franchement si c'est de votre libre consentement et d'après votre bon plaisir que l'on a ouvert avec le duc d'Autriche certaines négociations dont vous êtes l'objet.

En prononçant la dernière partie de cette phrase le chevalier tourna les yeux du côté de Cyprien, qui était assis à l'autre bout de l'appartement, et il fut frappé, presque effrayé de l'expression des regards que ce dernier tenait fixés sur la princesse.

Toutefois, en rencontrant le rayon visuel du chevalier, M. Cyprien se hâta de baisser la tête. Au même moment, Henri se tourna vers Elizabeth, et vit que son attention était absorbée par M. Cyprien. Une vive rougeur se répandit sur le visage de la jeune princesse ; et l'idée vint à l'esprit de notre héros qu'elle était honteuse d'avoir laissé deviner l'influence que M. Cyprien exerçait sur elle.

— Princesse, dit le chevalier en se penchant en avant et si bas que sa voix ne pouvait arriver aux oreilles de Cyprien, je vous conjure de me répondre sans coutrainte et sans réserve, On a négocié un mariage entre vous et le duc d'Autriche, est-ce avec votre libre consentement ? Êtes-vous bien maîtresse de vos actions entre ces murs ? Cet asile, est-ce vous qui l'avez librement choisi, ou n'est-ce qu'une prison d'où vous désirez sortir ? Dites-moi, dites-moi, madame, ajouta Henri énergiquement, comment je puis vous servir : car je crains que vous ne soyez pas heureuse autant que vous avez le droit de l'être.

— Si,... si, seigneur chevalier, je suis heureuse, heureuse, autant qu'on peut l'être en ce monde, répliqua la princesse.

Mais en même temps qu'elle articula ces paroles, de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Henri de Brabant la regarda avec une expression d'immense sympathie et de profonde compassion ; car il était convaincu qu'elle n'était pas libre, et qu'on pesait d'une manière ou d'autre sur sa volonté.

— Madame, dit-il en baissant encore davantage la voix et avec une grande vivacité, vous êtes une grande princesse, et je ne suis qu'un humble chevalier ; c'est donc une faveur que vous me faites en me permettant de vous adresser quelques paroles. Mais je vous supplie de me considérer comme le représentant du duc d'Autriche, comme l'envoyé d'un prince qui n'hésitera pas à épouser la cause de l'orpheline du roi Wenzel. Ainsi donc, ne voyez pas en moi un étranger, et parlez sans réserve. Si vous avez des torts à redresser, des plaintes à faire, du secours à demander, votre voix ne s'élèvera pas en vain. Dites-moi qu'on vous retient ici prisonnière, et mon épée vous ouvrira le chemin de la liberté ; dites-moi qu'on exerce sur vous une oppression quelconque, et je vous protégerai contre vos ennemis. Mais ne me dites pas que vous êtes heureuse, madame, car votre air, vos manières, tout dément votre langage.

La princesse Elizabeth avait écouté avec une sorte d'anxiété ces paroles marquées au coin de la sincérité ; et les larmes tombaient de ses yeux avec une nouvelle abondance.

Elle tourna une seconde fois la tête du côté de Cyprien, en frissonnant, et elle frémit d'horreur en voyant celui-ci se lever avec une sorte d'impatience et s'avancer vers elle.

— Princesse, dit-il, en tâchant de rendre sa voix aussi douce, aussi conciliante et aussi rassurante que possible, vous ferez bien de répondre promptement aux questions que le chevalier juge à propos d'adresser à Votre Altesse.

— Au contraire, s'écria notre héros, il vaut mieux que Son Altesse prenne le temps et le loisir de réfléchir sur les négociations que vous me paraissez avoir ouvertes, en sa faveur, avec peut-être trop de précipitation.

— Comment ! est-ce que son Altesse Royale ?..

Cyprien s'arrêta court au milieu de la phrase qu'il avait commencée avec une brusquerie et un

ton d'autorité, qui ne laissèrent plus de doute à Henri de Brabant sur l'influence coercitive qu'il exerçait sur la malheureuse princesse.

— Il serait préférable, dit le chevalier d'un ton de reproche, de mettre fin tout de suite à cette entrevue. Voyez, elle est extrêmement pénible à Son Altesse, ajouta-t-il en tournant les yeux vers Elizabeth, qui essayait vainement de maîtriser l'émotion qu'avaient excitée en elle les paroles généreuses de notre héros.

— Votre Excellence m'excusera, s'écria Cyprien, si je lui rappelle que, dans la situation où est Son Altesse Royale, il serait imprudent et dangereux pour elle de vous accorder une autre entrevue simplement pour vous donner des assurances que vous êtes, en ce moment, prêt à recevoir. Permettez-moi de dire un mot à Son Altesse, et puis, nous arriverons, j'en ai la persuasion, à un résultat satisfaisant.

Henri jeta un regard sur la princesse ; mais il ne découvrit sur son visage aucun indice de ses sentiments ; elle était redevenue maîtresse d'elle-même, et avait recouvré son courage ; cependant il semblait que ce n'était chez elle que l'apathie du désespoir, et qu'elle était devenue soudainement glacée.

Le chevalier, ne sachant trop à quoi se résoudre, se détourna un instant pour permettre à M. Cyprien de parler à la princesse en particulier.

— Elizabeth, murmura ce dernier à l'oreille de Son Altesse, et d'un ton impérieux, je vous ordonne de donner à cet Autrichien l'assurance qu'il demande. Souvenez-vous...

— Silence.. silence ! dit la princesse avec un accent étouffé et qui exprimait toute l'horreur dont elle était saisie. Silence.. silence ! répéta-t-elle, que cette entrevue finisse, je vous en conjure ! Dans quelques jours,.. demain, peut-être, je serai mieux préparée..

— Non, non ! exclama Cyprien avec rudesse : il ne me convient nullement pour obéir à vos caprices de l'amener ici une douzaine de fois.

— Mes caprices ! murmura la princesse en lui lançant un regard de reproche et de colère : mes *sentiments*, voulez-vous dire ?

— Non, caprices ! reprit-il ; et prenez garde de vous jouer de moi, Elizabeth...

— Me jouer de vous ! s'écria la princesse, rouge d'indignation.

— Par les saints ! vous voulez donc me pousser à bout ? dit Cyprien. Mais vous m'obéirez, Elizabeth, vous ferez ce que je vous dis, ajouta-t-il avec une rage concentrée. Rappelez-vous votre serment ; — Souvenez-vous, *quand tinte la cloche d'argent à minuit*...

— Assez.. Assez ! murmura la jeune fille, les yeux égarés, les lèvres entr'ouvertes, et agitée d'un tremblement convulsif. Pas un mot de plus, ajouta-t-elle au bout de quelques instants, pas un mot de plus ; je vais me remettre, et donner les assurances que vous exigez.

— Merci,.. mille fois merci ! murmura Cyprien, dont les yeux brillèrent de joie.

Puis, se tournant vers Henri de Brabant, il dit :

— Seigneur chevalier, Son Altesse Royale, qui est maintenant remise de la confusion où l'avait jetée d'abord votre visite et les ouvertures que vous lui avez faites, est prête à vous donner l'assurance que vous désirez emporter.

Mais pendant que Cyprien s'exprimait ainsi, dans le but de laisser à la princesse le temps de se remettre, le chevalier jeta sur elle un coup d'œil et se convainquit qu'elle cédait seulement à l'intimidation.

— Madame, s'écria t-il en regardant Cyprien avec mépris et indignation, mes craintes étaient fondées, et je suis sûr maintenant que Votre Altesse n'est pas libre de ses actes.

— Je supplie Votre Excellence de ne pas s'écarter du motif qui l'a amenée ici, dit la princesse, lentement et d'un ton mesuré, comme si elle eût craint d'éclater en sanglots. Vous avez demandé si c'était

de mon consentement et avec mon bon plaisir que s'étaient ouvertes certaines négociations, et... et ajouta-t-elle en réprimant un soupir, je vous réponds : oui. Je vous donne l'assurance que vous demandez, Adieu, seigneur chevalier !

En achevant ces paroles, elle s'éloigna précipitamment et disparut par une porte pratiquée derrière le dais.

— J'espère que Votre Excellence est satisfaite, dit Cyprien d'un air triomphant. Mais, en regardant le chevalier, il comprit qu'il n'avait pas lieu d'être rassuré pour ses projets à venir.

— Partons ! dit Henri d'un ton froid, hautain et impérieux.

En se tournant vers la porte où ils étaient entrés, Cyprien jeta sur lui un regard si plein de haine et de menace, que le chevalier en aurait tremblé, s'il l'eût aperçu.

La portière de velours se souleva, la porte s'ouvrit et ils traversèrent l'antichambre où les jeunes filles travaillaient, comme nous avons dit, à des ouvrages de tapisserie. Cyprien marchait derrière Henri ; et son visage naturellement beau, était rendu sinistre, presque hideux par l'expression diabolique de ses traits. Il était évident qu'il roulait un projet dans son esprit.

Les deux pages qui les avaient escortés presque dans l'antichambre attendaient dans le corridor, que Cyprien et le chevalier traversèrent ; ils redescendirent l'escalier de marbre, et retournèrent dans le vestibule en bas.

Le plus profond silence avait régné à partir du moment où Cyprien et le chevalier avaient quitté l'appartement de la princesse. Cyprien prit alors Henri par la manche de son pourpoint, et lui dit :— Votre Excellence a vu la princesse, et elle vous a donné de sa bouche l'assurance qu'elle est prête à accepter la main de votre illustre maître, le duc d'Autriche. Ne voulez-vous pas à présent, voir les trésors qui constituent la fortune de Son Altesse

royale, et le testament par lequel le dernier roi m'a chargé de veiller sur sa fille ?

— Oui, voyons ce testament ! exclama le chevalier. Puis, après un moment de réflexion, il ajouta : Je vous remercie de m'avoir fait ressouvenir de cela. Marchez, je suis prêt à vous suivre.

Cyprien fit un signe aux pages, qui se retirèrent aussitôt. Il ouvrit alors une porte basse dissimulée sous l'escalier de marbre, et ils aperçurent un escalier qui semblait conduire dans les entrailles de la terre.

— Je prierai Votre Excellence de fermer la porte après elle, dit Cyprien en commençant à descendre les degrés.

Un moment, le chevalier soupçonna qu'on méditait contre lui une trahison, et il hésita. Mais aussitôt il eut honte d'une telle crainte, et il avança hardiment derrière Cyprien.

Ils se trouvèrent alors dans les plus épaisses ténèbres.

" Descendez sans crainte, seigneur chevalier, dit Cyprien : les marches sont régulières, et il n'y a pas danger de tomber. Dans quelques minutes nous aurons de la lumière.

Henri de Brabant descendit d'un pas ferme, et arriva au bas de l'escalier. En étendant les bras, par ce mouvement naturel à tous ceux qui se trouvent dans l'obscurité, il rencontra à droite et à gauche un mur de granit ; et au bruit de la chaussure de Cyprien, qui résonnait à une petite distance devant lui, il comprit qu'il était dans un passage souterrain d'environ quatre pieds de large.

Mais à peine eut-il fait une douzaine de pas qu'il entendit quelque chose descendre derrière lui, avec un bruit de fer ; l'écho, éveillé dans le passage retentissait encore, quand un autre objet tomba avec le même son, à quelques pieds devant lui.

— Trahison ! cria Henrien s'élançant en avant ; mais il fut arrêté par une énorme grille en fer qui s'étendait en travers du souterrain d'un mur à l'autre, et du toit au pavé.

Alors, saisi d'un horrible soupçon, il voulut retourner sur ses pas pour gagner l'escalier de pierre ; mais de ce côté encore, il rencontra un obstacle semblable.

Il n'était plus possible d'en douter : il était prisonnier dans une cage formée par deux grilles qui étaient tombées comme des herses d'une ouverture pratiquée dans le toit.

Et comme pour ajouter à l'horreur de ses réflexions, l'horrible Cyprien cria du fond des ténèbres et d'une voix qui résonna comme l'arrêt du destin : « Une autre victime pour la statue de bronze et le baiser de la Vierge !

Alors une porte s'ouvrit bien loin dans le passage et fit en se refermant un bruit qui retentit lugubrement : et puis l'écho mourut lentement, et le plus profond silence régna au milieu des plus épaisses ténèbres.

XIV

COMMENT HENRI DE BRABANT SE TIRA D'UN MAUVAIS PAS.

Nous avons déjà dit que notre héros était aussi brave qu'il est donné à un homme de l'être, mais quand il se trouva ainsi pris soudainement dans un piége, et quand ces paroles lugubres résonnèrent à ses oreilles, un frisson glacial lui courut par tout le corps, et son front se couvrit d'une sueur froide.

Quoiqu'il ignorât ce que l'on pouvait entendre par « une victime de la statue de bronze, » et encore moins par ces mots « le baiser de la Vierge, » il se rappelait avoir déjà entendu cette sentence dans une occasion qui prouvait qu'elle avait une effroyable signification. Il se souvint quel cri Œtna avait poussé lorsqu'on l'en avait menacée, et pour la première fois il crut reconnaître que la voix de Cyprien était la même que celle qui avait retenti dans cette nuit mémorable que nous avons mentionnée.

Mais, ces paroles mystérieuses, qu'elle pouvait être leur signification? Avaient-elles un rapport quelconque avec la belle statue qu'il avait vue dans les souterrains du château de Rotenberg, et avec les horribles machines qui lui avaient causé tant d'effroi? Evidemmet il y avait un terrible mystère dans ces mots : *la statue de Bronze et le baiser de la Vierge ;* mais que pouvaient-ils signifier?.. Voilà ce qui défiait toute conjecture.

Telles furent les pensées qui traversèrent l'esprit de Henri de Brabant, pendant les premières mi-

nutes qu'il se trouva prisonnier dans le sombre souterrain.

Il croisa ses bras sur sa poitrine, s'appuya contre la muraille, et réfléchit avec calme et courage sur sa position. Quel que fût le sort auquel on le réservait, il était résolu à le subir avec fermeté.

Henri essaya les barreaux avec ses mains ; mais ils étaient en fer massif, et chacun d'eux s'adaptait profondément dans le mur. Il grimpa sur l'un d'eux, et trouva, comme il s'y était d'ailleurs attendu, qu'ils descendaient d'une ouverture pratiquée dans la voûte, et qui n'était pas à moins de sept pieds du sol.

Après s'être assuré de l'inanité de ses efforts, le chevalier croisa de nouveau ses bras, s'appuya contre le mur, et se livra au cours de ses réflexions. Il songea aux mystères du château de Rotenberg, à Satanaïs, à Œtna, à Cyprien, à la princesse Elizabeth, et aux amis qu'il avait laissés dans son pays natal en Autriche.

Des heures entières s'écoulèrent, et la pensée vint à Henri de Brabant qu'on avait peut-être l'horrible intention de le laisser mourir de faim !

Mais, après tout, quel intérêt Cyprien avait-il de le faire périr ?

A peine le chevalier s'était-il adressé cette question que des sons, faibles d'abord, mais auxquels il ne pouvait se tromper, frappèrent son oreille.

Il suspendit sa respiration et se tint immobile pour écouter.

Ce n'était point en effet, une erreur de ses sens, car il distingua le frôlement de vêtements contre les murailles : on eût dit que quelqu'un se glissait de son côté avec précaution et dans des intentions sinistres.

Henri de Brabant posa la main sur son épée, qu'il tira à moitié du fourreau ; mais au même instant, les sons qui avaient d'abord excité son attention furent absorbés par d'autres moins équivoques, et il devint évident qu'on levait l'espèce de herse qui lui avait barré le passage.

Devait-il se frayer un chemin à travers ses ennemis, quels qu'il fussent? Tel fut le plan qui se présenta le premier à l'esprit de notre héros, et qu'il adopta sur le champ. Il dégaîna son épée; mais en une seconde, il fut saisi de tous les côtés à la fois, des bras puissants l'enlacèrent au milieu de l'obscurité, et il se trouva dans l'impossibilité d'agir. Son épée lui fut arrachée des mains; on lui lia les poignets avec une corde, on l'enveloppa dans une sorte de robe de moine dont on lui rabattit le capuchon sur les yeux, et on l'entraîna le long du souterrain.

Bientôt, ses ennemis s'arrêtèrent, une porte gémit sur ses gonds, on reprit la même course précipitée, la porte massive se referma violemment, et les échos en répercutèrent le bruit jusqu'aux extrémités des souterrains.

L'on marcha ainsi longtemps, en silence et dans les ténèbres.

Si Henri de Brabant avait été un esprit faible, accessible aux superstitions, il aurait pu imaginer qu'il était au pouvoir des démons qui l'entraînaient ainsi dans leur sombre royaume.

Soudain, à travers l'ouverture de son capuchon, le chevalier entrevit une lumière qui apparaissait et disparaissait avec une égale soudaineté, semblable à une de ces lampes solitaires que l'on aperçoit sous les tunnels des chemins de fer. Une autre porte roula sur ses gonds, et se referma derrière lui. Puis on recommença à le pousser en avant dans ces souterrains qui paraissaient interminables.

Dix minutes au moins s'étaient écoulées depuis l'instant où l'on avait ouvert les portes de la cage, et au train dont ils marchaient, Henri calcula qu'ils devaient bien avoir parcouru un mille.

A peine avait-il fait cette réflexion qu'il distingua le bruit de plusieurs gardiens du chevalier.

—Il est trop tard! car la cloche d'argent a déjà tinté, dit l'un des gardiens du chevalier.

C'était la première fois qu'on rompait le silence

—Oui, la cloche d'argent a tinté, observa celui qui tenait le chevalier par le poignet, et que notre héros reconnut, à la voix, être Cyprien; rangeons-nous.

Les hommes s'arrêtèrent court, et se placèrent le long du mur.

Le bruit de pas se rapprocha de plus en plus, et Henri entrevut de nombreuses lumières qui brillaient comme des météores; mais il ne put distinguer par qui elles étaient portées.

Pas un mot ne fut prononcé : il semblait que ceux qui passaient ainsi ne reconnaissaient pas ni ne voyaient même pas les hommes au pouvoir desquels était notre héros.

Le chevalier estima qu'il ne devait pas y avoir moins de quatre-vingts personnes dans la troupe qui avait défilé devant lui. Mais que signifiait cette observation que la cloche d'argent avait tinté? Encore un mystère qu'il lui était impossible de comprendre.

L'on se remit en marche; mais au bout de quelques pas, une troisième porte s'ouvrit, puis on monta un escalier au haut duquel était une autre porte. On fit ensuite traverser à Henri de Brabant un endroit qui lui parut être une salle pavée de marbre, et quelques secondes après, ils se trouvèrent en plein air.

La troupe s'arrêta et l'on fit monter le chevalier à cheval : mais à peine avait-il les pieds dans les étriers qu'une corde passant sous le ventre de l'animal, fut attachée au bas de ses jambes; et quoi qu'elle fut assez lâche pour lui permettre de galoper à son aise, elle était arrangée de façon à rendre inutile toute tentative d'évasion.

Les gardiens de Henri montèrent également à cheval, et on partit au trot, en traversant un pont-levis, ainsi qu'il était facile de le reconnaître aux échos qu'éveillait le sabot des chevaux.

A peine Henri eut-il commencé à respirer l'air frais, qu'il sentit renaître sa force et son courage. C'est qu'en effet, tant qu'il avait été dans le souter-

rain il ne lui avait pas paru qu'il y eut la moindre chance de salut, tandis que dans la route large, découverte, où ils galopaient, il n'était pas absolument sans espoir.

Tâchons de bien faire comprendre la position de Henri de Brabant.

Quand il avait été assailli par ses ennemis inconnus, une corde avait été attachée à chacun de ses poignets, et les deux bouts, après avoir fait le tour de son corps, étaient liés ensemble. Ses bras étaient donc ainsi retenus près de son corps. Une robe de moine, avons-nous dit, avait été jetée sur ses épaules, et on lui avait rabattu le capuchon sur le visage. Puis, quand on l'eut hissé à cheval, on avait pris soin de passer une corde entre ses jambes pour empêcher qu'il se glissât par terre. A sa droite et à sa gauche, il avait trois ou quatre individus, armés, et, dans tous les cas, déterminés à ne pas le laisser s'échapper.

Mais à peine eût-on dépassé le pont-levis que Henri de Brabant chercha à se débarrasser de ses liens, et un quart d'heure lui suffit pour rendre la liberté à son bras droit, puis à son bras gauche, ce qui lui fut bien plus facile. Une fois qu'il eut les mains libres, il se dit qu'il était à moitié sauvé.

Tout le temps, l'on avait continué à marcher au trot. L'une des personnes qui se tenaient à droite du chevalier conduisait son cheval par la bride, en sorte que son voyage ressemblait beaucoup à celui qu'il avait fait, le matin, pour se rendre auprès de la Princesse Elizabeth.

Henri s'occupa ensuite à détacher prudemment l'un des boutons qui fermaient son capuchon, afin de s'assurer du nombre de ses ennemis, de la façon dont ils étaient armés, du pays qu'il traversait, et, en un mot, de pouvoir mieux calculer ses chances.

La lune ne répandait qu'une lumière faible et incertaine, car le ciel était menaçant, et de gros nuages couraient dans l'espace. C'était une circonstance heureuse pour notre héros, puisqu'elle empê-

chait ses ennemis de s'apercevoir de ses mouvements.

Le premier individu que reconnut le chevalier fut Cyprien qui chevauchait à sa droite et qui tenait son cheval par la bride ; il vit d'un second coup d'œil qu'il y avait, en outre, six personnes lui faisant escorte.

Mais ces six personnes c'étaient des hommes armés jusqu'aux dents, et ayant sur la figure un masque noir !

Alors le chevalier se rappela ce que l'hôtelier du *Faucon d'Or* lui avait dit des trois frères Schwartz, comment ils avaient mystérieusement disparu, il y avait de cela quelques années, et le bruit qui avait couru qu'ils avaient été vus et reconnus, conduits par des hommes masqués.

Cette coïncidence était étrange, et même alarmante.

Mais, chassant ces réflexions de son esprit, Henri de Brabant examina ces compagnons le mieux qu'il put, à la faible lueur de la lune, par l'entrebaillement de son capuchon. A sa droite, avons-nous dit, était Cyprien, devant lequel galopaient deux des hommes. Ils surveillaient évidemment notre héros avec des yeux de lynx, et il était clair qu'au premier mouvement de celui-ci, tous ses adversaires tomberaient sur lui.

Pourtant, Henri était résolu à tout oser pour reconquérir sa liberté ; et, comme le chemin, en cet endroit, traversait un bois, il calcula que s'il pouvait seulement gagner un fourré, il aurait chance d'échapper à la poursuite de ses ennemis.

Mais la corde qui lui liait les jambes sous le ventre du cheval, comment s'en débarrasser ?

Soudain il s'arrêta à un parti hardi et l'on peut dire désespéré.

Il détacha les derniers boutons qui retenaient sa robe autour de lui et sur son visage, de façon à ce qu'il pût la rejeter en un instant. Il attendit une occasion, et profitant du moment où Cyprien avait

la tête tournée, il la fit tomber de dessus ses épaules, et, d'un coup de poing asséné de toutes ses forces, il renversa son ennemi à terre. Alors, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval qui partit comme une fléche.

Cet acte audacieux, et la soudaineté avec lequel il avait été accompli paralysèrent pour quelques moments les six hommes armés qui, en voyant tomber leur chef, s'arrêtèrent et hésitèrent.

Mais Cyprien, malgré sa chute qui l'avait effroyablement brisé, se releva avec promptitude, et lança ses hommes à la poursuite du chevalier. Il se fit aider à remonter à cheval, et encouragea ses compagnons en leur promettant les récompenses les plus libérales s'ils parvenaient à ressaisir le prisonnier.

Henri de Brabant, toutefois, avait mis ce délai à profit, car tout en étant emporté par son cheval, il avait pu se baisser, détacher la corde de sa jambe droite ; mais à peine avait-il réussi que son coursier butta contre une large pierre au milieu de la route, et tomba si brusquement que le chevalier ne put se remettre sur ses pieds avant l'arrivée de Cyprien et de ses hommes.

Ceux-ci sautèrent à bas de leurs selles, l'entourèrent, et se saisirent de lui en un instant.

Mais alors que tout espoir était perdu pour Henri de Brabant, on entendit le bruit d'une troupe de cavaliers qui approchaient rapidement du côté opposé à celui que suivait Cyprien.

—Bâillonnez-le,... bâillonnez-le vite...vite, et ne perdez pas un instant ! s'écria Cyprien avec un accent qui prouvait combien il craignait d'être surpris.

Mais, soutenu par une volonté presque surhumaine, Henri de Brabant résolut de faire encore un effort pour se débarrasser de ses ennemis ; et repoussant par un mouvement brusque ceux qui le retenaient, il courut de toutes ses forces au-devant des cavaliers.

Cinq de ses adversaires furent immédiatement sur ses talons, car il y avait longtemps déjà qu'il n'avait pris aucune nourriture et ses forces étaient fort affaiblies. Aussi, fut-il promptement rejoint, tandis que Cyprien, à cheval, arrivait en criant : « Tuez-le, s'il résiste, tuez-le ! »

Mais, semblable au lion qui se retourne contre les chasseurs, avec la détermination de vendre sa vie le plus cher possible, Henri de Brabant fit soudain face à ses adversaires, s'élança avec une force irrésistible sur celui qui était le plus à sa portée, et lui arracha l'épée qu'il tenait déjà levée pour le frapper.

Ainsi armé, et soutenu par son indomptable courage, le chevalier réussit à se défendre contre ses cinq assaillants jusqu'à l'arrivée des cavaliers que nous avons signalés.

Alors Cyprien fit faire rapidement demi-tour à son cheval, et s'éloigna au galop. Ses cinq compagnons s'enfuirent également sur les pas de leur maître.

La troupe dont l'arrivée avait été si propice au chevalier se composait de cinquante cavaliers, tous armés, qui accompagnaient leur chef. Celui-ci paraissait avoir quarante-cinq ans, environ, et son visage avait une grande expression de bienveillance.

S'imaginant que notre héros avait été attaqué par des bandits, il le félicita du hasard qui l'avait arraché de leurs mains. Le chevalier crut ne pas devoir le détromper.

— Les misérables, ajouta-t-il, ont emmené avec eux le cheval que je montais.

— Dans quelle direction allez-vous ? demanda le chef de la troupe.

— Plus vite j'arriverai à Prague, plus je serai enchanté, répondit le chevalier.

— Nous aussi, nous y allons, observa le chef, et je pense qu'il ne nous faut pas plus d'une heure et demie pour nour y rendre. Il est minuit passé depuis longtemps, et mes hommes et moi sommes fatigués d'une longue journée de marche. Mais dans

tous les cas, nous avons un cheval à votre service, mon digne monsieur, et vous ferez peut-être bien, après l'aventure que vous venez d'avoir, d'accepter notre escorte.

Je vous remercie, dit le chevalier ; mais, afin que vous sachiez qui vous obligez ainsi, permettez-moi de vous faire connaître que je me nomme Henri de Brabant, humble mais fidèle serviteur de Son Altesse le duc d'Autriche.

— Avec une égale franchise, seigneur chevalier, répondit le chef, et dans l'espoir que nous ferons plus ample connaissanne, je vous dirai que je suis le comte de Schonwald.

— Ah ! j'ai beaucoup entendu parler de Votre Excellence, et ce que j'en ai appris me rend fier et heureux de l'honneur que vous me faites, dit Henri.

Puis, après être monté sur le cheval qu'on avait mis à sa disposition, et tout en galopant à côté du comte, il ajouta : — Il y a quelques jours un accident me conduisit chez un de vos garde-forestiers, un certain Gaspard, et il parla de vous dans des termes de nature à faire désirer votre amitié.

— C'est un de mes serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués, observa le comte de Schonwald. Mais, pressons un peu le pas de nos chevaux, ou nous ne serons pas à Prague dans deux heures.

En parlant ainsi, il fit prendre le trot à son cheval, exemple que suivirent Henri de Brabant et les cavaliers.

En apprenant ainsi de la bouche du comte de Schonwald qu'ils n'étaient guère qu'à une heure de Prague, le chevalier fut convaincu qu'il ne s'était pas trompé en imaginant que Cyprien lui avait fait faire de longs circuits, le matin en le conduisant à la princesse Elizabeth.

Au bout de trois quarts d'heure de marche, ils virent les hautes tours du château d'Hamelin se dessiner sur le ciel obscur, et peu après, les murailles de la Maison-Blanche leur apparurent vaguement à distance.

— Il faudra absolument que j'aille présenter mes hommages à cette excellente baronne, et lui demander son amitié, se dit le chevalier.

Mais tout en prenant cette résolution, il était influencé par un sentiment vague et indéfini de curiosité, de soupçon même, dont il ne se rendait pas compte.

Une demi-heure après, la troupe entrait dans la capitale de la Bohême et ce fut avec plaisir que Henri de Brabant apprit que non-seulement le comte de Schonwald était venu pour assister à l'assemblée des seigneurs, mais qu'il avait aussi l'intention de prendre ses quartiers à l'hôtel du *Faucon-d'Or*.

Les cinquante hommes qui l'accompagnaient formaient le contingent qu'il s'était engagé à fournir pour aider la garnison à défendre la ville; ils furent en conséquence logés dans les barraques qu'on avait élevées dans les jardins du château.

Avons-nous besoin de dire que Lionel et Conrad furent enchantés du retour de leur maître ? Alarmés de son absence prolongée, ils étaient restés debout à l'attendre, car l'anxiété ne leur aurait pas permis de goûter un instant de repos.

XV.

LE CONSEIL DES SEIGNEURS

L'on était au 2 août ; il était neuf heures du soir environ, et le Conseil des seigneurs, dont on s'entretenait depuis si longtemps, s'était réuni dans l'une des chambres gothiques du vieux château de Prague.

Cinquante à soixante personnages, remarquables par leur rang et l'influence qu'ils exerçaient sur leur pays, s'étaient ainsi rassemblés pour délibérer sur l'état d'anarchie où se trouvait plongée la Bohême. Le seul étranger qui eût été admis à cette réunion était le chevalier Henri de Brabant, en sa qualité de représentant du duc d'Autriche.

Les principaux chefs étaient le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald. Les deux derniers, nous les connaissons déjà, et il nous reste qu'à faire observer, que le marquis de Schomberg était l'un des plus riches seigneurs de Bohême, et qu'il était accepté comme le chef du parti aristocratique. Il possédait un superbe château et une immense propriété à une courte distance de Prague ; il était veuf et sans enfants, et quoique d'un caractère despotique, il était regardé comme un homme honnête, austère même, dans ses habitudes et dans sa moralité.

C'est à ce seigneur que fut attribué l'honneur de présider l'assemblée, et il ouvrit la séance en invitant Henri de Brabant à produire les lettres qui l'accréditaient en qualité de représentant du duc d'Autriche. Le chevalier tendit un rouleau de par-

chemin au marquis, qui, après avoir jeté les yeux sur le contenu, dit :

— Ce document est en bonne et due forme, et le Conseil reconnaît dans Son Excellence le très-honoré Henri de Brabant, l'envoyé et le plénipotentiaire de Son Altesse souveraine, le duc d'Autriche.

— Arrêtez !.. un moment ! s'écria le baron de Rotenberg, en s'élançant de son siége, et en arrachant grossièrement le parchemin des mains du marquis de Schomberg : j'ai des soupçons.

— Des soupçons ! s'écria Henri de Brabant, en posant la main sur la garde de son épée. Par le Ciel ! l'homme qui oserait accoler ce mot à mon nom, ou l'associer à quoi que ce soit qui me concerne...

— Paix, seigneur chevalier, dit le marquis de Schomberg : soyez assuré que justice vous sera rendue. Baron de Rotenberg, la précipitation avec laquelle vous avez agi, en me prenant des mains, sans le moindre égard, les lettres de créance, et en laissant échapper une expression injurieuse pour le représentant de l'Autriche.....

— Je nie qu'il soit le représentant de l'Autriche ! cria le baron de Rotenberg, avec véhémence. Ces lettres de créance, comme il vous plaît de les appeler, sont ou un faux.....

— Un faux ! cria d'une voix de tonnerre Henri, en bondissant sur son siége, et en lançant un regard terrible sur le baron. Fier et impudent seigneur, je te dis et répète que ce que tu as osé dire est une fausseté infâme.

Une agitation extraordinaire régna parmi les personnages assemblés ; les uns étaient portés à prendre parti pour le comte de Rotenberg, d'autres à épouser la cause du chevalier autrichien, et un certain nombre enfin, à se laisser guider par l'exemple de leur président.

— Messeigneurs, s'écria ce dernier d'un ton d'autorité, je vous invite à vous tenir tranquilles à vos places, ou la dissolution du Conseil deviendra iné-

vitable. Une pareille catastrophe serait déplorable dans l'état où gémit la malheureuse Bohême. J'en appelle à votre patriotisme, que de misérables dissensions ne viennent pas paralyser nos intentions et nos courageux efforts. Examinons avec calme et et sans passions l'incident qui vient de s'élever. Seigneur de Rotenberg, essayez-vous ; Henri de Brabant, reprenez votre place. Il faut que le comte ait commis une bien étrange erreur pour s'être cru autorisé à émettre une imputation qu'il s'empressera de retirer, et qu'il regrettera assurément, quand il verra que les présomptions ne reposent sur aucun fondement. Je somme donc le baron de Rotenberg de faire connaître sur quoi il base son accusation, et j'ordonne au chevalier de Brabant d'écouter patiemment jusqu'au moment où je lui permettrai de répliquer.

Des manifestations d'applaudissements suivirent ces paroles pleines de bon sens et de conciliation. Tous les yeux se tournèrent vers le baron de Rotenberg.

Nous devons faire observer toutefois, que, tandis que le président parlait, le baron profitant de l'instant où tous les regards étaient fixés sur le marquis avait trempé son doigt dans une petite fiole qu'il tenait cachée sous son habit, et avait ensuite étendu le fluide sur le bas du document qu'il tenait toujours à la main. Personne ne s'était aperçu de cette manœuvre, tellement elle avait été accomplie avec dextérité et tellement l'on était occupé de ce que disait le marquis. Lors donc que le baron fut pris à partie et invité à s'expliquer, il était redevenu calme et complétement maître de lui.

Il se leva lentement et d'un air de dignité, et s'exprima ainsi, d'un ton qui devenait de plus en plus insolent à mesure qu'il avançait :

— Le document que l'individu s'intitulant Henri de Brabant, a présenté à cette illustre assemblée est, en effet, tellement bien dressé selon les formes et les usages adoptés pour les lettres de créance,

que je ne suis pas surpris si Son Excellence, notre président, le marquis Schomberg, s'y est laissé tromper à première vue. Mais je prierai le noble marquis en particulier, et tous les membres qui composent cette assemblée en général, de vouloir bien remarquer que dans le préambule du document le nom de Henri de Brabant est simplement mentionné, sans indication de qualité ni de demeure, et sans qu'il soit spécifié quel rang et quel poste il occupe à la cour de son souverain le duc d'Autriche. J'en appelle à vous tous ici présents, est-il supposable de croire que le duc d'Autriche ait pu confier une mission si grave à un chevalier inconnu, dont on ne nomme pas la résidence, et qui paraît n'avoir pas d'emploi près de la personne de son prince ? Mais on pourrait peut-être chercher à combattre cette objection, trouver des explications ou des excuses, si je n'étais en état de l'appuyer sur des arguments irréfragables. J'affirme et je déclare, exclama le baron de Rotenberg en élevant à un plus haut diapason sa voix qui résonna jusque dans les coins les plus reculés de la vaste salle, je vous déclare qu'il n'y a au service de l'Autriche sucun chevalier du nom de Henri de Brabant, que ce nom est inconnu à la cour du duc, et enfin, il n'y a aucun individu se nommant ainsi qui jouisse de la confiance de Son Altesse !

Une exclamation de colère et d'étonnement s'échappa de la bouche de chacun des membres de l'assemblée, et tous les regards se tournèrent avec indignation sur Henri. La conduite du chevalier, n'était d'ailleurs, pas de nature à détruire l'impression qu'avaient causé les paroles du baron de Rotenberg, car il paraissait tellement confus qu'il était incapable d'articuler une syllable. Néanmoins, sa main chercha son épée, dont il serra la garde convulsivement ; et puis son embarras cessa soudainement, et il reprit un air si plein de dignité et de confiance qu'il stupéfia beaucoup de ceux qui tout à l'heure étaient prêts à s'élancer sur lui et à l'expulser comme un vil imposteur.

— Mais pas un mot ne s'échappa des lèvres du chevalier, et le baron de Rotenberg continua d'un ton triomphant :

— Vous voyez qu'aucun démenti n'est donné à mes allégations ; j'appelle maintenant de nouveau votre attention sur ce document qui nous a été présenté comme une lettre de créance autorisant le soi disant Henri de Brabant à prendre part à nos délibérations et à assister à nos conseils. Admettons, pour un instant, qu'il ne soit pas un imposteur, qu'il est bien chevalier autrichien, que son nom et ses titres sont bien ce qu'il voudrait nous faire croire, admettons tout cela, dis-je, et pourtant, messeigneurs, nous devrons nous défier de ce document, nous devrons le rejeter avec indignation et chasser de notre présence celui qui nous le présente, car, voyez ! il ne porte pas de signature du duc d'Autriche, et il n'est pas non plus contresigné par le grand chancelier de ce duché.

— C'est faux !... vous mentez, vous mentez impudemment ! cria Henri de Brabant, en s'élançant de son siége, son épée à moitié tirée du fourreau.

La plus grande agitation, la plus extrême confusion régnaient dans la salle.

— Messeigneurs, jugez entre moi et cet imposteur insolent ! cria le baron de Rotenberg, en jetant le document sur la table.

Le marquis de Schomberg le prit et les seigneurs se pressèrent autour de lui avec curiosité pour examiner le papier.

Comme l'avait affirmé le baron de Rotenberg, *les signatures manquaient au bas des lettres de créance.*

— Misérable imposteur ! vociférèrent à la fois plusieurs seigneurs, en tirant leur épée et en se précipitant sur Henri pour lui infliger le châtiment dû à son audacieuse tromperie.

— Il me convient autant de me venger avec mon épée qu'avec ma langue ! s'écria le chevalier, en faisant briller son arme aux yeux de ses adversaires.

Puis, s'adossant contre un pillier, il ajouta :—

Venez les uns après les autres, ou tous à la fois, si vous voulez, je vous défie !

— Misérable ! crièrent les seigneurs furieux.

Et douze épées, en un instant, se croisèrent avec la sienne.

Mais avant qu'une goutte de sang eut coulé, avant même qu'un second mouvement eut été fait par les deux partis hostiles, le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg s'interposèrent ; et, en quelques paroles brèves, mais éloquentes, ils firent comprendre à leurs amis combien il serait peu honorable pour eux de punir le chevalier sans lui avoir laissé la possibilité de s'expliquer ou de se défendre.

Ces observations suffirent à rétablir la tranquilité ; les épées furent remises au fourreau, et chacun retourna à sa place, afin que Henri pût répondre aux accusations portées contre lui par le baron de Rotenberg.

Avant que le chevalier prit la parole, le marquis invita l'assemblée à écouter l'accusé avec une patience égale à celle qu'ils avaient prêtée à l'accusateur. Ce court intervalle suffit à Henri de Brabant pour recouvrer sa présence d'esprit, et il promena sur les seigneurs un regard plein de dignité et de confiance superbe.

Mais avant qu'il eut le temps d'articuler un mot, la porte s'ouvrit violemment, et le terrible Zitzka apparut en présence du Conseil.

XVI

ZITZKA ET LES SEIGNEURS DE BOHÈME

La soudaine apparition du chef des Taborites produisit, pendant quelques moments une véritable consternation sur tous les membres de l'assemblée, à l'exception de Henri de Brabant qui, on se le rappelle, avait des raisons de compter sur l'arrivée de Zitzka.

Les seigneurs furent frappés d'étonnement et même de terreur, car la pensée leur traversa l'esprit que la seule présence du Taborite était une preuve que non-seulement le château, mais la ville elle-même devaient être tombés entre ses mains. Ils se crurent donc complétement en son pouvoir ; et, si braves qu'ils fussent naturellement, l'idée qu'ils étaient à sa merci paralysa leurs bras.

— Messeigneurs, s'écria Zitzka d'un ton si plein de confiance que ses adversaires virent immédiatement combien leur situation était désespérée et combien toute résistance serait inutile, mes partisans tiennent maintenant garnison à Prague, les vôtres sont désarmés. Chacune des allées du château est gardée par des Taborites : échapper serait impossible, et toute tentative que vous ferez pour lever la main sur moi serait immédiatement et impitoyablement punie.

Ces paroles brèves et énergiques portèrent l'effroi dans l'esprit des seigneurs, qui s'imaginèrent qu'ils allaient être sacrifiés à la colère du chef taborite. Déterminés, toutefois, à vendre leur vie le plus

cher possible, et animés tous simultanément de la même résolution, ils s'élancèrent de leurs sièges, tirèrent leurs épées et se disposèrent à se précipiter sur Zitzka, avec l'intention de se frayer un chemin par la force.

Mais prompt comme la pensée, Henri de Brabant se jeta entre les seigneurs et le général Taborite, en criant : —Arrière imprudents ! Voulez vous donc mériter un châtiment que ce généreux guerrier ne songeait pas à vous infliger ? Arrière, vous dis-je, car en venant ici il désire régler les affaires de votre pays amicalement, s'il est possible, et ce ne sera qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation qu'il en appellera à son épée !

Les seigneurs reculèrent soudainement, comme s'ils eussent obéi à la voix de l'inspiration. Zitzka, qui était calme, au point qu'il n'avait même pas fait un mouvement, s'appuya contre un pilier, et adressa au chevalier autrichien un salut de cordiale reconnaissance.

— Asseyez-vous, messeigneurs, dit enfin le chef taborite, et je vous expliquerai à quelles conditions vous pourrez sauver votre vie, ajouta-t-il en élevant la voix, que vous m'avez livrée par l'attaque dont je viens d'être l'objet de votre part, contre laquelle m'a protégé le chevalier Henri de Brabant, qui vous a sagement conseillé d'écouter la raison.

— C'est ce que je pensais ! s'écria le baron de Rotenberg, incapable de contenir la rage qui le dévorait à l'idée que c'en était fait de ses projets, et cherchant à faire tomber sa colère sur quelqu'un. Ce que je pensais, répéta-t-il ; cet imposteur d'Autrichien était un espion ligué avec les Taborites.

— Si ce n'était pas le fait d'un lâche de frapper un homme à terre, dit Henri de Brabant je te ferais retracter ce mensonge.

— Menteur toi-même ! vociféra le baron de Rotenberg, emporté par la passion : périsse le traître qui ose m'insulter !

Il bondit comme un tigre, et son épée allait s'a-

battre sur la tête de Henri de Brabant, lorsque ce dernier para le coup avec une adresse presque miraculeuse. Les fers se croisèrent, grincèrent l'un contre l'autre, mais dix secondes ne s'étaient pas écoulées que le chevalier fit sauter des mains du baron de Rotenberg son épée, qui alla tomber à l'autre bout de la salle.

Le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald saisirent le bras, et le retinrent, comme pour le soustraire à la vengeance du chevalier.

Henri remit son épée au fourreau, en disant :— Ne craignez rien pour votre ami, messeigneurs, je lui fais grâce d'un châtiment auquel nul de vous, si je l'eusse voulu, n'aurait pu le soustraire.

— Par le ciel ! exclama Zitzka que cet incident avait péniblement affecté, le baron de Rotenberg mérite d'être châtié pour l'outrage qu'il a tenté d'infliger au chevalier le plus honorable qu'ait jamais vu le monde. Comment, messieurs, cria le chef taborite d'une voix de stentor et en fronçant les sourcils, est-ce donc ainsi que vous cherchez à calmer mon courroux et à mériter votre pardon ? Je connais Henri de Brabant, c'est vrai, mais il n'est pas ligué avec les Taborites, et à plus forte raison n'est-il pas leur espion. Plût à Dieu qu'il fût mon allié ! ajouta Zitzka en adressant un regard d'intelligence à notre héros : mais, hélas ! il est bien plus probable qu'il deviendra pour moi un ennemi !

— Espérons que cela ne sera pas, brave Zitzka, dit le chevalier : je vous conjure au nom de l'amitié que nous nous sommes jurée l'un à l'autre dans votre tente, par les bagues que nous avons échangées...

— Ne craignez rien, répliqua le Taborite en l'interrompant, votre secret est en sûreté avec moi.

Ce dialogue n'occupa que quelques instants, durant lesquels les seigneurs reprirent leurs siéges autour de la table, faisant connaître ainsi qu'ils étaient prêts à entendre les propositions, ou plutôt les conditions que Zitzka avait à leur faire.

Henri de Brabant se rassit également sans avoir l'air de s'apercevoir des regards courroucés que lui lançait le baron de Rotenberg.

— Messeigneurs, dit Zitzka toujours appuyé contre le pilier, et paraissant de là dominer l'assemblée, avant de vous parler des affaires de notre patrie, je dois repousser, comme l'a fait le chevalier lui-même, l'accusation portée contre lui, et vous donner de nouveau l'assurance qu'il n'existe entre lui et moi que des relations honorables pour tous les deux. Quelque grande que soit la différence qui nous sépare dans nos opinions et dans nos idées politiques, quelque invétérée que soit la haine que vous me portez, messeigneurs, si vous voulez dire franchement la vérité, vous reconnaîtrez que pas un parmi vous n'oserait m'accuser de fausseté ni de mensonge. Non, Zitzka n'a jamais menti, et vous pouvez le croire quand il affirme que jamais dans sa vie il n'a rencontré un cœur plus loyal, plus généreux et plus noble que celui qui bat dans la poitrine du chevalier Henri de Brabant.

— Je vous remercie, Zitzka, de vous être fait ainsi le défenseur de ma réputation infâmément attaquée ; mais il est inutile d'insister davantage sur ce sujet, pour le moment. Le temps viendra qui révèlera bien des choses extraordinaires, continua le chevalier ; et le jour est proche, messeigneurs, ajouta-t-il en se tournant vers les divers personnages assemblés, où vous regretterez d'avoir été si prompts à prendre parti contre moi.

Les seigneurs ne répliquèrent pas : les incidents qui avaient précédé l'arrivée de Zitzka étaient encore tout frais dans leur souvenir, et les accusations du baron de Rotenberg avaient laissé dans leur esprit une impression que rien qu'une explication pleine et entière n'aurait pu effacer. Mais, cette explication, le chevalier ne paraissait pas disposé à la donner. Ils voulurent bien croire, ainsi que l'affirmait Zitzka, qu'il n'était pas un espion des Taborites, mais il restait toujours sous le poids de l'accusation

portée contre lui, c'est-à-dire de s'être introduit parmi eux, en alléguant un nom, un titre et un rang qui ne lui appartenaient pas.

Mais les choses, par suite de la soudaine apparition de Zitzka, avaient pris une tournure si inattendue, qu'il importait peu maintenant aux seigneurs que le chevalier fût on ne fût pas un envoyé du duc d'Autriche. Ils n'avaient plus d'yeux que pour le chef taborite qui, en ce moment, avait sur eux droit de vie et de mort, et qui allait prononcer leur sentence.

Zitzka reprit alors la parole de sa voix la plus vibrante et la plus solennelle.

— Je vous ai déjà affirmé, messeigneurs, dit-il, que la résistance serait inutile, et que vous êtes complètement en mon pouvoir. Les passages qui conduisent à cet appartement sont occupés par mes troupes, et il suffirait d'un seul mot de ma bouche pour vous pendre tous à la plus haute tour du château, mais je veux être miséricordieux : bien plus, je désire rendre la paix à la Bohême ; écoutez donc les conditions que j'ai à vous imposer. Il est bien connu, messeigneurs, continua Zitzka, que la princesse Elizabeth se tient cachée dans l'espoir que son nom deviendra quelque jour un signe de ralliement pour les amis de la royauté. Il est également certain que le feu roi possédait de vastes trésors qui ont disparu du palais en même temps que la princesse. Écoutez donc, messeigneurs, exclama le Taborite en élevant la voix, et d'un ton qui montrait assez qu'il resterait sourd à toute espèce de supplication, écoutez donc à quelles conditions vous pourrez sauver vos têtes du bourreau et vos propriétés de la confiscation.

— Et ces conditions ? crièrent plusieurs seigneurs avec anxiété.

— C'est qu'on me livrera la princesse Elizabeth et ses trésors ! répondit Zitzka.

— Par le ciel ! je jure que j'ignore où est cachée Son Altesse royale ! s'écria l'un des seigneurs.

— Et moi aussi, dit le baron de Rotenberg avec indignation ; et lors même que je le saurais, je périrais plutôt que de livrer une malheureuse orpheline !

— Messeigneurs, reprit le chef taborite avec sévérité, je ne demande pas qui de vous connaît ou ne connaît pas la demeure de la princesse ; je ne tiens pas à savoir non plus quel parti chacun de vous est décidé à prendre. Mais, je puis vous donner l'assurance qu'aussi vrai que Dieu est mon juge, je n'aurai que des égards pour la princesse Elizabeth. Je mourrais plutôt que de souffrir qu'on fasse tomber un cheveu de sa tête. Cependant, il est nécessaire, dans l'intérêt du pays, qu'elle soit soustraite à l'influence de ce qui, comme je le disais tout à l'heure, pourrait faire de son nom un signal de ralliement, et user de ses trésors au détriment de l'ordre de choses établi. Maintenant, vous me comprenez, et trois d'entre vous resteront comme otages dans mes mains jusqu'à ce que ces conditions soient remplies. Le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald, continua Zitzka, demeureront au château, et leur personne me garantira la remise de la princesse et de ses trésors. Je vous accorde pour cela six semaines. Si au bout de ce temps l'on a pas satisfait à ces demandes, la tête du marquis de Schomberg roulera sur l'échafaud. Je laisserai ensuite écouler une autre période de six semaines, et si je ne vois paraître ni la princesse ni ses trésors, ce sera au tour du baron de Rotenberg. Un troisième intervalle de six semaines sera encore accordé, et ce sera votre faute, messeigneurs, si le comte de Schonwald meurt comme ses deux compagnons. Mais si une pareille catastrophe arrivait, j'accorderais une quatrième période de six semaines, et si l'on ne se rendait pas, alors malheur à la ville de Prague ! cria Zitzka dont l'œil lançait des éclairs, et dont le visage eut une expression terrible. Rien, ajouta-t-il, rien ne la sauvera de ma colère : je l'abandonnerai à mes troupes pour être pil-

lée et saccagée, jusqu'à ce qu'il n'en reste pas pierre sur pierre ! Gardes, entrez !

Avant que les seigneurs eussent eu le temps de revenir de la consternation où les avait jetés les menaces de Zitzka, la porte s'ouvrit avec violence, et la salle se remplit de guerriers taborites.

Zitzka donna des ordres auxquels on obéit promptement ; tandis qu'on poussait le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald vers une autre partie des immenses bâtiments du château, où ils devaient demeurer prisonniers, le reste des seigneurs fut conduit hors de la salle, escorté hors du château, et là, on les laissa se disperser à leur gré.

La salle était vidée, et Zitzka et Henri de Brabant se trouvaient seuls.

— Je vous avais dit que je serais ici ce soir, observa le Taborite en souriant au chevalier, et j'ai tenu ma parole. Prague est encore une fois en mon pouvoir. Ah ! ils se doutaient peu que, pendant que j'étais campé loin d'ici, je laissais aller exprès leurs machinations, afin de me rendre maître tout à la fois de leur vie et de leur liberté ! Mais nous parlerons de cela dans une autre occasion ; à présent, il faut que j'aille distribuer mes troupes dans la ville et donner des ordres au sujet de la garnison que nous avons faite prisonnière.

Zitzka et Henri de Brabant sortirent du château, salués par les sentinelles taborites. Après avoir dépassé le pont-levis, le chevalier, prit congé du guerrier, regagna l'hôtel du *Faucon-d'Or*, tout en se demandant quelle devait être sa conduite dans la phase nouvelle où entraient les affaires de Bohême.

L'établissement de maître Tremplin était déjà en vue quand une femme à la tournure gracieuse s'approcha de Henri de Brabant, et, après lui avoir glissé dans la main un billet, se retira précipitamment. Mais notre héros avait reconnu Linda, l'une des suivantes de Satanaïs.

Le chevalier serra la lettre sous son pourpoint et

continua son chemin. Il était arrivé sur le seuil de l'hôtel, quand quelqu'un le tira brusquement par la manche. Il se retourna, et vit Béatrice, dont le visage n'était qu'à moitié caché par son voile.

La jeune fille posa son doigt sur ses lèvres, comme pour lui recommander le secret, lui remit une note dans la main, et puis s'éloigna avec rapidité.

Deux lettres ! remises à quelques minutes d'intervalle, et par les suivantes de Satanaïs !

On conçoit que le chevalier fût impatient de savoir ce que contenaient ces billets qu'on lui avait remis avec tant de précaution. Il courut à sa chambre et ouvrit celui que lui avait glissé Linda. A son extrême surprise, il était signé *Œtna*. Sans le lire, il brisa le cachet de l'autre, qui portait la signature de la «*fille de Satan.*»

XVII

OU L'ON REVOIT LA JEUNE FILLE QUE HENRI DE BRABANT A SAUVÉE DANS NOTRE PREMIER CHAPITRE.

Retournons au château de Rotenberg.

C'était le troisième soir après les incidents que nous avons racontés dans les pages précédentes. Une lampe brûlait tristement sur la table, dans la chambre des Etats.

C'était l'appartement, on se le rappelle, où Henri de Brabant avait passé la nuit quand il s'était arrêté dans ce château, en se rendant à Prague ; et il appartenait à cette aile de la maison qui était restée fermée durant tant d'années, et où, disait-on, l'on entendait et voyait des choses étranges et inexplicables.

Les faibles rayons de la lampe tombaient sur le visage pâle et baigné de larmes d'une jeune fille merveilleusement belle, qui était assise près de la table, et qui se tenait la tête languissamment appuyée sur son bras.

Elle avait environ vingt-trois ans, et quoique ses vêtements fussent des plus simples, une grâce toute naturelle caractérisait sa personne. Sa figure était ovale, et ses traits avaient une perfection rare. Son front était haut et large, et exprimait l'intelligence et la décision. Sa bouche petite et ses lèvres de corail avaient une douceur infinie ; son nez était parfaitement droit, et son menton admirablement arrondi. C'était un de ces profils que Rembrandt aurait aimé à dessiner, surtout dans l'attitude où nous la voyons en ce moment.

Ses yeux n'étaient pas très-grands; mais dans leur teinte bleue, on lisait une sensibilité ineffable, et ils étaient ombragés par de longs cils bruns.

L'aspect de la chambre était absolument tel que nous l'avons décrit dans un de nos premiers chapitres. Les draperies qu'on avait changées et les draps blancs du lit contrastaient singulièrement avec la tapisserie en lambeaux qui couvraient les murailles. Il était dix heures du soir; la lune brillait dans le ciel, et poursuivait sa course à travers l'espace.

La jeune fille se leva de son siége, et s'approcha de la fenêtre; elle l'ouvrit, et regarda dehors. Le fossé brillait comme une rivière argentée, et tout était calme et fraîcheur à l'extérieur, comme la nuit où Henri de Brabant avait couché dans cette chambre des Etats. Mais à l'intérieur, tout était sombre, et l'on ne respirait que l'odeur des meubles pourris et des boiseries vermoulues.

La jeune fille était retenue par force dans l'aile droite du château de Rotenberg, et elle n'ignorait pas les bruits qui couraient sur cette partie de la vieille forteresse féodale. Mais, en pieuse et bonne chrétienne, elle avait confiance en Dieu qui ne pouvait permettre que des esprits vinssent effrayer une pauvre orpheline, qui ne l'avait jamais offensé ni en pensées, ni en paroles, ni en actions. Non: ce n'étaient pas les morts qu'elle redoutait—mais les vivants; et si elle mesurait du regard la largeur du fossé qui s'étendait sous la fenêtre, c'était avec l'idée qu'il lui serait peut-être possible d'échapper par la fuite à celui qui l'avait ravie à ses amis et enfermée dans cette chambre solitaire.

Mais en voyant que le mur au-dessous de la fenêtre tombait droit dans l'eau etqu'en se laissant glisser au moyen des draps du lit, elle ne rencontrerait pas le moindre escarpement sur lequel elle pût poser le pied, elle fut prête à céder au désespoir; et elle allait se retirer, lorsqu'elle aperçut quelque chose de blanc, s'agitant au milieu des arbres qui

s'étendaient de la forêt vers l'extrémité de l'aile droite du château.

Alors, en dépit de son courage et de sa forte intelligence, elle ne put résister au frisson de terreur qui courut par tout son corps, ni à l'effroi qui s'enroula, comme un serpent glacé, autour de son cœur.

Muette et immobile, les jambes tremblantes, elle ne put ni s'éloigner, ni même détourner la tête. Ses regards demeurèrent rivés sur cet objet qui avançait parmi les arbres, comme un spectre, à pas mesurés, et enveloppé dans son linceuil.

Un cri monta jusqu'aux lèvres de la jeune fille,— mais il y fut glacé par la terreur avant que la langue eût pu le proférer. Dieu du ciel ! ce que l'on disait au sujet des revenants du château de Rotenberg était-il donc vrai ? telles furent les pensées qui se pressèrent dans son esprit, tandis que ses regards suivaient le spectre qui avançait à travers les arbres —*sans jamais s'arrêter, ni tourner la tête, ni accélérer le pas,— jusqu'au moment où il disparut comme si la terre s'etait entr'ouverte sous lui ou qu'il se fût fondu dans l'air* !

Tout à coup le charme se dissipa, ses membres s'agitèrent, et, poussant un faible cri elle chancela vers un siége sur lequel elle tomba.

Mais presque au même instant, elle entendit le bruit d'une clef qu'on tournait dans la serrure. Aussitôt, elle chassa ses préoccupations, passa la main sur son front comme pour rappeler toute sa présence d'esprit et toute sa résolution, afin de résister à l'assaut qu'elle prévoyait. Bientôt des pas retentirent dans la chambre qui séparait celle où elle était de l'antichambre communiquant avec les corridors. La jeune fille se mordit les lèvres, pour étouffer les sentiments d'indignation et d'angoisse qui l'oppressaient. La porte s'ouvrit et le jeune Rodolphe de Rotenberg entra dans l'appartement.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il d'un ton impérieux au vieil Hubert qui, l'ayant accompagné s'arrêta hésitant sur le seuil.

Le vieillard s'éloigna lentement, mais non sans avoir jeté auparavant un regard de compassion sur la jeune fille, qui s'aperçut de ce témoignage d'intérêt.

Hubert referma la porte, et la jeune fille se trouva seule dans la chambre des Etats avec Rodolphe de Rotenberg.

Ce dernier s'avança vers elle avec un air de confiance hautaine, et fixa sur elle un regard perçant comme pour lire dans ses yeux l'état des sentiments qu'il lui inspirait. Mais dans la réserve pleine de dignité avec laquelle elle se leva de sa chaise, il reconnut qu'elle persévérait dans la détermination qu'elle lui avait déjà montrée de ne traiter ses ouvertures qu'avec le plus grand mépris.

— Trois jours se sont écoulés, Blanche, dit-il en donnant à sa voix la plus grande douceur possible, depuis que vous êtes au château de Rotenberg.

— Malgré ma volonté, monseigneur, répliqua la jeune fille en l'interrompant, et d'un accent ému : vous m'avez arrachée de ma demeure, et vos serviteurs m'ont violemment emportée.

— N'ayez donc pas de ces grosses paroles, indignes de passer par vos lèvres roses ! exclama Rodolphe en étendant le bras vers elle. Vous savez que je vous aime, que je....

— Ne me touchez pas, monseigneur ! s'écria-t-elle en reculant vivement. Ne me touchez pas, je vous le défends ! répéta-t-elle d'une voix si pleine de dignité que Rodolphe demeura un moment déconcerté.

— Ah ça, combien de temps cette folie va-t-elle continuer ? reprit-il en recouvrant son audace. Ecoutez-moi, Blanche, écoutez-moi patiemment, ajouta-t-il plus doucement, et sachez quelles sont mes intentions et ce que vous devez attendre.

— Je n'aurais jamais imaginé que, si jeune, vous soyez plongé si avant dans l'iniquité, dit la jeune fille d'un ton calme de reproche.

— Il n'y a pas d'extrémités auxquelles je ne sois

prêt à me porter, si vous ne vous montrez pas raisonnable ! s'écria Rodolphe. Mais écoutez-moi patiemment, et vous jugerez ensuite s'il est sage et prudent à vous de repousser mes propositions avec des regards de haine, et mes supplications avec mépris. Croyez-moi, ne détournez pas ainsi la tête avec dédain. Une année s'est écoulée depuis qu'en chassant dans la forêt, du baron de Rotenberg, je m'arrêtai dans la chaumière où vous habitez. Je vous vis, et vous voir c'était vous aimer. Tous les jours ensuite, j'errai dans le voisinage dans l'espoir de vous rencontrer. Mais vous....

— Monseigneur, cette histoire peut se dire en deux mots, interrompit Blanche. Tout en reconnaissant l'honneur que vous me faisiez, je vous déclarai avec franchise et fermeté qu'entre votre rang et l'humilité de ma condition, il y avait un abîme infranchissable.

— Plus que cela vous m'avez poussé au désespoir cria Rodolphe avec impétuosité. Vous m'avez dit que vous n'auriez jamais pour moi d'autre sentiment que de l'indifférence.

— Oui, je vous ai parlé avec sincérité, parce que vous me l'aviez demandé. Mais au lieu de vous montrer chevaleresque et généreux, vous m'avez poursuivie d'attentions que je ne pouvais accepter ; et quand je vous suppliai de ne pas me mettre dans la nécessité de réclamer la protection de mes parents adoptifs, quand je vous conjurai de renoncer à vos persécutions, vous me menaçâtes, monseigneur.

— C'est vrai, Blanche, interrompit Rodolphe, car je vous aimais alors, et je vous aime encore. Je vous offris ma main ; oui, moi, le fils et l'héritier de l'un des plus fiers seigneurs de Bohême, je m'abaissai jusqu'à vouloir épouser une paysanne ! et vous m'avez dédaigné.

— Non, Monseigneur, je ne vous ai pas dédaigné dit Blanche avec douceur : je vous refusai l'honneur que vous daigniez me faire. Comme ami, j'aurais pu vous estimer.

— Mais vous ne m'aimiez pas assez pour unir votre destinée à la mienne ! cria Rodolphe en proie à une véritable exaltation. Ne me blâmez donc pas si j'ai employé envers vous la violence. Il y a quinze jours, ce fou d'Autrichien vous avait arrachée de mes mains, mais j'ai été plus heureux dans une seconde tentative, et vous êtes enfin à ma merci.

— A votre merci, monseigneur ! exclama la jeune fille, à qui cette conviction fit perdre tout son courage. Oui, oh ! oui, en effet, je suis à votre merci, s'écria-t-elle d'un ton suppliant ; mais vous cesserez d'être méchant et cruel envers moi. Vous dites que vous m'aimez ; alors, pourquoi me persécutez-vous ? Depuis trois jours je suis au supplice, à l'idée des angoisses que mon absence doit causer à mes parents adoptifs. Oui, monseigneur, vous avez raison, je suis à votre merci ! Tout me le montre, en effet, continua-t-elle en promenant ses regards autour de la chambre ; et rien n'est venu encore me prouver que vous possédez un cœur généreux. Autrement, m'eussiez-vous enfermée dans un appartement depuis si longtemps inhabité, et sur lequel on raconte de si terribles choses. Ah ! monseigneur était-ce de votre part un moyen de m'effrayer et de me faire céder à votre volonté ? demanda-t-elle en recouvrant une partie de son courage. Dans ce cas, écoutez-moi, seigneur Rodolphe, écoutez-moi, cria-t-elle en se redressant avec une fière énergie, je prends le Ciel à témoin que jamais ni par menaces, ni par intimidation....

— Arrêtez ! s'écria Rodolphe, dans un paroxisme soudain de rage ; arrêtez, fille hautaine, et ne vous parjurez pas, car, aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, je saurai bien abaisser ton orgueil. Je....

— Monseigneur, voilà des paroles que je ne saurais entendre, dit Blanche avec une dignité calme et ferme. Ce n'est ni brave ni généreux de votre part, c'est le fait d'un lâche de faire ainsi violence à une femme en la forçant à écouter un langage qui....

— Croyez-vous donc que je vous ai fait transporter ici pour mesurer mes paroles ? fit Rodolphe emporté de nouveau par la colère. Sachez ce que j'ai résolu. Demain soir, à neuf heures, l'autel sera préparé dans la chapelle du château ; des cierges en quantité éclaireront l'édifice sacré, l'atmosphère sera imprégnée des parfums de l'encens, et sur les marches sera le prêtre qui bénira notre union. Mais si tu refusais...

Par un mouvement soudain, il lui saisit le bras et le serra avec une force convulsive ; puis il s'enfuit précipitamment de la chambre.

Blanche, pâle, tremblant à la fois de chagrin et de terreur, chancela et tomba sur un fauteuil, et un long gémissement s'échappa de son sein.

Mais au même instant répondit à ce gémissement un soupir si profond, si plein d'ineffable angoisse, qu'on eût dit l'appel suprême d'une âme mourante.

La jeune fille trouva dans sa terreur même un courage qui, à vrai dire avait sa source dans son désespoir, Elle bondit de son siége, et se précipita vers l'endroit de l'appartement d'où paraissait venir le gémissement. Elle souleva la tapisserie, et jeta derrière un regard effrayé, dans l'idée qu'elle allait peut-être voir un spectre : mais elle n'aperçut rien que la vieille boiserie humide et délabrée ; et se persuadant que ce qu'elle avait entendu n'était qu'une erreur de ses sens, ou un de ces mille bruits particuliers aux vielles maisons, elle retourna s'asseoir.

XVII

BLANCHE DEVANT LA STATUE.

Notre jeune héroïne tomba dans une rêverie extrêmement pénible. C'est qu'aussi sa situation était bien triste, et elle savait que le fils du baron de Rotenberg était homme à exécuter les menaces qu'il lui avait faites en la quittant.

Mais pourquoi, demandera-t-on, refusait-elle un rang que tout autre jeune fille de sa condition eût été fière d'accepter ? Rodolphe, en effet, n'était pas seulement l'héritier d'une vaste fortune et d'immenses domaines : il était, en outre, beau et jeune, et Blanche eut dû regarder comme un triomphe d'avoir gagné un cœur que les plus riches barons rechercheraient pour leurs filles.

Mais elle avait d'autres principes, sans parler de l'antipathie que lui causait une telle alliance. Et d'ailleurs, d'une intelligence cultivée et d'un esprit naturellement fort, elle avait basé ses espérances de bonheur sur un terrain plus solide que celui qui n'offre que des dehors brillants. Le digne prêtre qui avait fait son éducation lui avait enseigné que le mariage, chose très-sérieuse, est un véritable péril quand avec sa main l'on ne donne pas son cœur. Et puis, pour tout dire, Rodolphe ne personnifiait pas l'idéal qu'elle avait rêvé. Celui qu'elle aimerait devrait être brave, car l'on était à l'époque où florissait la chevalerie, de quelques années plus âgé qu'elle et unissant l'intelligence à la vaillance.

Mais, outre ces raisons, il y en avait une autre qui l'éloignait du fils du baron de Rotenberg, et qui

le lui rendait presque odieux. La cause de cette aversion, le lecteur va la connaître.

Après avoir vainement cherché derrière la tapisserie, Blanche, avons-nous dit, avait regagné son siége, et était retombée dans ses réflexions. Machinalement elle passa la main sous le corsage de sa robe, et en retira une petite bourse de velours pas plus grande qu'une pièce de deux francs, et qui était suspendue à son cou par une chaîne de cheveux noirs. Sur cette bourse étaient brodés des emblêmes religieux et des symboles, au milieu desquels était le nom de Blanche.

Après avoir examiné la bourse pendant quelques minutes avec une pieuse attention, la jeune fille en tira un petit morceau de parchemin sur lequel étaient tracées d'une main ferme les lignes suivantes :

" Juillet, 1834. Blanche, défie toi de Rodolphe de Rotenberg ! Ton étoile brille au ciel d'un pur éclat, et ton ange gardien conserve pour toi ses plus doux sourires : mais si la voix de l'héritier de Rotenberg charmait jamais tes oreilles, et si tes regards répondaient aux siens, alors ton étoile se rougirait de sang, il n'y aurait plus pour toi qu'angoisse et désespoir. O Blanche, aie confiance dans l'ami invisible et inconnu qui te donne ainsi un conseil salutaire, et tandis qu'il en est temps, car mieux vaudrait pour toi, mieux voudrait mille fois mourir dans la fleur de ta jeunesse, que d'écouter Rodolphe de Rotenberg. La malédiction de Dieu tomberait sur toi, Blanche, si tu l'accompagnais à l'autel.

" Jeune fille, ne montre à personne ce papier. Détruis-le si tu veux ; mais n'oublie jamais l'avertissement qu'il contient. Le meurtrier condamné à périr serait moins à plaindre que toi, si tu négligeais le conseil solennel qui t'est envoyé par quelqu'un qui veille secrètement sur toi."

Blanche lut ces lignes lentement et attentivement, quoiqu'elle les eût déjà parcourues cent fois, et qu'elle se les rappelât, aussi fidèlement que si elles avaient été gravées dans son cerveau en lettres de feu.

Les menaces de Rodolphe étaient terribles, mais Blanche était résolue à mourir plutôt que de consentir à une union qui devait être suivie de si effroyables malheurs, si elle en croyait son conseiller inconnu.

Elle venait de replacer le parchemin dans la bourse et de remettre le tout sous son corsage, lorsqu'elle entendit un bruit à la porte de l'appartement. Elle se leva et prêta l'oreille, car la pensée que Rodolphe pouvait revenir la glaça de terreur.

Mais on continuait de frapper à la porte extérieure. Elle se rassura dès lors, en se disant que Rodolphe qui avait la clef ne prendrait pas la peine de demander, pour entrer, une permission qu'elle n'était pas à même de refuser.

Mais pourquoi frappait-on ainsi? car après un court intervalle, on avait recommencé avec une sorte d'impatience.

Un rayon d'espérance brilla à l'esprit de notre héroïne. Si quelque main généreuse travaillait à la sauver ! Si quelque ami inconnu s'intéressait à son sort ! Elle adressa à Dieu une muette prière, et résolut d'éclaircir ses doutes.

Elle prit la lampe, traversa la chambre du milieu, et passa dans l'anti-chambre ; elle s'approcha de la porte communiquant avec le corridor, s'arrêta et écouta. A ce moment, l'on recommença à frapper en dehors, et elle se hâta de faire comprendre qu'elle était là.

Alors, tout devint silencieux pendant quelques moments ; puis, tout à coup, un bout de papier tomba aux pieds de la jeune fille. Elle se baissa, aperçut un morceau de parchemin qu'on avait passé sous la porte, et qu'elle s'empressa de relever. Il y avait quelque chose d'écrit dessus, et Blanche, pleine à la fois d'espoir et d'anxiété, parcourut rapidement les lignes suivantes qui avaient été tracées par une main tremblante soit par l'âge, soit par l'appréhension :

"Mademoiselle, il faut fuir ! Derrière le lit il y a

une porte qui s'ouvre au moyen d'un ressort secret, dont la tête ressemble à celle d'un clou. Cette porte sera pour vous le chemin du salut, car par là vous échapperez au péril qui vous menace. Celui qui trace ces lignes n'a pas un moment pour ajouter un mot de plus d'explication."

Ranimée par l'espérance, et le cœur plein de reconnaissance pour l'ami que la Providence avait ainsi envoyé à son secours, Blanche frappa doucement contre l'énorme porte, pour faire comprendre qu'elle avait trouvé et lu le papier.

Mais on ne répondit pas, et elle en conclut que l'on s'était hâté de se retirer de crainte d'être surpris.

Toutefois, elle se persuada que l'auteur du billet n'était autre que le vieil intendant Hubert : car elle se rappela le regard si plein de compassion qu'il avait jeté sur elle, ce soir même, lorsqu'il avait accompagné Rodolphe.

Ce fut donc le cœur comparativement à l'aise, et d'un pied léger, qu'elle regagna la sombre chambre à coucher.

Elle posa la lampe sur la table, et se mit en devoir d'inspecter la position du bois de lit par rapport à la muraille. L'attirer était au-dessus de ses forces ; il était trop énorme et trop lourd pour qu'elle y songeât ; mais il se trouva qu'il y avait juste assez d'espace pour lui permettre de passer derrière la tête. Elle promena la main lentement et soigneusement sur la surface de la boiserie, car il faisait trop sombre pour qu'elle pût se servir de ses yeux, et elle rencontra enfin le ressort secret. Elle pressa dessus, et un panneau s'ouvrit de son côté. Elle avança son bras dans l'ouverture, pour s'assurer que ce n'était pas un simple cabinet ; mais elle rencontra une porte intérieure. Pendant quelques minutes, elle fut découragée, s'imaginant que le chemin lui était barré, quand elle se convainquit que c'était bien une porte pratiquée dans la maçonnerie, l'espoir lui revint, et elle s'arma d'une nouvelle énergie.

Se reprochant d'avoir douté même un instant de la réalité des instructions contenues dans la note, Blanche alla prendre la lampe sur la table, et n'eut pas de peine à découvrir le secret de cette seconde porte. Elle aperçut alors devant elle un escalier qui semblait conduire dans les entrailles de la terre : elle s'y engagea sans hésiter, en ayant soin de protéger sa lampe avec sa main.

Au bas de l'escalier, elle trouva une porte, qu'elle ouvrit sans trop de difficulté ; et elle continua à avancer le long d'un passage étroit et voûté. Tout à coup, ce passage, qui était bordé de murs solides, tourna à angle droit ; Blanche marcha toujours d'un pas lent, mais ferme, jusqu'au moment où elle se heurta contre une autre porte. Elle eut du mal à retirer les barres qui la fermaient, mais enfin, elle y réussit, et, de l'autre côté, se trouva en haut d'un nouvel escalier.

Faisant appel au courage que donne toujours un esprit intelligent, fort et vigoureux, elle descendit bravement les degrés ; et, au bout d'une quinzaine de marches, elle pénétra dans un autre corridor, qui aboutissait à une petite chambre, toute ronde avec un toit voûté, ce qui, tout d'abord, la faisait ressembler à l'intérieur d'un dôme ; mais à un second coup d'œil, on était plutôt tenté de la prendre pour une caverne creusée dans un roc solide. Elle était, toutefois, construite en blocs de granit noir, comme les passages qui y conduisaient ; et le bruit de dix mille canons partant des tours du château n'aurait pas pénétré dans ces profondeurs.

Blanche s'arrêta quelques moments dans cette chambre circulaire ; et, s'agenouillant sur un marchepied de granit, devant un crucifix placé dans un coin, elle pria Dieu avec ferveur de la guider et de bénir son entreprise.

Puis, se relevant, elle ouvrit une porte qui faisait face au corridor par lequel elle était venue.

Elle entra alors dans un appartement si spacieux que la clarté de sa lampe fut impuissante à en dis-

siper l'obscurité. Elle éleva sa lumière afin de mieux voir autour d'elle, et avança lentement sur le pavé humide et glissant. Un sentiment vague, étrange, et dont elle ne pouvait se rendre compte, s'emparait de son âme, à chaque pas qu'elle faisait.

Soudain, les rayons de la lampe parurent se réfléchir sur quelque chose qui se dressait dans les ténèbres, au fond de la pièce. Invoquant pieusement l'aide du Ciel, elle avança vers cet objet, qui graduellement prit à ses yeux une forme de plus en plus définie, et qu'elle reconnut enfin être une colossale statue de la Vierge.

Cédant aux ineffables émotions de crainte, d'étonnement et de vénération qui dominaient son âme, elle s'agenouilla, oui, elle s'agenouilla là, sur la pierre humide, et, posant sa lampe à côté d'elle, elle joignit les mains, et murmura une fervente prière.

Mais, ô horreur! tout à coup, semblable à un spectre sortant de son tombeau, une forme humaine enveloppée d'un linceuil se leva de derrière la statue, et Blanche, avec son imagination épouvantée, crut remarquer que sa figure était celle d'un cadavre, et que ses yeux avaient l'éclat vitreux de la mort.

Un moment elle demeura muette et saisie d'une indescriptible horreur; puis, lorsque l'apparition s'avança lentement vers elle, en lui faisant des signes que sa frayeur l'empêcha de comprendre, elle poussa un cri aigu, et tomba insensible sur le pavé.

XVIII.

LA DAME BLANCHE.

Quand notre héroïne reprit connaissance, elle se trouva assise sur une chaise grossière, dans un appartement dont elle ne put immédiatement saisir tous les détails ; car dès qu'elle rouvrit les yeux, elle chercha de tous côtés l'apparition dont l'image flottait encore dans son esprit.

Mais comme rien d'horrible ne frappa ses regards, elle se renversa sur son siége et donna cours à ses réflexions.

Il lui sembla qu'elle s'éveillait d'un songe hideux, où des fantômes affreux s'étaient dressés devant elle : mais les divers incidents de la soirée sortirent vite de la confusion où son évanouissement avait jeté toutes ses pensées ; et à mesure que le calme se rétablit dans son esprit, elle put suivre le fil de ses aventures depuis l'instant où elle était sortie de la chambre des Etats jusqu'à celui où un spectre lui était apparu derrière la statue de bronze.

Elle arriva donc à cette conviction que ce qu'elle avait vu était une réalité ; et alors, elle promena lentement et timidement les yeux autour d'elle. Elle reconnut qu'elle n'était plus dans l'appartement où elle s'était évanouie, et qu'au lieu de se trouver sur la pierre, elle était assise sur une chaise. Quelqu'un l'avait donc emportée, tandis qu'elle était sans connaissance. Mais ce quelqu'un, était-ce un ami ou un ennemi ?

Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit avec la rapidité de l'éclair, et ce fut en frissonnant qu'elle

tourna la tête. Une lampe, qui n'était pas la sienne, brûlait sur une table, au milieu de divers instruments, de vases remplis de liquides et de substances minérales, et de brosses de différentes grandeurs. Un air frais qui entrait par un trou pratiqué dans le mur en face d'elle, lui rafraîchit le visage, et se joua doucement dans ses cheveux qui s'étaient dénoués.

Où était-elle donc, alors? Dans quel appartement de Rotenberg l'avait-on portée? Et qui est-ce qui avait veillé sur elle?

Mais tout à coup une voix frappa ses oreilles, une voix si basse, si plaintive et si tremblante qu'elle sentit qu'elle n'avait rien à redouter; car jamais le mensonge et l'hypocrisie ne saurait simuler des accents si pleins de tendresse et de mélancolie.

— Jeune fille, disait la voix, ne crains rien! Ce n'est pas un être de l'autre monde que tu as vu tout à l'heure et dont la trop brusque apparition t'a tant terrifiée : c'était, hélas! une malheureuse femme qui a plus souffert à elle seule que des millions d'autres ensemble. Ne crains donc rien, jeune fille, car je mourrais plutôt que de faire tomber un cheveu de ta tête!

Blanche se souleva lentement, et se tourna vers la porte qui était derrière elle, et d'où venaient ces paroles. Elle vit quelque chose de blanc au milieu de l'obscurité qui régnait au-delà du seuil, et un frisson courut dans tous ses membres, quand elle reconnut l'apparition.

Celle-ci avança.... Blanche honteuse, et se rappelant la voix plaintive qu'elle avait entendue tout à l'heure, rassembla tout son courage et attendit.

Mais elle reconnut bientôt qu'il n'y avait rien de terrible, rien de surnaturel dans l'aspect de la femme qui approchait, et que son imagination seule avait prêté à ses traits une horreur sépulcrale. Alors tous ses sentiments d'alarme et de crainte firent place à une sympathie sans bornes et à une immense commisération pour cette femme qui se disait être si malheureuse.

Il était aisé de deviner qu'elle était de noble naissance ; son air, ses manières et son langage le disaient assez ; et son visage quoique d'une pâleur cadavérique et creusé par les anxiétés, conservait encore des traces de beauté. Elle avait, en effet, un profil remarquable, ses dents étaient blanches et bien conservées. Quant à son âge, il était difficile de s'en faire une idée, car ses traits avaient été altérés plus évidemment par le chagrin que par le temps.

Elle était vêtue d'une longue robe de laine blanche, ce qui expliquait comment Blanche, dans sa frayeur, l'avait prise pour un spectre.

Telle était la femme qui se tenait devant notre héroïne qui, avons-nous dit, délivrée de ses craintes la contempla avec une sympathie évidente. De son côté, la dame examina Blanche avec un profond et touchant intérêt ; on eut dit qu'il y avait entre ces deux êtres une attraction qui les attirait l'une vers l'autre.

— Blanche, dit enfin la dame, de cette voix douce et plaintive qui avait produit tant d'effet sur la jeune fille, asseyez-vous quelques minutes et reposez-vous ; vous en avez besoin après la secousse que vous venez d'éprouver. Tranquilisez-vous, vous sortirez maintenant du château : n'ayez, je vous le répète, aucune crainte de ce côté. Mais auparavant il est nécessaire, impérieusement nécessaire que vous prêtiez une oreille attentive aux conseils que je vais vous donner, et que vous vous prépariez à adopter sans murmure et sans hésitation la ligne de conduite qu'il est de mon devoir de vous indiquer.

— Madame, vous m'avez désignée par mon nom, dit Blanche en s'asseyant ; et la façon pleine de bonté dont vous m'avez parlé prouve que non-seulement vous me connaissez, mais que j'ai été, en outre, assez heureuse pour mériter votre sympathie.

La dame se détourna quelques instants, et un profond soupir qu'elle s'efforça vainement d'étouffer arriva jusqu'aux oreilles de Blanche. Cette dernière,

dans un élan généreux, s'élança de son siége; et, prenant dans les siennes la main de la dame, elle s'écria : — Vous me portez de l'intérêt et vous êtes malheureuse ! Oh ! permettez-moi de vous offrir toutes les consolations qu'il est en mon pouvoir de vous donner ! Je pleurerai avec vous; je prierai avec vous, je ramènerai, s'il est possible, le sourire sur vos lèvres.

— Le sourire ! exclama la dame avec une sorte de désespoir; oh ! non, jamais, jamais ! Mais ne parlons pas de mes chagrins, Blanche; il y a longtemps qu'ils durent, il sont profonds et irréparables. Tout ce qui vous concerne est pour moi plein d'intérêt. Vous me demandiez si je vous connaissais : ne me suffira-t-il pas d'appeler votre attention sur la petite bourse en velours que vous examiniez tout à l'heure dans la salle des Etats ?

— Ah ! ainsi vous me voyiez, sans que moi, je me doutasse de votre présence, madame ? s'écria Blanche, qui sentit, un moment, renaître ses superstitions; oui, ajouta-t-elle et ce soupir que j'ai entendu..

— Ne perdons pas un temps précieux dans des observations qui ne sont pas absolumeut nécessaires, dit la dame. Oui, je vous connais, et c'est moi qui vous ai fait parvenir cette bourse de velours, avec l'avertissement qu'elle renferme et la chaîne de cheveux qui y est attachée. Mais, hélas, ma langue est tellement liée par les circonstances que je n'ose vous dire, ni même vous laisser soupçonner les motifs de ma conduite, ou vous expliquer la nature des périls contre lesquels j'ai voulu vous mettre en garde. Si vous croyez que je prends sincèrement intérêt à vous, si vous voulez consentir à suivre mes conseils avec la persuasion que je n'ai que votre bien, et si vous êtes disposée à [illegible] je ne suis guidée que par le dévouement pur, sans me demander un seul mot d'explication alors, mon enfant, ajouta la dame en donnant à sa voix un acccent plus solennel, alors vous agirez [illegible]

demment vis-à-vis de vous-même, et vous ferez preuve de bonté à mon égard.

— Oh ! oui, j'aurai en vous une confiance aveugle, exclama Blanche profondément touchée ; et, ajouta-t-elle, ce sera pour moi une source d'ineffable bonheur, si je puis soulager votre cœur de la douleur qui l'oppresse.

— Ecoutez, alors, ma chère Blanche, reprit la dame en caressant le doux visage de la jeune fille. Vous ne vous doutez pas que vous avez été jusqu'à présent victime de circonstances si étranges, si tristes, si mystérieuses que si on en faisant le sujet d'un roman, on les prendrait pour le produit d'une imagination en délire. Mais je ne soulèverai pas le voile qui couvre vos yeux, car mon anxiété serait bien plus grande encore si vous me demandiez des explications que je ne peux vous donner. Néanmoins, c'est cette combinaison de circonstances qui me force à vous recommander la ligne de conduite que je vais vous supplier d'adopter.

— Il y a tant de franchise et de sincérité dans votre accent et vos manières, madame, observa Blanche, que je suis toute prête à agir comme vous l'entenderez, et à me laisser entièrement guider par vos conseils.

— Dieu soit béni de t'avoir inspiré cette confiance, mon enfant ! exclama la dame en joignant les mains avec ferveur, et en levant les yeux avec une expression d'ineffable reconnaissance. Les moyens qui m'ont permis de vous voir examiner votre petite bourse de velours dans la chambre des Etats, m'ont permis également de m'assurer des intentions violentes de Rodolphe à votre égard. Oui, je n'ignore pas quelles menaces il a proférées ; et je crains, hélas ! qu'il ne soit disposé à les mettre à exécution. Mais, comme il est écrit sur le parchemin que vous portez sur votre sein, le sort du condamné est préférable à celui qui vous attendait si vous deveniez la femme de Rodolphe de Rotenberg.

Un frisson glacial courut par tous les membres de la jeune fille quand elle entendit ces paroles, car la pensée lui vint que si elle échappait pour le moment, aux poursuites de Rodolphe, il faudrait une main plus puissante que celle de Gaspard, le garde-forestier, pour la protéger à l'avenir contre ses poursuites et ses violences.

— Je ne vous demande pas si vous aimez le fils du baron, reprit la dame après une pause d'un instant, parce que je sais que votre cœur ne peut répondre à l'indomptable passion qu'il a conçue pour vous. Mais ni votre vertu, ni votre indifférence, ni votre réserve ne réussiraient à vous défendre contre ses audacieuses entreprises.

— Alors, que dois-je faire, madame? demanda Blanche avec la confiance que montrerait une fille envers sa mère.

— Il n'y a qu'une voie à suivre, mon enfant, répondit la dame. Dites-moi que feriez-vous si vous rencontriez un serpent prêt à s'élancer sur vous?

— Je fuirais, madame, je fuirais, s'écria la jeune fille. A présent, je comprends ce que mon devoir m'ordonne à l'égard du fils du baron de Rotenberg, ajouta-t-elle avec une énergie qui montrait de quelle résolution elle serait capable si jamais elle se trouvait en face du danger

— Oui, Blanche, il faut fuir le périlleux voisinage du château de Rotenberg, reprit la dame; il faut quitter cette chaumière où tu as demeuré si longtemps, et dire adieu à ces dignes paysans qui t'ont tenu lieu de père et de mère.

— Oh! madame, s'écria Blanche en joignant les mains avec désespoir, vous parlez comme si j'avais des amis prêts à m'offrir un asile quand j'abandonnerai celui qui a si longtemps abrité ma tête orpheline. Mais je n'en ai pas, madame, je suis pauvre.

— Blanche, Blanche, exclama la dame dont les yeux s'emplirent de larmes, tu ne te doutes pas combien tu m'affliges en cédant ainsi au décourage-

ment. Il y a une minute, tu étais prête à lutter avec courage et maintenant te voilà sans force contre le malheur qui te menace. Mais, rassure-toi, Blanche : Dieu ne t'abandonnera pas, et peut-être auras-tu à te féliciter un jour du conseil que je vais te donner.

— Parlez, madame, dit Blanche : je suis toute attention, toute obéissance et toute gratitude ; car, quoique la cause de l'intérêt que vous me témoignez me soit inconnue, je sens qu'il est important pour moi de n'avoir d'autre volonté que la vôtre. Parlez donc, madame, dites-moi ce que je dois faire,.... je remets ma destinée entre vos mains.

— Si je ne consultais que mon inclination, dit la dame profondément émue, qu'elle avait peine à articuler ces mots, je ne vous recommanderais pas de fuir un voisinage où je pourrais avoir l'espérance de vous rencontrer quelquefois. Mais, ainsi que je vous l'ai dit, votre sûreté exige que vous partiez promptement ; et diverses circonstances me portent à vous conseiller de vous rendre à Prague sans délai.

— Prague ! exclama Blanche.

— Oui, dans la capitale de notre Bohême, où vous trouverez le comte de Schonwald au service de qui sont vos parents adoptifs. Il vous a sans doute vue souvent ? observa-t-elle d'un ton interrogateur.

— Quelque fois, répondit la jeune fille, et il s'est toujours montré bon et bienveillant pour moi ; mais il n'est point marié, madame, il n'a point de parents avec lui, continua Blanche en hésitant ; il ne serait donc guère convenable que j'aille implorer sa protection.

— Son âge est plus que double du tien, mon enfant, dit la dame ; et la vertu jointe au caractère irréprochable et chevaleresque du baron de Schonwall imposeront silence à la médisance. Ainsi il est convenu que vous irez à Prague et que vous vous jetterez aux pieds du comte pour lui demander protection contre l'audace d'un jeune insensé

que rien n'arrêterait dans ses projets. A présent, Blanche, je vais, vous donner certaines instructions qui vont peut-être vous étonner, qui sont de nature à faire naître la défiance dans votre esprit.

— Je ne saurais avoir des soupçons injurieux sur vous, madame, exclama la jeune fille avec un accent de confiance illimitée.

— C'est Dieu qui t'a inspiré ces sentiments à mon égard, qu'il soit béni ! dit la dame. Puisse-t-il te conserver la foi que tu places en moi, et permettre qu'elle ne soit point affaiblie par les recommandations qu'une nécessité impérieuse me force à te faire. Quand nous nous serons séparées, ce qui sera tout à l'heure, continua la dame d'un ton presque solennel, regarde moi comme un être n'apartenant plus au monde des vivants, mais à celui des morts ! Bien plus, garde-toi de parler à qui que ce soit de notre rencontre dans les murs de ce château. Pense à moi, si tu veux. Oh ! oui, pense à moi souvent, mais ne parle *jamais* de moi ! En racontant à tes parents adoptifs les incidents de ton évasion du château de Rotenberg, je t'en prie, je t'en conjure, sois également réservée, sois muette sur mon compte. Oh ! si tu savais quels intérêts compromettrait une parole indiscrète tombée de tes lèvres, tu n'hésiterais pas à te jeter à genoux et à jurer, par toutes tes espérances de bonheur en ce monde et de salut en l'autre, d'obéir aux injonctions que je viens de te donner.

— Je jure ! exclama Blanche en tombant aux genoux de la dame, dont elle prit la main qu'elle porta à ses lèvres en signe de reconnaissance, d'obéissance et de sympathie.

— Puisse le Dieu éternel te combler de ses bénédictions ! murmura la dame en se penchant et en imprimant un baiser sur le front de la jeune fille.— Maintenant, lève-toi, mon enfant, s'écria-t-elle brusquement, comme si elle eut peur de s'abandonner au cours de ses sentiments ; lève-toi, et laisse-moi te conduire hors d'ici, car il est bien près de minuit,

il faut que demain matin, de bonne heure, tu sois sur la route de Prague. Viens, suis-moi; bientôt tu te trouveras en liberté ; les instants que nous avons passés à causer ont été mis à profit pour préparer certains arrangements et te procurer les moyens de retourner chez tes parents, et d'entreprendre le voyage que tu commenceras demain.

En parlant ainsi, la dame prit la lampe, ouvrit une porte située dans un coin de la chambre, et descendit un escalier de pierre, suivie par notre jeune héroïne.

XIX

LA CHAMBRE DES MACHINES.—LES SOUTERRAINS

Au bas de l'escalier de granit était un étroit corridor, voûté comme tous ceux que Blanche avait traversés, et auxquels les murrilles massives donnaient l'apparence de sépulcre.

La dame avait soin de tenir la lampe haute, afin que la jeune fille pût mieux y voir, et, en marchant ainsi au milieu des ténèbres, elle ressemblait à un véritable fantôme. Il y avait en effet quelqne chose d'effroyablement solennel dans le spectre de cette femme enveloppée de vêtements blancs, marchant lentement dans les souterrains d'un château qu'on prétendait être hanté, et qui en avait dit suffisamment à notrc héroïne pour la convaincre que son existence était entourée de quelque terrrible mystère.

Mais Blanche n'eut guère le temps de faire ces réflexions, car le murmurede l'eau frappa bientôt son oreille, et presque aussitôt elle fut conduite dans une pièce voûtée, petite mais haute, et où un spectacle aussi étrangè qu'il était terrible lui apparut dans tous ses hideux détails. Ses regards se fixèrent avec épouvante sur cet effroyable mécanisme que nous avons minutieusement décrit dans un précédent chapitre

C'étaient, en effet, les six vastes cylindres en bois avec leurs innombrables lames de fer et la corde roulée qui devait les mettre en mouvement. Au-dessus était la trappe pratiquée dans le plafond voûté et au-dessous coulait un ruisseau qui, après être entré par un bout dc la chambre ressortait par l'autre extrémité.

Sans comprendre à quoi devait servir cette machine, la jeune fille éprouva une véritable horreur ; son sang se glaça dans ses veines, et elle fut longtemps sans pouvoir avancer ni reculer.

— Blanche, dit la dame avec un accent de douleur qu'elle cherchait à dissimuler, j'aurais voulu éviter la nécessité de contempler cette preuve de l'adresse de l'homme, hélas ! emploie souvent à la réalisation de ses projets les plus infernaux. Mais c'est le seul chemin par où je puis vous conduire hors du château.

— Madame, exclama la jeune fille dont les joues étaient presque aussi livides que celles de son guide mystérieux, quoique cette machine soit en ce moment sans bruit, une voix secrète me dit que ces roues sont destinées à causer la mort en se mettant en mouvement, et il me semble entendre retentir le cri des malheureuses victimes dont ces lames doivent déchirer les chairs.

— Au nom du ciel ! s'écria la dame dont les vêtements furent agités par le tremblement qui courut par tout son corps, ne me questionnez pas, je vous en conjure ! Au contraire, Blanche...chère Blanche ajouta-t-elle avec plus d'excitation qu'elle n'en avait montré jusqu'alors, je vous en supplie aussi solennellement que je l'ai fait tout à l'heure, je vons supplie, dis-je de garder le silence le plus inviolable sur toutes les choses mystérieuses et terribles que vous avez vues, cette nuit dans le château de Rotenberg.

— Ne redoutez aucune indiscrétion de ma part, madame, dit Blanche en cherchant à récouvrer son assurance et sa fermeté. Je vous dois trop de reconnaissance pour tout ce que vous m'avez dit et que vous avez fait pour moi, pour que je puisse jamais désobéir à vos injonctions.

— Encore une fois, je te remercie, ma chère enfant, répliqua la dame blanche. Mais viens, quittons [illegible] effroyable, et continuons notre chemin. [illegible] d'abord l'intention de vous prier de vous lais-

ser mettre un bandeau sur les yeux ; mais la franchise, l'accent de sincérité avec lesquels vous vous êtes soumise à ce que je vous ai demandé, m'ont décidée à renoncer à des précautions indignes de la confiance que vous m'avez témoignée. J'ai donc préféré vous exposer aux horreurs que vous inspire tout ce que vous venez de voir, plutôt que de faire naître dans votre esprit un soupçon qui m'aurait été douloureux.

Après avoir ainsi parlé, et sans attendre une réponse, la dame traversa la chambre des machines ; et poussant une porte, elle entra dans un vaste espace qui se terminait par une longue succession de voûtes, supportées par d'énormes piliers, et qui auraient ressemblé à de sombres prisons souterraines, sans les tombeaux et les monuments dont elles étaient remplies.

— Vous voyez autour de vous, Blanche, dit la dame en élevant la lampe afin que la jeune fille pût mieux distinguer les objets, vous voyez autour de vous les tombeaux de l'illustre famille de Rotenberg Tous les barons et toutes les baronnes de ce nom qui ont payé leur dette à la nature, sont enterrés sous ces voûtes, et ont reçu le vain honneur posthume d'une statue, d'un monument, ou d'une tablette de marbre.

Elle s'étaient arrêtées non loin d'un tombeau de marbre noir, sur lequel était gravée l'effigie d'une femme, qui, les bras légèrement soulevés, joignait les mains comme si elle priait. Il y avait sur le côté du monument une inscription ; et, à l'aide de la lampe, Blanche lut les lignes suivantes :

Ici reposent les restes de
ERMENONDA, BARONNE DE ROTENBERG,
Que la mort a enlevée
Au printemps de sa jeunesse, de sa gloire
et de sa beauté
A un mari qui l'aimait tendrement
Paix soit à son âme, paix soit à ses cendres
Morte le 25 août 1415, à l'âge de 20 ans.

La dame n'interrompit point notre héroïne, tandis qu'elle lisait cette inscription ; mais quand elle s'aperçut, en suivant la direction de ses regards, qu'elle était arrivée à la dernière ligne, elle dit d'une voix basse et solennelle :

— C'est le monument de la femme du baron de Rotenberg, par conséquent la mère de Rodolphe.

Hélas ! pauvre femme ! observa Blanche profondément affectee par la solennité de cette scène et le souvenir de tous les bruits qui avaient couru au sujet de la mort de la baronne Erménonda. Elle est morte bien jeune, ajouta-t-elle, et l'on a prétendu que sa mort fut soudaine et mystérieuse.

— Silence ! ne répétez pas les soupçons que l'on conserve dans le monde, dit la dame en l'interrompant. Vingt ans se sont écoulés depuis l'époque assignée à sa mort, et, durant ce long intervalle, la calomnie a eu le temps d'inventer des histoires. Mais, si vous vous sentez quelque sympathie pour cette pauvre femme qui est descendue au tombeau au printemps de sa jeunesse, de sa gloire, de sa beauté, si votre cœur s'émeut à cette pensée qu'elle était même de trois ans plus jeune que vous, quand la mort appesanti sur elle sa main de glace, alors, agenouillons-nous, ma chère enfant, et prions pour l'âme de la malheureuse baronne Erménonda !

Elles s'agenouillèrent toutes deux et prièrent ; puis au bout de quelques minutes elles se relevèrent et poursuivirent leur route à travers les tombes. Ces monuments élevés en mémoire des morts avaient les formes de style et sculpture particulières aux siècles durant lesquels ils avait été accumulés, depuis le sarcophage des premiers chrétiens jusqu'aux riches effigies enrichies d'or, comme celle de la baronne Erménonda.

Au bout de quelques minutes, la dame et Blanche arrivèrent à une grille de fer, communiquant à un superbe escalier en marbre, qui conduisait, dit le guide mystérieux, à un oratoire où, quand un membre de la famille de Rotenberg venait à mou-

rir, on célébrait l'office des morts, avant de déposer le cercueil dans le sépulcre préparé pour le recevoir.

Ce ne fut pas, toutefois, par cette grille, qu'elles passèrent. Quand elles furent arrivées à l'extrémité de l'allée qui traversait les tombeaux, elles tournèrent brusquement à gauche ; et, longeant les murailles que surmontaient des arches gothiques, elles marchèrent longtemps, lorsqu'enfin la dame s'arrêta soudain, et ouvrit une petite porte avec une clef qu'elle tira de dessous ses vêtements ; puis, passant dans une espèce de corridor étroit, elle referma avec soin la porte derrière elle.

Ce corridor, qu'elles suivirent d'un pas rapide, était légèrement en pente, jusqu'à une certaine distance, puis il continuait en droite ligne, et enfin s'élevait graduellement, en proportion de sa première déclivité. Au bout se trouvait un escalier d'une douzaine de marches en pierre, mais qui était fermé en haut par une trappe.

Cette trappe la dame la souleva sans difficulté ; et puis, après avoir éteint sa lampe, elle donna la main à la jeune fille, qui, en une seconde, se trouva dans une petite chapelle ouverte par devant et cachée au milieu des arbres qui s'étendaient de la forêt vers l'extrémité de l'aile droite du château.

XX.

UNE NOUVELLE QUI MODIFIE LES PROJETS DE LA DAME BLANCHE

Le souffle de la brise agita doucement la chevelure de notre jeune héroïne, qui fut fort surprise de se trouver hors de la forteresse et de voir le fossé entre elle et les hautes murailles grises.

La lune qui brillait dans le ciel, lui permit de promener les yeux autour d'elle.

La trappe, qui s'adaptait merveilleusement dans le plancher de la petite chapelle, fut immédiatement abaissée par la dame blanche, qui entraînant après elle la jeune fille, l'emmena dans les profondeurs de la forêt. Après avoir marché ainsi pendant près de dix minutes, en silence, elles arrivèrent à un petit sentier, qui serpentait au milieu des fourrés, et que Blanche reconnut être celui qui conduisait du château à l'habitation de ses parents adoptifs.

Elles aperçurent, caché dans l'ombre, un cheval tout sellé, que le vieil intendant Hubert tenait par la bride.

Ce dernier ne prononça pas une parole, mais on aurait pu voir, à la clarté des rayons de la lune, un sourire de satisfaction se jouer sur ses lèvres.

Il tira de la poche de son pourpoint une bourse bien garnie, et la présenta à la dame; puis ses regards se portèrent de celle-ci à la jeune fille, comme s'il avait une crainte qu'il n'osait exprimer.

Blanche exprima sa reconnaissance à la dame mystérieuse et au vieil intendant pour le secours

qu'elle avait reçu d'eux. Mais quand elle vit de grosses larmes couler sur les joues de la dame, elle se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Il n'y a qu'une heure que je vous connais, et je vous aime comme si je ne vous avais jamais quittée depuis mon berceau !

— Chère Blanche ! murmura la dame.

Elle l'attira à elle, et la pressa tendrement sur son cœur.

— Au nom du Ciel ! ne perdez pas des instants qui sont si précieux, dit le vieil intendant en rompant enfin une larme. Je vous en supplie, ne cédez à aucune faiblesse, madame ! Prenez garde, je vous en conjure, exclama-t-il en la tirant par la manche de sa robe : nous sommes dans un temps où vous avez besoin de toutes vos forces, car j'ai de mauvaises nouvelles à vous communiquer.

— Quelles autres misères pourraient encore m'être réservées ? demanda la dame en se tournant vers Hubert. Parlez,.. parlez vite, et ne me tenez pas en suspens.

— Je vous supplie de vous tranquilliser, madame, dit l'intendant, et je vous dirai tout ce que je sais. En quittant la chambre des Etats, ce soir, après son entrevue avec vous, — et il se tourna vers la jeune fille, — Rodolphe se préparait à se retirer, lorsqu'un messager est arrivé au château. Il avait quitté Prague, le soir du 2 de ce mois, et il apportait la nouvelle que le baron de Rotenberg, le comte de Schonwald, et un autre seigneur, dont j'oublie le nom...

— N'importe, cria la dame en proie à une grande excitation. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Ils ont été arrêtés par le capitaine général des Taborites ! répondit Hubert qui se doutait bien de l'effet que cette nouvelle allait produire.

— Arrêtés ! s'écria la dame avec un tressaillemont soudain. Alors, c'en est fait de tous nos plans, de tous nos projets, Blanche ! ajouta-t-elle, d'un ton de désespoir.

— Je ne dis pas cela, répliqua Hubert vivement. Au contraire, il est plus essentiel que jamais que cette jeune fille se rende à Prague.

— Je ne vous comprends pas, mon bon ami, observa la dame qui, ainsi que la jeune fille, regardait l'intendant avec étonnement et anxiété.

— Un mot vous expliquera ma pensée, répliqua Hubert : Zitzka est tout-puissant à Prague, et il a imposé aux trois seigneurs qu'il a fait arrêter certaines conditions de l'exécution desquelles dépendra leur vie. Que cette jeune fille aille à Prague, qu'elle s'emploie à faciliter l'évasion de ces seigneurs. Qui sait si elle ne deviendra pas l'héroïne de l'un des plus beaux épisodes de l'histoire de Bavière ?

— Vous plaisantez, Hubert ! exclama la dame blanche, presque au désespoir. Que peut faire en pareil cas une pauvre jeune fille, sans amis et sans défenseurs ?

— Jeune fille ! sans doute, exclama Hubert, respectueusement ; mais elle est brave et courageuse, et j'ai le pressentiment qu'elle réussira dans son entreprise. Mais si elle échouait, — si les choses en arrivaient au point que la vengeauce de Zitzka frappât le comte de Schonwald, le baron de Rotenberg, et le marquis de Schomberg, — car tel est le nom que j'avais oublié, — alors, comme dernière ressource, elle pourrait remettre à Zitzka quelque témoignage plausible, ou un billet contenant quelques lignes tracées de votre main.

— Ah ! je vous comprends, à présent, mon cher Hubert, dit la dame d'un ton presque joyeux. Mais qu'une pareille idée vienne de vous, — de *vous* qui êtes généralement si timide, si plein d'appréhensions.....

— Silence ! madame, exclama le vieil intendant, ne dites pas un mot qui ne soit nécessaire ! Il y a des existences à sauver, ajouta-t-il en lui jetant un regard particulier ; et il faut qu'on les sauve, dût-on pour cela dévoiler ce qu'on avait juré de tenir à ja-

mais secret. Mais je vous ai déjà dit qu'on n'aurait recours à ce moyen que comme dernière ressource, quand tous les autres stratagèmes auront échoué.

— Oui, il sera fait comme vous conseillez, Hubert, dit la dame. A présent, il ne nous reste plus qu'à donner des instructions à cette jeune fille, ajouta-t-elle en se tournant vers Blanche.

— J'en ai assez entendu, madame, observa notre héroïne qui n'avait pas perdu un seul mot de cette conversation, dont elle devinait être l'objet, et qui, d'ailleurs, mettait une aveugle confiance en sa nouvelle amie ; — j'en ai assez entendu pour savoir qu'une tâche grande et difficile m'est assignée ; mais je ne reculerai pas devant cette entreprise. Les incidents de cette nuit ont été si nombreux, si variés, et si merveilleux qu'ils semblent être l'introduction à une nouvelle phase de ma destinée ; et j'accepte de la Providence le rôle qu'elle m'a assigné.

— Voilà qui est parlé en héroïne ! s'écria Hubert avec une satisfaction visible.

— Dites plutôt, comme une femme au cœur noble, fort et généreux, observa la dame. Blanche, continua-t-elle d'un ton plus solennel, il faudra vite dire adieu à vos parents adoptifs et partir pour Prague. Ce cheval est à vous, et voici une bourse où vous trouverez de quoi subvenir à vos dépenses. Mais souvenez-vous, ma chère enfant, qu'en expliquant à Gaspard et à sa femme les raisons qui vous obligent à fuir les persécutions de Rodolphe de Rotenberg, vous ne devez mentionner Hubert que comme étant l'ami qui a favorisé notre évasion du château et vous a procuré les moyens de vous rendre à Prague. Vous avez juré de ne jamais faire la moindre allusion ci à moi ni à ce qui me concerne, et je suis sûre que rien ne saurait vous faire manquer à votre serment. A votre arrivée dans la capitale de la Bohême, mon enfant, vous vous trouverez en face d'une tâche bien difficile. Vous aurez à sauver la vie de trois hommes, et Dieu vous en inspirera les moyens ; car il me serait impossible de vous don-

ner à ce sujet aucun conseil. Mais s'ils étaient irrévocablement condamnés, ajouta-t-elle, si vous ne voyiez aucune possibilité de les soustraire au sort qu'on leur réserve, alors, et comme dernière ressource, demandez une audience à Jean Zitzka, le capitaine général de l'armée taborite, jetez-vous à ses pieds, montrez-lui cette bague, et laissez à Dieu le soin de faire le reste !

En parlant ainsi, elle tira de son sein une petite bourse pareille à celle que la jeune fille portait suspendue à son coup, elle prit dedans une bague fort simple, ornée d'un seul diamant qui brilla aux rayons de la lune, et la passa au doigt de Blanche.

— Maintenant un mot encore, reprit-elle, avec une telle émotion qu'on entendait à peine le son de sa voix : si vous étiez jamais dans la nécessité de solliciter de Zitzka une entrevue et d'avoir recours à l'influence magique de cette bague pour sauver les seigneurs dont on vous a dit les noms, alors Blanche, seulement *alors* vous serez déliée du serment par lequel vous vous êtes engagée à ne pas parler de moi. Dans ce cas, à chacune des questions que vous adressera le chef taborite, vous pourrez répondre franchement, sincèrement et sans réserve.

— Vos instructions, madame seront suivies à la lettre répondit Blanche, à qui sa mission paraissait plus importante à cause même du mystère dont elle était entourée.

— A présent, adieu, mon enfant, adieu ma chère enfant ! dit la dame en serrant la jeune fille, avec une vive tendresse.

Puis, s'arrachant soudainement de ses bras, elle s'enfuit et disparut dans l'obscurité de la forêt.

Toutefois, sa précipitation ne fut pas si grande que Blanche ne pût entendre ses soupirs. Notre héroïne, de son côté, avait les joues baignées de larmes, car il lui semblait qu'elle venait de se séparer de sa meilleure et plus chère amie.

Hubert l'aida à monter sur le cheval qui, avec son sabot battait impatiemment la terre. Puis d'une

voix tremblante d'émotion, il lui dit : — Puisse le ciel vous aider et vous protéger dans votre mission ! Un rêve que j'ai eu la nuit dernière m'a laissé la persuasion que vous êtes destinée à un avenir merveilleux. Il est possible que ce ne soit que l'illusion d'un vieillard, mais il est possible aussi que ce soit un de ses songes par lesquels Dieu se plaît quelquefois à révéler ses desseins. Le temps nous dira si mes pressentiments étaient fondés : encore une fois jeune fille, j'appelle sur ta tête la bénédiction de Dieu et de ses anges.

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix émue et tremblante, le vieil intendant porta la main de Blanche à ses lèvres avec une sorte d'ardeur paternelle, et s'éloigna ensuite rapidement dans la direction du château.

Blanche, à qui ses habitudes de la vie des forêts et son éducation avaient rendu facile le maniement d'un cheval, partit au trot, et suivit sans crainte le chemin qui devait la conduire à la chaumière de ses parents adoptifs, qu'elle devait ensuite quitter pour ne les revoir peut-être jamais.

XXI

LA RENCONTRE DE HENRI DE BRABANT ET DE SATANAÏS

Huit jours se sont écoulés depuis le soir où la réunion des seigneurs de Bohême avait été si soudainement interrompue par l'apparition soudaine de Zitzka.

L'on se rappelle que deux billets, l'un de Satanaïs l'autre d'Œtna, avaient été remis à Henri de Brabant, au moment où il regagnait l'hôtel du *Faucon-d'Or*. Fidèles à la promesse qu'elles avaient faite au chevalier lors de son passage dans le camp des Taborites, elles l'informaient de leur arrivée à Prague.

Au moment où nous retrouvons notre héros, il se dirigeait vers les jardins du palais, où Satanaïs lui avait dit qu'il la rencontrerait. Dans les précédentes entrevues qu'il avait eues avec elle, le chevalier n'avait pu rester insensible à sa beauté si extraordinaire, et devant son image, celle de sa sœur s'était pour ainsi dire effacée de son cœur.

La lune commençait à monter graduellement dans le ciel ; et il y avait à peine quelques minutes que le chevalier arpentait la terrasse tout à fait déserte, à cette heure, quand le bruit d'un pas léger frappa ses oreilles. Il se retourna, et, en une seconde, Satanaïs fut à côté de lui.

— Satanaïs, dit Henri, je vous remercie ; je vous remercie sincèrement d'avoir cédé à ma prière, et de m'avoir accordé cet instant d'entretien. J'ai compté les jours et les heures avec une impatience fiévreuse depuis que je ne vous ai vue, — car tout ce

que vous m'avez dit, tout ce que j'ai appris n'a fait qu'accroître ma curiosité.

— Je n'ai pas la vanité de croire que vous me portez tant d'intérêt, seigneur chevalier, dit Satanaïs avec une sorte de timidité, mais en jetant de côté sur lui un regard pénétrant.

— C'est mal à vous de parler ainsi, répliqua Henri de Brabant. Avez-vous donc oublié la conversation que nous avons eue ici même ? Ne vous souvenez vous pas que nous nous sommes juré une amitié sincère, et n'ai-je pas promis que vous trouveriez toujours en moi un défenseur, et s'il le fallait un vengeur ?

— Oui, j'ai fait un trésor de cela dans ma mémoire, répondit Satanaïs. Sous ce ciel d'Orient où j'ai reçu le jour, il y a des histoires et des légendes de palais qui sont restés fermés pendant des milliers d'années et de villes dont les habitants ont été changés en pierres, en punition de leurs crimes : mais quand on est rentré dans ces palais, et que ces habitants sont sortis de leur sommeil, il s'est trouvé que le temps n'avait pour ainsi dire pas existé pour eux : les fleurs avaient conservé leur fraicheur, et les joyaux leur brillant et leur éclat. Ainsi il en sera avec mon souvenir. Les années passeront, mais j'aurai toujours présent à l'esprit les sentiments généreux que vous m'avez témoignés.

— Vos paroles sont imaginés et vos pensées sont poétiques comme la terre où vous êtes née, dit le chevalier ; il me semble que je passerais ma vie à vous écouter, tant il y a d'harmonie dans le son de votre voix. Mais il y a bien des choses que je voudrais connaître, bien des mystères que vous avez promis de me révéler.

— Ah ! exclama Satanaïs en tressaillant et en jetant un regard effrayé, vous faites allusion à cette légende à laquelle est associée ma naissance ! C'est une histoire si pénible que, si vous n'aviez pas les titres les plus honorables à ma confiance, je n'aurais jamais le courage de vous en faire le récit. Le

nom que je porte ne m'a pas été donné sans raison ; mais je suis plus à plaindre qu'à blâmer, continua-t-elle d'une voix agitée. L'imprudence de mon père car je n'ose dire son crime... Mais, écoutez, ajouta-t-elle en s'interrompant soudainement.

Elle s'arrêta un moment, puis se remettant à marcher lentement, elle reprit.

— Bien loin, sur cette terre d'Orient qu'on dirait être un riche domaine dépendant du palais du soleil, il y avait un royaume où la main de la nature et l'industrie des hommes avaient accumulé tous les éléments de luxe, de grandeur et de magnificence. Les dômes du palais étaient tout dorés : sur les places publiques, les fontaines coulaient dans des bassins d'argent massif, et, dans les temples, les autels étaient enrichis de pierres précieuses. La pauvreté était inconnue dans ce pays heureux où l'on faisait deux récoltes par an.

Le roi de ce royaume se nommait Ildérim, ce qui veut dire : "*la lumière.*" Depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa dix-huitième année, il avait été tenu, selon l'usage, prisonnier dans son palais, ne connaissant du monde que ce que lui en avaient appris ses maîtres et son gouverneur. Aussi quand les ministres et les hauts dignitaires du royaume vinrent se prosterner à ses pieds, et lui apprendre la mort de son père, lui sembla-t-il qu'il entrait dans une nouvelle existence.

Laissant à ses ministres l'administration des affaires, il ne songea qu'à ses plaisirs. Deux années se passèrent ainsi, et le peuple commença à murmurer.

Profitant de cette situation, Mansour, le souverain d'un pays voisin, rassembla une nombreuse armée, et envahit le territoire d'Ildérim. Kara-Ali, le ministre de ce dernier, marcha à la rencontre de l'ennemi, mais il fut battu et forcé de fuir honteusement devant le vainqueur.

A cette nouvelle, Ildérim secoua son engourdissement, ceignit son cimeterre, monta à cheval, et

parcourut les rues de la ville. Sa présence électrisa les habitants qui accoururent sous sa bannière. Après avoir fait jeter en prison Kara-Ali et ses autres ministres, qui avait profité de son inexpérience pour gouverner à sa place, il arma toute la population et se mit à la tête de ses troupes.

La bataille se livra à quelques lieues de la capitale ; elle commença au lever du soleil ; mais malgré des prodiges de valeur, Ildérim fut forcé de lâcher pied, et son armée finit par être mise en déroute.

Déterminé à périr plutôt que de survivre à sa défaite, Ildérim sauta à bas de son cheval et se jeta au pied d'un arbre, résolu à attendre la mort. En vain ses compagnons le supplièrent-ils de fuir ; il leur ordonna de le laisser à son destin. Quand il se trouva seul, l'infortuné monarque s'abandonna à son désespoir, et maudit le mauvais usage qu'il avait fait de sa jeunesse.

— "Oh ! murmura-t-il, puisque Dieu n'a pas eu pitié de mon désespoir, que Satan vienne à mon aide !"

A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'un homme de haute taille, à la mine sombre et farouche, apparut devant lui, il lui sembla voir un géant. Un sentiment étrange, profond, s'empara d'Ildérim, qui frissonna en se rappelant ses dernières paroles.

— "Tu as appelé Satan à ton secours, dit l'étranger ; parle, et dépêche-toi, car Mansour et ses soldats avancent, semblables à un torrent. Que désires-tu ?

— "Sauver mon peuple, et échapper moi-même au déshonneur, répondit Ildérim.

— "Jure alors de me consacrer l'enfant qui sera ton premier-né, dit l'étranger, et je me charge de disperser tes ennemis comme des feuilles chassées par le vent.

— "Je jure ! s'écria le malheureux roi, qui que tu sois, je le jure !"

L'étranger l'aida à remonter à cheval. Des soldats sortirent tout à coup des bois environnants, se réunirent aux débris de l'armée qui s'était ralliée sous les murs de la ville, et grâce à ce secours inattendu, la bataille recommença. Une heure suffit pour anéantir l'armée de Mansour.

Ildérim fut reçu avec enthousiasme par ses sujets ; toutes les maisons furent illuminées, et toute la population s'assembla dans les rues pour saluer le jeune vainqueur.

Que vous dirai-je ? La paix fut rendue au royaume, et Ildérim, ne se souvenant plus du serment qu'il avait fait dans un moment de désespoir, ou plutôt se persuadant que ce n'était qu'un songe de son imagination exaltée, épousa Alméria, fille d'un roi de Georgie, qui mit au monde deux filles.

La nuit même de leur naissance, l'étranger dont l'intervention avait causé la défaite de Mansour, se présenta de nouveau devant Ildérim, et réclama l'exécution de sa promesse. Ildérim demanda conseil à un vénérable prêtre qui habitait son château. Il se nommait Héraclius, et fut terriblement puni de l'intérêt qu'il portait à son ami, car une nuit il fut trouvé poignardé dans sa chambre.

Par la volonté de l'inconnu, qui semblait posséder une puissance surnaturelle, je fus nommé Satanaïs, et ma sœur reçut le nom d'Œtna. Plusieurs années s'écoulèrent, quand, un jour, la mauvaise fortune vint de nouveau me frapper. Kara-Ali, rentré secrètement dans le royaume, reprit mon frère au moment où il lançait dans la rivière qui bordait le jardin, le cadavre d'Héraclius, dont on ne pouvait expliquer le meurtre. Il accusa mon père de la mort de ce vieillard, et le peuple, dans son indignation, envahit notre palais. Mon père, fait prisonnier par Mansour, fut jeté dans un donjon, et ma mère, avec ses deux enfants, arriva seule à la cour du roi de Georgie. Mais là, encore, le malheur nous poursuivit, car le Shah de Perse fit la guerre au père de ma mère, dont il massacra toute la famille.

Nous revînmes en Europe, nous traversâmes les provinces de l'empire ottoman, et arrivâmes enfin en Bohême. Pourquoi ma mère choisit cette contrée pour sa nouvelle patrie, c'est ce que je ne saurais dire. Toujours est-il qu'elle acheta une petite villa à quelques lieues de Prague, et qu'elle s'y consacra à mon éducation et à celle de ma sœur. Mais nous ne devions pas la conserver longtemps. Six mois après notre arrivée en Bohême, la mort l'enleva aux enfants qu'elle aimait tendrement. Œtna et moi restâmes ainsi orphelines, n'ayant avec nous que le vieux serviteur qui nous avait accompagnées dans notre exil. Ce fut lui qui, sur son lit de mort, nous raconta en détail les incidents dont je ne vous ai donné qu'un aperçu.

Une année plus tard, Œtna fut placée dans une maison d'éducation. Quant à moi, une puissance occulte semblait peser sur ma destinée, et je restai dans le monde. Zitzka, auquel me rattachaient des liens de parenté, me donna une hospitalité généreuse, et je ne lui ai rien caché de ma position ni de l'espèce de malédiction qui s'attache à moi : car je ne puis me le dissimuler, celui qui, homme ou démon, me donna le nom de Satanaïs, exerce toujours son influence sur ma volonté et sur mes actions. Le quinze de ce mois, le quinze avril, j'aurai atteint ma vingtième année. A présent, reprit Satanaïs, j'ai une faveur à vous demander, car c'est la dernière fois que nous nous rencontrons. Demain, dès le lever du jour, je partirai pour retourner dans mon pays natal, et je voudrais vous prier d'accorder votre protection et votre amitié à ma sœur Œtna. La même destinée qui me force à quitter l'Europe lui ordonne, à elle, de rester. Nous n'aurons même pas la satisfaction d'être ensemble. Mais si vous me promettez, seigneur chevalier, d'être un ami pour ma sœur, je partirai comparativement heureuse, ou, dans tous les cas, aves une inquiétude de moins.

— Je jure d'être pour Œtna un ami, un frère

dont le dévouement ne se démentira pas d'un seul instant, s'écria Henri frappé de l'accent et des manières de Satanaïs.

— Merci, mille fois merci ! dit cette dernière. Demain, après demain, et les jours suivants, vous la trouverez sous les bosquets, près de la rivière. Là, elle vous fera connaître ses désirs. Maintenant, seigneur chevalier, adieu,.. Adieu pour toujours !

Après avoir prononcé ces dernières paroles d'une voix tremblante d'émotion, elle s'éloigna rapidement et disparut dans l'ombre.

XXII.

UNE RENCONTRE SUR LA ROUTE DE PRAGUE.—BLANCHE ET HENRI DE BRABANT

Au lieu de retourner directement à l'hôtel du *Faucon-d'Or*, Henri de Brabant, dont l'esprit était agité de mille pensées diverses, alla retrouver son cheval, qu'il avait laissé près de l'entrée des jardins, et gagna la porte de l'Est.

Le temps était devenu tempétueux; et, par intervalles, le vent s'engouffrait en mugissant dans les rues étroites de la ville.

Il était près de dix heures, et les sentinelles venaient d'être relevées aux divers postes du château. Lorsqu'il arriva à la porte, les soldats lui barrèrent le passage et lui déclarèrent qu'il ne pouvait être autorisé à sortir de la ville, à une pareille heure, sans une permission spéciale signée du général Zitzka.

Le chevalier s'attendait à cet obstacle ; et tout en ayant l'air de discuter avec les soldats sur la sévérité d'une pareille consigne, fit briller à la lumière d'une torche la bague que, on se le rappelle, le capitaine des Taborites lui avait donné lors de son passage dans son camp. L'effet fut instantanné.

— Passez, dit l'officier de service.

Et la sentinelle lui présenta les armes.

Le pont-levis s'abaissa ; quelques minutes plus tard, le chevalier fut hors des faubourgs de la ville et regagna la campagne.

Il marcha ainsi longtemps, absorbé par le souvenir de la conversation qu'il avait eue avec Satanaïs, et par les préoccupations que lui causaient les af-

faires du pays. Tout à coup, son cheval qu'il avait laissé à peu près libre de choisir sa route, et qui s'était engagé dans un chemin creux conduisant à la Maison Blanche, heurta contre une pierre placée en travers, et s'abattit si malheureusement que le chevalier supporta tout son poids. L'animal se releva par un effort vigoureux, mais Henri de Brabant demeura étendu à terre, sans connaissance. Il n'était pas sérieusement blessé, mais son cheval en se roulant sur lui, avait failli l'étouffer.

Le chevalier, toutefois, ne tarda pas à rouvrir les yeux ; et, en revenant à lui, il fut tout étonné de voir une femme penchée sur lui et qui lui prodiguait des soins. Quoique la lune se dégageait en ce moment, d'entre les nuages, il ne put d'abord distinguer ses traits, et sa première pensée fut que c'était Satanaïs, puis, reconnaissant que celle qui s'intéressait à lui était blonde, il s'imagina que c'était sa sœur Œtna.

Mais à peine avait-il conçu cette dernière idée que la jeune femme prit la parole ; et quoique sa voix fut harmonieuse, elle était moins douce que celle d'Œtna.

— Etes-vous blessé, seigneur chevalier ? dit-elle avec un accent plein de bonté et de généreux intérêt. J'en ai peur, ajouta-t-elle, en voyant Henri passer la main sur chacun de ses membres.

— Merci, mille remerciements pour votre sollicitude, belle inconnue, dit le chevalier en se soulevant et en s'appuyant sur le coude. Non, je ne suis pas blessé, mais je suis passablement brisé. Comment aussi, continua-t-il comme en se parlant à lui-même, ai-je pu être aussi distrait ! Où est mon cheval ? ajouta-t-il en regardant autour de lui.

— Lorsque, en arrivant ici, je vous ai découvert gisant à terre, je n'en ai pas vu, observa la jeune femme : il s'est sans doute éloigné.

— Celui-ci est donc à vous ? demanda Henri en indiquant un bel animal qui broutait l'herbe à deux pas de là.

—Oui, seigneur chevalier, et à votre service pour vous transporter soit chez vous, soit à l'habitation la plus voisine, répondit la jeune femme. Mais continua-t-elle, si le renseignement qu'on m'a donné est exact, Prague ne doit pas être à une grande distance.

— Trois quarts d'heure en marchant bon train, dit le chevalier qui était parvenu à se remettre sur ses jambes. Depuis combien de temps étiez-vous là à me prodiguer des soins ? demanda-t-il.

— Depuis dix minutes à peu près. J'ai cherché à vous débarrasser de votre casque qui vous étouffait, mais je ne savais comment le détacher. Heureusement j'avais un flacon d'eau dans ma valise, et en vous en jetant quelques gouttes sur le visage, j'ai réussi à vous faire reprendre connaissance, ajouta la jeune femme avec une franchise qui n'excluait pas la modestie.

— Acceptez mes plus sincères remerciements, exclama le chevalier ; et en échange de votre bonté, permettez-moi de vous offrir mes services, si je pouvais jamais vous être utile. Car il me semble que vous voyagez seule, et à une heure dangereuse. Mais grand Dieu ! est-ce possible ? s'écria-t-il dans un transport d'étonnement, en distinguant ses traits à la lueur des rayons de la lune, qui tombaient obliquement sur sa tête,

— Que voulez-vous dire, seigneur chevalier, qu'avez-vous ? demanda la jeune fille effrayée par cette brusque exclamation.

— Oui, c'est bien elle ! continua Henri sans répondre à sa question ; je n'ai pu oublier un visage si plein de douceur ! Il suffit de l'avoir contemplé une seule fois pour en conserver toujours le souvenir.

En remarquant que le chevalier avait les regards fixés sur elle, la jeune fille baissa les yeux et rougit profondément.

— Pardonnez-moi, dit Henri de Brabant à la vue de son embarras, pardonnez-moi si je ne me suis

pas empressé de vous expliquer la cause de mon étonnement. Mais cette rencontre est si extraordinaire ; en me portant secours dans cette plaine solitaire, vous vous êtes amplement acquittée du service que je vous ai rendu il y a quelques semaines, la nuit, dans une forêt.

— Je vous comprends à présent, seigneur chevalier ! exclama la jeune fille en partageant la surprise dont Henri avait peine à revenir. Vous êtes le guerrier généreux qui m'avez sauvée des mains de Rodolphe de Rotenberg.

—Rodolphe de Rotemberg ! s'écria Henri de Brabant. Comment, c'était lui le misérable, qui vous emportait, et avec qui j'ai croisé mon épée ? Ah ! cela me donne l'explication de l'hospitalité que j'ai reçue de lui, pendant les quelques heures que j'ai passées au château de son père. Il m'a reconnu, et pour se venger, il m'a logé dans des appartements depuis longtemps inhabités. Mais, n'importe ! ajouta le chevalier en s'interrompant soudainement au milieu de ses réflexions. Dites-moi, Blanche, car je n'ai pas oublié le nom que le garde forestier et sa femme donnaient à leur enfant d'adoption, dites-moi, comment se fait-il que vpus voyagiez si loin de votre demeure, et sans protecteur, sans ami ? Est-ce qu'il est arrivé malheur au bon Gaspard ? La mort vous aurait-elle privé de ceux que vous aimiez si tendrement ?

— Non, seigneur, répondit Blanche d'une voix que l'émotion rendait tremblante ; mes parents adoptifs se portent bien, Dieu merci ! Je me rendais à Prague pour accomplir une mission des plus importantes, et...

Mais elle s'arrêta court, car elle se rappela que la position du chevalier lui était complètement inconnue, qu'il pouvait être un ami des Taborites, et conséquemment un ennemi des trois seigneurs que Zitzka avait fait emprisonner.

— Ma chère Blanche, dit Henri en s'apercevant combien elle hésitait au moment d'entrer dans une

explication, je ne cherche point à m'immiscer dans vos affaires, et en vous faisant la question que je vous ai adressée, je n'étais point mû par un sentiment de curiosité. Vous agissez prudemment en vous montrant réservée vis-à-vis des étrangers ; et, dans la ville où vous allez, vous aurez besoin de tout votre sang-froid et de tout votre jugement, car il y a à Prague, en ce moment, bien des intérêts qui se heurtent, peut-être bien des intrigues. Ainsi donc, gardez bien vos secrets, ne permettez à personne de lire dans vos pensées, ne demandez ni aide ni conseil aux étrangers, et en agissant ainsi, vous éviterez bien des dangers.

Blanche n'eut pas le temps d'exprimer au chevalier sa reconnaissance pour ses excellentes recommandations, car à peine avait-il cessé de parler qu'on entendit le galop rapide d'un cheval, qui en peu d'instants arriva jusqu'à eux.

— C'est mon cheval, cria Henri en se jetant au devant de l'animal qui se laissa saisir sans difficulté.

— A présent, ajouta-t-il en caressant son cheval de la main, nous allons pouvoir nous rendre à Prague, c'est-à-dire, si vous acceptez mon escorte.

— Très-volontiers, et avec reconnaissance, répondit la jeune fille avec la franchise qui la caractérisait.

— Et, en parlant ainsi, elle monta sur son coursier avec une agilité qui ne permit pas au chevalier de lui offrir son aide.

— Vous montez supérieurement à cheval, Blanche observa Henri, qui, souffrant de sa chute, fut plus long à se mettre en selle.

— Dix jours se sont écoulés depuis que j'ai quitté mes parents adoptifs, dit la jeune fille en soupirant, et je n'ignore pas que quatre auraient dû me suffire pour arriver à Prague. Mais l'idée seule de voyager après la tombée de la nuit m'effrayait ; et puis, j'ai souvent été obligée de m'arrêter aux auberges que je rencontrais le long de la route, afin de profiter de la société des voyageurs suivant la

même direction que moi, car la situation du pays et la mauvaise réputation que possèdent certaines forêts que j'avais à traverser m'exposaient à bien des dangers. Votre Excellence comprend que j'ai dû faire ainsi un voyage long, ennuyeux, et qui, parfois, n'était pas sans péril.

— Mais comment se fait-il que vous soyez sur la route, ce soir, si tard, seule, et au milieu d'une plaine qu'on dit n'être pas du tout sûre ?

— Je vais vous en donner la raison, dit Blanche en ralentissant le pas de son cheval. Ce soir, vers cinq heures, je suis arrivée dans un petit village, où je suis descendue à son auberge. Mon intention était d'y passer la nuit, d'autant plus que j'avais été parfaitement accueillie. J'étais en train de souper avec l'hôtesse et son mari, quand est entré un étranger. Il s'est adressé à l'aubergiste et à sa femme dans des termes qui m'ont prouvé qu'il les connaissait parfaitement. Il était de leur part l'objet de beaucoup d'attentions et de respect. Il s'est assis à table et a mangé avec nous.

— Dans le cours de la conversation, il a dit qu'il passerait la nuit à l'auberge et qu'il repartirait le lendemain pour Prague, vu qu'il était dangereux de traverser la lande après le coucher du soleil. L'hôtesse lui a dit que moi aussi, je me rendais à Prague ; là-dessus, il m'a regardée avec plus d'attention, et quand il a rabattu le capuchon de sa vaste redingote, il m'a paru que sa figure ne m'était pas inconnue. Je ne sais comment, mais je me suis sentie envahir par un pressentiment funeste, qui est devenu un véritable malaise quand j'ai eu la conviction que cet étranger me regardait furtivement chaque fois qu'il croyait ne pas être observé. Après le souper, l'aubergiste et sa femme se sont retirés, et l'inconnu, qui avait à peine jusque-là ouvert la bouche, s'est mis à me parler d'un air amical, et ayant amené adroitement le nom du château de Rotenberg, il a remarqué le tressaillement soudain dont j'ai été involontairement saisie. J'ai été dès lors

certaine qu'il me connaissait, et que ce n'avait été de sa part qu'un moyen de s'assurer qu'il ne se trompait pas. Au même moment je me suis rappelée, comme par une inspiration soudaine où et dans quelles circonstances je l'avais remarqué. Il faut que vous sachiez qu'au commencement de ce mois, le jeune Rodolphe de Rotenberg me fit saisir par ses gardes, et transporter dans son château ; ce fut pendant que je traversais la grande salle de la forteresse que j'aperçus cet homme qui sortait de la chapelle. Il s'arrêta pour me regarder, et je le conjurai, mais en vain, de me protéger. Il ne fit que sourire d'une façon insolente, et se détourna. C'est ce même individu, ajouta Blanche, que j'ai rencontré ce soir à l'auberge du village.

— L'aubergiste ou sa femme ne l'ont-ils pas appelé d'un nom quelconque ? demanda le chevalier.

— Oui, il répondit au nom de Cyprien.

— Cyprien ! exclama Henri de Brabant. Je le connais, et j'ai moi-même de bonnes raisons de me plaindre de sa fourberie.

— Ah ! ainsi mes pressentiments ne me trompaient pas ! dit Blanche. Mais je poursuis mon récit. A peine ai-je eu reconnu que cet homme était le même que j'avais vainement invoqué à Rotenberg, que j'ai éprouvé une terreur qui s'est probablement trahie sur mon visage, car il m'a dit aussitôt avec un air significatif : " *Nous ne sommes pas tout à fait étrangers l'un à l'autre. Mais ne craignez rien : vous trouveriez en moi un défenseur au besoin, et demain je vous accompagnerai à Prague.*" Je n'ai pas répondu ; et après quelques moments de silence, il m'a demandé ce qui m'amenait dans la capitale de la Bohême, si j'y avais des amis, et où j'avais intention de loger. Evitant de répondre à la première de ses questions j'ai répliqué simplement que je ne connaissais personne qui pût m'offrir un asile. Il s'est mis alors à me vanter la bienveillance et la charité d'une certaine dame de sa connaissance, qui possède une superbe habitation dans le voisinage de la

ville, une dame à qui il voulait me présenter, en m'assurant qu'elle m'accueillerait avec cordialité et affection.

— A-t-il mentionné le nom de cette dame ? demanda Henri de Brabant qui conçut un étrange soupçon,

— Non, répondit Blanche : et avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, ou même de le remercier de sa bonté, dont, toutefois, je n'étais pas disposée à profiter, une vieille femme d'apparence respectable est entrée dans l'auberge ayant un paquet à la main. Aussitôt l'étranger s'est levé et lui a fait signe de le suivre. Me sentant fatiguée et désireuse de me soustraire à toute espèce de questions importunes, je suis montée dans la chambre qu'on m'avait préparée. Mais à peine y étais-je entrée, et avais-je vu fermer la porte derrière moi, que j'entendis des voix dans une pièce voisine ; la cloison était mince et je pus aisément saisir une partie des paroles. "*Je vous ai apporté le déguisement*, disait une voix de femme, *et le jus pour votre teint.— Bien*, a répondu une autre voix, que j'ai reconnu sur le champ pour être celle de l'étranger ; *mais m'apportez-vous des nouvelles de celle que je cherche depuis tant de jours ? Oui*, a répondu la vieille femme, *mes recherches n'ont pas été vaines. Mariette est à Prague et votre vengeance sera satisfaite.*

Henri de Brabant bondit sur la selle lorsque ces paroles frappèrent ses oreilles, car la scène dont il avait été témoin dans la caverne, près du camp des Taborites, lui revint à l'esprit, et il se rappela que Mariette n'était autre qu'Œtna. Mais Blanche ne s'aperçut pas dans l'obscurité de la nuit, de l'effet que cette partie de son récit avait produit sur le chevalier, et elle continua :

— A cette assurance que lui donnait la vieille femme, Cyprien a poussé une exclamation de joie, et puis ils ont causé à voix basse, durant quelques minutes. Enfin, j'ai entendu la vieille femme qui disait : *Si l'on réussissait à s'emparer de Mariette*,

quelle serait sa punition?—Comment pouvez-vous faire une pareille question, Marthe? s'est écrié Cyprien d'un ton sévère, *vous qui êtes au nombre des serviteurs jurés de la statue de bronze;* Puis ils ont baissé la voix, et je n'ai plus rien entendu; au surplus une sorte de vertige s'était emparé de moi, et mon imagination évoquait mille objets d'épouvante et de terreur.

— Pourquoi vous alarmiez-vous ainsi? demanda Henri de Brabant, qui prévoyait quelle allait être la réponse.

— Parce que dans les paroles que j'ai saisies, il semblait y avoir une allusion à quelque chose de si terrible, répondit Blanche, et à quelque chose de si...

— Je vous comprends, Blanche! exclama le chevalier. Les horreurs et les mystères du château de Rotenberg ne vous sont pas inconnus?

— Quoi! est-il possible que vous aussi, vous ayez vu...

Mais elle s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase, car elle se dit qu'un mot de plus pouvait l'amener à faire allusion à la dame Blanche, et elle ne voulait pas manquer à son serment.

— Blanche, dit Henri de Brabant d'un ton grave, j'ai, en effet, traversé ces sombres corridors, ces chambres humides qui sont sous l'aile droite du château de Rotenberg; j'ai contemplé avec admiration, avec crainte et effroi la statue de bronze, et j'ai reculé d'horreur à la vue de cette infernale machine qui est dans la pièce au-dessous. Je puis donc m'expliquer l'alarme que vous avez éprouvée à la moindre allusion faite à ces effroyables mystères.

— Oui, pendant quelques instants j'ai été comme paralysée d'effroi, répliqua la jeune fille, car quoique je ne devinasse pas à quoi servaient cette statue et cette machine, j'ai été convaincue qu'elles jouaient un rôle horrible dans quelque association secrète. Pendant que Cyprien et la vieille femme s'entretenaient à voix basse, j'ai rassemblée mes pensées et

mon énergie ; et poussée par quelque influence secrète, je suis descendue de ma chambre, j'ai sellé moi-même mon cheval, j'ai récompensé l'hôtesse des attentions qu'elle m'avait témoignées, et je suis partie sur le champ. Vous savez maintenant, seigneur chevalier, comment il se fait que vous me rencontrez à pareille heure, sur cette lande déserte.

— D'après ce que vous avez dit, observa Henri de Brabant, je crois comprendre que vous n'avez pas fait le choix d'un hôtel à Prague. L'auberge *Fauçon-d'Or*, où je suis descendu moi-même est tenu par un excellent homme nommé Tremplin, qui a une fille d'à peu près votre âge. Vous plairait-il que je vous recommandasse à ces braves gens?

— Pour cette nuit, du moins, répliqua Blanche, et je vous remercie des attentions dont je suis l'objet de la part de Votre Excellence.

— Cela n'en vaut véritablement pas la peine, dit le chevalier, car, rappelez-vous le service que vous venez de me rendre ; mais, ajouta-t-il, pressons un peu le pas de nos chevaux.

Une demi-heure après ils arrivèrent aux portes de la ville. Les sentinelles refusèrent d'abord de les laisser passer, mais à la vue de la bague que Henri de Brabant fit briller à leurs yeux, ils se rangèrent respectueusement et leur firent place.

Lorsqu'ils furent entrés au *Faucon d'Or*, le chevafit venir l'hôtesse, et lui confia Blanche. Il se retira dans son appartement ; mais en traversant la chambre destinée à Conrad et à Lionel, il remarqua que leurs lits étaient vides. Il se dit que probablement ils étaient sortis pour s'acquitter de la mission qu'il leur avait confiée quelques jours auparavant relativement à la princesse Élisabeth. Il se hâta de se coucher, mais son sommeil fut troublé par toute espèce de songes effrayants.

XXII.

UN COUP DE POIGNARD

Le lendemain, il était tard lorsque Henri de Brabant s'éveilla. Son premier soin fut de se rendre dans la chambre de ses pages, dont l'absence commençait à l'inquiéter, mais ils n'avaient pas reparu. Il se fit servir à déjeuner à la hâte, et appela l'hôtesse du *Faucon-d'Or* pour l'envoyer demander à Blanche s'il y avait un service qu'il put lui rendre. Mais, à sa grande surprise, il apprit qu'elle s'était levée de très-bonne heure, et qu'elle était sortie sans même dire qu'elle dût revenir.

Le chevalier était triste et abattu : jamais de sa vie il ne s'était senti l'âme si oppressée.

Ce fut donc le cœur gros qu'il traversa la ville et se dirigea, pour obéir au désir que lui avait exprimé Satanaïs, vers les bords du Moldau.

Le paysage était charmant de ce côté, et c'est là que venaient se promener les bons bourgeois de Prague, le dimanche et les jours de fête.

Il suivait depuis quelque temps le cours de la rivière, quand un cri d'angoisse frappa soudain ses oreilles, et aussitôt il aperçut une femme flottant au milieu du courant qui l'emportait. C'était Blanche !

La jeune fille l'avait vu, l'avait reconnu, et avait même tendu les bras vers lui.

Obéissant à l'impulsion généreuse de sa nature, le chevalier se jeta sans hésitation dans le fleuve. L'eau était profonde et rapide, mais il nagea d'un bras vigoureux. Au moment où il allait saisir Blanche par ses vêtements, elle s'enfonça brusquement

comme si elle eût été changée en un morceau de plomb. Elle reparut à quelque distance, plus bas, et jeta un cri qui retentit lugubrement.

Le chevalier redoubla d'efforts, et, les yeux fixés sur la jeune fille, fendit l'eau de toute la vigueur de ses bras nerveux. Enfin, il pût accrocher sa robe et l'éleva à la surface, la soutint inanimée, et en quelques secondes la déposa sur les bords fleuris du fleuve.

Pendant un moment il craignait que la vie ne se fût éteinte en elle, et ce fut avec une sorte de désespoir qu'il se pencha sur son visage blanc de la pâleur de la mort, et qu'il chercha les battements de son cœur, Néanmoins, il employa énergiquement tous les moyens propres à la ranimer : il tordit les tresses humides de sa chevelure, lui prit les mains, et les frotta fortement entre les siennes ; et au bout de quelques minutes, il eut la joie de voir les couleurs revenir à ses joues. Elle commença à respirer, et son sein se souleva faiblement d'abord. Elle ouvrit les yeux, et les fixa avec étonnement sur le chevalier, comme si elle n'avait pas conscience de ce qui lui était arrivé.

Mais, dès que Henri lui eut adressé quelques paroles pour la rassurer, que la mémoire lui revint, elle fixa sur lui un regard plein de reconnaissance.

A ce moment, on entendit le frôlement d'une robe dans un bosquet voisin ; Henri leva la tête et aperçut Œtna qui, droite et immobile, contemplait la scène qu'elle avait devant elle.

Son visage exprima d'abord la surprise et la joie ; mais, quand elle vit combien Blanche était belle et qu'elle comprit que le chevalier venait de lui sauver la vie en l'arrachant des flots, elle eut un moment de dépit et d'ennui.

Oui, Œtna était jalouse ; mais, honteuse d'avoir cédé, même un instant, à un pareil sentiment, elle se hâta d'adresser quelques bonnes paroles au chevalier ; puis, plaçant à ses lèvres un petit sifflet d'ivoire et en tira un son aigu.

Aussitôt il se fit un grand mouvement au milieu du bosquet, et, en moins d'une minute, apparurent Linda et Béatrice, suivies de deux guerriers Taborites.

— Jeune filles, dit OEtna, je vous confie cette jeune femme, qui paraît-il, vient d'échapper à la mort; et vous, mes bons amis, continua-t-elle en se tournant vers les soldats, veuillez conduire le chevalier Henri de Brabant à votre tente où vous lui procurerez les vêtements dont il a besoin. Seigneur chevalier, ajouta-t-elle de façon à n'être entendu que de Henri, je vous attendrai ici, si vous voulez bien m'accorder quelques instants d'entretien.

— Madame, répondit Henri de Brabant, je suis venu tout exprès pour recevoir vos ordres.

— Je vous remercie, seigneur chevalier, répondit OEtna en baissant la voix.

Durant ce temps, Linda et Béatrice avaient aidé Blanche à se relever; et celle-ci, soutenue par les deux jeunes filles put marcher sans trop de peine. Henri de Brabant fit signe aux soldats de le précéder, et OEtna se trouva seule sur le bord de la rivière.

Après avoir fait deux cents pas environ au milieu de bosquets verdoyants, Henri de Brabant et Blanche arrivèrent à un espace découvert où les arbres avaient été abattus pour faire place à une demi-douzaine de tentes que l'on avait plantées là, et au milieu desquelles s'élevait un pavillon de belle apparence. C'est dans ce pavillon que Linda et Béatrice conduisirent Blanche, tandis que le chevalier suivit ses guides dans l'une des tentes.

Les deux jeunes suivantes rendirent à la jeune fille tous les soins que réclamait sa position. Elles l'aidèrent à ôter ses vêtements tout dégouttant d'eau, et lui en donnèrent d'autres; puis la firent coucher sur un lit où elle ne tarda pas à s'endormir.

L'officier commandant le poste taborite ne se montra pas moins empressé à l'égard de Henri de Bra-

bant ; il lui témoigna les plus grands respects et lui offrit tout ce qu'il avait de mieux dans sa garde-robe.

Dès qu'il eût échangé ses habits pour d'autres qui, s'ils n'étaient pas aussi élégants que les siens avaient du moins l'avantage d'être secs, le chevalier se hâta de demander des nouvelles de Blanche ; et, apprenant qu'elle était tout à fait hors de danger il remercia les Taborites de la bonté qu'ils avaient eue pour lui, et alla rejoindre Œtna sur le bord de la Moldau.

Durant ce temps, la sœur de Satanaïs se promenait à pas lents, le long de la rivière, les yeux fixés sur la terre, l'air préoccupé. Son voile rejeté en arrière, laissait voir sa chevelure blonde à laquelle le soleil donnait des reflets d'or.

Mais, malgré son éclat et sa beauté merveilleuse, Œtna n'était pas heureuse. Son air, avons-nous dit, était rêveur, sa démarche lente et même triste, et son visage avait une expression frappante de mélancolie.

Tout à coup, une vieille femme sortit du bosquet et quoiqu'elle n'eut rien de bien terrible, son aspect produisit sur Œtna un reflet étrange et saisissant.

— Démon ! que viens-tu faire ici ? s'écria-t-elle les yeux enflammés et en s'approchant de la vieille femme qui se plaça droit devant elle.

— Mariette, veux-tu revenir avec moi vers ceux qui sont prêts à t'accueillir et à oublier le passé ? demanda celle-ci.

— Misérable ! comment oses-tu m'adresser une pareille question ! s'écria Œtna dont le sein se gonfla sous les émotions qui l'agitaient. Peux-tu croire que je retournerai jamais vivante dans cette maison ?

— Je ne parle pas de l'asile d'où tu t'es enfuie, Mariette, dit la vieille femme en l'interrompant, mais de la maison blanche où, *quand tinte la cloche d'argent, à minuit*...

— Assez ! Pas une parole de plus, je te le défends !

s'écria Œtna avec une fureur qui semblait la jeter hors d'elle-même.

— Mariette, je t'avertis que ta colère et tes grands airs ne m'intimident pas, dit la vieille femme : cela ne m'empêchera pas de te donner le conseil, tandis qu'il en est encore temps, d'abandonner la cause de ces damnés Taborites, quitte-les, te dis-je, et reviens à ceux qui t'accueilleront avec joie. Autrement, Mariette, ajouta la vieille dont la figure, naturellement insignifiante, prit soudain une expression lugubre, autrement attends-toi à subir tôt ou tard le sort que tu auras mérité, et sache bien que la statue de bronze réclamera sa victime !

— Infâme et misérable, je défie tes menaces ! cria Œtna qui tremblait de fureur et d'exaspération. Écoutez, Marthe, continua-t-elle avec plus de calme, sans ce serment que j'ai fait en présence de ces témoins d'un autre monde, j'aurais déjà révélé à Zitzka ces secrets dont la connaissance ne lui laisserait pas un instant de repos avant qu'il n'eut anéanti votre association, qu'il n'eut rasé les habitations qu'elle possède, et infligé un châtiment terrible à ceux qui.....

— Oui, tu es liée par ce serment, Mariette ! cria la vieille d'un ton provocateur.

— Prends garde de m'insulter, Marthe ! dit Œtna, le visage enflammé par la rage : car si j'ai juré de garder le silence, je n'ai pas juré d'épargner mes ennemis !

— Et si tu me traites comme une ennemie, répliqua la vieille femme, qu'est-ce qui m'empêcherait de faire de même ?

— Tu ne comprends pas ? répéta Marthe.

Puis, jetant un regard rapide autour d'elle, et croyant que le lieu et l'occasion étaient favorables pour l'exécution du projet qu'elle nourrissait depuis la veille, elle tira soudain une dague de dessous sa robe, et s'écria :

— Tu vas m'accompagner tout de suite où il me plaira de te conduire, Mariette, ou la mort.....

Mais la sentence s'arrêta court sur ses lèvres, Œtna tira des plis de sa robe flottante un poignard long et mince, et le plongea dans la poitrine de Marthe !

Celle-ci tomba sans un soupir, sans une convulsion, et bientôt ne fut plus qu'un cadavre.

Ce fut en ce moment que Henri de Brabant, après avoir quitté les soldats taborites, arriva sur la scène ; mais il recula d'horreur devant la conviction qu'Œtna venait de commettre un meurtre.

— Seigneur chevalier, ne me jugez pas plus sévèrement que je ne mérite, s'écria-t-elle vivement d'un ton triste et suppliant. Cette femme me menaçait, voyez la dague qu'elle tient à la main, elle m'aurait tuée si je ne l'avais prévenue.

— Ah ! elle vous menaçait ? dit Henri, heureux de trouver une circonstance atténuante au meurtre dont il était témoin : car il répugnait à sa nature généreuse de croire qu'une femme dont la beauté était si angélique, avait pu se changer ainsi soudainement en un démon.

— Voyez la dague qu'elle tient à la main, vous dis-je ! s'écria Œtna. Voyez, même dans la mort, elle la serre entre ses griffes, tant était grande, sa haine contre moi, tant elle avait soif de mon sang !

— Hélas ! dit le chevalier en regardant la jeune femme avec un air de compassion infinie, triste est votre destinée qui vous a fait commettre une pareille action. En toute justice, vous n'êtes pas à blâmer ; mais n'est-ce pas assez que l'homme verse le sang, sans que les mains délicates d'une femme se chargent encore d'une pareille besogne !

— Est-il possible que ce que j'ai fait me rendre haïssable à vos yeux ? demanda Œtna en s'approchant si près du chevalier que le souffle de sa respiration effleura ses joues, et en posant ses doigts sur sa main.

— Vous haïr ! non, je ne vous hais pas ; par égard pour votre sœur, sinon pour vous-même, je dois vous respecter, vous admirer, et même vous aimer comme

si j'étais votre frère. Mais plût à Dieu que ce qui est ne fût pas arrivé !

— Oh ! je suis malheureuse, malheureuse ! s'écria Œtna en fondant en larmes. Je vois que je vous fais horreur, que c'est seulement par générosité, par pitié que vous m'adressez de bonnes paroles.

— Cessez ces lamentations, dit le chevalier en l'interrompant. Vous me jugez mal ; je ne vous hais pas... Mon Dieu ! non, mais je vous plains ! Je déplore la destinée qui vous a fait commettre cette action.

— Et vous m'aimez, toujours comme une sœur ?

— Sans doute, répondit le chevalier ; je n'ai point oublié la promesse que je vous ai faite un jour que nous nous promenions en compagnie de Zitzka, dans les jardins du palais.

— Et si c'était ma sœur qui eût fait cela ? dit Œtna en le regardant d'un air suppliant.

— Quelle étrange question m'adressez-vous là ? répliqua le chevalier, qui fut frappé, encore une fois, de la ressemblance qu'elle avait avec Satanaïs, au point qu'il aurait juré que c'était elle, si elle n'avait eu les cheveux blonds.

— Etrange en quoi ? demanda Œtna. Je vous prie de me répondre sérieusement. Satanaïs vous aurait-elle fait horreur si c'était sa main qui eût tenu ce poignard ?

— Œtna, dit Henri de Brabant, je plaindrais celle qui aurait commis ce meurtre, que ce fût vous ou Satanaïs. Mais ne parlons plus de cela, n'y pensons plus, s'il est possible. Regardez ! ainsi disparaît la preuve de votre crime.

Et il poussa le cadavre dans le fleuve.

— A présent, madame, continua le chevalier, dites-moi en quoi et comment je puis vous servir. Dans quelques jours je serai forcé de quitter Prague, et de retourner à Vienne.

— A Vienne ! répéta Œtna. Oh ! si j'osais !

Elle s'arrêta subitement, et baissa les yeux avec une modeste confusion.

— Parlez librement et franchement, dit Henri. J'ai promis à votre sœur de faire de mon mieux pour vous êtes agréable. Ne voulez-vous donc pas me regarder comme un frère ? ne pouvez-vous donc pas me croire capable de vous traiter avec les délicates attentions dues à une sœur ?

Oh ! comment vous exprimer ma reconnaissance ? s'écria Œtna dont la figure s'illumina de joie. Mais, à tout événement, je parlerai avec franchise. Sachez donc que moi-même j'ai le désir de me rendre à Vienne en compagnie des deux jeunes filles que ma sœur m'a laissées.

— Vous permettrez, alors, que nous vous servions d'escorte, moi et mes pages ? dit le chevalier. Il faut que je parte dans six jours au plus tard. Sâtanaïs vous en a sans doute parlé, ajouta-t-il.

— Oui, je sais tout, murmura Œtna en se détournant brusquement, et en se couvrant la figure de ses mains. Mon Dieu ! continua-t-elle, si je pouvais vous dire la vérité à présent, tout de suite ! Mais non... non... je suis folle d'y songer : pas encore, c'est impossible ! à Vienne, peut-être.

Quelle vérité avait-elle à révéler ? Quel étrange mystère avait-elle à lui apprendre ? Quel secret aurait-elle voulu lui faire connaître tout de suite ? Henri de Brabant n'osait l'interroger.

— Ne pensez plus à ce que je viens de vous dire, reprit-elle, en s'éveillant de la rêverie où elle était tombée : ou plutôt attendez patiemment que vienne le temps où je pourrai vous révéler un mystère qui vous frappera d'étonnement, et qui, cependant, vous expliquera bien des choses qui vous ont étonné déjà, qui vous étonnent maintenant, et qui vous étonneront, laissez-moi vous dire que j'accepte avec reconnaissance et plaisir l'offre que vous me faites de m'escorter jusqu'à Vienne. Le sixième jour à partir d'aujourd'hui, je vous répondrai, au lever du soleil, à la porte de la ville, sur la grande route qui va à la frontière d'Autriche. Et maintenant, avant de vous dire adieu, qui est la jeune femme à qui vous

avez sauvé la vie, à supposer qu'elle vous soit connue, afin que je sache avec quel degré d'attention je dois la traiter ? Il est probable qu'après l'accident dont elle vient d'être victime, elle restera deux ou trois jours avec moi.

— Elle est fille adoptive de dignes paysans qui habitent dans une forêt, près du château de Rotenberg, répliqua Henri de Brabant ; et quoiqu'elle soit d'humble origine, autant que je sache, elle mériterait par son intelligence, sa beauté et sa vertu, d'habiter un palais. Elle est digne de toutes les attentions et de tous les soins que vous daignerez avoir pour elle.

— Vous en parlez avec une bien grande ferveur, dit Œtna, qui ne put dissimuler une certaine vexation.

— Pas plus grande qu'elle ne mérite, répondit Henri, de façon à faire comprendre à Œtna que sa jalousie ne lui avait point échappé. La nuit dernière, je suis tombé sous mon cheval, et j'aurais pu mourir étouffé, si cette jeune femme n'était passée par là, et ne m'avait porté secours. Vous concevez maintenant combien je suis son obligé, et combien je vous serai reconnaissant des bontés que vous lui témoignerez.

— Avez-vous pu me supposer des sentiments si peu généreux ! exclama Œtna en rougissant, et en devinant qu'il avait lu dans son âme.

— Non, je vous crois trop noble pour avoir de pareilles petitesses, répondit le chevalier. Puis, lui prenant la main, il la pressa cordialement, en disant : Adieu, Œtna, adieu, et à d'aujourd'hui en six jours.

— Adieu, murmura-t-elle en lui jetant un regard pénétrant.

Ils se séparèrent, l'un pour rentrer dans la ville, et l'autre pour regagner son pavillon.

Mais quelle idée occupait l'esprit de chacun ? L'assassinat de la vieille Marthe.

Œtna aurait donné tout ce qu'elle possédait au

monde pour que cet événement n'eût pas eu lieu, ou du moins pour que Henri de Brabant n'en eût pas connaissance ; tandis que de son côté, le chevalier aurait voulu pour beaucoup qu'Œtna n'eût pas une pareille tache au front.

Néanmoins, la sœur de Satanaïs ne se désespéra pas, et, plus d'une fois, en traversant les bosquets, elle répéta avec une joie étrange : " *Oui, je réussirai, oui, j'arriverai à mon but !* "

XXIII.

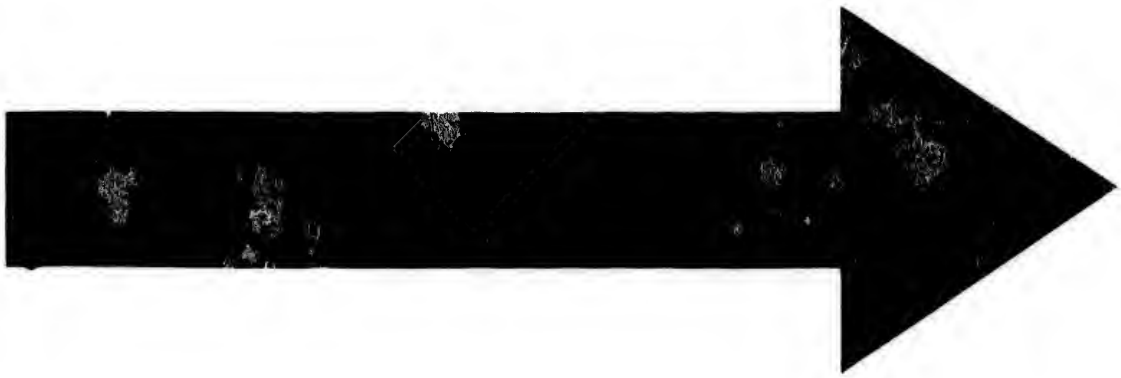
CE QUI ÉTAIT ADVENU DES DEUX PAGES DE HENRI DE BRABANT.

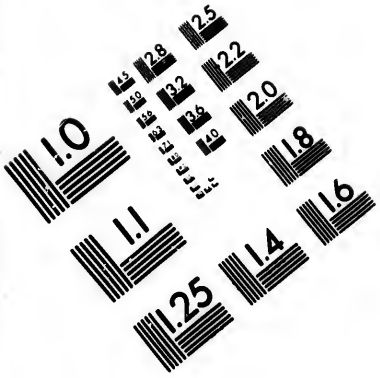
Nous avons fait entendre dans le chapitre précédent que Henri de Brabant avait confié une mission à ses deux pages, Lionel et Conrad. Il les avait, en effet, chargés de découvrir, s'il était possible, l'asile de la princesse Elizabeth, en Bohême.

Les deux pages s'étaient d'abord consultés, et s'étaient informés s'il existait quelque part un portrait de la princesse, afin d'aller le voir, pour être ensuite en état de la reconnaître s'ils la rencontraient, fût-ce même sous un déguisement et sous un faux nom. Maître Tremplin leur assura qu'il existait bien certainement un portrait de cette jeune personne, dans le palais, du temps du roi son père; mais y était-il toujours, voilà ce qu'il ne pouvait dire.

Lionel et Conrad ne reculaient devant une difficulté que quand elle était insurmontable. Une nuit donc, ils s'introduisirent dans l'ancienne demeure du roi en brisant le carreau d'une fenêtre; et, munis d'une lumière, ils errèrent de chambre en chambre à la recherche du portrait. Ils croyaient avoir inspecté toutes les pièces, et ils allaient se retirer désespérés, lorsqu'ils se trouvèrent, sans s'en douter, dans une petite chambre à coucher qui leur avait échappé jusqu'alors.

Et là, que virent-ils?..... le portrait que l'aubergiste du *Fauçon-d'Or* leur avait minutieusement dépeint. D'ailleurs, le nom de la princesse était écrit





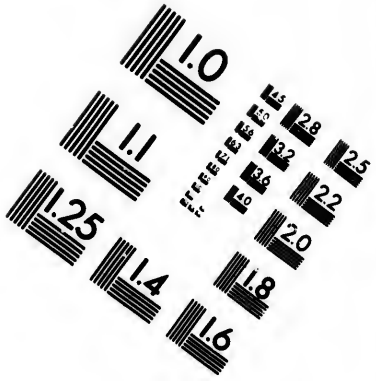
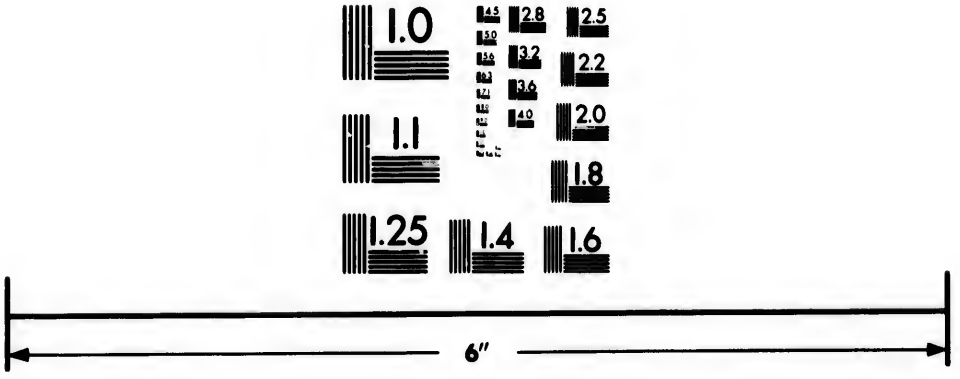


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

au bas de la toile, au milieu d'un blason, ils ne pouvaient donc avoir aucun doute.

C'était un grand pas de fait ; mais comment découvrir sa retraite ?

D'après ce que leur avait dit leur maître, ils avaient des motifs de penser qu'elle pouvait bien être dans la résidence de la baronne Hamelin, à la Maison Blanche, mais une difficulté se présenta : comment pénétrer dans cette demeure fermée à tous les étrangers.

Pendant plusieurs jours ils errèrent dans les environs de la ville, songeant à mille expédients plus impraticables les uns que les autres. Enfin, le soir du 15 août, ils se promenaient sur les remparts de Prague, du côté de la porte du Sud, lorsqu'ils rencontrèrent une vieille femme qui suivait la même direction qu'eux. Ils se rangèrent respectueusement pour la laisser passer, et elle leur rendit le salut avec un air de bonne humeur qui enhardit nos jeunes pages. Une idée soudaine vint à l'esprit de Lionel.

— Voilà un bien beau temps, madame, dit-il à la vieille femme, et les environs de la ville paraissent encore plus charmants à la clarté de la lune qu'en plein jour.

— Vous n'êtes donc pas de Prague ? demanda la vieille en les regardant de côté.

— Non, répondit Conrad ; mais nous sommes ici depuis plusieurs jours.

— Et peut-on savoir quelles affaires vous ont amenés dans la capitale de la Bohême, demanda la dame qui paraissait être très-causeuse, et si vous comptez y rester encore longtemps ?

— Nous ne sommes pas nos maîtres, répliqua Conrad, en évitant de répondre à la première question. Il n'est pas probable, cependant que notre séjour se prolonge plus d'une semaine ou deux. Cela dépend du temps que les seigneurs prendront à régler les affaires qui ont nécessité leur réunion.

— Ah ! exclama la vieille femme, si je vous com

prends bien, que vous êtes attachés à la personne de l'un de ces hauts et puissants chefs qui vont décider de notre avenir.

— Oui, répondit Conrad, nous sommes pages du chevalier Henri de Brabant.

— L'envoyé du duc d'Autriche ! s'écria vivement la dame.

Puis, changeant subitement de ton, elle ajouta d'un air indifférent en apparence :

— Et vous profitez de vos instants de loisir pour vous promener, c'est tout naturel.

— Notre intention était d'aller jusqu'au château de la baronne Hamelin, dit Lionel, mais il est trop tard et nous remettons ce projet à demain.

Cette phrase excita vivement l'attention de la dame, qui se garda bien toutefois, d'en rien laisser paraître.

Et que vouliez-vous aller faire chez la baronne Hamelin ? demanda-t-elle ; vous ignorez sans doute que ne franchit pas qui veut le seuil de sa demeure.

— Nous savons qu'il est difficile d'être admis chez elle, répliqua Lionel ; mais nous espérons que, nous présentant de la part de notre illustre maître.....

— Sans doute, c'est une considération ; la communication que vous avez à lui faire est-elle donc si importante.

— Très-importante, répondit Lionel, et nous ne pouvons en faire part qu'à elle même.

— Je suis attachée à la maison de la baronne, dit la vieille, et j'aurais pu me charger de votre commission.

— Impossible, répliqua le page ; mais si vous voulez nous permettre de vous accompagner, nous vous aurons la plus grande obligation.

La dame réfléchit quelques minutes, et dit ensuite :

— J'y consens ; mais, je vous en avertis, mes jeunes amis, si vous n'étiez guidés que par des motifs de curiosité, prenez garde à vous, car votre châtiment serait terrible.

Lionel et Conrad s'étaient jetés un peu à la légère dans cette aventure, mais ils ne voulurent pas reculer. Ils savaient que leur maître avait témoigné le désir d'aller présenter ses hommages à la baronne, et ils espéraient, dans tous les cas, pouvoir se tirer d'affaire en alléguant qu'ils étaient venus de la part du chevalier demander quand il pourrait avoir l'honneur d'être reçu.

Quant à la vieille, elle avait, pour céder au désir des pages, des motifs que l'on connaîtra par la suite.

Au bout d'une longue marche, ils arrivèrent devant un superbe édifice dont toutes les fenêtres étaient brillamment éclairées. Une large porte s'ouvrit, et ils pénétrèrent dans une vaste cour carrée. Plusieurs pages magnifiquement vêtus sortirent du vestibule, et sur un signe de la vieille femme, les conduisirent par un escalier de marbre qu'ornaient des vases immenses remplis des fleurs les plus rares et qu'éclairaient des lampes que des statues d'albâtre soutenaient dans leurs mains.

Ils passèrent ensuite dans une superbe antichambre qui avait cela de remarquable, qu'en haut était une niche en forme de dôme, où il y avait une cloche d'argent. Sur un signe du page, Lionel et Conrad s'assirent sur une ottomane, et attendirent là plus d'une demi-heure.

Tout à coup, la cloche tinta au-dessus de leur tête ; au même moment une porte à deux battants s'ouvrit dans l'antichambre, et le même page, qui leur avait servi de guide les invita à rentrer.

Il serait impossible de donner une idée de la splendeur de l'appartement sur le seuil duquel Lionel et Conrad restèrent éblouis. D'innombrables lampes ombragées par des verres pourpres répandaient partout des flots de lumière rose. Des draperies frangées d'or ; des vases magnifiques de porcelaine ; des flacons et des coupes en or poli, des plats artistement disposés sur une longue table, tout cela combiné produisit sur les deux pages un effet qui paralysa, un instant, leurs facultés.

Le nombre des personnes que contenait ce salon était d'au moins quarante, tant hommes que femmes et tout le monde était paré comme pour une fête.

Lionel et Conrad distinguèrent au milieu de la foule une femme que, aux sourires qu'elle distribuait à chacun, aux attentions dont elle était l'objet ils devinèrent être la reine de la maison.

Elle pouvait avoir quarante ans, mais elle avait encore toute la fraîcheur de la jeunesse ; elle était magnifiquement belle ; chacun de ses mouvements avait un charme particulier, et elle semblait commander le respect et l'attention.

En parcourant le cercle des autres femmes, les deux pages aperçurent une autre personne dont la vue les fit soudainement tressaillir, car elle ressemblait admirablement au portrait qu'ils avaient gravé dans leur esprit. C'était une jeune fille d'une beauté ravissante, avec des yeux bleus, des cheveux bruns et une taille de nymphe. Elle portait une robe de velours rouge, et tenait à la main un éventail fait de plumes d'oiseaux des tropiques. Elle était assise sur un ottomane. Mais il y avait sur son visage une expression indescriptible de tristesse et de langueur.

C'était la princesse Elizabeth : Lionel et Conrad en eurent la conviction.

La maîtresse de la maison, dont nous avons tout à l'heure esquissé le portrait, aperçut, en ce moment les deux pages, et tout en s'avançant vers eux, leur fit signe d'approcher.

— Soyez les bienvenus, messieurs, leur dit-elle d'une voix si pleine de bonté et de cordialité qu'ils se sentirent soudainement rassurés. Ma fidèle Marthe m'a dit qui vous êtes, et de la part de qui vous venez, j'espère que vous voudrez bien prendre part à notre fête ?..... Dans un instant nous causerons de choses sérieuses.

D'autres soins réclamèrent sa présence, et elle les quitta. Ils s'armèrent donc de courage, et résolurent d'aller jusqu'au bout de leur entreprise, sans s'ar-

rêter à mesurer les périls dont ils ignoraient, la véritable nature.

Profitant de l'instant où les regards étaient portés dans une autre direction, Lionel s'approchant de l'endroit où était la princesse Elizabeth.

— Madame, lui dit-il en jetant un regard rapide autour de lui, et en s'assurant que d'autres ne pourraient l'entendre, j'ai un motif tout particulier en pénétrant dans cette maison. Mais je vous en prie n'ayez pas l'air surpris, faites comme si nous causions de choses indifférentes. C'est pour vous, à cause de vous, que je suis ici.

La princesse fixa sur lui un regard scrutateur, lut la franchise et la sincérité de son visage, et murmura.

— Qui êtes-vous ?

— Votre Altesse connaît-elle le nom de Henri de Brabant ? demanda le page, ou dois-je vous en désigner un plus grand ?

— L'Autriche n'a donc pas entièrement abandonné mes intérêts et ma cause, dit la princesse en l'interrompant, aussitôt qu'elle fut revenue de la surprise où l'avaient jetée les paroles de Lionel. Oui le nom de Henri de Brabant m'est connu. Son Excellence est venu me voir il y a trois semaines, de la part du duc d'Autriche. Mais je vous révèle des secrets sans savoir qui vous êtes, exclama-t-elle en s'arrêtant soudainement. Dites-moi d'abord, reprit-elle, comment avez-vous découvert ma prison ou plutôt mon *refuge*, se hâta-t-elle d'ajouter; et comment vous savez que je suis l'infortunée reine de Bohême ?

— Madame, murmura Lionel, quand j'aurai dit à Votre Altesse que je ne suis qu'un humble page au service de ce même Henri de Brabant.....

— Oh ! alors, j'ai confiance en vous, dit la princesse en l'interrompant, car votre digne maître m'a témoigné la plus profonde sympathie. Que vous proposez-vous ? demanda-t-elle avec une fiévreuse impatience.

— Vous emmener hors d'ici, madame, et vous placer sous la protection de l'Autriche, répondit Lionel d'un ton solennel.

— Oh ! Ciel, quelle reconnaissance je vous aurais murmura Elizabeth dont les yeux brillèrent de joie Mais comment échapper...comment sortir d'ici ?

— Ni moi ni mon ami n'avons de projets déterminés, répliqua le page ; nous ne pouvons mettre à la disposition de Votre Excellence que notre bonne volonté, notre fidélité et nos épées. C'est à vous de commander et à nous d'obéir.

— En ce cas, il n'y a pas un moment à perdre ! dit Elizabeth qui tremblait d'émotion. Dans dix minutes on soupera, ajouta-t-elle ; à présent nous pouvons passer inaperçus par l'antichambre. Venez.....

— Calmez-vous, murmura Lionel d'un ton suppliant, en se levant de dessus l'ottomane où il s'était assis, et en offrant le bras à la princesse. La moindre imprudence nous perdrait ?

— Ne craignez rien, répondit Elisabeth. Je joue trop gros jeu pour ne pas être prudente. Votre ami nous suit ? demanda-t-elle en se dirigeant vers la porte, appuyée sur le bras de Lionel.

— Oui, répondit le page, en s'assurant que son camarade était derrière lui. Mais Votre Altesse est-elle sûre du moyen qu'elle a choisi ?

— Je sais qu'il y a un passage souterrain qui nous conduira probablement à la liberté ; mais si nous rencontrions des obstacles.....

— Nous avons nos épées, ajouta Lionel d'un ton résolu.

Ils étaient alors arrivés dans l'antichambre où Conrad les rejoignit. Tout en ayant l'air d'admirer la cloche d'argent suspendue sur leurs têtes, ils s'assurèrent que chacun dans le salon était trop occupé pour observer leurs mouvements.

Ils s'avancèrent tout doucement vers l'escalier de marbre, descendirent les degrés et atteignirent le vestibule où, par hasard, il se trouva n'y avoir personne en ce moment.

— Jusque-là tout va bien, observa la princesse ; mais c'est à présent que commencent les difficultés et le danger !

Tout en parlant elle ouvrit une porte petite, mais massive, située juste sous l'escalier ; et une suite de marches en pierres apparut à la lueur de la lampe placée dans le vestibule.

La princesse et les deux pages s'engagèrent résolûment dans cet escalier, et refermèrent la porte derrière eux. Au bas des marches, ils trouvèrent une lampe posée dans une niche. Conrad la prit et précéda la princesse et Lionel.

Mais à peine avaient-ils fait douze à quinze pas dans le souterrain, qu'une lumière brilla tout à coup à distance, des exclamations de surprise et de colère frappèrent leurs oreilles et quelques secondes après des hommes dont la figure était couverte d'un masque noir se précipitèrent sur la princesse et ses compagnons de fuite.

Au même instant, Cyprien une torche à la main apparut sur la scène et cria à ses hommes :

— Ne les tuez pas, mais arrêtez-les ; ce seront de nouvelles victimes pour la statue de bronze et le baiser de la Vierge !

XXIV

LIONEL ET CONRAD ONT GRANDEMENT RAISON DE SE CROIRE PERDUS.

A cette soudaine apparition de Cyprien et de ses sbires, la princesse Elizabeth jeta un cri perçant, et joignit les mains avec désespoir. Lionel tira vite son épée du fourreau, et Conrad laissant tomber la lampe, imita son exemple. Mais toute résistance était vaine, et ils furent immédiatement désarmés. On les enveloppa, malgré leurs efforts, dans de longues robes, et on les entraîna rapidement le long du souterrain, tandis que d'autres reconduisaient la princesse dans l'habitation d'où elle avait ainsi essayé de fuir.

Les adversaires de Lionel et de Conrad ne prononcèrent pas un mot. Après avoir marché longtemps, après bien des portes ouvertes et fermées, ils traversèrent un vaste vestibule, et puis se trouvèrent en plein air. Là, ils s'arrêtèrent un instant, et une voix, qui était celle de Cyprien, cria d'un ton d'autorité : amenez les chevaux !

Lionel et Conrad furent placés en selle, attachés comme l'avait été Henri de Brabant dans une précédente circonstance ; on abaissa sur leurs yeux le capuchon de leurs robes, et l'on partit au trot.

On s'imaginera sans peine que les réflexions que firent les deux pages n'étaient pas des plus agréables. Quoiqu'ils n'eussent jamais vu la statue de bronze du château de Rotenberg, et qu'ils ne soupçonnassent même pas son existence, ils étaient agités d'une terreur vague, indéfinie.

Le soir, l'on s'arrêta à une auberge située sur le

bord de la route, où l'on passa la nuit. Il en fut de même le lendemain ; seulement, le troisième jour, on débarrassa Lionel et Conrad de leurs capuchons ; et alors, ils purent échanger entre eux un regard d'alarme et de tristesse. Mais ils n'eurent pas même la satisfaction de se faire part de leurs cruels pressentiments, car on ne les laissa pas un moment seuls ensemble.

Le troisième jour, après une heure de marche, ils arrivèrent à un bois qu'ils reconnurent comme étant celui où était campé Zitzka, lorsque leur maître était venu le voir ; et ils soupirèrent au souvenir de Linda et de Béatrice qu'ils avaient vues là pour la première fois.

On continua la route en silence, comme toujours, et en moins d'une demi-heure on atteignit un point où le chemin était coupé par une sinuosité de la Moldau, qui prend sa source dans le sud de la Bohême, et coule vers le nord. L'on traversait là la rivière sur un pont de bois, et les bords du fleuve étaient inclinés de façon que les chevaux pouvaient approcher pour boire.

La troupe fit halte dans ce but. Mais soudain le cheval de Cyprien donna des signes évidents de crainte, et son maître aurait été infailliblement désarçonné s'il n'eût été aussi excellent cavalier. L'on chercha ce qui avait pu l'effrayer, et tous aperçurent le cadavre d'une femme arrêté au milieu des herbes.

Les pages détournèrent la tête ; mais les sbires de Cyprien s'approchèrent du cadavre. Tout d'un coup une exclamation d'horreur s'échappa de leurs lèvres, et tous simultanément s'écrièrent : " C'est Marthe ! "

Immédiatement Cyprien mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et s'approcha du corps que l'on avait attiré sur le bord du fleuve. Les traits étaient encore très-reconnaissables ; et d'ailleurs, les vêtements ne permettaient pas d'avoir le moindre doute sur l'identité.

— A-t-elle été victime d'un accident ? murmura Cyprien d'un air rêveur. Puis, rappelant ses souvenirs, il ajouta : C'est seulement quelques heures avant l'incident qui a fait tomber ces jeunes gens entre mes mains, que j'ai vu Marthe à l'auberge, près de la lande.

— Par le Ciel ! elle a reçu un mauvais coup, cria celui des hommes qui avait attiré le cadavre ; et se baissant, il arracha le poignard qui était resté plongé dans la poitrine.

Cyprien prit machinalement la dague ; mais, tandis qu'il en examinait la lame longue et flexible, son visage changea soudainement et révéla un malaise véritable. Puis, il réfléchit profondément ; et, sortant ensuite brusquement de sa rêverie, il serra le poignard dans sa poche.

— Cet accident, dit-il après une pause et en indiquant le cadavre, cet accident me force à changer mes plans. Il faut que je retourne sans délai à Prague ; car, si Mariette s'avisait de prendre l'offensive, nos amis de là-bas pourraient courir du danger. Ainsi donc, mes fidèles, continuez votre voyage, ajouta-t-il en s'adressant à ses hommes ; et que tout se passe précisément comme si j'étais là.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton particulier, et ses sbires lui répondirent par un regard prouvant qu'ils le comprenaient et qu'ils étaient prêts à lui obéir.

Cyprien se disposait à remonter à cheval, lorsque Lionel lui dit vivement : — Vous plairait-il de m'accorder quelques instants d'entretien ?

— Pourquoi ? demanda Cyprien, froidement et en regardant le page d'un air défiant.

— Si je pouvais parler ouvertement, je ne demanderais pas à vous entretenir à part, répondit le page en indiquant les hommes armés.

— Arrière, vous autres ! cria Cyprien à ses hommes.

Lui, Lionel et Conrad, se trouvèrent alors seuls ensemble.

— Parlez, et soyez bref, dit Cyprien.

— J'ignore, reprit Lionel à voix basse, quel sort nous est destiné, à mon ami et à moi ; mais les paroles que vous nous avez adressées avaient quelque chose de si menaçant que nous sommes préparés au pire. Je voudrais, cependant, vous prier de bien réfléchir avant de vous porter aux extrémités à notre égard ; et cela, non pas seulement pour *nous*, mais aussi dans *votre intérêt* ; car celui dont nous sommes les serviteurs ne manquerait pas de venger notre mort d'une terrible façon.

— Vous faites allusion à l'homme qui se fait appeler Henri de Brabant ! exclama Cyprien en fixant sur Lionel un regard plein de colère. Cette menace ne te servira pas, jeune homme, et je ne me laisserai pas intimider, car, vois-tu, j'en sais sur ton maître plus que tu ne penses.

— Ah ! vous le connaissez ! s'écrièrent simultanément Conrad et Lionel.

— Oui, je sais que c'est un imposteur, répliqua Cyprien. Après s'être emparé, j'ignore comment, d'une lettre que j'ai adresée il y a quelque temps à Son Altesse souveraine le duc d'Autriche, il s'est servi de ce document pour obtenir ma confiance dans l'intention d'en abuser. Puis, au moyen de fausses lettres de créance, il a voulu se faire passer pour le représentant du duc. Mais, heureusement, il a été démasqué dans l'assemblée.

— Impossible ! exclama Lionel rouge d'indignation.

— Vous ne savez ce que vous dites ! fit Conrad.

— Insolents ! s'écria Cyprien. Mais écoutez, ajouta-t-il plus doucement, et je vais vous convaincre que je connais bien votre maître. Lorsqu'il est arrivé à Prague, il était porteur d'une lettre de Rodolphe de Rotenberg, qui avertissait son père de se défier de ce Henri de Brabant. Le comte dépêcha secrètement un messager à Vienne, avec ordre de prendre tous les renseignements possibles sur ce prétendu chevalier.

— Et ces renseignements... exclama Lionel.

— Le nom de Henri de Brabant est inconnu à la cour d'Autriche. C'est tout simplement un imposteur, comme je l'ai dit ; et sans Zitzka, dont il est sans doute l'espion, il aurait été une des victimes de la statue de bronze.

— Je ne puis vous affirmer qu'une chose, répliqua Lionel, c'est qu'il n'y a pas dans toute la chrétienté un homme plus noble et plus grand que notre illustre maître.

— Des faits sont plus forts que des paroles, s'écria Cyprien. Est-ce que votre présence dans la maison où réside la princesse Elizabeth n'était pas une preuve de plus de sa duplicité ?

— Oh ! s'écria Lionel en laissant tomber les rênes sur le cou de son cheval et en joignant les mains, si je vous révélais une vérité presque incroyable, n'auriez-vous pas pitié de mon camarade et de moi ? D'ailleurs, je sais que si, pour sauver notre vie, nous vous faisions connaître ce secret, dont l'importance est si grande, notre maître nous pardonnerait car il est bon, généreux ; et, si peu que nous soyons, Conrad et moi, il ne permettrait pas qu'on fît tomber un cheveu de notre tête.

— Que voulez-vous dire ? Parlez ! dit Cyprien en regardant le jeune page avec étonnement et curiosité. Mais prenez garde, ajouta-t-il aussitôt, prenez garde de vous jouer de moi, car vous ne savez pas de quel pouvoir je suis armé !

— Non, non, je ne plaisante pas ! cria Lionel. Mais ce secret, je ne puis vous le dire que tout bas, à l'oreille.

— Ils n'entendront pas d'où ils sont, dit Cyprien en s'approchant de Lionel, qui se tenait penché sur sa selle.

— Plus près, plus près encore, dit le page : car la révélation que je puis vous faire ne saurait être confiée même à la brise. En un mot, Henri de Brabant...

Et le jeune homme acheva sa phrase dans une sorte de soupir.

— Ah ! par le Ciel ! je comprends tout ! s'écria Cyprien avec un tressaillement soudain. Oui, tout est clair et intelligible maintenant. Fou que j'étais de ne pas soupçonner la vérité ?

— A présent, pouvons nous compter sur votre générosité ? demanda Lionel.

Mais Cyprien eut l'air de ne pas entendre. Il ferma les yeux et réfléchit profondément sur les découvertes qu'il venait de faire. Enfin, comme s'il eût été frappé d'une idée soudaine, il leva la tête et s'adressa aux deux pages : — Vous avez été initiés au mystère de cette maison où vous avez trouvé la princesse Elizabeth ? demanda-t-il.

— Nous ne savons rien, absolument rien ! répondit Lionel.

— Et moi, je vous dis que vous en connaissez trop, et je ne veux pas vous laisser la tentation de raconter à votre maître ce que vous avez vu.

En achevant ces paroles, il fit signe aux hommes armés d'approcher. Ceux-ci obéirent et entourèrent Lionel et Conrad. Cyprien sauta alors sur son cheval ; il donna rapidement des instructions au chef des sbires, et partit ensuite au galop dans la direction de Prague.

Toute cette dernière scène s'était passée en moins d'une minute, et ce fut avec épouvante que Lionel et Conrad reconnurent que la révélation qu'ils avaient faite, au lieu d'être pour eux un talisman, n'avait fait que confirmer leur ennemi dans ses projets de vengeance.

Il échangèrent entre eux un regard désespéré et se remirent en marche au milieu de leur escorte, tournant le dos à la direction que Cyprien avait prise

En très-peu de temps, ils atteignirent le carrefour où Henri de Brabant avait rencontré M. Cyprien comme nous l'avons raconté dans l'un des premiers chapitres de cette histoire. Mais la petite chapelle n'existait plus. Elle avait été détruite par les hordes qui parcouraient la campagne.

Il était environ six heures du soir lorsqu'ils arrivèrent en vue du château de Rotenberg, dont les jeunes pages reconnurent instantanément les tours. Le chef de la troupe prit alors par un chemin de traverse, qui les conduisit, à travers champs, jusque derrière la forteresse ; et en moins d'un quart d'heure, ils atteignirent cette partie de la forêt à laquelle nous avons si souvent fait allusion, et qui s'étendait jusqu'à l'aile droite du château.

Les cavaliers passèrent au milieu des verdures, et se dirigèrent vers une petite chapelle qui, grâce à sa solitude, avait échappé aux regards des dévastateurs.

Là, ils firent halte, attachèrent leurs chevaux au milieu des arbres, et firent descendre les deux pages L'un des sbires partit dans la direction de la porte du château. Son absence dura près d'une demi-heure ; et quand il revint, il était accompagné d'un vieillard que Lionel et Conrad reconnurent être l'intendant Hubert.

Le regard que ce dernier jeta sur eux leur prouva qu'il les reconnaissait aussi ; et les deux pages crurent remarquer sur son visage une expression de compassion. Dans tous les cas, elle s'effaça instantanément ; et les malheureux enfants sentirent leur cœur manquer quand ils virent l'intendant s'entretenir avec animation avec le chef de la troupe.

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles Lionel et Conrad souffrirent une véritable torture causée par l'anxiété, Hubert s'approcha d'eux et leur dit :

— Il faut vous laisser lier, jeunes gens, avant de m'accompagner où je vais vous conduire ; mais je vous avertis que le moindre cri qui s'échapperait de votre bouche pour appeler au secours, serait le signal de votre mort.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton froid et sévère, mais en tremblant un peu, Hubert se détourna brusquement, et les sbires attachèrent Lionel et Conrad de façon à leur ôter tout pouvoir

de résister ou de s'échapper, mais en leur laissant la possibilité de marcher.

Quand ces dispositions furent prises, Hubert leva une trappe dans le plancher de la petite chapelle, et un escalier en pierre apparut.

Jamais, jamais il ne s'était présenté dans la vie de Lionel et Conrad un moment pareil à celui où on leur commanda de suivre Hubert dans ce souterrain. Cette statue de bronze, qu'on leur avait dit devoir être l'instrument de leur supplice, se dressa devant leur imagination et les glaça de terreur.

Il faisait encore grand jour sur la terre, et les rayons du soleil couchant venaient illuminer les bords de l'escalier au fond duquel il n'y avait que ténèbres épaisses. Hubert passa le premier, alluma une lampe qu'il prit dans une niche, et suivit la pente inclinée du souterrain. Lionel et Conrad venaient après lui, et deux hommes armés formaient l'arrière-garde.

Il régnait un profond silence, interrrompu seulement par les échos qu'éveillait le bruit des pas; mais à mesure qu'ils avançaient, Lionel et Conrad sentaient augmenter leur terreur. Le sang se glaçait dans leurs veines, et la fièvre faisait battre leurs tempes.

Au bout de quelques centaines de pas, le souterrain, qui avait été en pente, continua en droite ligne, puis monta graduellement et se termina à une petite porte que Hubert ouvrit au moyen d'une clef qu'il avait sur lui. Ils pénétrèrent alors dans une pièce qui, à la lueur de la lampe que portait l'intendant, fit aux deux pages l'effet d'une prison souterraine. La voûte en était basse, et les échos allaient se répercutant à distance avec un bruit sinistre.

Mais ils avaient à peine fait quelques pas, qu'ils aperçurent toutes sortes d'objets blancs et noirs, et ils reconnurent qu'ils étaient au milieu de tombeaux de marbre.

Au bout de l'allée principale, une autre porte

s'ouvrit, et l'on entra dans la chambre des terribles machines. Lionel et Conrad frémirent d'horreur à la vue de ces instruments suspendus au-dessus de leurs têtes, et dont cependant ils ne pouvaient s'expliquer l'usage.

Mais Hubert leur fit signe d'avancer, et ils traversèrent rapidement la pièce où se trouvaient sur une table des outils, des cruches des bouteilles, etc.

Hubert ouvrit une troisième porte, et Lionel et Conrad aperçurent se dessinant au milieu de l'obscurité, une forme colossale : c'était la statue de bronze ! Ils voulurent s'arrêter pour contempler cette image qu'ils croyaient être celle de la Vierge : mais les hommes armés les poussèrent en avant et les forcèrent à suivre Hubert dans une petite chambre circulaire où un bloc de granit servait de prie-Dieu devant un crucifix placé dans une niche.

— Agenouillez-vous, jeunes hommes, agenouillez-vous ! dit le vieil intendant d'un ton solennel : agenouillez-vous et faites votre paix avec le ciel, car dans quelques minutes vous n'existerez plus !

A moitié paralysés de terreur, les deux pages obéirent machinalement ; ils s'agenouillèrent sur le bloc de granit, et s'efforcèrent de prier.

Mais leur langue s'attacha à leur palais desséché. Soudain une cloche sonna dans le lointain, et au bout de quelques instants une porte s'ouvrit du côté opposé à celui par où Lionel et Conrad étaient entrés dans la chambre circulaire.

Le bruit de la cloche avait tiré les pages de leur stupéfaction ; et en entendant la porte s'ouvrir, ils tournèrent la tête avec le pressentiment qu'ils allaient voir apparaître de nouvelles horreurs.

Ils ne s'étaient pas trompés. Du fond d'un corridor auquel communiquait cette porte, ils virent s'avancer trois personnages de haute taille, complétement enveloppés dans des robes noires dont les capuchons étaient rabattus sur leur visage.

— Pourquoi nous appelle-t-on ? demanda celui qui marchait en avant des autres, d'une voix sépulcrale.

— Pour infliger la vengeance de la statue de bronze et le baiser de la Vierge ! répsndit Hubert d'un ton solennel.

Lionel et Conrad n'en entendirent pas d'avantage frappés d'une indicible terreur, ils s'affaissèrent sur eux-mêmes et tombèrent lourdement sur le pavé.

XXV

L'INTENDANT ET LES HOMMES NOIRS

Lorsque Lionel et Conrad reprirent connaissance, ils se trouvèrent soutenus dans les bras des trois hommes enveloppés de robes noires, et reconnurent qu'ils étaient toujours dans la chambre circulaire. Hubert, sa lampe à la main, les regardait avec une expression difficile à définir.

D'un côté se tenaient les deux hommes armés qui les avaient suivis dans les souterrains du château : de l'autre était le crucifix dans la niche.

L'un des personnages à la robe noire tenait à la main une petite fiole ; et, d'un certain goût qui leur restait dans la bouche, les pages comprenaient qu'on s'était servi d'un fluide puissant pour les rappeler à la vie. On les avait en outre débarrassés de leurs liens, et il leur sembla qu'on avait usé à leur égard d'un raffinement de cruauté, afin de les mettre plus en état de souffrir.

Ils se dressèrent sur leurs pieds, pour se dégager des bras des hommes noirs dont l'aspect funéraire ajoutait à leur frayeur, et se jettèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassèrent tendrement et se dirent un éternel adieu à travers les sanglots.

— C'est indigne de nous, dit enfin Lionel en retrouvant soudainement du courage : sachons du moins mourir en chrétiens.

— N'y a-t-il donc aucun moyen d'émouvoir votre cœur ? murmura Conrad en adressant à Hubert un regard suppliant.

— La compassion est un sentiment inconnu ici,

dit l'un des hommes noirs, d'une voix qui semblait sortir des entrailles de la terre.

— Conrad, adieu ! encore une fois adieu ! murmura Lionel après une pause d'une minute environ, durant laquelle chacun, au milieu du plus profond silence, était resté immobile comme une statue.

— Adieu Lionel, cher Lionel, adieu ! répliqua Conrad en se jetant au cou de son ami et en pleurant amèrement.

— Courage, Conrad ; courage, mon frère ! exclama Lionel en cherchant à lui donner de l'energie. Dieu nous vengera tôt ou tard, car il ne permettra pas que l'iniquité demeure impunie.

— Oh ! si seulement nous pouvions envoyer une dernière parole, ou un souvenir, à notre cher et bien aimé maître, cria Conrad en se dégageant des bras de son ami, et aussi à ces jeunes filles dont l'image est gravée dans nos cœurs.

— Linda et Béatrice ne connaitront jamais notre sort, Conrad, répliqua Lionel en l'interrompant : et il vaut mieux, beaucoup mieux, qu'il en soit ainsi !

— Le temps passe, jeunes gens, dit Hubert d'une voix basse et même tremblante ; et, encore une fois, je vous invite à recommander votre âme à Dieu.

Les pages se serrèrent les mains, échangèrent un regard d'encouragement et de consolation, et puis tombèrent devant le crucifix de pierre.

— A présent, vous pouvez vous retirer, mes bons amis, observa Hubert en s'adressant aux deux hommes armés : nous pourrons nous passer de votre concours ; ces jeunes gens sont entre les mains des serviteurs jurés de la statue de bronze, et vous savez que les hommes d'épée ne doivent pas être témoins de la cérémonie du baiser de la Vierge !

— C'est vrai, mon digne Hubert, répondit l'un des sbires de Cyprien. Nous connaissons notre devoir, et nous serions déjà partis, si ces petits messieurs ne s'étaient pas évanouis. La curiosité nous a fait rester.

— Vous pourrez faire votre rapport d'usage à

votre maître, mes bons amis, dit Hubert, en les interrompant avec une impatience visible.

— Oui, nous lui donnerons l'assurance que nous avons remis les prisonniers, à vous et aux exécuteurs, observa le bravo. Mais où est la lampe, pour que nous puissions nous guider dans les souterrains? quoique nous les ayons traversés bien souvent, il nous serait impossible de nous y reconnaître dans l'obscurité.

— Je vais vous conduire jusque dans la chambre des machines, et là je vous procurerai une autre lumière.

En parlant ainsi, Hubert sortit de la chambre circulaire, suivi par les deux hommes armés, et aussi par les regards des deux jeunes pages : car la porte de communication avec la chambre de la statue était ouverte, et une espèce de fascination poussait ces malheureux à plonger les yeux dans cet appartement où les rayons de la lampe se reflétaient sur la colossale image.

Une seconde après, la lumière disparut, et le silence et l'obscurité régnèrent dans la chapelle. Lionel et Conrad se trouvaient seuls avec les trois exécuteurs!

Les pensées les plus effrayantes se présentèrent alors à l'esprit des pauvres enfants; leur sang se glaça dans leurs veines, et leurs cheveux se hérissèrent sur leur tête.

Toujours agenouillés sur la pierre de granit, et les mains enlacées, ils osaient à peine respirer. Leur imagination surexcitée évoqua mille horreurs: il leur sembla que les trois personnages enveloppés dans les robes noires s'avançaient lentement et sans bruit vers eux, qu'ils les entouraient, que leur nombre se multipliait, et qu'ils étendaient les bras pour les saisir. Ils se serrèrent davantage l'un contre l'autre, par un mouvement instinctif et ce qu'ils souffrirent est indicible, car l'illusion à laquelle ils étaient en proie était plus cruelle que la mort elle-même. Leurs tempes battaient violemment, et leur

visage était inondé d'une sueur froide. L'excès de la torture leur arracha un cri simultané, qui paraissait s'échapper du fond de leur âme.

Au même instant, un rayon de lumière produisit dans les ténèbres une sorte d'effet fantasmagorique, et Hubert reparut sur le seuil de la chambre, avec sa lampe.

Le vieillard tressaillit en entendant le cri poussé par les deux pages; il hâta le pas, et demanda vivement la cause de ces lamentations soudaines.

Lionel et Conrad, au son de cette voix, se redressèrent et jetèrent autour d'eux des regards effrayés; mais en voyant d'un côté l'intendant et de l'autre les trois personnages mystérieux, ils comprirent que leur imagination s'était égarée. Le soulagement soudain qu'ils éprouvèrent opéra en eux une telle réaction qu'ils chancelèrent contre le mur; puis, cédant à la plénitude de leurs sentiments, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent abondamment.

— Oh ! sûrement la mort ne peut plus avoir pour vous d'amertume ! exclama Conrad.

— La mort ! non... non, mes pauvres enfants ! dit le vieil Hubert avec émotion Vous avez été trop torturés déjà, et Dieu me pardonne d'avoir été obligé de vous faire si longtemps souffrir.

La joie et l'espérance produisent souvent des effets semblables à ceux du malheur : tremblants, n'osant à croire leurs oreilles, et craignant d'être victimes d'une nouvelle erreur de leurs sens, Lionel et Conrad demeurèrent immobiles, se soutenant réciproquement, et les yeux fixés sur l'intendant avec une anxiété inexprimable.

Mais la figure du vieillard avait une expression de bienveillance à laquelle on ne pouvait se tromper : on y lisait, en effet, un chagrin profond, de bonnes nouvelles pour le présent, et de l'espérance pour l'avenir. De grosses larmes même, oui de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Et ce qui était plus étonnant encore, les trois per-

sonnages mystérieux, tout à l'heure si sombres et si lugubres, se débarrassèrent de leurs manteaux ; et, au lieu de spectres, les deux pages virent trois hommes d'une quarantaine d'années, à l'air mélancolique, et qui n'avaient dans leur aspect rien de terrible. Ils avaient entre eux une ressemblance remarquable, et c'étaient de forts beaux hommes, en dépit de leurs figures pâles et creuses ; il était aisé de deviner qu'ils étaient frères.

Mais, ce qui se passait était-il une réalité, ou n'était-ce qu'une illusion ? Le vieil Hubert tira Lionel et Conrad de leur incertitude.

— Pardonnez-nous, jeunes gens, dit-il, pardonnez à moi et à mes compagnons ici présents de vous avoir fait endurer tant de tortures et d'angoisses ! Mais il était nécessaire de conserver certaines apparences devant les deux misérables qui étaient là tout à l'heure et qui sont les agents d'un pouvoir diabolique que vous connaîtrez plus tard.

— Mais la statue de bronze, demanda Lionel qui pouvait à peine en croire ses yeux et ses oreilles, est-ce donc une chose sans signification et une simple menace qui n'est jamais mise à exécution ?

— Hélas ! hélas ! plût à Dieu qu'il en fût comme vous dites ! exclama Hubert. Oh ! si ces murs pouvaient parler, quelles horribles histoires ils auraient à raconter.

Et le vieillard trembla sous l'influence des pensées qui se pressaient dans son cerveau.

— Je vois que ma question vous a fait du mal, dit Lionel en saisissant la main du vieillard et en la pressant cordialement, tandis que je devrais n'avoir à vous adresser que des paroles d'actions de grâce ! Mais dites-moi tout de suite que notre vie est à l'abri.

— Dieu me garde de toucher à un cheveu de votre tête ! cria Hubert profondément affecté.

— Non, ne craignez rien, ne redoutez de nous aucune violence, dirent simultanément les trois frères.

Alors Lionel et Conrad, ne doutant plus qu'ils étaient sauvés, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent de joie, comme ils avaient pleuré dans leur angoisse ; puis, dans leur délire, ils embrassèrent l'intendant et les trois frères, tour à tour, en les assurant de leur éternelle reconnaissance.

Quand leur excitation fut un peu calmée, Hubert leur dit :

— Mes jeunes amis, vous devez avoir assez de ce lieu horrible : suivez-moi, quoique je n'aie pas à vous conduire loin, ce sera, dans tous les cas, dans un lieu plus agréable que celui où vous avez passé par tant de tortures.

En parlant ainsi, le vieillard sortit, non par la porte conduisant dans la chambre de la statue, mais par celle qui lui faisait face. Cette dernière porte, comme on se le rappelle, communiquait avec un corridor voûté. Mais au lieu de s'engager dans le passage, Hubert pressa un ressort dans la partie du mur qui touchait à la chambre circulaire, et une masse de maçonnerie solide s'ouvrit pour livrer passage aux pages, aux trois frères et à l'intendant, puis se referma en s'adaptant si admirablement avec l'autre partie de la muraille, que l'œil le plus habile n'aurait pu découvrir qu'il y avait là un moyen de communication.

XXVI.

LA SOCIÉTÉ DES MORTS.

L'appartement sur lequel ouvrait la porte dont nous avons parlé à la fin du précédent chapitre, était haut et spacieux. Tout à fait à l'autre extrémité étaient trois ou quatre trous étroits, protégés à l'intérieur par des sortes de jalousies, qui, tout en laissant passer l'air, empêchaient que rien ne tombât dans la chambre, et qu'on pût voir du dehors ce qui s'y passait.

Trois lampes suspendues au plafond répandaient une lumière douce et égale.

Cette pièce était confortablement meublée, et disposée de façon à servir à beaucoup de monde. Une large table occupait le centre, et tout autour étaient placées au moins cinquante chaises. Des buffets étaient chargés de coupes, d'assiettes et de tous les articles nécessaires dans la tenue d'une maison.

Outre celle dont nous avons parlé, cet appartement avait huit portes, quatre d'un côté et quatre de l'autre. Mais en somme elles étaient toutes fermées au moment de l'entrée des deux pages, il leur fut impossible d'imaginer où elles conduisaient.

Hubert fit signe à Lionel et à Conrad de s'asseoir ; et les trois frères s'empressèrent de leur servir du vin, des fruits et du pain. Ils se retirèrent par l'une des portes que nous avons mentionnées, et les deux pages restèrent seuls avec l'intendant.

— Buvez un peu de vin, mes enfants, dit Hubert, et mangez. Je vous donnerai ensuite certaines explications qui vous prépareront à votre nouvelle existence.

Ces paroles produisirent un effet désagréable aux oreilles de Lionel et de Conrad, qui ne purent s'empêcher de tressaillir ; car l'idée leur vint que, s'ils avaient la vie sauve, leur liberté était encore en question.

— Mes amis, leur dit Hubert lorsqu'ils eurent goûté au vin, vos manières m'ont déjà convaincu que vous avez prévu en partie la destinée qui vous attend. Le fait est qu'on vous a sauvé la vie, mais c'est aux dépens de votre liberté. A partir de ce moment, vous resterez morts pour le monde, à moins qu'il n'arrive un jour heureux.

— Ah ! alors il y a de l'espérance même dans le nouveau malheur qui nous frappe ! exclama Lionel en prenant la main du vieillard.

— Parlez,... parlez ! s'écria Conrad. Sauvez-nous, s'il est possible, du désespoir. Vous dites que nous devons rester morts pour le monde à moins.....

— A moins qu'un évènement ne change la position des affaires, ajouta Hubert, au point d'annihiler le pouvoir de la statue de bronze et de vous rendre *vous et beaucoup d'autres*, à la vie et à la liberté.

— Et si un pareil événement n'arrivait pas ! demanda Conrad qui sentit ses forces défaillir.

— Alors, hélas ! vous passeriez ici le reste de votre existence, répondit Hubert d'un ton solennel.

— Comment ! en prison pour toute la vie ! exclama Conrad en bondissant sur ses pieds. Oh ! non, non : vous ne pourriez être cruel à ce point ; c'est impossible, impossible !

— Réfléchissez donc, mon bon monsieur, ajouta Lionel, nous sommes jeunes, nous avons des parents, des amis que nous aimons, que notre sort intéresse, et mille raisons qui nous rattachent à la vie.

— Mes pauvres enfants, votre douleur m'arrache des larmes, dit le vieillard d'une voix émue ; mais je ne puis vous donner de consolation. Réfléchissez, avant de me blâmer, et demandez-vous de quoi je

vous ai sauvés. Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez soupçonner à quelle mort hideuse une atroce tyrannie vous avait condamnés. Si vous vous en doutiez, vous vous jetteriez à mes pieds et vous m'adoreriez comme un sauveur. L'emprisonnement pour la vie, la séparation à jamais du monde que vous regretterez tant, tout cela n'est rien en comparaison du supplice effroyable auquel je vous ai soustraits. Rassemblez toutes les horreurs que votre imagination pourra concevoir, et vous aurez à peine une idée de la mort qui vous était destinée. En un mot, je vous ai sauvés de la statue de bronze !

— Mon Dieu ! vous me faites frémir, dit Conrad, les joues pâles et les lèvres tremblantes.

— Si je vous ai fait le tableau des tortures auxquelles vous avez échappé, reprit le vieil Hubert en donnant plus de fermeté à sa voix, c'est simplement pour vous faire paraître moins sombre la destinée qui vous attend. Car, qu'est-ce qu'un emprisonnement éternel, la perte de son père, de sa mère et de ses amis, la privation du soleil, des fleurs et des beautés de la nature, en comparaison du supplice qui devait être le vôtre ? Et, mes jeunes amis, pour que vous puissiez apprendre à apprécier la vie, même dans ce tombeau, et vous assurer de la vérité de mes paroles, je vais vous révéler et vous expliquer les horribles mystères de la statue de bronze et du baiser de la Vierge. Venez !

Hubert prit la lampe et retourna par la chambre circulaire, sous la sombre voûte où se dressait l'image colossale de la Vierge.

Dix minutes se passèrent ; et au bout de cette intervalle, les deux pages revinrent dans l'appartement pâles, hagards et en proie à une telle épouvante que leurs traits naturellement beaux, étaient presque hideux.

Ils ressemblaient à des cadavres galvanisés, et tremblaient d'horreur et d'effroi.

Replaçant vite la lampe sur la table, Hubert leur versa à chacun une coupe de vin qu'ils avalèrent.

La couleur revint alors lentement à leurs joues et à leurs lèvres, et ils perdirent peu à peu cet air qui leur donnait l'apparence d'idiots.

L'intendant aussi était pâle et agité ; et il s'écoula plusieurs minutes avant qu'aucun d'eux fut en état de parler.

— Grand Dieu ! murmura enfin Conrad, est-il possible que je sois éveillé, que ce ne soit pas un cauchemar.

— Hélas ! non, c'est une affreuse réalité, dit Lionel avec une extrême amertume ; et ce que Hubert nous a montré et dit est également une épouvantable vérité. Soyez beni, ô vous qui nous avez sauvé d'un aussi affreux trépas, s'écria-t-il en embrassant le vieillard, exemple qui fut suivi par Conrad. Dussions-nous vous servir jour et nuit, être vos esclaves jusqu'au moment où la main de la mort s'appesantira sur nous, nous ne nous acquitterions jamais de la dette de reconnaissance que nous avons aujourd'hui contractée avec vous.

— Oui, dit Conrad, nous devons nous estimer heureux de notre sort. Ne craignez donc pas que jamais des murmures s'échappent de nos lèvres ; ce sera le cœur comparativement content que nous entrerons dans cette association dont vous nous avez parlé, dans cette association composée de tous ceux que vous avez sauvés de la vengeance de la statue de bronze.

— Mais si parfois, nous avons l'air triste, dit Lionel, vous saurez, Hubert, que la cause en sera au regret de ne pouvoir informer notre maître et nos parents que nous vivons toujours, quoique condamnés probablement à ne jamais plus les revoir.

— Hélas ! mes jeunes amis, répliqua Hubert en l'interrompant, je vous ai déjà expliqué pourquoi il est impossible de vous permettre la moindre communication avec ceux que vous aimez et qui pleureront votre disparition. Vous devez rester morts au monde sous tous les rapports, morts pour tous excepté pour ceux que vous rencontrerez dans ces murs.

En ce moment une des portes lattérales s'ouvrit et les deux pages eurent un tressaillement d'effroi. Ils s'imaginèrent qu'ils allaient être soumis à de nouvelles horreurs en voyant paraître une grande femme, vêtue de blanc et pâle comme un cadavre.

— Vous voyez l'excellente dame, dont la bienveillance a sauvé tant de malheureux de la vengeance de la statue de bronze.

Lionel et Conrad regardèrent une seconde fois cette femme, dont ils avaient tout d'abord détourné les yeux en frissonnant. Ils reconnurent que, quoique très-pâle, elle conservait encore les traces d'une grande beauté, et que ces traits avaient une expression charmante de douceur et d'amabilité.

Sa robe, blanche comme la neige et qu'on prenait tout d'abord pour un linceuil, était de flanelle : et, dans toute sa personne régnait une dignité pleine de tristesse et de mélancolie.

— Mes enfants, dit la dame blanche d'une voix touchante, je ne vous dis pas que vous êtes les bienvenus ici, parceque cela ressemblerait à une moquerie. Mais je veux vous donner l'assurance que toute la bonté possible vous sera témoignée, oui, jusqu'à ce que la mort.... ou une heureuse délivrance.....

Elle s'arrêta, des soupirs l'empêchèrent de continuer; et les deux pages tombant à ses pieds, prirent ses mains pâles et amaigries, et les portèrent respectueusement à leurs lèvres.

— Madame, ne vous abandonnez pas au chagrin, dit Hubert d'un ton mêlée de vénération et de supplication : espérons que la mission dont est chargée cette jeune fille....

— Oh ! que ne puis-je partager votre confiance, mon fidèle ami ! dit la dame blanche en interrompant Hubert, en même temps qu'elle forçait les deux pages à se relever. Puis elle ajouta solennellement :

— Je sais bien que le ciel a souvent recours à ses serviteurs les plus humbles pour l'exécution de

ses merveilleux desseins ; et malgré des années d'affliction, j'ai encore en Dieu une foi si illimitée qu'il y a des moments où je me prends à espérer, des moments qui contrastent étrangement avec mes heures de tristesse et d'angoisses.

— Oh ! madame, ne parlez pas de chagrin et d'angoisses ! exclama Lionel avec passion ; parlez-nous plutôt d'espérance et d'avenir ! Il me semble déjà que vous êtes l'arbitre de nos destinées.

— Oui ! l'espérance est partout ! dit la dame blanche. Pour le marin que les flots vont engloutir, pour un malheureux qu'une avalanche va écraser dans sa chaumière, pour le voyageur qui va, dans les ténèbres se jeter dans le précipice, pour le criminel condamné à périr, oui, pour tous et chacun il y a de l'espérance ; et ce serait un blasphême, une impiété d'affirmer que pour nous il n'y en a plus !

Ni Hubert ni les pages n'eurent le temps de répliquer ; les quatre portes de ce côté de l'appartement faisant face à celle par où la dame était apparue s'ouvrirent et trente hommes en sortirent.

Ils étaient tous vêtus de noir ; jeunes et vieux avaient la figure creusée par le chagrin, mais à des dégrés différents. Tous paraissaient être pieusement résignés.

Ils s'avancèrent vers la dame blanche, et la saluèrent avec le plus profond respect. Elle leur présenta Conrad et Lionel, et sut trouver quelques paroles touchantes. Le plus âgé de la compagnie embrassa les deux pages, en leur témoignant la plus vive sympathie ; et, en se mêlant au groupe, ces derniers reconnurent les trois frères qui remplissaient le rôle d'exécuteurs.

Soudain les portes s'ouvrirent de l'autre côté de l'appartement, et dix-huit ou vingt femmes apparurent, vêtues de blanc comme celle qui semblait être leur reine.

Un repas abondant, mais simple, fut alors servi sur la table, à laquelle chacun s'assit à une place désignée d'avance.

Lionel et Conrad furent frappés de la façon admirable dont les convenances étaient observées, et ils écoutèrent avec admiration les conversations édifiantes qui occupèrent les convives pendant le repas.

XXVI

COMMENT BLANCHE ENTRA DANS LE CHATEAU DE PRAGUE

Nous devons maintenant retourner à Henri de Brabant que nous avons laissé au moment où il venait de prendre congé d'Œtna, après la mort de Marthe.

Le chevalier se dirigea lentement et tristement vers l'hôtel du *Faucon-d'Or*; et, tout en marchant il s'abandonna aux réflexions qui se pressaient dans son esprit.

D'abord, il déplora l'acte que Œtna avait été dans la nécessité de commettre, et il ne put se dissimuler que l'intérêt qu'elle lui avait jusque-là inspiré était grandement diminué. Puis, il ne put s'empêcher de faire une comparaison entre elle et Blanche, si simple, si belle, et pourtant si modeste. Il fut ainsi amené à se demander comment cette dernière était tombée dans la Moldau, et en se rappelant ce qu'elle lui avait dit de sa rencontre avec Cyprien, il demeura persuadé qu'on avait attenté à sa vie.

Tout à coup, l'orsqu'il était déjà en vue du *Faucon-d'Or*, le chevalier se rappela qu'il avait oublié, dans sa visite à Œtna, le point principal de sa visite qui était de la prévenir des menaces que Cyprien avait proférées contre elle. Cela lui était entièrement sorti de la mémoire, au milieu de la tragédie dont les bords de la Moldau avaient été le théâtre. Il eut la pensée de retourner sur ses pas, mais il lui répugnait maintenant de se retrouver en face de cette jeune femme.

L'idée vint au chevalier de lui faire arriver son

message par le chef des Taborites. Il se rendit au château de Prague, obtint une audience de Zitzka, lui communiqua mot pour mot la conversation que Blanche avait surprise entre Cyprien et Marthe, le soir précédent, puis, se retira sans avoir échangé une seule parole au sujet des affaires de la Bohême.

A peine le chevalier avait-il quitté le château, que Zitzka monta à cheval et se rendit au poste établi sur le bord du fleuve. Œtna se promenait à quelque distance de son pavillon, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle vit le chef taborite s'avancer vers elle.

Mais elle l'embrassa avec une cordialité affectueuse, et le guerrier mettant pied à terre, l'embrassa avec la tendre familiarité d'un père ou d'un frère.

Œtna prit le bras de Zitzka, et tout en marchant à l'ombre des arbres, ils causèrent à demi voix, pendant plus d'une demi-heure. Au bout de ce temps Zitzka remonta à cheval, et retourna à Prague. Et Œtna de son côté, donna l'ordre de lever immédiatement le camp, donnant pour raison qu'on lui avait préparé un appartement au château.

Durant ce temps, Blanche s'était éveillée du sommeil où elle était tombée après avoir été transportée dans le pavillon ; et, Œtna renvoyant ses suivantes s'assit sur sa couche, auprès d'elle. Aux questions qu'elle lui adressa, Blanche répondit qu'elle éprouvait encore une grande faiblesse et des éblouissements qui la rendaient incapable de marcher. Œtna lui donna alors l'assurance qu'on aurait pour elle tous les égards possibles, et lui annonça que certaines circonstances l'obligeaient à se retirer immédiatement au château de Prague.

A ces mots Blanche tressaillit et pâlit ; car n'était-ce pas au château que les trois seigneurs qu'elle avait mission de sauver étaient enfermés et n'était-ce pas dans cette forteresse qu'elle désirait pénétrer ? Et voilà qu'un accident ou la Providence lui en ouvrait les portes de la manière la plus imprévue.

OEtna observa la coudaine agitation de notre héroïne : mais supposant qu'elle avait pour cause l'idée d'entrer dans une sombre forteresse dont le nom et l'aspect évoquaient toutes sortes de souvenirs lugubres, elle s'empressa de la rassurer. E Blanche, comprenant qu'il était important pour elle de cacher ses émotions, afin de ne pas laisser deviner l'objet de sa mission à Prague, et résolue, par égard pour la dame blanche, à réussir ou à périr dans son entreprise, Blanche, disons-nous, parvint à se donner une contenance, tout en remerciant OEtna des soins qu'elle lui avait prodigués.

OEtna amena ensuite, par degrés, Blanche à lui raconter l'incident qui était arrivé à l'auberge, près de la lande ; mais Blanche, tout en faisant son récit, soupçonnait peu que cette Mariette à laquelle Cyprien et Marthe avaient fait allusion, n'était autre que la jeune fille assise, en ce moment à ses côtés, et elle n'observa pas non plus l'angoisse qui tortura celle-ci quand elle dit comment Cyprien avait rappelé à Marthe qu'elle était du nombre *des serviteurs jurés du tribunal de la statue de bronze.*

La conversation qu'elles eurent ensemble produisit un bon effet sur chacune d'elles. OEtna cessa d'être jalouse d'une jeune fille dont les manières étaient si simples, si modestes et si réservées, et de son côté, Blanche éprouva la plus profonde gratitude pour cette jeune femme qui la traitait avec tant de bonté et de cordialité.

Aussitôt après le coucher du soleil, Blanche, aidée de Linda et de Béatrice, prit place dans une litière qu'on avait préparée pour elle, tandis qu'OEtna, ayant un voile épais sur la figure, monta sur un cheval caparaçonné. Les deux suivantes eurent également chacune un cheval, et, escortées par le détachement taborite, elles se rendirent toutes directement au château.

La première nuit que Blanche dormit dans la forteresse, avec quelle émotion elle se rappela chaque détail de l'entrevue qu'elle avait eue, avec la dame

mystérieuse, dans les souterrains du château de Rotenberg, et chacune des paroles qu'elle ou le vieil intendant Hubert lui avaient dites dans cette mémorable circonstance !

« Il y a à sauver la vie à trois seigneurs, avait dit la dame Blanche, et le Ciel vous inspirera comment agir ! » Elle se persuada que Dieu était manifestement intervenu en sa faveur, et elle passa une partie de la nuit à le remercier de la protection qu'il lui avait accordée. Elle se rappela aussi ce que Hubert lui avait dit en la quittant, et un pressentiment qu'elle était, en effet, destinée à de grandes choses, prit racine dans son esprit.

Elle ne pensa pas seulement à la dame Blanche, ce soir-là ; son souvenir se reporta aussi vers ses parents adoptifs qui avaient tant pleuré en la bénissant lorsqu'elle était partie pour son grand voyage. Et puis, l'image de Henri de Brabant passa devant ses yeux.

Le chevalier, en effet, possédait toutes les qualités que notre héroïne avait prêtées en imagination à l'homme qu'elle aimerait : il était brave, il était généreux, il joignait à une noble franchise une beauté mâle.

Ce fut au milieu de réflexions de cette nature qu'elle s'endormit : mais quand elle s'éveilla, le lendemain, elle avait une très-forte fièvre, conséquence de la veille. Œtna s'empressa de faire venir les plus habiles médecins de l'armée taborite qui ordonnèrent de garder le lit jusqu'à ce que tout accès fût passé.

XXVII.

COMMENT HENRI DE BRABANT RENCONTRA LA BARONNE HAMELIN

Quatre jours s'écoulèrent, et les deux pages, Lionel et Conrad, ne rentrèrent point dans l'hôtel du *Faucon-d'Or*.

Les appréhensions du chevalier commencèrent dès lors à devenir sérieuses ; son anxiété était d'autant plus vive qu'il ne savait de quel côté diriger ses recherches, et qu'il était obligé de quitter Prague très-prochainement.

Il arrive souvent que c'est au moment où les perplexités, les embarras ou les difficultés sont à leur comble, qu'un rayon de lumière illumine les ténèbres de notre intelligence et nous montre le chemin à suivre. Il en fut ainsi avec le chevalier : l'ignorance où il était du sort de ses pages lui causait une véritable anxiété, lorsqu'une pensée soudaine, pareille à une inspiration, lui traversa l'esprit.

En se rappelant la conversation qu'il avait eue avec Tremplin, le premier soir de son arrivée à Prague, il réfléchit sur la légende qu'il lui avait racontée au sujet des trois frères Schwartz. Lui-même s'était trouvé, comme eux, à la merci de cavaliers masqués, qui lui avaient fait prendre la route conduisant à la frontière d'Autriche, et conséquemment passant près du château de Rotenberg.

Ce premier raisonnement le conduisit à un second. Quand les grilles de fer s'étaient refermées sur lui dans les souterrains de cette maison inconnue où habitait la princesse Elizabeth, Cyprien ne

l'avait-il pas menacé de la statue de bronze et du baiser de la Vierge! il était donc évident que ce Cyprien, qui était bien le même individu qui avait tant épouvanté Œtna dans la caverne près du camp des Taborites, il était évident, disons-nous, que ce Cyprien faisait partie de quelque tribunal secret dont il faisait exécuter les arrêts.

Et cette statue de bronze, le chevalier ne l'avait-il pas vue dans le château de Rotenberg, avec la hideuse machine qui se rattachait, sans qu'il sût comment, à cette colossale image? «Qui sait, se demanda Henri, si mon aventure, comme celle des frères, Schwartz, n'a pas commencé dans les murs mêmes de la Maison Blanche? Il se rappela l'étrange soupçon qui lui avait traversé l'esprit quand Blanche lui dit comment Cyprien avait vanté la charité et la bienveillance d'une certaine dame de sa connaissance, qui habitait le voisinage de Prague, et chez laquelle il avait proposé de la conduire. N'était-il pas probable que cette dame n'était autre que la baronne Hamelin? Tout ne se réunissait-il pas pour démontrer que c'était dans la Maison Blanche que Cyprien avait placé la princesse Elizabeth? Et n'était-il pas évident que la baronne était la complice ou la dupe de cet homme, et que son château servait de quartier général aux agents du tribunal de la statue de bronze.

En arrivant à ces conclusions, le chevalier frémit à l'idée que ses pages, dans leurs tentatives pour découvrir la princesse Elizabeth, ne fussent tombés dans les mains de quelques membres de ce tribunal.

Que faire? se demanda vingt fois Henri. Devait-il se rendre à la Maison Blanche, demander une entrevue à la baronne Hamelin, pénétrer de force jusqu'à elle, si elle lui refusait une audience, et puis se fier au hasard pour le reste? Ce plan n'était pas très-prudent, et cependant il n'en voyait pas d'autre.

C'est ici l'occasion de mentionner un incident que nous avions précédemment négligé, à cause de son peu d'importance. Trois ou quatre jours après l'arri-

vée du chevalier à Prague, il avait écrit à la baronne Hamelin pour lui demander la permission d'aller lui présenter ses hommages et quoiqué sa lettre fût conçue dans les termes les plus respectueux, et qu'il s'y dit le représentant du duc d'Autriche à l'assemblée des seigneurs, elle était restée sans réponse. Tremplin, lui-même, qui avait bien voulu se charger de la commission, ne put dissimuler la contrariété et l'indignation qu'il éprouvait en voyant une dame dont il avait tant fait l'éloge, traiter son hôte avec un tel sans-façon. Henri, pour expliquer cette conduite, se dit que certainement la baronne avait reculé devant l'idée de le recevoir dans cette maison où il avait déjà été amené par Cyprien, et qu'il ne pouvait manquer de reconnaître, et que dans cette situation, elle n'avait rien trouvé de mieux à faire que de laisser sa lettre sans réponse. S'il allait chercher l'entrevue qu'on lui refusait, n'était-il pas à craindre qu'il ne payât cher son audace, sans qu'il pût être utile à ses pages.

Tel était le dilemne dans lequel était placé le chevalier. Il était arrivé au cinquiéme jour, et les heures s'écoulaient les unes après les autres, sans qu'il se fût arrêté à aucun plan. Quoique déterminé à agir, il ne savait par où commencer ; la campagne était résolue, la difficulté était de l'ouvrir.

Le soleil brillait déjà à son zénith, et Henri sortait de l'hôtel du *Faucon-d'Or* avec la résolution désespérée de se rendre droit à la Maison Blanche, lorsqu'il fut arrêté par Tremplin qui flanait sur le seuil de son établissement.

— Veuillez excuser ma présomption, monseigneur, dit l'hôtelier, mais m'est avis que vous aimeriez à savoir qui est cette dame à l'air majestueux, qui tourne, en ce moment dans la rue conduisant au pont.

— Et qui est-elle ? demanda le chevalier qui eut comme un pressentiment.

— La boronne Hamelin, répondit Tremplin.

— Merci Dieu ! exclama Henri.

Et laissant là l'hôtelier tout étonné de la ferveur de son exclamation, il courut dans la même direction que la baronne.

Mais au bout de quelques minutes, il ralentit le pas, car il la vit traverser le pont jeté sur la Moldau. Deux suivantes marchaient derrière elle à une distance respectueuse.

— Est-il possible qu'une femme pareille puisse être associée aux misérables agents d'un tribunal secret ? se dit le chevalier.

Mais il n'eut pas le loisir de se demander quelle réponse il allait faire à cette question, car soudain un coup de vent emporta le voile de la baronne.

Le premier mouvement du chevalier fut de courir après, de le rattrapper et de le remettre à celle à qui il appartenait.

La baronne le reçut en rougissant, le remit sur sa tête : puis, le relevant aussitôt de dessus son visage, elle dit : — Puis-je savoir qui je dois remercier de cette attention et de cet acte de courtoisie ?

— Je m'appelle Louis de Hapsbourg, répondit promptement le chevalier secrètement charmé de voir, par la question qu'on lui adressait, qu'il était personnellement inconnu de la baronne. Puis, feignant d'ignorer qui elle était, il ajouta : — Puis-je de mon côté, demander le nom de la dame qui m'a honoré de ses remercîments pour un service de si peu d'importance ?

— Votre excellence n'est donc pas de ce pays ? dit la baronne en évitant de répondre et en jetant sur lui un regard scrutateur.

— Je suis arrivé à Prague il y a quelques jours seulement, répondit Henri, et...

— Et quand vous proposez-vous de partir ? demanda vivement la baronne en le regardant de nouveau avec grande attention.

— Demain, ou après-demain au plus tard, répondit le chevalier, dès que je me serai acquitté d'une mission importante dont m'a chargé l'empereur d'Allemagne auprès d'une illustre dame qui habite

dans ce voisinage. Mais pardon, s'écria-t-il vivement, je vous retiens debout au milieu d'un carrefour, tandis que mon devoir m'oblige à solliciter l'honneur de vous conduire jusqu'à votre habitation.

— Je demeure à quelque distance de Prague, seigneur chevalier, observa la baronne en rabaissant son voile et en se remettant à marcher lentement.

— Quelle que soit la distance, je serais heureux si vous me permettiez de vous accompagner, madame, répliqua promptement le chevalier.

La baronne ne répondit pas immédiatement : mais, hâtant le pas, elle se dirigea vers la porte sud de la ville. Au bout d'un certain temps, elle reprit la parole : — Vous devez, avez-vous dit, vous acquitter d'une mission importante auprès d'une dame qui habite dans ce voisinage ?... pourriez-vous me dire son nom ?

— Je ne vois à cela aucun inconvénient, madame, répondit Henri, puisque je n'ai que des nouvelles flatteuses à lui annoncer, et que vous, qui vivez près d'elle, vous devez connaître ses vertus dont le renom est venu jusqu'aux oreilles de l'Empereur. C'est la baronne Hamelin...

— Ah ! exclama la baronne sans témoigner d'autre surprise ; et peut-on savoir de quelle nature est la communication que vous avez à lui faire ?... Je vais justement à la Maison Blanche, et si...

— Je suis désolé, madame, de ne pouvoir vous satisfaire, mais, puisque vous vous rendez, en ce moment, chez la baronne Hamelin, si vous daigniez me permettre de vous y accompagner, je ne doute pas, puisque vous êtes son amie, qu'elle ne vous communique l'objet de la mission dont je suis chargé.

La baronne réfléchit un instant, et examina ensuite attentivement le chevalier : — Seul, dit-elle enfin, venez.

Arrivés aux portes de la ville, ils prirent à gauche,

jusqu'au petit cimetière que nous avons mentionné dans un précédent chapitre, et où ils trouvèrent des chevaux tout sellés. La baronne en choisit un pour elle, et en offrit un au chevalier; ses suivantes prirent les deux autres, et tous partirent au petit trot.

XXVIII.

COMMENT BLANCHE COMPTE S'ACQUITTER DE SA MISSION.

Laissons, pour le moment, Henri de Brabant, et retournons à Blanche : car c'était ce même soir où le chevalier avait rencontré la baronne Hamelin, que notre jeune héroïne, parfaitement remise de l'accident qui avait failli lui être si fatal, prit congé d'Œtna et de ses deux suivantes qui l'avaient comblée de tant d'attentions.

Elle dit adieu d'abord à Linda et à Béatrice : et puis elle se rendit dans la chambre d'Œtna, qui la fit asseoir quelques minutes, en lui disant : — Je voudrais vous parler sérieusement, Blanche, car je quitte Prague demain et j'aurais de la peine de savoir que je vous laisse seule et sans amis dans cette grande ville.

— Madame, répliqua Blanche, je ne trouve point de paroles pour exprimer la reconnaissance que je vous dois, non-seulement pour l'hospitalité que vous m'avez donnée, mais surtout pour la sympathie que vous m'avez témoignée.

— Alors, dites-moi, mon amie, car j'espère que vous me permettrez de vous appeler de ce nom, dit Œtna de sa voix métallique, dites-moi comment je puis vous être utile.

— Vous avez mis le comble à vos bontés pour moi, madame, répliqua Blanche, je ne vois pas quels services j'aurais à vous demander.

— Mais où comptez-vous aller, Blanche ? demanda Œtna. Ne croyez pas que ce soit de ma part esprit de curiosité ; je suis incapable de pareille petitesse ;

mon seul désir est de savoir si je puis vous être de quelque secours.

— Encore une fois, madame, merci, répondit Blanche ; mais, je le répète, je n'ai plus qu'à vous exprimer ma gratitude pour tout ce que vous avez fait pour moi.

— Je ne demande point votre confiance, Blanche à moins qu'il ne vous plaise de me l'accorder, répliqua Œtna. Mais je vous supplie, comme une amie de ne pas permettre qu'un sentiment d'orgueil ou de réserve vous empêche de vous adresser à moi si je puis vous aider. Avez-vous besoin d'or, Blanche ? Si oui, ma bourse est à votre disposition. Avez-vous besoin de conseil ? quoique plus jeune que vous, je suis votre aînée en fait d'expérience.

— Madame, je dois paraître peu polie en répondant "non" à chacune des généreuses propositions qui tombent de vos lèvres, dit Blanche d'un ton qui trahissait son émotion ; mais croyez que je dis la vérité que je vous assure que j'ai de l'or autant qu'il m'en faut, et que quant aux affaires qui m'ont amenée à Prague, j'ai toutes les instructions que je puis désirer.

— En ce cas, je ne vous fatiguerai plus de mes offres, dit Œtna en lui prenant la main et en la lui serrant chaleureusement. Néanmoins, il y a un conseil que je me permettrai de vous donner, ajouta-t-elle en devenant soudainement grave et sérieuse. Ce Cyprien que vous avez rencontré et qui m'est connu à moi sous un autre nom.....mais c'en est assez.....

— Vous êtes malade, madame ! s'écria Blanche en voyant qu'elle changeait de couleur et en remarquant le tremblement nerveux dont sa main était agitée.

— Non.... non... ce n'est rien, rien, dit Œtna en retrouvant sa présence d'esprit par un effort soudain et vigoureux. Mais je vous conseille, ma chère Blanche, d'éviter cet homme comme la peste, ajouta-t-elle avec une singulière énergie, et si des néces-

sités extraordinaires ou des circonstances plus puissantes que votre volonté vous jetaient de nouveau sur son chemin, faites le contraire de ce qu'il vous commandera. Et par dessus tout n'acceptez jamais l'hospitalité d'aucun des amis dont ils vous parlera.

— Je vous remercie, madame, dit Blanche, je vous remercie très-sincèrement du conseil que vous me donnez, et je le suivrai à la lettre. J'avais déjà bien des raisons de me défier de cet homme. Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il fait partie d'un tribunal aussi terrible que mystérieux, le tribunal de la statue de bronze.

— Ah ! que savez-vous de cette effroyable institution ? demanda Œtna en pâlissant soudainement.

— Rien, répondit Blanche qui craignit d'en avoir déjà trop dit, et se rappela la promesse qu'elle avait faite de ne rien révéler de ce qu'elle avait vu dans les souterrains du château de Rotenberg ; mais, ajouta-t-elle, le seul nom de ce tribunal cause une véritable épouvante.

— C'est vrai.. c'est vrai, observa Œtna : puis, pendant plusieurs minutes, elle demeura plongée dans une profonde et pénible rêverie.—Blanche, dit-elle enfin, en reprenant son sang-froid, vous ne négligerez pas le conseil que je vous ai donné, car mieux vaudrait pour vous être enlacée dans les replis d'un serpent que de tomber au pouvoir de cet homme que vous connaissez sous le nom de Cyprien. Et maintenant, mon amie puisque vous êtes déterminée à partir, je vais vous dire adieu.

En parlant ainsi, elle embrassa Blanche qui immédiatement après quitta le château.

Notre héroïne se rendit tout droit au *Faucon-d'Or*, où elle s'informa du chevalier de Brabant qu'elle désirait remercier. Mais elle apprit de Tremplin qu'il était sorti depuis déjà une heure ou deux, et qu'au reste son intention était de partir le lendemain pour retourner en Autriche.

Cette dernière nouvelle porta un coup au cœur de

la jeune fille, sans qu'elle sût pourquoi, et durant quelques minutes, elle resta silencieuse, dans une attitude rêveuse.

— Enfin, exclama-t-elle soudainement, j'espère que je pourrai voir le chevalier un instant avant son départ. Mais si des circonstances que je ne puis prévoir m'en empêchaient, voulez-vous lui dire monsieur Tremplin, que les prières de Blanche, la jeune paysanne, le suivront toujours, et que je n'oublierai jamais qu'il m'a sauvé la vie ?

Après avoir ainsi parlé, et sans attendre la réponse de l'hôtelier, et prendre le temps de lui dire ni où elle allait ni quand elle reviendrait, elle s'éloigna rapidement.

Il était neuf heures du soir ; mais l'on était au mois d'août, le ciel était clair, et la lune brillait d'un éclat magnifique.

Blanche se dirigea vers le pont, et descendant sur la rive où plusieurs bateaux étaient amarrés, elle accosta un vieillard qui était chargé de les garder. Tout d'abord il la refusa brutalement lorsqu'elle lui demanda de lui louer une barque pour quelques heures, et même il la regarda d'un air qui commença à l'alarmer. Mais quand elle lui eut glissé dans la main deux pièces d'or, il s'adoucit visiblement, et tout en mettant l'argent dans la pochette de cuir suspendue à sa ceinture, il murmura : — Les temps sont durs, et il est permis de n'être pas difficile sur les moyens de gagner sa vie.

Il détacha le plus léger de ses bateaux, aida la jeune fille à sauter dedans, et lui montra comment se servir des rames. Elle le remercia de sa bonté, et le pria de vouloir bien lui prêter une lampe et tout ce qu'il fallait pour l'allumer, en cas qu'elle eut besoin de lumière. Le vieillard ne fit aucune difficulté de lui procurer tout cela, car il ne vit dans cette aventure qu'une intrigue d'amour qui demandait du mystère et de la circonspection. Quand elle eut tout ce qui lui fallait, elle poussa le bateau dans le fleuve et le laissa descendre le courant.

Au bout d'un quart d'heure, Blanche arriva en face des tours et des murailles massives du château de Prague ; et poussant la petite barque contre le côté de la forteresse, elle atteignit bientôt l'entrée d'un canal voûté qui se détachait de la rivière et coulait par dessous l'édifice.

A la clarté argentée de la lune qui se jouait sur les eaux calmes de la rivière, succédait dans le canal, qui ressemblait à une caverne, une épaisse et complète obscurité.

Jamais les bateliers ne passaient devant la sombre entrée de ce canal, sans frissonner, ou sans se parler à voix basse ; car on disait que du temps des rois de Bohême, c'était là, dans les donjons du château, qu'on assassinait secrètement les personnages politiques ou autres qui contrariaient les prétentions de ces monarques ; on se racontait comment leurs cadavres étaient transportés secrètement la nuit, dans un bateau par ce sombre canal, et ensevelis dans les profondeurs silencieuses de cette rivière.

On prétendait encore que d'étranges soupirs et des bruits surnaturels se faisaient entendre dans cette partie de la Moldau, qui baignait les murs du château, et sous l'arche par où le canal pénétrait dans l'intérieur de la forteresse.

Mais sans se laisser effrayer par ces rumeurs dont elle avait entendu le récit, Blanche s'engagea intrépidement dans le canal ; et, allumant sa lampe qu'elle plaça à la tête du bateau, elle se laissa conduire par le courant, en se recommandant à la grâce de Dieu.

XXIX

LES PRISONNIERS DU CHATEAU DE PRAGUE

Blanche, animée d'un héroïque courage, debout dans le bateau, le guidait avec sa rame de façon à l'empêcher de se heurter contre les murailles, mais au bout d'une cinquantaine de pas, le courant allait se briser contre un large rocher avec une telle violence que la barque tourna presque sur elle-même et faillit sombrer. Mais elle manœuvra avec tant d'adresse qu'elle sortit heureusement de ce mauvais pas. Trois minutes après elle alla se heurter contre une grande barque qui était amarrée au bas d'un escalier de pierres.

Cet escalier qui s'élevait brusquement du fond de l'eau, terminait la partie souterraine du canal, ses marches supérieures disparaissaient dans l'obscurité Le bateau qui était là amarré était sans doute celui dont on se servait autrefois pour transporter les victimes dans la Moldau.

Apres avoir attaché sa barque à un anneau qui était enfoncé dans le mur, Blanche prit la lampe d'une main, et l'ombrageant soigneusement de l'autre, elle monta hardiment les dégrés La hauteur, comme nous l'avons fait entrevoir, était considérable, et les marches se rétrécissaient graduellement vers la partie supérieure. Enfin elle atteignit une grille qui était barrée en dedans : mais en passant sa main entre les barreaux, elle put après des efforts réitérés, tirer la barre que le temps et la pluie avaient rouillée.

Blanche poussa la grille qui s'ouvrit en grinçant sur ses gonds. Elle entra alors dans un passage

long, bas et étroit. Il y régnait un silence de mort, un silence que le bruit de ses pas parvenait à peine à rompre ; et la lumière de sa lampe paraissait être si faible qu'elle servait plutôt à lui faire voir l'épaisseur des ténèbres qui l'environnaient, qu'à l'éclairer. Au bout de ce corridor elle rencontra une autre grille qu'elle ouvrit de la même manière et avec les mêmes difficultés que la première : et puis, tout en avançant lentement et prudemment elle tint sa lampe élevée, afin de voir le mieux possible autour d'elle,

Mais tout à coup elle tressaillit, une exclamation de terreur s'échappa de ses lèvres, et ses traits devinrent aussi livides que ceux d'un cadavre, car elle avait cru apercevoir devant elle une multitude d'hommes armés. Mais elle réfléchit que ce qui l'avait ainsi effrayée n'était autre chose que des armures ; à peine toutefois commença-t-elle à se rassurer, qu'elle fut envahie par de nouvelles terreurs, car les objets qu'elle voyait semblaient s'agiter soudainement, quoique aucun ne bougeât de place. Tout cela était en effet que des ombres de la lampe, et c'est ce que Blanche ne tarda pas s'expliquer de suite.

Elle s'arrêta à contempler ces armures avec leurs visières baissées, leurs casques surmontés de plumets elle allait continuer son chemin lorsqu'une de ces panoplies, placée dans un coin, attira son attention par sa petitesse et la délicatesse de son travail ; à la ceinture était attachée une épée longue et mince, et qui paraissait être admirablement bien trempée.

Tout d'abord Blanche n'avait éprouvé qu'un sentiment de curiosité, mais insensiblement naquit dans son esprit une idée qui amena le sourire à ses lèvres puis la rougeur de l'héroïsme à ses joues. Elle fut ainsi amenée à faire cette réflexion que, sous ses vêtements de femme elle était exposée à bien des périls dont un homme ne serait pas menacé, et qu'ainsi elle agirait prudemment en empruntaut les habits de l'autre sexe. Elle savait, d'ailleurs, que

dans son entreprise elle allait bientôt rencontrer une sentinelle, et quoiqu'elle sût le mot de passe, il ne lui serait-il pas plus facile de détourner tous les soupçons en se donnant comme un envoyé de Zitzka qu'en se disant simplement une amie autorisée à visiter les trois prisonniers d'Etat.

Le temps était précieux et Blanche ne s'amusa pas à délibérer. Mais alors s'éleva chez elle la question de savoir si elle saurait bien adosser cette armure ; quelques moments d'examen la rassurèrent sur ce rapport, et plaçant la lampe sur une pierre, elle ôta bravement ses vêtements de dessus, et se couvrit de l'armure d'acier. A mesure qu'elle avançait dans sa tâche, la noble jeune fille sentait son courage s'exalter Enfin elle plaça le casque sur sa tête et ses mains dans les gantelets ; et en attachant son épée à sa ceinture, elle se dit qu'elle ne serait pas qu'un vain ornement si elle était réduite à s'en servir

Tenant la visière de son casque levée, Blanche reprit sa lampe et continua son chemin, sans craindre, à présent, que le bruit de ses pas éveillât les échos endormis.

Au bout de quelques minutes, elle atteignit une grille qui donnait sur une cour. Après s'être bien assurée de ce dernier fait, elle retourna dans la salle des armes où elle posa sa lampe à l'abri du vent ; et puis, revenant sur ses pas elle ouvrit la grille et passa dans la cour.

On arrivait d'habitude dans cette cour par une étroite allée pratiquée entre deux des tours et ayant issue sur la grande place du château : la sentinelle, que Blanche savait devoir tout à l'heure rencontrer, supposerait naturellement qu'elle était venue par le chemin ordinaire, et non par la voie secrète que nous connaissons.

La lune brillait dans cette cour, et ses rayons se réfléchissaient sur l'armure de Blanche ; mais elle s'arrêta, un moment, pour regarder les fenêtres qui étaient en haut de l'une des tours, et où brillaient

des lumières. Blanche se dit en soupirant : « Hélas ! la généreuse Œtna et ses deux suivantes se doutent peu de l'usage que je fais de l'hospitalité qu'elles m'ont si libéralement donnée. »

Au pied de la tour faisant face à celle où étaient situés les appartements d'Œtna, il y avait une porte basse pratiquée dans l'épaisseur du mur. Blanche frappa avec son gantelet contre le guichet qu'on abaissa immédiatement de l'intérieur. A la lueur d'une faible lumière, elle aperçut indistinctement un soldat dont la tête était couverte d'un masque.

— Ouvrez, cria Blanche en grossissant sa voix le plus possible.

— A qui dois-je ouvrir ? demanda la sentinelle chargée de la garde de la tour.

— A quelqu'un qui te donnera le mot de passe, mon ami, répondit promptement notre héroïne.

— Eh bien ! le mot de passe, quel est-il ? demanda le soldat.

— *Zitzka, le défenseur du peuple*, répliqua Blanche du même ton ferme et décidé.

Le Taborite ne prononça pas une syllabe de plus, mais se hâta de retirer la barre et de détacher la chaîne massive qui tomba en résonnant sur la dalle. La porte s'ouvrit alors, et Blanche pénétra dans une pièce basse, voûtée, qu'éclairait une lampe de fer suspendue au plafond.

— Quels ordres avez-vous à me donner, jeune page ? demanda la sentinelle, se trompant sur le sexe de Blanche : qui vous envoie, et que désirez-vous ?

— Je viens de la part du capitaine général, répondit la jeune fille sans hésitation, et je suis chargée d'un message que je dois remettre en particulier à chacun des trois prisonniers d'Etat.

— Montez cet escalier, mon joli page, dit le soldat en indiquant les marches qui partaient de l'une des extrémités de la pièce ; cette clef vous ouvrira la porte que vous rencontrerez en haut. Vous entrerez alors dans un corridor ; n'oubliez pas que les

trois premières portes à droite sont celles des appartements où sont enfermés les prisonniers. Je n'ai pas besoin de vous recommander de bien fermer les portes après vous : car si tous trois s'échappaient en même temps, nous aurions, vous et moi, fort à faire pour les retenir.

— N'ayez paspeur, mon ami, s'écria Blanche en prenant la clef que lui tendait la sentinelle.

Secrètement exaltée par le succès qui jusqu'alors avait favorisée son entreprise, l'intrépide jeune fille gravit les escaliers, qui étaient éclairés par une lampe de fer placée dans une niche ; et, après avoir ouvert la porte d'en haut, elle se trouva dans un corridor long mais étroit. De chaque côté de ce corridor il y avait six portes, en travers de chacune desquelles était une barre. On ne saurait imaginer rien de plus sombre que l'aspect de ce passage. L'idée vint naturellement à Blanche que si elle échouait dans sa tentative, elle serait inévitablement jetée elle-même dans l'une de ces cellules dont les portes grimaçaient devant elle, — à moins, se dit-elle, qu'il n'y eût quelque vertu souveraine dans la bague que la dame du souterrain de Rotenberg lui avait donnée, et qu'elle portait dans la petite bourse de velours suspendue à son cou, et cachée sous ses vêtements.

Blanche, sans s'apesantir longtemps sur ces réflexions, tira hardiment la barre de la première porte à sa droite, et entrant dans une chambre voûtée convenablement meublée, elle se trouva en présence d'un individu de haute taille, d'une tournure distinguée, et qui paraissait être encore au printemps de la vie.

Le prisonnier se leva de son siége et examina notre héroïne avec une curiosité mêlée d'anxiété : car prenant Blanche pour un page attaché à quelque haut personnage, il devait croire naturellement que sa visite à une pareille heure avait une cause importante. Mais l'air franc et ouvert de Blanche, son visage qui ne respirait que l'innocence de la

candeur le rassurèrent tout de suite, et il se dit qu'on n'aurait certainement pas choisi un tel messager pour lui apporter de funèbres nouvelles.

— Qui es-tu, mon enfant ? demanda-t-il en s'apercevant que Blanche n'était pas sans embarras pour lui expliquer sa présence.

— Un ami, répondit la jeune fille, très-bas, mais en essayant de donner à sa voix un accent mâle. Dites-moi à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Au marquis de Schomberg, mon enfant répondit le prisonnier. A présent, puis-je savoir à mon tour quel est celui qui semble prendre tant d'intérêt à mon sort, et comment vous avez pu arriver jusqu'à moi.

— Qui je suis, cela importe peu, monseigneur, répliqua vivement Blanche ; — mais je suis venue pour vous sauver, pour vous rendre à la liberté...

— Ah ! il est possible, en effet, que telles soient vos intentions, dit le marquis en l'interrompant ; mais il est possible aussi qu'il y ait là-dessous quelque petite trahison. Si vous êtes un ami, vous me pardonnerez mes soupçons, bien excusables, puisque vous me cachez votre nom.

— Eh bien..... appelez moi Angelo Gaspard, s'écria notre héroïne. Et maintenant, écoutez-moi, monseigneur, sans m'interrompre davantage. Il n'y a qu'un soldat taborite entre vous et la liberté, un homme seulement qu'il faudra terrasser et lier, sans autrement le maltraiter, ajouta-t-elle en appuyant sur ces derniers mots : à présent consentez-vous à me suivre hors de ce donjon ?

— Bien assurément, mon jeune ami, répondit le marquis dont le visage s'illumina de joie, car il lui était impossible de conserver davantage aucun soupçon. Pardonnez-moi si un moment...

— Nous n'avons point le temps, monseigneur, d'échanger des paroles de courtoisie, dit Blanche d'un ton ferme et respectueux tout à la fois. Il faut que j'aille maintenant préparer vos compagnons à l'idée de cette liberté que j'ai juré de vous rendre à tous trois.

En parlant ainsi, elle sortit et entra dans la pièce voisine, qui était occupée par le baron de Rotenberg, elle, l'humble paysanne qui avait osé entreprendre de le sauver. Mais elle le connaissait de vue, car elle n'avait pu vivre si longtemps dans le voisinage du château sans avoir rencontré fréquemment le fier possesseur de cette forteresse.

Elle expliqua l'objet de sa visite avec autant de précision qu'au marquis de Schomberg, et quand elle les eut réunis dans une même cellule, elle se rendit auprès du comte de Schonwald.

— Monseigneur, lui dit-elle, en s'avançant vers lui tout de suite et sans hésitation, car elle savait combien il était bon et généreux, monseigneur, je suis ici pour vous sauver, vous et vos compagnons.

— Qui êtes-vous, généreux enfant ? exclama le comte ; et comme la lumière de la lampe tombait sur Blanche, il examina ses traits avec une attention qui prouvait qu'ils ne lui étaient pas inconnus. Certainement, continua-t-il, je vous ai déjà vu, et cependant je ne puis me rappeler ni où ni quand.

— Je ne sache pas que Votre Excellence m'ait jamais vu, observa Blanche, en ayant beaucoup de peine à triompher de la confusion qui menaçait de la trahir : mais, ajouta-telle, ma sœur m'a souvent parlé de la bonté que Votre Excellence témoigne à ses parents adoptifs.

— Quoi ! est-il possible que Blanche Gaspard soit votre sœur ? s'écria le comte de Schonwald. J'ignorais qu'elle eût des parents au monde.

— Oui, monseigneur, je suis son frère, répondit notre héroïne, résolue à profiter des avantages que pouvait lui procurer son armure. Mon nom est Angelo, et je suis tout dévoué à votre service. Le fait est que j'ai fait serment de vous rendre à la liberté ou de périr.

— Excellent enfant, digne d'une si charmante sœur ! dit le comte de Schonwald, en prenant dans les siennes la main gantelée de Blanche. Ma reconnaissance éternelle te sera acquise, non pas tant

pour le service que tu m'auras rendu qu'à cause des généreux sentiments qui ont inspiré ta conduite.

— Oh ! monseigneur, vous m'aurez déjà suffisamment récompensé, ou plutôt vous avez acquis tous les droits possibles à ma gratitude, s'écria Blanche, par la bienveillance dont vous avez toujours comblé le bon Gaspard et sa femme. Mais ne restons pas ici un instant de plus qu'il n'est nécessaire ; le temps est précieux !

A peine avait-elle achevé ces paroles que le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg entrèrent dans la cellule. Les trois seigneurs se félicitèrent mutuellement de la perspective qu'ils entrevoyaient, car, quoiqu'ils ignorassent encore les arrangements et les dispositions prises par Blanche, il y avait en elle un tel air de confiance qu'ils se prenaient malgré eux à espérer.

Blanche leur expliqua alors comment ils devaient procéder, et leur exposa son plan ; et ces trois hommes, dans toute la force de la vie et de la santé, n'hésitèrent pas à se laisser guider par cette enfant, qui, malgré son courage et son noble cœur, n'était qu'une femme.

Ils se mirent immédiatement à l'œuvre. Les trois seigneurs restèrent en haut de l'escalier, dont Blanche feignit de fermer la porte, en tournant et retournant la clef dans la serrure. Puis elle descendit les degrés, traversa la pièce d'en bas, et accosta la sentinelle, en disant : — Voici la clef, je vous remercie.

— Votre visite n'a pas été longue, mon joli page, observa le soldat, et tout en parlant il déposa sa hallebarde sur un banc pour passer la clef dans son trousseau.

Alors, avec la dextérité d'une lionne, mais sans aucune intention méchante, Blanche se précipita sur lui. La soudaineté de l'attaque et l'adresse avec laquelle elle était faite triompha du Taborite qui chancela contre la muraille. Aussitôt arrivèrent les trois seigneurs qui saisirent le soldat, et, lui met-

tant un poignard sous la gorge, le menacèrent de le tuer, s'il proférait un cri.

Le Taborite, voyant qu'il était victime d'un stratagème et que toute résistance ne servirait qu'à le perdre, céda à la nécessité. On le conduisit dans l'une des cellules occupées naguère par les prisonniers d'État, on tira la barre en travers de la porte, et on l'abandonna à son triste sort.

En une seconde, Blanche et les seigneurs furent dans la cour. Tout y était silencieux et l'on n'apercevait pas l'ombre, d'un ennemi, Blanche jeta un regard rapide sur les appartements d'Œtna : mais il n'y avait plus de lumière aux fenêtres et elle murmura tout bas : — Puisses-tu me pardonner, généreuse amie, la façon coupable dont je t'ai récompensé de ton hospitalité !

Elle ouvrit ensuite la grille, et conduisit les seigneurs le long du sombre corridor aboutissant à la salle des armures. Elle retrouva là sa lampe qui brûlait toujours à l'endroit où elle l'avait posée.

Le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald se munirent, en passant, d'épées et de toutes armes dont ils pouvaient avoir besoin, puis ils suivirent leur guide, qui les précéda la lampe à la main.

Après avoir traversé un autre corridor, ils arrivèrent à l'escalier en pierre auquel était amarré le bateau de Blanche, à côté de l'autre que nous avons déjà mentionné. La barque était trop petite pour les contenir tous, ils entrèrent dans ce dernier, et le poussèrent au milieu du canal.

Au bout de quelques minutes, ils aperçurent les rayons de la lune qui se jouaient sur les eaux de la rivière, et aussitôt Blanche éteignit sa lampe.

Le bateau sortit alors du canal, et au moment où il entra dans le courant du fleuve, les trois seigneurs se levèrent simultanément la tête vers les tours de cette forteresse d'où ils venaient de s'échapper si miraculeusement, et les expressions ne leur manquèrent pas pour remercier leur jeune libérateur.

Mais Blanche coupa court à cette effusion en les invitant à aviser aux moyens de conserver cette liberté qu'elle venait de leur rendre, elle leur fit observer qu'il était nécessaire qu'ils marchassent toute la nuit, pour que le lever du soleil les trouvât aussi loin que possible de Prague. Car, ajouta-telle on pouvait être certain que la fureur de Zitzka, à la nouvelle de leur évasion, n'aurait point de bornes, et que des émissaires seraient dépêchés dans toutes les directions pour les ressaisir.

Les seigneurs furent frappés de la justesse de ces observations ; le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald échangèrent entre eux quelques paroles.

— Avez-vous quelque plan à nous suggérer ? demanda le baron de Rotenberg ; car il faut que nous nous procurions des chevaux quelque part.

— Le marquis et moi, répliqua le comte de Schonwald, nous connaissons une dame qui possède une maison à une courte distance de Prague. Notre intention est de nous rendre directement chez elle. Cette dame dont le nom est sans doute familier à vos oreilles.....

— Comment l'appelez-vous ? dit le baron de Rotenberg.

— La baronne Hamelin, dit le comte de Schonwald, elle nous recevra parfaitement, et il y a dans ses écuries des chevaux qu'elle s'empressera de mettre à notre disposition. Bien plus, elle nous procurera autant d'hommes qu'il nous en faudra pour ne pas avoir à redouter les émissaires de Zitzka, si par hasard nous les rencontrerions.

— La bonté et l'hospitalité de la baronne sont célèbres, observa le baron de Rotenberg : et puis, elle ne doit pas être partisan de Zitzka.

— Ainsi donc, va pour la maison blanche, s'écria le comte de Schonwald.

— Et notre jeune libérateur, Angelo Gaspard nous accompagnera, ajouta le baron de Rotenberg. Il nous a si galamment rendu à la liberté que nous

sommes tenus désormais de lui faire partager le luxe et la fortune auxquels nous sommes tous habitués.

Cette remarque fut chaleureusement accueillie par le marquis de Schomberg ; et même par le comte Schonwald. Notre héroïne accepta volontiers la proposition qui lui était faite de les suivre, car sa mission était accomplie et un secret instinct lui faisait désirer la dame mystérieuse du château de Rotenberg.

Les seigneurs et Blanche abordèrent à un mille environ au-delà du faubourg sud de la ville ; et abandonnant le bateau au cour du fleuve, ils se dirigèrent rapidement vers la demeure de la baronne Hamelin, qui n'était pas considérablement éloignée.

XXX

UNE SCENE A LA MAISON BLANCHE.

Retournons maintenant vers Henri de Brabant que nous avons laissé en compagnie de la baronne et de ses deux suivantes. Quand il fut arrivé dans la cour de la Maison Blanche, le chevalier jeta autour de lui des regards d'admiration, et se garda bien de laisser soupçonner que tout ce qui l'environnait lui était familier. Ils montèrent le petit escalier de marbre que nous connaissons, et la baronne laissa son hôte au soin de deux pages qui le conduisirent dans un petit salon, en l'avertissant qu'on ne tarderait pas à le reprendre.

Nous laisserons là le chevalier pour suivre la baronne.

Après avoir remis Henri de Brabant au soin de ses pages, elle se rendit dans un boudoir meublé avec un luxe qu'on aurait peine à imaginer ; et, là aidée par quatre jeunes filles, elle échangea ses vêtements de jour contre un costume d'une richesse et d'une élégance royales. Les diamants qui brillaient sur cette robe de velours pourpre étaient d'un prix incalculable, et dans ses cheveux une sorte de diadême dont les feux l'entouraient comme d'une auréole.

Nous avons déjà dit que, quoiqu'elle fût dans sa quarantième année, cette femme avait une beauté qui avait conservé toute sa jeunesse, seulement ses lignes étaient plus pleines et ses traits plus doucement arrondis. Ses dents étaient aussi blanches qu'à vingt ans, son teint était éblouissant de fraîcheur et ses yeux bleus avaient une douceur charmante.

Il était environ dix heures et demie lorsque sa toilette fut achevée ; et elle prenait quelques rafraîchissements, quand un page frappa à la porte du boudoir pour annoncer que Cyprien venait d'arriver au château et demandait à parler immédiatement à la baronne. Ce message fut porté à la baronne par la jeune fille qui était allée ouvrir au page, et celle-ci se rendit, au bout de quelques minutes, dans l'appartement où Cyprien l'attendait.

Mais elle fut à la fois surprise et alarmée en apercevant le nuage qui couvrait son front, et en le trouvant arpentant la pièce avec agitation.

— Si tôt revenu ! s'écria la baronne en s'avançant vers lui. Il faut que vous ayez marché jour et nuit. Mais pourquoi êtes-vous en proie à l'anxiété ? qu'avez-vous ?

— Votre inconséquence et votre imprudence n'ont point de bornes ! cria Cyprien en fixant sur elle un regard plein de reproches. Non contente d'avoir introduit ici, l'autre jour, les pages de Henri de Brabant.....

— [illegible] ne vous en êtes-vous pas débarrassé comme il faut ? demanda la baronne. Est-ce que la statue de bronze n'a pas fait son œuvre ? ou est-ce pour me dire que ces jeunes gens se sont échappés, que vous êtes revenu si vite, et est-ce donc la cause de votre air irrité ?

— Non... ils ne m'ont pas échappé, madame, répondit Cyprien, et il ne m'est pas douteux qu'ils n'aient été étouffés comme ils le méritaient, dans les bras de la statue de bronze, ajouta-t-il avec un sourire de triomphe féroce. Mais ils ne suffit pas qu'ils soient hors de chemin, car leur maître, le chevalier de Brabant.....

— Qu'avons nous à craindre de lui ? demanda vivement la baronne.

— Tout ! répondit énergiquement Cyprien. Du moins, continua-t-il, c'est ma conviction, autrement que viendrait-il faire dans cette maison.

— Vous parlez par énigme, répliqua la baronne.

Il n'a pas renouvelé la proposition qu'il m'a adressée il y a quelques temps et à laquelle je n'ai pas fait de réponse.

— Non, il n'a pas renouvelé sa demande par écrit dit Cyprien, parcequ'il a eu recours à un stratagème dont l'audace a été couronné de succès. En un mot, ajouta Cyprien, l'individu qui se fait appeler *Henri dà Brabant*, est en ce moment à la Maison Blanche.

— Une inspiration traversa le cerveau de la baronne ; et, pâlissant même sous le fard qu'on avait légèrement étendu sur ses joues, elle s'écria :

— Est-ce possible que ce que vous dites là soit vrai ?

— C'est tellement possible, répondit Cyprien, que le domestique qui gardait vos chevaux au cimetière l'a reconnu comme étant le même individu qui m'a accompagné ici, il y a quelques semaines et que c'est en apprenant de lui ce fait que je suis accouru pour détourner, si faire se peut, le coup qui nous menace. Mais j'ai à vous consulter sur bien des choses, ajouta-t-il d'un ton plus doux et en se laissant tomber sur une ottomane.

— Je suis toute attention, dit la baronne en prenant un siége à côté de lui, il n'est pas encore onze heures.

— D'abord et avant tout, reprit Cyprien, permettez-moi de vous demander s'il ne manque personne parmi vos domestiques.

— Oui, Marthe, répondit la baronne. Vous vous rappelez ce certain soir où elle alla vous trouver à la petite auberge, près de la lande, et où elle porta le déguisement que vous aviez demandé.

— Oui, certes, je m'en souviens, répondit Cyprien car c'est justement au sortir de mon entrevue avec elle que certaine circonstance me força à accourir ici, et bien m'en prit, puisque j'arrivai à temps pour empêcher la fuite de la princesse et arrêter les deux pages du chevalier de Brabant.

— C'est vrai, observa la baronne : mais c'est depuis cette nuit-là que Marthe a disparu.

— En même temps que je galoppais vers le sud, dit Cyprien, la Moldau l'entraînait dans la même direction.

— Que voulez-vous dire ? s'écria la baronne qui frissonna instinctivement.

— Je veux dire qu'elle a été assassinée et jetée dans la rivière.

— Assassinée ! répéta la baronne. Je m'étais imaginée d'après ce que vous m'aviez dit, qu'elle pouvait s'être noyée accidentellement.

— Non, elle a été assassinée.

— Mais qui pourrait avoir fait cela ? s'écria la baronne.

— Mariette ou Œtna comme elle se fait appeler, répondit Cyprien d'un ton lugubre. Et la preuve... la voici ! ajouta-t-il le poignard long et flexible qu'on avait arraché du cadavre de Marthe.

La baronne prit le poignard, l'examina avec une attention nerveuse et dit en le rendant à Cyprien :

— Oui, en effet, c'est le poignard d'Œtna ! Mais est-ce qu'elle prendrait, à présent l'offensive contre nous ? Dans ce cas.....

Son agitation fut si grande qu'elle ne put achever sa phrase.

— J'ai peine à croire qu'elle ait oublié le serment au point de communiquer *tout* à Zitzka, observa Cyprien.

— Dieu nous préserve d'un pareil malheur ! s'écria la baronne qui ne put à cette seule pensée, réprimer un tremblement convulsif. S'il lâchait sur nous ses hordes sauvages, nous serions perdus, et quelle chance de merci nous resterait-il.

— Tranquillisez-vous, madame, dit Cyprien, et ne nous abandonnons pas au désespoir. Cinq jours se sont passés depuis que Marthe n'a paru à la maison cinq jours donc se sont écoulés depuis qu'Œtna l'a assassinée. Dans cet intervalle rien n'est venu nous prouver que cet être incompréhensible ait rien fait de plus. Peut-être une querelle s'était-elle élé-

vée entre elle et cette vieille femme, et il est possible qu'elle l'ait frappée dans un moment de passion.

— Et vous avez découvert son cadavre dans la rivière ? dit la baronne en s'appesantissant sur les dangers qui semblaient la menacer.

— Oui, à plus de deux journées de Prague, tandis que je me rendais avec les deux pages au château de Rotenberg, répondit Cyprien. Le courant l'avait entraînée jusque-là comme si la Providence l'avait jetée en travers de ma route, soit comme un avertissement pour nous-mêmes, soit pour nous inviter à venger ce meurtre.

— Et si je ne me trompe, observa la baronne, Marthe était chargée d'accomplir une mission que vous lui aviez confiée, au moment où elle a été frappée ?

— Oui, répliqua Cyprien. Le soir où elle vint me rejoindre à l'auberge près de la lande, j'avais rencontré une jeune fille nommée Blanche Gaspard. Cette jeune fille, d'une grande beauté, est aimée de Rodolphe de Rotenberg, qui n'hésiterait pas à lui donner son nom, malgré son humble condition. C'est, sans doute, pour fuir sa persécution, qu'elle s'était éloignée de son pays, car elle ne l'aime pas, parait-il.

— Et en quoi cela vous regarde-t-il ? demanda la baronne avec impatience : ou quel rapport a avec moi cette longue histoire ?

— Ecoutez, madame, dit Cyprien, et vous jugerez si j'avais des raisons de m'occuper de Blanche, je vous ai déjà dit que je l'avais rencontrée à la petite auberge ; je savais que le baron de Rotenberg, s'il venait à apprendre la passion de son fils pour cette jeune fille, nous serait reconnaissant de l'avoir amenée dans cette maison et d'avoir ainsi élevé entre elle et Rodolphe une barrière infranchissable. Mais je vis qu'elle avait entendu une partie de la conversation qui avait eu lieu entre Marthe et moi, et qu'elle s'était enfuie. Elle en savait trop désormais pour qu'on pût la laisser vivre, et c'est pour cela

qu'au lieu de prendre le déguisement que Marthe m'avait apporté, et sous lequel j'espérais pénétrer dans le château de Prague pour délivrer les trois prisonniers d'Etat, c'est pour cela dis-je que j'envoyai Marthe après elle.

— Et vous n'avez plus entendu parler de cette jeune fille ? demanda la baronne.

— Comment l'aurais-je pu ? s'écria Cyprien. A peine avais-je mis le pied dans cette maison qu'il m'a fallu repartir avec les deux pages pour le château de Rotenberg, d'où je suis revenu au galop en apprenant le meurtre de Marthe. Et voyez combien cette résolution de ma part a été sage, puisqu'en arrivant je trouve ici le prétendu chevalier de Brabant.

— Nous voici revenus au point où nous étions au commencement de cette digression, dit la baronne, puis, après avoir regardé la pendule qui était sur la cheminée, elle ajouta : — Il est minuit moins vingt, et l'Autrichien attend toujours ; quel parti prendre ?

— Comment l'avez-vous rencontré ? demanda Cyprien.

— Je marchais dans les rues de Prague lorsque le vent a tout à coup emporté mon voile. Il a couru après et me l'a galamment remis.

— Vous a-t-il appelé par votre nom ?

— Non ; il paraissait ignorer complètement qui j'étais ; il m'a dit qu'il se nommait Louis Hapsbourg, et qu'il était envoyé par l'empereur d'Allemagne pour faire à la baronne Hamelin une communication importante. C'est ainsi que je l'ai invité à m'accompagner, en lui disant que je le conduisais près de la baronne.

— Il savait parfaitement qui vous étiez, exclama Cyprien et tout cela n'était qu'une ruse de sa part pour s'introduire ici. Pour la première fois de ma vie je ne sais comment faire, quel parti prendre.

— Le chevalier est en notre pouvoir, et nous avons un moyen de le punir de ses trahisons, fit ob-

server la baronne ; pourquoi hésitez-vous ? Jusqu'ici, toutes les fois qu'un traître ou un ennemi est tombé dans nos mains, votre décision a été prompte, vos ordres ont été instantanément exécutés, et la statue de bronze a dévoré ses victimes. Pourquoi, alors, hésitez-vous ? A tous ses crimes n'ajoute-t-il pas celui d'être un imposteur ? Le baron de Rotenberg ne l'a-t-il pas confondu dans l'assemblée des seigneurs ?

— Mais vous oubliez donc que ce prétendu Henri de Brabant possédait réellement une lettre de créance signée du duc d'Autriche et contresignée par le grand-chancelier de ce duché, observa Cyprien, et que le baron de Rotenberg, a effacé les signatures au moyen d'une préparation chimique que je lui avais donnée tout exprès ?

— Il résulterait de cela que l'Autrichien n'était pas un imposteur, dit la baronne, et que notre envoyé avait mal pris ses renseignements à Vienne.

— Toutes les idées que nous nous étions faites du chevalier de Brabant sont fausses et mal fondées.

— Ainsi, il n'est pas un imposteur ? répéta la baronne dont l'étonnement augmentait d'instant en instant.

— Il est si loin d'être un imposteur, chère madame, répondit Cyprien d'un ton solennel, qu'il a le droit de prendre, si cela lui plaît, tous les titres qu'il voudra, et même celui de Hapsbourg. Quant à commettre un faux, il en est incapable. En un mot..... mais je dois m'interrompre pour vous dire que les pages m'ont révélé un secret concernant leur maître, un secret qui a été pour moi un véritable trait de lumière.

— Et ce secret ? demanda la baronne.

— Il est d'une telle importance que je ne puis le murmurer que tout bas à votre oreille.

— Au nom du Ciel, ne me tenez pas en suspens ! s'écria la baronne. Qui donc est ce Henri de Brabant pour que vous hésitiez à le livrer à la statue

de bronze? Qui est-il? répéta-t-elle avec une anxiété croissante.

Cyprien approcha les lèvres de son oreille et lui murmura quelques paroles à voix basse.

La baronne tourna la tête vers lui avec un tressaillement convulsif, et le regarda d'un air d'étonnement et d'incrédulité.

— Madame, je ne plaisante jamais, dit-il d'un ton solennel; d'ailleurs, ce ne serait pas dans une occasion aussi grave que celle-ci.

— Ma surprise est plus grande que je ne saurais dire, exclama la baronne. Ah! je comprends que vous hésitiez, que vous ne sachiez à quel parti vous arrêter...

— Et cependant, le temps passe, dit Cyprien en jetant les yeux sur la pendule. Il s'en faut de quelques minutes qu'il soit minuit, et la cloche d'argent va bientôt sonner.

— Oh! je ne suis pas d'humeur à rire, s'écria la baronne. Je me sens oppressée, et j'ai le pressentiment que nous sommes menacés de quelque chose de terrible; car sûrement il ne se serait pas donné tant de peine pour s'introduire ici, s'il n'avait en vue un objet grand et important, et s'il n'avait pris toutes ses précautions.

— Ne vous livrez pas à des lamentations, dit Cyprien sèchement et en l'interrompant. Peut-être est-il venu simplement dans le but de délivrer la princesse Elizabeth de l'espèce d'emprisonnement où on la retient. Quant au sort de ses pages, il est impossible qu'il s'en doute, à moins qu'il ne connaisse dans tous ses détails le mystère de la statue de bronze, ce qui n'est pas probable. Dans tous les cas, il est important que nous nous assurions de ses dispositions, afin que nous puissions régler notre conduite en conséquence.

— Et comment y arriver? demanda la baronne.

— Rien n'est plus facile pour une femme d'esprit, répondit Cyprien d'un air significatif. Il doit s'impatienter cruellement de vous attendre.

— Écoutez, alors, ce que je vais vous dire, observa la baronne après quelques moments de réflexion. L'entrevue aura lieu dans la galerie des glaces, et si, lorsque les aiguilles de cette pendule marqueront minuit et demie, si, alors, dis-je, je ne suis pas de retour ici, vous en conclurez que je suis en danger, où qu'il n'y a pas d'espoir d'arranger les affaires.

— Je vous comprends, répliqua Cyprien. Si vous n'êtes pas ici-à minuit et demi, je n'hésiterai pas à envoyer à votre secours dans la galerie des glaces.

— Je compte sur vous dit la baronne. Et elle sortit de l'appartement.

Dans le splendide corridor où elle entra, elle s'arrêta un moment pour donner des instructions à un page qu'elle y rencontra.

— Ermach, dit-elle au page, tu vas te rendre dans la chambre violette, auprès de l'étranger que tu as vu arriver bientôt, et au lieu de le conduire dans le grand salon, tu l'amèneras dans la galerie des glaces.

Le page s'inclina et se retira, et la baronne entra elle-même dans la fameuse galerie.

XXXI.

LA BARONNE ET LE CHEVALIER.

La galerie des glaces était peut-être ce qu'il y avait de plus curieux à la Maison Blanche. Quoique d'une étendue peu considérable, il était impossible de voir cet appartement sans admiration : son architecture était d'une perfection rare, et il renfermait quelques-uns des vases de porcelaine les plus beaux et les plus rares qu'on eût encore vus en Europe. Les lampes d'albâtre suspendues au plafond répandaient dans tous les sens une multitude de rayons roses, pourpres et violets ; et l'atmosphère était embaumée par une quantité de fleurs odorantes.

C'est là que se rendit la baronne : et, se recueillant et donnant à son visage l'air le plus aimable, elle attendit l'arrivée de Henri de Brabant.

En attendant, le jeune page Ermach, qui était un beau jeune homme de dix-huit ans, était allé trouver le chevalier, qui se morfondait d'ennui.

— Pardon, seigneur, dit Ermach en saluant respectueusement ; ma noble maîtresse m'a donné l'ordre de vous conduire près d'elle.

— Je suis prêt à vous suivre, mon ami, répondit Henri ; mais auparavant laisse-moi causer un peu avec toi.

— Avec moi, monsieur ! exclama le page avec surprise.

— Oui, avec toi, répliqua le chevalier en lui posant la main sur l'épaule ; puis baissant la voix, il ajouta : Il y a quelque chose dans ta figure, mon enfant, qui annonce l'honnêteté et la franchise ; si

je me trompe, jamais masque n'a été plus perfide que le tien. Mais, par le Ciel ! je vois que j'ai touché une corde sensible ! s'écria Henri, car tu pleures... tu pleures !

— Ah ! monsieur, il y a tant de bonté dans vos paroles...

Il ne put en dire davantage, car des sanglots lui coupèrent la voix.

— Allons, calme-toi, mon garçon, dit le chevalier d'un ton si bienveillant que le page le regarda à travers ses larmes, avec une expression de gratitude. Que puis-je faire pour toi ? Dis-moi...

— Oh ! Emmenez-moi d'ici.., aidez-moi à sortir de cette maison ! s'écria Ermach en joignant les mains d'un air suppliant.

— Je le ferai très-volontiers, répondit le chevalier. Mais tranquillises-toi, et réponds-moi.

— Je ferai mon possible pour vous contenter, s'écria le page ; mais dépêchez-vous, on pourrait concevoir des soupçons : car, dans ces murs maudits, tout le monde est occupé à s'espionner mutuellement.

— Je jure de t'emmener si tu veux seulement m'indiquer le meilleur moyen de sortir d'ici, quand le moment en sera venu, dit Henri, et tu entreras à mon service, qui est le service d'un honnête homme, ajouta-t-il avec fierté.

— Que Dieu vous bénisse ! murmura Ermach presque fou de joie et de surprise, et ayant peine à imaginer que ce changement dans sa fortune n'était pas un songe. A présent, exclama-t-il en essuyant les larmes qui mouillaient ses joues, je vous en prie, monsieur, hâtez-vous, car c'en serait fait de moi, oui je serais perdu si l'on savait que je cause ainsi avec vous.

— Eh bien, dis-moi si, il y a cinq ou six jours, deux jeunes garçons, grands et beaux, âgés d'environ dix-neuf ans, vêtus d'un pourpoint de velours gris.....

— Oui, les deux jeunes gens dont vous faites le

portrait sont venus ici, exclama Ermach, mais si vous me demandez ce qu'ils sont devenus, je suis incapable de vous l'apprendre. Une chose est certaine, c'est qu'ils ont disparu secrètement, comment et pourquoi, je n'en sais rien. Mais monsieur, je vous en conjure, hâtons-nous, dit le page qui était en proie à une vive agitation.

— Un mot encore, dit le chevalier dont le cœur battait avec violence : Connais-tu un homme nommé Cyprien ? et est-il actuellement dans cette maison ?

— Il est arrivé ici ce soir, il y a une heure et demie environ, répondit le page ; il s'est entretenu longuement avec madame la baronne, jusqu'au moment où celle-ci m'a ordonné de vous conduire en sa présence.

— Ah ! Cyprien est ici ! murmura tout bas Henri de Brabant ; en ce cas, il me faut agir avec décision et promptitude. Mon ami, ajouta-t-il en se tournant vers le page, j'ai promis de te prendre à mon service, et je tiendrai ma parole. Ta franchise a gagné ma confiance, et je vois que je ne me suis pas trompé. Je suis prêt à te suivre auprès de ta maîtresse, mais il se peut que notre entrevue soit courte, il est possible encore que je sois obligé d'avoir recours à la force pour me frayer un chemin hors de cette maison.

— Aussitôt que je vous aurai conduit à la galerie des glaces, dit Ermach, je descendrai dans le grand vestibule en bas, et j'y resterai jusqu'à ce que vous reparaissiez. Alors, suivez-moi partout où je vous mènerai, et je prends Dieu à témoin que je vous serai fidèle, dussions-nous échouer dans notre tentative

— Je vous crois... je vous crois, dit Henri en lui serrant la main ; chaque trait de votre visage exprime la franchise. A présent, marche.

Le jeune page ouvrit les portes et conduisit le chevalier par le superbe corridor à la galerie des glaces, dont la porte s'ouvrit pour se refermer sur notre héros, qui se trouva seul avec la baronne.

Elle s'avança au-devant de lui, le visage souriant.

— Je vous ai bien fait attendre, seigneur Louis de Hapsbourg, dit-elle en lui tendant la main qu'il prit et porta à ses lèvres, selon l'usage de l'époque. Puis, passant son bras sous le sien, elle ajouta, en l'entraînant doucement le long de la galerie : — N'est-ce pas que vous aviez deviné qui j'étais ? — Mais qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle avec une sorte de frayeur soudaine ; vos manières sont étranges, vous semblez préoccupé !.. Oh ! si quelque chose vous tourmente, ayez confiance en moi, je suis souvent de bon conseil.

— Rappelez-vous, madame, répondit le chevalier, que notre connaissance date seulement de quelques heures ; et puis supposez que j'eusse, en venant ici, un projet tout différent de celui que je vous ai fait entrevoir.....

— S'il en était ainsi, je serais heureuse de pouvoir vous être utile, répliqua-t-elle sur le-champ. Vous ne me connaissez pas encore bien ; mais si vous arrivez à mieux me connaître, vous apprécierez peut-être mon amitié. Dans tous les cas vous pouvez m'accorder votre confiance, vous ne serez pas déçu. Voyons, dites-moi, dites-moi, seigneur chevalier, quel objet si important aviez-vous donc en vue ?

— Est-il possible que tant de courtoisie cache tant d'hypocrisie ! s'écria Henri de Brabant en laissant tomber le bras de la baronne, et en la regardant fixement en face.

— Ah ! qu'est-ce à dire ? que signifie ? demanda-t-elle en feignant le plus grand étonnement, et de l'air d'une colombee ffrayée. Vous n'auriez pas le cœur de me manquer, de m'injurier ? Mais je vois, ajouta-t-elle que vous avez des soupçons sur mon compte ?

— Madame, vous êtes la plus vile hypocrite qu'il y ait au monde, cria Henri de Brabant, ou la dupe la plus infortunée qui soit jamais tombée entre les mains de misérables bandits !

— Vous m'épouvantez ! exclama la baronne en joignant les mains d'un air suppliant ; mais en même temps elle jeta un coup d'œil vers la pendule qui était en face d'elle, et elle éprouva un soulagement indéfinissable en observant qu'il ne s'en fallait que de cinq minutes qu'il fût minuit et demi.

— Si vous êtes réellement dupe comme vous semblez vouloir le faire entendre, et non complice, dit le chevalier d'un ton sévère et imposant, je vous somme de répondre fidèlement et sincèrement aux questions que je vais vous adresser.

— Parlez ! parlez ! s'écria la baronne sérieusement effrayée par l'air menaçant du chevalier.

— Baronne Hamelin, cria Henri, il serait inutile de feindre davantage avec vous. Le nom sous lequel je me suis introduit ici est un nom d'emprunt. Je suis Henri de Brabant ! A présent, dites-moi tout de suite, sans équivoque... que sont devenus mes deux pages ?

— Vos pages ! exclama la baronne en jetant un regard inquiet du côté de la pendule.

— Oui, mes pages, qui sont venus à la Maison Blanche ! cria le chevalier. Répondez ! ajouta-t-il en tirant sa dague, répondez ou je vous tue !

— Grâce ! pitié ! murmura la baronne en tombant à genoux et en joignant les mains avec frénésie.

— Grâce ! pourquoi ? demanda Henri de Brabant Est-ce un aveu que je dois voir dans cette prière ?

— Grâce ! vous dis-je, grâce ! répéta la baronne en regardant avec égarement vers la pendule.

Il était la demie.

— Ah ! tu es une vile et misérable créature liguée avec des assassins, vociféra le chevalier d'une voix de tonnerre ; quoique tu ne sois qu'une femme, ma vengeance....

— Grâce ! grâce ! répéta la baronne en voyant la lame briller devant ses yeux.

— Avoue, alors, avoue tout ! cria le chevalier, ou, par le ciel.....

Il s'arrêta court en entendant la porte s'ouvrir

soudainement : et en se retournant il vit plusieurs hommes armés et portant des masques noirs faire irruption dans la galerie.

La baronne bondit sur ses pieds en poussant un cri de triomphe ; et en instant, *les serviteurs jurés du tribunal de la statue de bronze* se jetèrent sur Henri de Brabant.

Mais au même moment, la porte s'ouvrit violemment, et un guerrier couvert d'une armure complète, la visière baissée, entra dans la galerie des glaces.

XXXII

COMMENT CYPRIEN AVAIT RECONNU UNE JEUNE FILLE SOUS L'ARMURE D'UN GUERRIER.

Il nous faut, à présent, retourner vers Blanche et les trois seigneurs que nous avons laissés au moment où, abordés sur les rives de la Moldau, ils se dirigeaient vers la Maison Blanche.

Il était un peu plus de minuit lorsqu'ils arrivèrent aux portes de ce splendide édifice. Le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg se firent reconnaître, et on leur ouvrit immédiatement.

— La baronne est-elle ici ? demanda le marquis au domestique qui s'avança à leur rencontre.

— Oui, monseigneur, elle sera bien heureuse de vous voir, répondit le valet avec un air significatif qui fit froncer les sourcils au marquis.

Le domestique en effet, oubliait qu'un pareil langage était dangereux devant des étrangers.

Le baron et le marquis traversèrent la cour, et le comte de Schonwald avec notre héroïne les suivirent. En entrant dans le vestibule, ils furent accostés par trois ou quatre pages, au nombre desquels étaient Hermach, qui venait justement de quitter Henri de Brabant, ainsi que nous l'avons raconté précédemment. La présence du marquis et du baron causa également une vive surprise aux pages qui s'empressèrent de les féliciter de leur délivrance.

— Nous vous remercions sincèrement mes jeunes amis, se hâta de répondre le marquis, et nous vous prions de nous seller vite des chevaux.

— Et aussi une escorte d'au moins huit hommes,

ajouta le baron de Rotenberg. Voyez aussi à ce qu'on nous serve des rafraîchissements.

— M. Cyprien est là, monseigneur, dit l'un des pages.

— Ah ! tant mieux ! exclama le marquis de Schomberg. Il nous dira comment procéder.....

— A l'égard de notre malheureuse patrie, ajouta le baron de Rotenberg. Nous ferons bien de le voir tout de suite. Mène-nous dans un appartement, mon garçon, et cours ensuite prévenir la baronne et M. Cyprien de notre arrivée.

—M. Cyprien n'est pas dans le grand salon, monseigneur, dit le page, il est en consultation avec Mme la baronne.

— Non, répliqua Ermach, il est seul maintenant et Mme la baronne est dans la galerie de glaces avec un étranger.

— En ce cas, qu'on nous conduise auprès de M. Cyprien et qu'on ne dérange pas la baronne.

L'un des pages alla donner ordre de préparer les chevaux et l'escorte, un second de servir des rafraîchissements, et un troisième conduisit les seigneurs à l'appartement où la baronne avait laissé Cyprien. Quant à Ermach, fidèle à la parole qu'il avait donnée au chevalier de Brabant, il resta dans le vestibue.

Nous devons dire maintenant que dès que le nom de Cyprien avait été mentionné, Blanche avait senti un frisson glacial lui courir par tout le corps, car tout ce qu'elle savait concernant cet homme, et les conseils que lui avait donnés Œtna lui revinrent à l'esprit. L'idée lui vint aussi que cette baronne Hamelin chez qui elle était, n'était sans doute autre que cette femme dont Cyprien lui avait vanté l'hospitalité ; et elle sentit dès lors qu'elle était sur le bord de quelque nouveau danger. Mais elle avait confiance dans le comte de Schonwald, qu'elle savait être bon et honnête. Elle avait d'ailleurs remarqué que, tandis que les autres étaient connus à la Maison Blanche, lui était aussi complètement

étranger qu'elle dans cette habitation. Toutes ces réflexions servirent à mettre notre héroïne sur ses gardes à l'égard du marquis de Schomberg et du baron de Rotenberg, et elle compta plus que jamais sur l'assistance du comte de Schonwald, en cas de péril

Un instant Blanche eut la pensée de fermer sa visière afin que Cyprien ne pût la reconnaître, mais elle réfléchit que ses compagnons ne manqueraient pas de l'appeler Angelo Gaspard, et qu'un homme aussi fin que Cyprien devinerait instantanément que c'était bien réellement *Blanche Gaspard*, que cachaient et le nom et l'armure ; tandis qu'au contraire en jouant hardiment son rôle, elle avait chance de se faire passer pour le frère de Blanche ainsi qu'elle l'avait persuadé au baron de Rotenberg.

En apercevant le marquis et le baron, qui étaient ses amis intimes, et le comte de Schonwald qu'il connaissait de vue, Cyprien bondit sur ses pieds, et jeta une exclamation de surprise et de joie. Puis, quand son regard rencontra le regard de notre héroïne, il tressaillit et éprouva une véritable stupéfaction.

— Quel miracle s'est donc opéré cette nuit ! s'écria-t-il en allant de l'un à l'autre .

— Voici notre libérateur, dit le marquis en indiquant Blanche.

— Quoi ! mes yeux ne me trompent pas ! Est-ce possible ? exclama Cyprien en s'approchant tout près de la jeune fille, et en fixant ses regards sur elle.

— On dirait que vous me connaissez, dit Blanche en soutenant son inquisition avec une expression de hauteur, de surprise et de curiosité ; et cependant je me demande où, quand et comment vous m'auriez vu.

— S'il te plaît de jouer *l'inconnu* avec moi, je ne gâterai pas ton jeu, observa Cyprien en se penchant vers Blanche et de façon à n'être entendu que d'elle puis, avant qu'elle eut le temps de répliquer, il ajou-

ta à haute voix : — Si ce jeune garçon est vraiment votre libérateur, messeigneurs, il faut avouer qu'il était impossible d'en trouver un plus charmant.

— Angelo Gaspard mérite toute notre reconnaissance, exclama le comte de Schonwald. Je connais sa sœur Blanche depuis longtemps, je dirai même depuis son enfance ; et je déclare que la bravoure du frère n'a d'égale que la vertu de la sœur.

— Ah ! ainsi vous avez une sœur, mon ami ? dit Cyprien en regardant notre héroïne d'une telle façon qu'elle comprit que son secret n'en était pas un pour lui.

— N'avez-vous donc rien autre chose à faire que de vous occuper de moi ? s'écria Blanche avec une vivacité dont elle ne fut pas maîtresse. Il me semble, ajouta-t-elle avec plus de douceur, mais en grossissant toujours sa voix, il me semble que plus tôt nous nous mettrons en route, mieux cela vaudra, car Jean Zitzka ne perdra pas un moment, dès qu'il sera informé de notre évasion. Peut-être la connaît-il déjà ?

— Ce jeune homme a raison, dit le marquis de Schomberg ; dans quelques minutes nous partirons. Mais auparavant il faut que je dise un mot ou deux à cette excellente baronne.

— Vous ne pouvez la déranger en ce moment, monseigneur, dit Cyprien en voyant qu'il n'était que minuit vingt minutes. Comme nous sommes tous ici des amis unis pour la même cause, je vous avouerai franchement que la baronne est actuellement en conférence avec le chevalier Henri de Brabant.

— Henri de Brabant ! s'écria le baron de Rotenberg avec une telle force qu'il fit perdre aux yeux de lynx de Cyprien le tressaillement que cette nouvelle avait causée à Blanche ; que peut avoir cet imposteur à communiquer à la baronne Hamelin ?

— Voilà, en effet, ce que je serais curieux de savoir, observa le marquis de Schomberg.

Le baron de Rotenberg ne dit rien, Blanche fei-

gnit d'être tout entière occupée à examiner un tableau suspendu à la muraille.

— Je n'ai pas le loisir de vous donner de longues explications, dit Cyprien, je ne vous aurais même pas parlé de tout cela, si je n'attendais de cette entrevue de très-importants résultats; car ce Henri de Brabant n'est pas un imposteur, après tout.

— Mais a-t-il assez d'influence pour décider le duc d'Autriche à nous prêter une armée pour extirper les Taborites? demanda le comte de Schonwald.

— Oui, répondit Cyprien d'un ton et d'un air solennels. Depuis quelques jours, d'étranges choses sont venues à ma connaissance, et si vous n'étiez pas tenus de partir si promptement, nous pourrions concerter un plan d'où sortiraient d'immenses conséquences. Mais dans quelques jours nous nous réunirons au château de Rotenberg dont nous ferons notre quartier général; c'est-à-dire, ajouta Cyprien en regardant la pendule, si l'entrevue entre la baronne et le chevalier de Brabant aboutit à un résultat propice à notre cause.

— Et cependant, vous avez l'air inquiet, mal à l'aise? dit le comte de Schonwald.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et deux domestiques portant chacun un plateau chargé de viandes froides et de flacons de vin, entrèrent dans l'appartement. Cyprien s'abstint de répondre au comte en leur présence; et jetant un coup d'œil de plus en plus anxieux vers la pendule, il vit qu'il était près de la demie.

Les trois seigneurs s'approchèrent de la table sur laquelle on avait posé les plats; Cyprien, pendant ce temps, arrêta l'un des domestiques par le bras, et lui dit: — Ordonnez aux serviteurs armés de se rendre immédiatement dans la galerie de glaces et d'arrêter l'étranger qu'ils y trouveront avec Mme la baronne.

Cet ordre fut donné avec précipitation. Le domestique qui le reçut s'inclina et se retira. Cyprien se

hâta de rejoindre les trois seigneurs à la table ; et au même moment Blanche quitta brusquement l'appartement.

— Ah ! où donc est allé notre jeune ami ? s'écria Cyprien en s'élançant vers la porte.

L'idée lui vint, en effet, que Blanche avait pu entendre ce qu'il avait dit au domestique, et lui soupçonna quelque projet ultérieur.

Il s'élança vers la porte, avons-nous dit : ses pressentiments furent aussitôt confirmés, car Blanche l'avait barrée en dehors. Le fait est que tout en paraissant examiner le tableau, de façon à endormir la vigilance de Cyprien, notre héroïne n'avait pas perdu une seule de ses paroles ; et, convaincue que l'individu qu'il s'agissait d'arrêter n'était autre que Henri de Brabant, elle n'avait pas hésité un instant.

Elle aurait bien voulu avertir le comte de Schonwald, mais elle n'en avait pas le moyen, et elle se décida à l'enfermer dans l'appartement avec les autres.

Dès qu'elle fut dans le corridor, elle le parcourut d'un coup d'œil, d'un bout à l'autre, et elle aperçut le domestique auquel Cyprien avait donné des ordres, juste au moment où il entrait dans une pièce située à l'une des extrémités. Elle s'avança dans la même direction : une porte s'ouvrit, elle se rangea vite de côté et se cacha derrière un pilier de marbre. Trois hommes armés, le visage couvert d'un masque noir, et accompagnés du domestique que nous avons mentionné, traversèrent le corridor, et firent irruption dans la galerie des glaces, dont la porte faisait face à celle par où ils étaient sortis.

Blanche abaissa la visière de son casque, tira son épée, et se précipita après eux, comme il a été raconté dans le chapitre précédent.

XXXIII.

COMMENT FINIT UNE LUTTE DE CINQ CONTRE DEUX

La position des affaires au moment où Blanche survint dans la galerie peut se décrire en deux mots.

La baronne avait bondi sur ses pieds en poussant un cri de triomphe : Henri de Brabant, attaqué par surprise, était au pouvoir des trois serviteurs jurés de la statue de bronze ; et le domestique, qui se tenait un peu à l'écart, était prêt à se joindre aux bravi, en cas de besoin.

Mais la soudaine apparition de notre héroïne surprit tellement les trois hommes armés, qu'ils lâchèrent un instant le chevalier qui, profitant de cette faute, leur échappa, dégaîna son épée, et bondit à côté de Blanche. Quoiqu'il ne soupçonnât aucunement qui était ce guerrier, beaucoup moins encore que c'était une femme, et que cette femme était la *jeune fille de la forêt*, cependant, il avait deviné au premier coup d'œil, rien qu'à la façon dont elle dirigeait son épée, que c'était du secours qui lui arrivait.

La baronne se jeta derrière les bravi, en laissant échapper un cri, comme pour les placer entre elle et la vengeance qu'elle sentait si justement méritée. Les serviteurs de Cyprien se précipitèrent hardiment sur le chevalier et sur Blanche : mais ceux-ci les reçurent bravement, et le domestique, saisissant son épée, prit sa part du combat.

Ils étaient ainsi quatre contre deux, — et de ces deux, il y avait une femme !

— Arrière, misérables ! cria Henri de Brabant ; arrière, si vous tenez à la vie !

— Tenez bon... ne reculez pas! cria la baronne aux serviteurs de la statue de bronze. Eloignez-les de la porte, et j'irai chercher du secours.

— Nous maintiendrons notre position ici, ou nous périrons! dit Blanche de sa voix métallique.

Au moment où elle prononçait ces paroles, l'un des hommes armés tomba à ses pieds, tandis que le chevalier en fendit un autre en deux d'un coup d'épée.

La baronne, à cette vue, poussa un cri d'effroi, et puis demeura soudainement silencieuse et immobile, suivant avec anxiété les péripéties de la lutte dont les chances étaient maintenant égales de chaque côté. Les combattants étaient, en effet, deux contre deux, le chevalier en face de l'homme masqué, et Blanche ayant pour adversaire le domestique.

Mais en un clin d'œil Henri de Brabant embrocha son ennemi, puis tourna son épée contre le domestique qui aussitôt se rendit à merci.

En voyant le conflit se terminer ainsi, la baronne s'abandonna à un accès de terreur, d'angoisse et de rage; puis, succombant sous la violence de sa surexcitation, elle tomba sur le plancher, privée de connaissance.

Blanche et le chevalier se hâtèrent de lier les bras et les jambes à l'individu qui avait imploré leur merci, ensuite ils cherchèrent à rappeler à elle la baronne, car Henri voulait qu'elle lui dit ce qu'étaient devenus ses pages. Mais quoique son cœur battît toujours, et qu'un tremblement agitât ses lèvres, il fut impossible de lui faire reprendre connaissance.

— Ah! une idée! exclama soudain le chevalier: et il courut à l'individu qui gisait à terre pieds et poings liés. Tu pourras peut-être, toi, lui dit-il, m'apprendre le sort de ces deux enfants.....

Mais au même moment, cinq nouveaux serviteurs du tribunal de la statue de bronze se précipitèrent dans la galerie. Le bruit des épées et les cris de la baronne étaient arrivés jusqu'à eux, et ils s'étaient hâtés d'accourir.

— Allons, mon brave inconnu ! cria Henri de Brabant à Blanche en se tournant pour faire face à ces nouveaux adversaires ; nous avons encore de la besogne, à ce qu'il paraît ; tâchons seulement de nous frayer un chemin jusqu'au vestibule, en bas, et nous serons sauvés.

Le chevalier se rappela, en effet, ce dont il était convenu avec Ermach.

A mesure que le danger augmentait, Blanche sentait grandir son courage ; et puis, pour tout dire, elle combattait à côté de l'homme qu'elle aimait, et elle savait qu'elle ne pouvait avoir l'espérance de salut que dans la victoire.

Le but que se proposait le chevalier, avons-nous dit, était de battre en retraite ; car il ne pouvait espérer de vaincre contre des forces si disproportionnées.

— Allons, mon ami ! cria-t-il à Blanche, du courage et frappons fort !

Les coups pleuvaient comme grêle sur l'armure de la jeune fille ; mais le chevalier non-seulement se défendait lui-même et tenait ses ennemis à distance, mais il trouvait encore moyen de parer bien des coups destinés à son compagnon.

Deux de leurs adversaires étaient hors de combat : ils choisirent l'instant où ils tombèrent pour se frayer un chemin, et la lutte recommença sur le seuil de la porte, lorsque la baronne, revenant à elle, fit de nouveau retentir la galerie de ses cris perçants.

— Recule ! arrière, mon ami ! cria Henri de Brabant à Blanche, et sois prêt à fermer la porte sur eux !

Blanche, fidèle à cet ordre, se plaça derrière lui, tandis que d'un coup furieux, il étendait un nouvel adversaire à ses pieds et faisait reculer les autres de plusieurs pieds dans la galerie. Puis, s'élançant d'un bond dans le corridor, il laissa la place libre à notre héroïne, qui ferma instantanément la porte et tourna la clef dans la serrure.

— Jusqu'ici tout va bien ! exclama Henri : à présent, au vestibule !

Ils traversèrent le corridor en courant, tenant à la main leurs épées rouges de sang. Ils trouvèrent le passage libre. La porte de l'appartement où Blanche avait enfermé les seigneurs et Cyprien tenait toujours, et l'on frappait violemment à l'intérieur.

En arrivant au bas de l'escalier de marbre, ils aperçurent huit hommes armés, portant chacun un masque noir, et qui étaient stationnés à une distance de dix pas. C'étaient les hommes que le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg avaient demandés pour les escorter ; mais il était évident à l'air de surprise avec lequel ils regardèrent le chevalier et son compagnon, qu'ils ne se doutaient pas de la lutte qui avait eu lieu à l'autre bout de la galerie. Ils étaient, en effet, trop éloignés pour que le bru t pût arriver jusqu'à eux.

Diun coup d'œil, Henri de Brabant vit qu'Ermach était' à son poste, et au regard d'intelligence que ce dernier lui adressa, il comprit qu'il pouvait compter sur lui.

Tout à coup, la voix de Cyprien retentit en haut de l'escalier : « Arrêtez-les ! arrêtez-les ! » criait-il de toutes ses forces. Les hommes armés, obéissant à cet ordre, se placèrent sur le seuil du vestibule, et croisèrent leurs épées, pour leur barrer le passage.

C'est alors qu'Ermach s'élança vers le chevalier, lui fit signe de le suivre, et disparut sous l'escalier.

Un moment, — un moment seulement, — Henri hésita. La pensée lui vint que le page allait le trahir, et le conduire dans le souterrain dont il connaissait déjà trop bien les dangers. Mais il eut foi dans l'honnêteté d'Ermach, et se dit que peut-être il trouverait par là une voie de salut.

Il saisit Blanche par le bras, la poussa brusquement devant lui, et courant après elle, il ferma la porte basse au nez de ses ennemis qui s'étaient précipités pour arrêter sa fuite. Sur les marches, il

trouva Ermach qui l'attendait, une lampe à la main ; et, à eux deux, ils placèrent la barre en travers de la porte.

— A présent, courons de toutes nos forces, cria le page ; car il faut que nous arrivions les premiers au château d'Hamelin, tout dépend de là.

En parlant ainsi, il descendit rapidement les degrés, suivi du chevalier et de Blanche ; et tous trois se lancèrent aussitôt dans le souterrain.

Les chances sont toutes en notre faveur, dit Ermach après quelques moments de silence. Cyprien et ses amis vont courir au château d'Hamelin pour nous couper la route ; mais s'ils montent à cheval, il leur faudra faire un circuit, et s'ils vont à pied, nous avons de l'avance sur eux. Une fois au château, nous serons sauvés ! ajouta-t-il.

— Comment cela ? demanda le chevalier. N'est-il donc pas habité ?

— Il est presque vide en ce moment, répliqua le page.

Ils rencontrèrent une porte massive qui s'ouvrit sans difficulté, et ils continuèrent leur course souterraine.

Au bout de quelques minutes, une autre porte, qui s'étendait du haut en bas du passage, leur barra le chemin, mais le jeune page savait comment l'ouvrir.

Enfin, ils rencontrèrent une troisième porte ; puis ils gravirent un escalier de pierre, et puis ils se trouvèrent dans une salle pavée en marbre, moins spacieuse que celle de la Maison Blanche, mais d'une architecture gothique très-remarquable.

— Nous voici dans le château d'Hamelin, et nous sommes sauvés, dit Ermach d'un ton joyeux, et en jetant sa lampe dans un coin. Puis, tout en précédant ses compagnons dans une cour qu'entouraient des bâtiments flanqués de tours, il ajouta : — Nous ne prendrons pas le temps d'aller chercher des chevaux dans les écuries, car nos ennemis pourraient arriver et nous surprendre.

— Hâtons-nous donc de sortir d'ici, dit Henri de Brabant : car je m'aperçois, hélas ! qu'il me faut perdre tout espoir de connaître le sort de mes pauvres pages.

Ils arrivèrent devant le pont-levis que le vieux portier abaissa en tremblant : et, une seconde après, ils furent hors du château d'Hamelin.

XXXIV.

POURQUOI NOTRE HÉROINE NE VOULAIT PAS SE FAIRE CONNAITRE A HENRI DE BRABANT.

Les événements que nous avons rapportés s'étaient succédés si rapidement que le chevalier avait à peine trouvé un moment pour remercier son ami inconnu de l'aide qu'il lui avait prêté. Mais à présent qu'ils paraissaient être hors de danger, Henri s'arrêta, en disant : — Reposons-nous ici quelques minutes ; car j'ai hâte de faire plus ample connaissance avec toi, mon brave ami.

Ces paroles étaient adressées à Blanche ; mais avant qu'elle eût le temps de répliquer, Ermach s'écria vivement : — Je vous en prie, ne nous arrêtons pas ici, car Cyprien et ses diables pourraient bien nous tomber inopinément sur le dos.

— Alors, pousserons-nous jusqu'à Prague? demanda Henri.

— Non, cela ne serait pas sûr pour moi, fit observer blanche, attendu que j'ai emprunté cette armure dans l'un des appartements du château, et que j'en ai fait un usage qui n'est pas de nature à me concilier les bonnes grâces du général Zitzka.

— Je vois qu'il est nécessaire que nous causions ensemble, dit Henri de Brabant ; nous entrerons donc un peu dans ce bois.

Ils gagnèrent un espace découvert au milieu des arbres, et là, ils s'assirent sur l'herbe. Le chevalier reprit alors la parole, en s'adressant à notre héroïne :

— D'abord, mon charmant inconnu, dit-il, il faut que vous me permettiez de vous remercier du se-

cours que vous m'avez prêté si à propos. En second lieu, je dois vous faire connaître que je m'appelle Henri de Brabant, et, tant que je vivrai, j'aurai pour toi l'affection d'un frère. J'ai quelque influence à la cour d'Autriche, et si tu avais là quelque intérêt que je puisse servir, sois sûr que son Altesse le duc exaucera toute prière que je lui adresserai en ta faveur. A présent, permets moi de te demander qui tu es, et lève la visière de ton casque afin que tes traits restent à jamais gravés dans ma mémoire ; car je te le répète, désormais je te regarderai comme mon frère.

— Seigneur chevalier, répondit notre héroïne après une pause durant laquelle elle eut à réprimer les émotions de joie et de plaisir que ces paroles excitaient en elle, seigneur chevalier, je reçois vos remercîments, mais sincèrement je ne les ai pas mérités ; car, quoique j'eusse le désir de vous secourir.....

— Par le ciel ! jeune homme tu es bien modeste ! s'écria Henri en l'interrompant ; tu n'en as pas eu seulement la volonté, tu en as eu aussi le pouvoir. Nous avons battu nos ennemis dans deux rencontres successives, et quoiqu'ils fussent deux fois plus nombreux que nous. Oublies-tu donc qu'au moment où tu es apparu, j'étais entre leurs mains, et que, par conséquent je te dois la vie ? Encore une fois, je te demande qui tu es, et comment tu t'es trouvé là si à propos ?

— J'aurais une longue histoire à raconter à Votre Excellence, s'il me fallait entrer dans des détails minutieux, dit Blanche ; mais qu'il me suffise de vous dire que certaines circonstances m'ont conduit à la Maison Blanche, qu'aussitôt après mon arrivée j'ai appris qu'on méditait une trahison à votre égard, et que sachant que vous étiez dans la galerie des glaces, je m'y suis rendu justement à temps...

— Pour me sauver de la mort, ajouta le chevalier avec énergie.

— Peut-être me sera-t-il permis de mentionner

certaines particularités que, par modestie, ce jeune homme oublié de raconter, dit Ermach en se joignant à la conversation.

— Parle, Ermach, cria Henri de Brabant. Je suis tout attention, quoique ce que tu pourras m'apprendre ne puisse ajouter à l'affection que je lui ai vouée.

— Et cependant, Votre Excellence éprouvera plus que l'admiration quand je lui aurai dit que ce jeune homme si brave devant l'ennemi, et si modeste devant la louange, que ce jeune homme, dis-je, a délivré les trois seigneurs enfermés comme ôtages dans le château de Prague.

— Quoi ! Est-ce possible ! s'écria Henri de Brabant. Le marquis de Schomberg, le baron de Rotenberg et le comte de Schonwald sont en libreté !

— Oui, et c'est ce jeune homme qui les a délivrés, répondit Ermach qui trouvait un plaisir évident à vanter ces prouesses. Oh ! les nouvelles se répandent vite dans la Maison Blanche, continua le page.

— Est-ce possible ? répéta le chevalier en se tournant vers Blanche. Qui donc es-tu brave enfant ? Et pourquoi tiens-tu ainsi ta visière baissée ?

— Il serait vraiment ridicule à moi de forcer votre Excellence à m'adresser encore ces questions, dit notre héroïne. Permettez-moi de ne vous donner que dans trois jours les explications que vous me demandez ?

— Trois jours ? répéta Henri. Ce serait bien difficile, car dans quelques heures je partirai de Prague pour retourner en Autriche, où je me suis engagé à escorter une dame et ses suivantes jusqu'à Vienne.

— Une dame.. et ses suivantes ? exclama Blanche involontairement : mais se remettant aussitôt, elle se hâta d'ajouter : pardonnez-moi, seigneur chevalier, mais cette nouvelle m'a désap[illegible]té.

— Comment cela, mon ami ? demanda Henri qui éprouvait d'instant en instant davantage d'intérêt pour son libérateur autour duquel flottait un mystère de plus en plus épais.

— Je voulais dire, répliqua Blanche, qu'en apprenant que Votre Excellence se disposait à partir pour l'Autriche dans quelques heures, j'avais eu la pensée de le prier de me permettre de faire route avec elle ; car j'ai à suivre la même direction, du moins durant une journée de marche.

— Trois journées de marche ! exclama le chevalier : en ce cas vous devez demeurer dans le voisinage du château de Rotenberg.....

— Justement, répondit Blanche.

— Et pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas jusque-là ? demanda Henri. Qu'est ce qui a pu vous faire changer d'idée !

— Votre Excellence a promis à une dame de l'escorter elle et ses suivantes, répondit notre héroïne avec une rapidité d'autant plus sensible que ces efforts pour être calme étaient plus grands ; je craignais, continua-t-elle, que ma présence ne fut un embarras pour vous ; car je ne dois pas vous dissimuler que je ne suis qu'un pauvre page, d'un humble origine, portant un nom.....

— Et ce nom, quel qu'il soit, mérite d'être le plus honoré de toute la chrétienté ! s'écria le chevalier en saisissant la main gantelée de notre héroïne, et en la serrant avec toute la ferveur d'une généreuse amitié. Mon ami, mon frère, ajouta-t-il, je ne veux pas chercher à pénétrer le mystère dans lequel il te plaît de t'envelopper ; mais qui que tu sois, nous ne pouvons plus rester indifférents l'un à l'autre. Nous ferons route ensemble ; et au lieu de me quitter à moitié chemin, tu m'accompagneras à Vienne, et je te promets que là, tu recevras de la main même de Son Altesse, le duc d'Autriche, le titre de chevalier.

— Merci, merci pour la noble générosité dont vous me comblez, mais que je ne puis accepter, répliqua Blanche. Pourtant, continua-t-elle, si vous m'assuriez que je ne serai pas un embarras pour vous, j'accepterai volontiers de voyager sous votre escorte jusqu'au château de Rotenberg, d'autant plus

que je ne serais pas sans courir certain danger si l'on soupçonnait que c'est moi qui ai délivré les trois prisonniers d'Etat.

— Et cette armure ? fit observer le chevalier, n'y a-t-il pas de danger aussi qu'on la reconnaisse ? et ne feriez-vous pas sagement de l'ôter pour prendre un costume qui vous permette de déjouer les poursuites des agents de Zitzka ?

— J'aime mieux courir ce danger que de quitter mon armure, répondit Blanche d'un ton décidé.

— Je dois pourtant vous prévenir, dit le chevalier, que la dame que je vais accompagner a justement passé plusieurs jours au château de Prague, avec Zitzka ; et si, par hasard, elle venait à reconnaître.....

— Qui est cette dame dont vous parlez ? demanda Blanche en faisant appel à tout son courage pour recevoir la réponse qu'elle pressentait.

— Elle se nomme Œtna, répondit Henri qui ne laissa pas que de s'étonner de la curiosité de son inconnu.

— J'ai entendu parler d'elle, dit Blanche à voix basse, et après une pause de quelques instants. On la dit aussi généreuse que belle, et dès lors je ne quitterai pas mon armure, à moins, ajouta-t-elle vivement, que cela ne vous fasse soupçonner par les Taborites.

— Je n'appréhende rien de pareil, répliqua Henri, et même en fût-il ainsi que cela ne changerait rien à ma manière d'agir. Non, mon ami, s'écria le chevalier en se relevant, je ne suis point si égoïste, et je ne parlais uniquement que dans votre intérêt. Gardez donc votre armure, si vous voulez ; et si, au lieu de me quitter à moitié chemin, vous consentez à nous accompagner à Vienne, je vous répète que Son Altesse le duc d'Autriche ne sera pas envers vous avare de bienfaits.

— Merci encore une fois, seigneur chevalier, répliqua notre héroïne ; mais, ainsi que je vous l'ai dit, je serai forcé de vous dire adieu lorsque nous

serons au château de Rotenberg, et là, je vous apprendrai qui je suis, et pourquoi je me suis obstiné à garder ma visière baissée.

— Qu'il soit fait comme vous voulez, exclama Henri ; à présent, hâtons-nous de retourner à Prague, car le temps passe.

— Je n'accompagnerai point Votre Excellence dans la ville, dit Blanche, ce serait de ma part une véritable folie. Mais au lever du soleil, seigneur chevalier, je vous rejoindrai à la porte sud de Prague. Toutefois, il y a une circonstance dont je voudrais vous entretenir. J'ai laissé dans la ville un cheval que, pour diverses raisons, je n'oserais aller réclamer.

— Soyez tranquille, dit le chevalier en l'interrompant, je me charge de vous en amener un ; et maintenant adieu, et à bientôt, ajouta-t-il en lui serrant la main avec cordialité.

Blanche resta dans le bois, et Henri, suivi du page Ermach, rentra dans la grande route et se dirigea rapidement vers Prague.

XXXV

LE DÉPART, UNE RECONNAISSANCE, UNE CONVERSATION

Les premiers rayons du soleil doraient la campagne et les ramparts, lorsqu'une petite troupe à cheval sortit de la ville de Prague.

C'étaient d'abord Henri de Brabant, dont on reconnaissait le rang à ses éperons d'or, puis Ermach, monté sur le cheval de Lionel, et conduisant par la bride celui de Conrad, qui était destiné à Blanche.

A une petite distance derrière Ermach, venaient deux domestiques, sur des chevaux superbes, portant l'un, l'armure du chevalier soigneusement serrée, et l'autre, la valise contenant les objets nécessaires à sa toilette.

Dès qu'ils eurent dépassé la porte, ils s'arrêtèrent et presqu'aussitôt ils virent paraître une dame et ses deux suivantes, toutes montées sur des palefrois magnifiquement caparaçonnés.

Henri de Brabant piqua son cheval et s'avança vers Œtna qu'il avait reconnue du premier coup d'œil et la salua avec courtoisie. Mais elle vit tout d'un coup qu'il y avait dans son air et ses manières une contrainte qu'il s'efforçait en vain de dissimuler. Ne voulant pas, toutefois, laisser voir qu'elle avait remarqué l'ombre qui obscurcissait son front et comptant, d'ailleurs, pour la dissiper sur son esprit et sa fascination, elle rejeta son voile en arrière et le chevalier fut littéralement ébloui par sa beauté, par la richesse et la symétrie de son costume. Elle s'en aperçut, et dans l'exaltation de son

triomphe, elle se dit intérieurement : *je réussirai ! je réussirai !*

L'on se plaça alors en ordre de marche : Henri et Œtna, le chevalier à gauche, selon l'usage ; puis Linda et Béatrice, entre lesquelles se mit Ermach.

Pendant qu'avait eu lieu cet arrangement, Œtna n'avait pas remarqué le page : il serait donc difficile de dire dès maintenant si elle le connaissait ou non. Il est encore une autre circonstance que nous devons mentionner : c'est la surprise qu'éprouvèrent Linda et Béatrice en voyant que Lionel et Conrad n'étaient point avec leur maître, et le regard plein d'anxiété qu'elles échangèrent entre elles. Mais quels que fussent leurs sentiments, elles surent n'en rien laisser paraître.

On se mit en marche, mais lentement, parceque le chevalier craignait de manquer son jeune libérateur qui avait promis de venir le rejoindre. Il dit à Œtna qu'il attendait une autre personne, et cette remarque servit à ouvrir la conversation.

— Tout ami de votre Excellence sera le bienvenu, dit Œtna en dissimulant la contrariété qu'elle éprouva en voyant qu'elle serait condamnée à avoir un tiers dans son voyage avec le chevalier. Puis-je vous demander le nom et le rang de celui que vous attendez ?

— Franchement, madame répliqua Henri, il me serait impossible de répondre à cette question.

Le fait est que la nuit dernière a été remplie de tant d'incidents que je n'ai pas fermé les yeux, mais cela est peu de chose pour moi qui suis habitué à vivre de la vie des champs.

— Où Votre Excellence s'est tant distinguée, ajouta Œtna en jetant sur lui un regard pénétrant.

— Qui donc avez-vous entendu faire mon éloge ? demanda le chevalier en l'examinant attentivement et voulant s'assurer si elle ne le connaissait pas mieux qu'il ne lui convenait de le laisser voir.

—Le capitaine général m'a parlé de votre habileté comme chef, de votre bravoure comme guerrier,

et de votre générosité dans la victoire, répondit Œtna.

— Le noble Zitzka est trop flatteur, dit Henry. Mais, ne vous a-t-il pas dit autre chose de moi ?

— Oui, certainement, exclama Œtna avec un sourire charmant ; il s'est souvent et longuement étendu sur votre compte, mais tout ce qu'il a dit peut se résumer dans mes paroles de tout-à-l'heure.

— Ah ! comme cela, Zitzka n'a pas trahi mon secret, pensa Henri de Brabant. Puis, après une pause d'un instant, il se tourna vers Œtna : Je vous disais donc, Madame, que la nuit dernière a été pour moi toute pleine d'aventures. Les périls m'entouraient de toutes parts, et plusieurs fois ma vie n'a tenu qu'à un fil.

— Est-ce possible ! exclama Œtna en levant sur lui des yeux où se lisait le plus vif intérêt.

— Positivement, répliqua le chevalier, et il serait impossible d'exagérer le péril dont j'ai été sauvé par le brave garçon qui va venir se joindre à nous. Mais il me fait l'effet d'un être mystérieux et bien singulier, et je crois devoir vous avertir qu'il a, paraît-il, des raisons sérieuses de cacher son nom et son identité.

— Son identité ! exclama Œtna sans bien comprendre ce que voulait dire le chevalier.

— Oui, son identité personnelle, reprit ce dernier : en d'autres termes, il ne veut pas dire ce qu'il est réellement, et pour cela il garde obstinément fermée la visière de son casque, car il faut que je vous dise qu'il est couvert d'une armure, qui lui donne toute la martiale élégance d'un guerrier et la grâce d'une amazone.

— Je suis on ne peut plus curieuse de voir cet inconnu à qui il a été donné de rendre à Votre Excellence un service si signalé, dit Œtna. Mais vous ne m'avez pas fait connaître de quelle nature sont les périls que vous avez courus, et dont la pensée seule me fait frissonner, ajouta-t-elle avec un accent touchant et ému.

— Ce serait bien long à raconter, dit Henri ; et, d'ailleurs, je crains que mes aventures de cette nuit n'aient du rapport avec un terrible mystère dont la seule mention, je ne le sais que trop, vous ferait frémir.

— Ah ! exclama Œtna en pâlissant ; mais ce mystère.

— La statue de bronze ! répondit Henri en se penchant sur son cheval, de manière à n'être entendu que d'elle.

— O Dieu, murmura-t-elle, comme si elle eut été frappée au cœur. Quel péril avez-vous donc couru, et que savez-vous de la statue de bronze !

— Je vais vous le dire, répliqua le chevalier qui soupçonna que sa belle compagne connaissait le secret de la statue de bronze, et que peut-être elle consentirait à le lui révéler. La nuit dernière, je me suis trouvé dans une maison qui doit être certainement le quartier général des chefs de cet horrible tribunal.

— Et cette maison ? demanda Œtna avec vivacité, et en jetant les yeux autour d'elle, comme si elle eût craint de voir surgir une apparition.

— Voyez ! dit Henri en indiquant la Maison Blanche qui brillait sur son éminence, au milieu de la verdure qui l'entourait.

— Ah ! vous avez été *là* ! murmura Œtna d'une voix étouffée ; et détournant la tête, elle garda, durant quelques minutes, un profond silence.

— Je n'aurais pas fait allusion à ce mystère de la statue de bronze, dit enfin le chevalier, si je n'avais pensé que vous pourriez, sans doute, satisfaire ma curiosité à cet égard.

— Ah ! exclama Œtna, machinalement, et même involontairement.

Lorsqu'elle se retourna vers Henri de Brabant, son visage était d'une pâleur mortelle.

— Pourquoi Votre Excellence imagine-t-elle que je possède la clef de ce mystère ? demanda-t-elle en faisant un violent effort pour cacher son émotion.

— Pardonnez-moi... oh ! pardonnez-moi, Madame, s'écria le chevalier qui ne put voir sans compassion le trouble où l'avaient jetée ses paroles.

— Je n'ai rien à vous pardonner, dit-elle ; mais dites-moi pourquoi vous croyez que je sais la signification de ces mots.

Elle s'arrêta court ; car ses lèvres ne pouvaient articuler le nom de la statue de bronze.

— Puisque vous l'exigez, je vais vous répondre franchement, dit le chevalier. Les incidents qui se sont passés dans la caverne, il y a quelques mois, alors qu'une voix vous menaça.

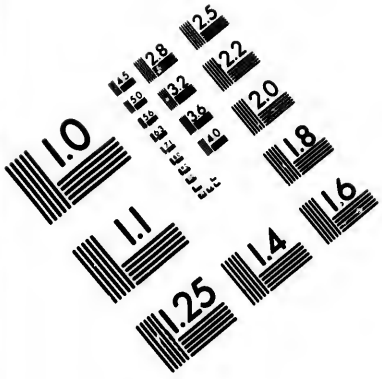
— Oui, oui, je me souviens, s'écria Œtna en jetant un coup d'œil plein d'égarement du côté de la Maison Blanche.

— Et puis, continua Henri de Brabant, la conversation que Blanche Gaspard a entendue entre Cyprien et une femme nommé Marthe, cette conversation que je vous ai fait connaître par le général Zitzka, et que Blanche vous a sans doute racontée dans tous ses détails.....

— Oui, et les menaces qui étaient dirigées contre moi, dit Œtna. Vous avez raison, seigneur chevalier, ajouta-t-elle en se roidisant contre la douleur que lui causait cet entretien, vous avez raison, je sais ce qu'ils veulent dire par « le baiser de la Vierge ! » Mais, ô mon Dieu ! ne me demandez pas de vous révéler ces mystères, de soulever le voile qui cache ces horreurs. D'ailleurs, s'écria-t-elle, je le voudrais, qu'il y a mon serment, et rien ne pourrait me le faire violer.

Oubliant, dans son agitation, qu'elle était au milieu d'une grande route, et que Henri de Brabant avait les yeux fixés sur elle, Œtna joignit les mains avec ferveur et parut renouveler tacitement une promesse qu'elle avait juré d'exécuter.

Le chevalier la regarda avec un étonnement indicible et une extrême curiosité, car il sentait qu'il y avait là quelque effroyable mystère, et il avait hâte de reprendre la conversation. Mais au moment où



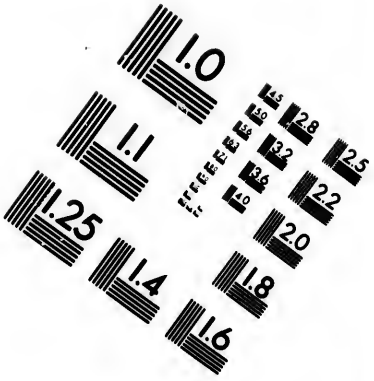
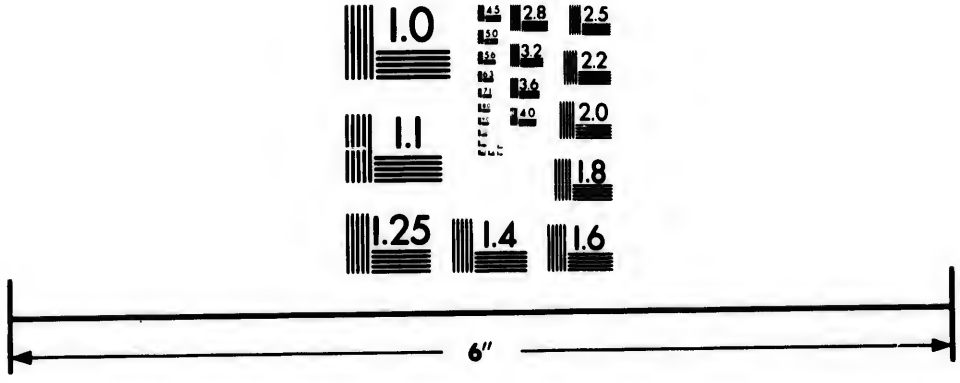


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Œtna commençait à se calmer, Blanche, toujours couverte de son armure, sortit d'un bouquet d'arbres, et s'avança vers eux.

— Soyez le bienvenu, mon brave libérateur! s'écria le chevalier cachant sous l'enthousiasme de ses manières la crainte qu'Œtna ne reconnût l'armure comme sortant des appartements du château de Prague.

Mais il n'en fut rien, et elle rendit courtoisement à Blanche le salut que celle-ci lui adressa.

— Je vous présente, madame, le brave jeune homme qui m'a sauvé la vie, et qui va être notre compagnon de voyage, dit le chevalier.

— Nous serons enchantés tous de faire route avec lui, répliqua Œtna; mais il n'a pas de cheval.

— Pardon, madame, mon page en a un à lui offrir, dit Henri.

Ermach s'avança pour donner à Blanche la bride du coursier qui lui était destiné.

Ce fut alors que, pour la première fois, Œtna remarqua le jeune page Au moment où elle l'aperçut, elle tressaillit; puis elle l'examina de nouveau, et au coup d'œil qu'il lui lança, elle reconnut que ses soupçons étaient justes.

Mais aucun des assistants ne s'aperçut de cette reconnaissance réciproque; et avant de se détourner, Œtna fit à Ermach un signe de tête, comme pour lui faire comprendre qu'elle saurait trouver l'occasion de lui parler en particulier.

Pendant ce temps, Blanche était montée à cheval, et l'on se remit en marche. Henri de Brabant remarqua qu'Œtna était triste, malgré ses efforts pour paraître gaie; mais il attribua sa mélancolie à l'impression que lui avait causée sa conversation de tout à l'heure, et il se disposait à faire une observation sur la campagne qui les environnait, lorsqu'elle prit elle-même la parole.

— Vous avez, il y a un moment, mentionné le nom de Blanche, seigneur chevalier, dit-elle; cela me fait penser à vous demander si vous avez vu

cette jeune fille, avant votre départ, car je présume que vous savez que je lui ai dit adieu, hier soir?

— Je regrette profondément de ne pas l'avoir vue, répondit Henri. Maître Tremplin m'a dit, ce matin, qu'elle était venue à l'hôtel, qu'elle l'avait chargé de me transmettre ses remerciments; mais, je le répète, je regrette beaucoup de ne pas l'avoir vue, d'autant plus qu'elle pourrait avoir besoin de conseils.

— J'ai eu la même pensée, dit Œtna, et je lui même suppliée de me permettre de l'aider de ma bourse; mais elle m'a assuré qu'elle avait tout ce qui lui était nécessaire.

— Je vous suis très-obligé, Œtna, pour la bonté et l'intérêt que vous avez témoignée à Blanche, dit le chevalier, avec une telle chaleur que la jeune femme fixa sur lui un regard scrutateur. Je n'oublierai jamais, continua-t-il, la façon dont elle m'a secouru quand elle m'a trouvé sans connaissance dans la lande.

Nous ne chercherons pas à exprimer les émotions et les sentiments de Blanche qui ne perdait pas un mot de cette conversation. Une sorte de bonheur jusqu'alors inconnu faisait battre son cœur, et il lui parut qu'une nouvelle existence s'ouvrait pour elle.

— J'espère, dit Henri après un long silence, en se tournant vers Œtna, j'espère que le général Zitzka ne m'en voudra pas de n'avoir pas été lui présenter mes respects, avant de quitter Prague?

— Le capitaine général a une trop haute opinion de Votre Excellence pour jamais mal vous juger, répondit Œtna; et, à parler franchement, continua-t-elle, il était trop préoccupé, ce matin, d'un évènement dont vous avez probablement entendu parler, pour songer à des questions de politesse.

— Vous voulez parler de la disparition des trois prisonniers d'Etat! exclama le chevalier. Cela a dû horriblement vexer le général?

— Il en a été plus que vexé, répliqua Œtna d'un

ton solennel. Il est entré dans une telle rage qu'il voulait commencer sur le champ une croisade contre l'aristocratie de Bohême. Il a juré de raser les châteaux des seigneurs, de partager leurs domaines entre ses soldats, et d'abolir partout les priviléges.

— Et croyez-vous, madame, que le capitaine général mette ces menaces à exécution ? demanda Blanche en grossissant sa voix.

— Dans dix jours il entrera en campagne, répondit Œtna, à moins qu'on ne lui donne satisfaction, ce qui n'est guere probable.

Le soleil se couchait derrière les collines qui bornaient l'horizon, lorsque la cavalcade s'arrêta à un hôtel situé sur le bord de la route. L'hôtelier, sa femme et une foule de domestiques se hâtèrent d'accourir, et, à la vue des éperons d'or du chevalier, de la mise élégante des dames, firent des frais inouïs d'attentions.

Cette auberge se trouvait dans un lieu désert : aussi au métier d'hôtelier son propriétaire joignait-il celui de fermier. La cuisinière se mit vite à ses fourneaux dès qu'on sut que les étrangers se proposaient de passer la nuit, des domestiques se chargèrent des chevaux, et l'hôtesse fit préparer des chambres.

Œtna se retira dans la pièce qu'on avait mise à sa disposition, pour réparer sa toilette avant qu'on servit le dîner, et Henri de Brabant et Blanche se trouvèrent ainsi seuls ensemble dans la salle de l'auberge.

— Que pensez-vous, cher inconnu, de notre compagne de voyage ? demanda le chevalier en se jetant dans un fauteuil.

— Je pense qu'elle est très-belle, répondit Blanche dont le sein se gonfla sous sa cuirasse.

— Ah ! la beauté ne suffit pas pour rendre une femme adorable, dit Henri. Depuis trois semaines, mon cher ami, j'ai rencontré trois femmes charmantes, dont la plus laide est aussi jolie que celle qui fut cause de la guerre de Troie ; et, cependant,

ces trois femmes diffèrent autant entre elles que la lumière diffère de la nuit. Il y a d'abord Satanaïs.

— La sœur d'Œtna, je crois? dit Blanche. J'ai entendu parler d'elle une ou deux fois.

— Oui, la sœur d'Œtna répliqua le chevalier, et si vous ne l'avez jamais vue, mon brave inconnu, il est inutile que je vous fasse la description de sa beauté. Figurez-vous la taille d'Œtna, ses traits, ses yeux, et avec cela un teint presque olive, mais d'une telle transparence qu'on voit le sang courir dans ses veines. Il y a entre elles deux un contraste immense, malgré leur ressemblance.

— Mais la différence morale? dit Blanche d'une voix qui tremblait légèrement.

— Ah! exclama Henri: mais non, non, je n'ose pas m'expliquer sur ce point, ajouta-t-il comme en se parlant à lui même. De ces trois femmes dont je vous parlais, continua-t-il en faisant un effort pour sortir de sa rêverie, vous en connaissez déjà deux, Satanaïs et Œtna, l'autre est cette même Blanche Gaspard dont vous m'avez entendu parler tantôt.

Notre héroïne fut tellement surprise par cette déclaration, qu'elle fut totalement hors d'état de répliquer au chevalier qui lui parlait ainsi d'*elle-même*.

— Oui, continua Henri sans s'apercevoir de l'émotion qui l'agitait sous son armure, Satanaïs et Œtna ont une beauté splendide, mais Blanche Gaspard possède une modestie, un charme qui plaisent à l'âme et qui reposent. J'avoue franchement que, si je n'avais jamais vu Satanaïs, j'aurais pu aimer cette jeune fille si belle, si simple, de la plus sainte affection, et avec le dévouement le plus sincère. Mais, par le ciel! qu'avez-vous donc, mon ami?

En même temps qu'il prononçait ces paroles, le chevalier s'élança de son siège et reçut Blanche dans ses bras, car elle avait été saisie d'une faiblesse soudaine, et après avoir chancelé un instant, elle serait tombée si l'exclamation de Henri ne l'eût rappelée à elle-même. Alors, elle dit d'une voix tremblante:

— Ce n'est rien, une indisposition passagère, mais c'est fini...

— Ah ! je comprends, s'écria le chevalier avec brusquerie. Pardonnez-moi si j'ai rien dit qui puisse vous offenser.

— Que voulez-vous dire ? Que voulez-vous dire ? demanda Blanche, convaincue qu'elle s'était trahie et qu'il savait maintenant qui elle était.

— Encore une fois, je vous demande pardon, reprit Henri de Brabant, si mes paroles vous ont offensé : mais j'ai lu votre secret.

— Mon secret ! murmura notre héroïne en tremblant et s'appuyant contre la table ; mon secret ! répéta-t-elle avec une véhémence passionnée.

— Oui, votre secret, noble jeune homme : vos paroles, vos manières tout vous a trahi.

— Et ce secret ? cria Blanche Gaspard avec impatience.

— Vous connaissez, Blanche Gaspard et vous l'aimez.

— Oui, autant que ma vie, répondit notre héroïne qui se sentit soulagée d'un poids énorme.

— En ce cas, puissiez-vous être heureux, mon cher ami, répliqua le chevalier, car il n'est pas un homme qui ne dût être fière d'elle.

— Merci, merci pour vos souhaits et vos généreux sentiments, murmura Blanche.

Les domestiques entrèrent pour préparer la table, et notre héroïne, tirant le chevalier de côté, lui dit à voix basse :

— Vous m'excuserez si je me retire dans ma chambre, mais si je veux garder mon incognito, il faut que je prenne mon repas seul.

— Il n'est pas pour cela besoin d'excuse, mon ami, répliqua Henri : bonne nuit donc.

— Bonsoir, répliqua Blanche ; et elle se hâta de gagner la chambre qu'on lui avait préparée.

Durant ce temps, Œtna réparait sa toilette que le voyage avait quelque peu dérangée, et elle allait retourner dans l'appartement où elle avait laissé le

chevalier et Blanche ensemble, quand, dans le long et sombre corridor, elle rencontra le jeune page Ermach.

— Ah ! vous arrivez à propos, lui dit-elle à demi voix ; je voulais te parler mon ami ; mais suis-moi dans ma chambre où nous pourrons causer un instant, sans craite d'être interrompus ou observés.

— Marchez devant, Mariette, dit le jeune homme d'un ton froid.

— Silence ! Ne m'appelez pas ainsi ! répliqua Œtna avec un accent où il y avait à la fois de la colère et de la supplication : puis elle rentra précipitamment dans son appartement.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda le page qui faisait des efforts visibles pour cacher sous un calme apparent les émotions auxquelles il était en proie.

— Comprenons-nous bien, Ermach, dit Œtna. Nous resterons amis, n'est-ce pas ?

— Que vous importe mon amitié, Mariette ? demanda le page dont les lèvres frémissaient.

— Encore une fois, ne m'appelle pas de ce nom que je hais et qui me fait horreur, dit Œtna. Je te demande de nouveau ; serons-nous amis ou ennemis ?

— Pourquoi aurais-je pour vous de l'indulgence et de l'amitié ? demanda Ermach toujours avec la même froideur. Il est certain que quand vous habitiez.....

— Oui, oui, je comprends ! dit la jeune femme en l'interrompant avec impatience ; ne prononcez pas le nom de cette demeure... les murs ont des oreilles.

— Je n'en dirai pas davantage, puisque vous le voulez, dit le page ; mais vous savez de quels sentiments nous étions animés l'un pour l'autre, et quels motifs j'ai de vous haïr, de me venger de vous.

— Oui, j'ai eu tort, exclama Œtna, j'ai eu tort. Mais n'aurais-tu pas le courage d'oublier, de pardonner ? Voyons, dis-moi, Ermach, dis-moi que tu me pardonnes.

— Jamais... jamais ! répliqua le jeune homme en jetant sur elle un regard plein de haine.

— Mais quel mal pourrais-tu me faire ? demanda OEtna qui tremblait de tout son corps.

— Vous aimez le chevalier Henri de Brabant, dit le page les dents serrées, d'une voix étouffée, d'un air d'infernal triomphe.

— Ah ! exclama la jeune femme. Mais non, Ermach, tu t'es trompé.

— C'est vainement que vous chercheriez à nier, dit le jeune homme en l'interrompant. Par les souffrances que j'ai endurées, par les larmes brûlantes que j'ai versées, je ne permettrai pas qu'une iniquité s'accomplisse, et je serai vengé.

— Assez, assez ! dit OEtna vivement. J'accorde que tu as raison, et que j'aime le chevalier de Brabant.

— Il a été bon et généreux pour moi, s'écria Ermach ; il m'a arraché d'une maison que j'abhorrais, et à une existence qui m'était odieuse.

— Oui, je sais que tu lui as rendu un important service, dit OEtna. Mais rappelle-toi, Ermach, ce serment qui te défend de révéler les mystères de la Maison Blanche et du château d'Hamelin.

Madame, je respecterai ce serment, fit le page avec indignation : mais sans le violer, je puis en dire assez au chevalier de Brabant.

— Non, non, tu ne voudrais pas me perdre, Ermach ! s'écria OEtna en joignant les mains et avec un accent suppliant. Tu ne voudrais pas me faire mourir en présence de l'homme que j'aime ! Rien ne pourra-t-il donc t'émouvoir, ni larmes, ni prières...

— Rien, répondit Ermach.

— Et si je te faisais connaître tes parents, si je te fournissais les moyens de les retrouver ? dit OEtna.

— A cette condition, à cette condition seule, je vous ferais grâce, répondit le page. Oh ! s'écria-t-il ? j'ai bien souffert, vous m'avez causé bien du mal,

mais si vous faisiez cela, je vous pardonnerais, qui sait, je vous bénirais peut-être un jour.

— Ecoute, dit la jeune femme après plusieurs minutes de réflexion, nous n'avons pas le temps en ce moment, et les explications que j'aurai à donner sont longues. Ce soir, lorsque tout dans la maison sera silencieux, avant de rentrer dans cet appartement je te dirai ce que je sais de ta naissance. Où est ta chambre.

— La dernière à droite au bout de ce corridor, répondit Ermach.

— Il suffit, sois-y tantôt, et tu sauras tout, en échange du silence que tu t'engages à garder sur tout ce qui me concerne. A présent, va...

OEtna attendit encore quelques instants, afin de se remettre de l'assaut qu'elle venait de subir ; et quand elle descendit, il aurait été impossible, même pour l'observateur le plus attentif, de soupçonner par quelles émotions poignantes elle venait de passer.

Un repas copieux était servi sur une table au milieu de laquelle était une large salière qui servait de ligne de démarcation entre les maîtres et les serviteurs ; d'un côté étaient le chevalier et OEtna, et au-dessous étaient assis Ermach, Linda et Béatrice.

OEtna et Henri causèrent des divers incidents qui avaient marqué leur voyage ; mais un silence presque absolu régna à l'autre bout de la table.

Dès que le souper fut terminé, chacun se leva et se retira dans son appartement respectif.

Mais, quoiqu'il n'eût pas dormi la nuit précédente, Henri de Brabant ne se sentait nulle envie de se coucher. Il ouvrit la fenêtre, et plongea ses regards dans la campagne que la lune éclairait de ses rayons. Il resta ainsi plus d'une demi-heure, livré aux réflexions qui affluaient à son esprit. Il regrettait, en effet, la nécessité qui l'avait contraint de quitter Prague, sans avoir découvert le sort de ses deux pages, et aussi sans avoir pu porter secours à la princesse Elisabeth. Tout en suivant le cours de ses pen-

sées, l'idée lui vint qu'il n'avait pas encore interrogé Ermach sur les mœurs, les occupations et les habitudes des habitants de la Maison Blanche.

Il se rappela que le page lui en avait parlé comme d'un lieu maudit, lorsqu'il l'avait prié de l'en arracher, et il était, d'ailleurs, convaincu qu'elle servait de quartier général aux chefs du tribunal de la statue de bronze. Sous l'empire de ces pensées, et cédant à une impulsion presque irrésistible, il résolut d'aller trouver Ermach, dût-il lui faire perdre quelques instants de sommeil, et comme un profond silence régnait dans l'auberge, il sortit tout doucement de sa chambre. Afin de ne troubler personne, il continua à avancer avec précaution, malgré l'obscurité.

Mais en approchant de la chambre d'Ermach, le chevalier fut surpris d'en voir sortir un filet de lumière par l'entrebaillement de la porte ; il arriva, toujours avec précaution, jusque sur le seuil.

Là, il demeura saisi d'un indicible étonnement.

A côté du fauteuil où Ermach s'était jeté, épuisé par les fatigues de la journée, et où il avait été surpris par le sommeil, à côté de ce fauteuil, disons-nous, se tenait OEtna droite et immobile.

Ses cheveux tombaient sur ses épaules, et d'une main elle portait uue lampe qui éclairait son visage d'une pâleur cadavérique.

Le chevalier ne savait que penser, et il resta sur le seuil sans bouger et sans proférer une parole !

OEtna contempla durant près d'une minute le page plongé dans le sommeil : et puis, il semblait à Henri de Brabant qu'il s'opérait tout à coup un changement effrayant dans ses traits, et qu'à sa pâleur glaciale succédait une expression de férocité diabolique.

Le chevalier sentit un frisson lui courir par tout le corps ; mais au même instant, le bras d'OEtna se leva au-dessus du page, un poignard brilla à la lueur de la lampe, et puis s'enfonça dans le cœur du malheureux jeune homme.

Henri poussa un cri et se précipita dans la chambre.

XXXVI

LE MEURTRE ET SES CONSÉQUENCES

La tête de Méduse se dressant devant Œtna ne lui aurait pas causé plus d'effet que n'en produisit sur elle la soudaine apparition de Henri de Brabant. Elle paraissait être changée en une statue, et ses traits conservaient l'expression de rage, d'horreur et de férocité que le chevalier avait d'abord remarqués.

Elle ne laissa point tomber la lampe, le bras qui la tenait élevée ne s'abaissa même pas, tandis que de l'autre elle serrait toujours le poignard. Pas un mot ne s'échappa de ses lèvres qui étaient aussi livides que ses joues. Enfin le sang reprit sa circulation dans ses veines, et il s'opéra alors chez elle une sorte de réaction.

Le chevalier secouant l'horreur et l'étonnement qui le paralysaient, lui arracha la lampe de la main et s'avança vers le fauteuil où gisait Ermach. Mais tout secours était inutile : le coup avait été donné avec une telle force, et la place avait été si bien choisie, que le pauvre jeune homme avait expiré sans un soupir, sans un gémissement.

— Œtna, est-ce possible ? dit Henri de Brabant d'une voix à peine intelligible, en se détournant du cadavre pour regarder la coupable.

— Oh ! Dieu ! ayez pitié de moi ! s'écria Œtna en sortant de sa stupéfaction. Puis se couvrant la figure avec ses mains elle fondit en larmes.

— C'est horrible ! épouvantable ! dit Henri d'un ton lugubre et sombre. Je n'ose espérer que vous ayez

eu pour commettre ce crime des motifs qui puissent le rendre moins odieux, non, c'est impossible.

— Et cependant j'en avais, j'ai une excuse! cria OEtna en s'attachant aux paroles tombés des lèvres du chevalier, avec l'ardeur que met à s'accrocher à une branche celui qui tombe dans un précipice. Mais, je ne puis vous demander de croire que je suis plus malheureuse que coupable, plus à plaindre qu'à blâmer, continua-t-elle d'une voix pleine d'angoisse ; des circonstances se sont combinées pour me perdre dans votre estime, moi qui me serais peu inquiétée de l'opinion du monde, aussi longtemps que j'aurais pu compter sur votre amitié.

Et elle recommença à sangloter.

— Oui, OEtna, je voulais rester votre ami, dit Henri de Brabant. Mais que puis-je penser de vous, maintenant? Rappelez-vous la scène du bouquet, près de Prague, et voyez ce que vous venez de faire encore.

— Oui, oui, mon Dieu! vous avez raison, mais ne me torturez pas! s'écria-t-elle en tombant à genoux et en tendant vers lui des mains suppliantes. Ecoutez-moi, écoutez-moi une seconde, je vous en conjure! Je sais que je perdrez votre amitié, que je vais vous quitter pour ne jamais vous revoir ; mais je ne veux pas que vous croyiez que j'ai commis ce meurtre de sang-froid! Non, j'ai été provoquée, et je n'ai frappé ce jeune homme que parce que j'ai voulu me sauver de l'abîme où il voulait me jeter.

— Mais ces motifs qui vous ont poussé.....

— Ce serait une longue histoire, trop longue pour que je vous le dise en ce moment, repliqua OEtna. D'ailleurs, ajouta-t-elle en se relevant brusquement, je crois que je suis perdue dans votre opinion, et qu'il ne me reste plus qu'à vous dire adieu pour toujours.

Elle prononça ces paroles d'une façon si étrange et si ambiguë que le chevalier s'imagina qu'elle ne parlait et n'agissait ainsi que pour mieux dissimuler quelque intention sinistre.

— Le temps se passe, dit Henri ; voici un meurtre dont il faudra rendre compte, et je ne désire ni vous accuser ni attirer les soupçons sur moi-même.

— Fasse Dieu que vous ne soyez pas soupçonné ! s'écria Œtna avec une ferveur dont le chevalier fut touché, car il s'aperçut que cette femme étrange l'aimait avec une sincérité, un dévouement qui dominaient chez elle tout autre sentiment. Non... non, s'écria-t-elle, fussiez-vous l'assassin, je me livrerais pour vous sauver !

— Mon Dieu ! comment tant de générosité peut-elle se concilier avec un crime pareil ! exclama Henri qui ne put s'empêcher de jeter sur elle un regard de piété et de commisération.

— Oh ! vous me plaignez ? s'écria-t-elle avec un élan de joie soudain : donc vous ne me haïssez pas, ne ne m'abhorrez pas tout à fait ?

— Non, madame, répondit le chevalier ; je n'ai envers vous aucun sentiment d'amertume, mais je gémis sincèrement sur le dessein qui vous condamne à commettre de pareils actes. Croyez que je ne suis pas insensible à l'intérêt que vous me témoignez, et qui ressort de chacune de vos paroles, de chacun de vos mouvements. Mais je dois de nouveau appeler votre attention sur le sujet qui devrait seul vous occuper car le temps s'écoule, et vous n'avez encore pris aucun parti.

— Voulez-vous vous laisser guider par moi ? demanda Œtna avec rapidité.

— Je ne puis vous promettre cela, répondit Henri : car, en supposant que vous soyez victime de circonstances irrésistibles, en admettant, dis-je que votre destinée vous condamne à une existence aussi fatale pour vous-même qu'elle l'est pour les autres, je ne puis permettre, que vous vous exposiez aux conséquences du crime que vous venez de commettre. A cause de Zitzka qui s'intéresse à vous, à cause de votre sœur qui vous aime si profondément, je ne vous abandonnerai pas à votre sort. Si odieux que soit ce crime, je n'ai de force que pour vous plaindre.

— Henri, dit Œtna d'une voix émue, et en baissant les yeux, je vous remercie sincèrement, oh ! bien sincèrement de tant de bonté. Mais, veuillez écouter patiemment ce que je vais vous dire. Cacher la tragédie qui s'est accomplie ici serait impossible, — car, parvint-on à faire disparaître le cadavre, il resterait tout ce sang qui inonde le parquet. Il est donc nécessaire de l'avouer franchement, ouvertement.

— Mais les conséquences, Œtna... les conséquences ! s'écria Henri avec agitation.

— Ne craignez rien, répondit-elle en osant regarder le chevalier, je vous assure que, quel que soit le danger qui me menace, je saurai m'y soustraire, et je vois même déjà comment je sortirai des difficultés dans lesquelles mon aveu va me plonger. Vous voyez donc que, pour que, le soupçon ne tombe pas sur des innocents, il faut que la vérité soit dite tout de suite, ajouta Œtna avec résolution : et d'ailleurs, c'est le seul moyen de vous éviter de sérieux ennuis, à vous et aux autres.

— C'est-à-dire que vous allez vous sacrifier pour que je sois à l'abri du soupçon, et que je n'aie pas à devenir votre complice en cachant ce crime ? dit Henri.

— Ce n'est pas de la générosité de ma part, répliqua Œtna, puisque je suis seule coupable.

— C'est possible, exclama le chevalier qui ne put réprimer un sentiment d'admiration pour cette jeune femme, qui, au milieu de sa situation si effroyable, lui donnait des preuves aussi évidentes de son dévouement. Mais, ajouta-t-il, êtes-vous aussi sûre que vous le dites d'échapper aux châtiments des lois ?

— Oui, répondit Œtna. Mais, si le secours sur lequel je compte me manquait, eh bien ! vous serez libre, chevalier, d'ordonner au nom du général Zitzka qu'on me relâche.

— Qu'on vous relâche ! répéta Henri de Brabant en la regardant avec étonnement. Et de quel droit...

— Ecoutez, dit Œtna en posant ses doigts sur son bras, afin d'obtenir toute son attention. Dans quelques heures, cet hôtel sera occupé par les magistrats et la force armée. Or, tout ce district est au pouvoir des Taborites, et l'officier de garde obéira promptement à l'ordre que vous lui donnerez d'ouvrir les portes de ma prison et de me laisser fuir.

— Mais pourquoi m'obéirait-il ainsi ? demanda le chevalier de plus en plus étonné. Où est donc le talisman qui opérera ce miracle ?

— Là ! dit Œtna en indiquant du doigt la bague que Zitzka avait donnée à notre héros.

— Ah ! exclama Henri, surpris de ne s'être pas rappelé le joyau dont il avait déjà lui-même éprouvé l'influence.

— Vous comprenez, reprit Œtna, que je ne continuerai pas plus loin que mon voyage dans votre société ; je n'aurai pas la cruauté de m'imposer à vous maintenant, et d'ailleurs, en supposant que j'échappe aux officiers de la Justice, je ne serai plus qu'une fugitive sur la terre,

— Je ne sais, dit le chevalier, mais il me semble que je commets une lâcheté en vous abandonnant ainsi.

— En vous opposant à ma résolution, vous ne feriez que vous plonger dans des difficultés inextricables, répliqua Œtna. Ainsi donc, adieu, adieu pour longtemps, peut-être pour toujours.

— Mais vous n'allez pas rester ici, dit Henri en jetant un regard d'effroi vers le cadavre qui s'était affaissé et qui baignait dans le sang.

— Je sortirai quelques minutes après vous, répliqua Œtna ; et puis, l'alarme se répandra dans la maison, et je dirai que le coupable, c'est moi.

— Mais ne vaudrait-il pas mieux fuir ? Ne serait-ce pas plus sage ? s'écria le chevalier avec véhémence.

— Et vous laisser peut-être soupçonner ? répondit Œtna. Non, non, mon parti est pris. A présent, laissez-moi, laissez-moi !

En parlant ainsi, elle saisit la main de Henri, la serra un instant dans les siennes, et puis lui fit signe de se retirer.

Il jeta sur elle un dernier regard, plein d'une immense compassion; et, après une seconde d'hésitation, il regagna tout doucement sa chambre.

Œtna se trouva, alors, seule avec le cadavre de sa victime.

XXXVII.

COMMENT ŒTNA TINT SA PAROLE.

Une demi-heure s'écoula, et durant cet intervalle, un profond silence régna dans l'hôtel : soudain, l'aubergiste et sa femme furent réveillés en sursaut par des coups répétés frappés à la porte de leur chambre. Le mari se dressa sur le coude et demanda qui osait ainsi venir les troubler dans leur repos. En entendant la voix d'une femme lui répondre, il ordonna à sa chère moitié de se lever et de voir de quoi il s'agissait.

La digne femme obéit ; et en ouvrant la porte, elle recula d'étonnement et de terreur à la vue d'Œtna qui se tenait dans le passage, les cheveux en désordre, le visage affreusement pâle, et à laquelle les rayons de la lampe qu'elle tenait à la main donnaient l'apparence d'un spectre.

— Au nom de la sainte Vierge ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'hôtesse avec épouvante.

— Dites à votre mari de se lever et de me suivre, répliqua Œtna. Vous l'accompagnerez, ajouta-t-elle.

Il y avait quelque chose en elle qui ne permettait pas de répliquer : l'hôtelier et sa femme se vêtirent à la hâte, tout en se demandant pourquoi on les dérangeait ainsi à une heure du matin, et n'osant cependant faire de conjectures, tellement ils étaient alarmés.

— Allons dépêchez-vous, dit Œtna, du corridor où elle attendait.

— Nous voici, madame, dit l'aubergiste en arrivant, suivi de sa moitié. Au nom du ciel ! qu'est-ce

qu'il y a? Les voleurs se seraient-ils introduits dans l'hôtel?

— Silence... et venez vite, dit Œtna en les précédant le long du corridor, vers la chambre d'Ermach.

Elle entra dans cette chambre, s'avança vers le fauteuil au-dessus duquel elle éleva la lampe, fit signe à l'aubergiste et à sa femme d'approcher, et puis, comme ils reculaient à la vue du cadavre, elle s'écria : — C'est moi qui l'ai tué!

— Vous! impossible, madame! exclama l'hôtelier dont la première pensée fut de croire que l'effroi lui avait tourné la tête.

— O ciel! un meurtre, et dans notre maison! dit la femme en joignant les mains avec angoisse. Puis, cédant soudainement à la terreur, elle s'enfuit dans le corridor en poussant des cris perçants.

L'alarme fut bientôt dans la maison; les domestiques, hommes et femmes, se précipitèrent hors de leurs chambres, à demi nus, croyant que la maison était en feu. Mais ils ne tardèrent pas à connaître la vérité, et comme Œtna continuait à se dire coupable, on finit par la saisir, puis on la conduisit dans sa chambre où l'on résolut de la garder jusqu'à l'arrivée des autorités.

Mais comment décrire les sentiments de Linda et de Béatrice, lorsqu'elles surent de quoi leur maîtresse était accusée! elles coururent la rejoindre, et quand elles virent qu'il n'y avait plus de doute à avoir, elles s'abandonnèrent à un chagrin qu'Œtna eut bien de la peine à calmer.

Pendant ce temps, l'hôtelier allait à la porte de Henri de Brabant, lui disait, avec des paroles entrecoupées ce qui venait de se passer; et ensuite courait à celle de Blanche recommencer ses lamentations. Un homme fut placé sous les fenêtres de l'appartement d'Œtna, afin de l'empêcher de s'échapper s'il lui en prenait envie, et un autre fut mis en sentinelle dans le corridor.

Nous ne chercherons pas à dire quels furent les sentiments du chevalier et de Blanche, durant cette

nuit affreuse. Le soir, après avoir fermé soigneusement sa porte, Blanche avait ôté son armure, et s'était endormie doucement, heureuse des douces paroles que lui avait dites le chevalier; et lorsqu'on la réveilla pour lui annoncer qu'un meurtre venait d'être commis, elle ne pouvait pas en croire ses oreilles.

Quand, enfin, il ne fut plus permis de douter, un frisson d'horreur lui courut par tout le corps, et elle se cacha la figure dans ses mains, comme pour se soustraire à quelque objet hideux. Elle pleura comme si Œtna eût été sa sœur; et puis, cédant à un pieux sentiment, elle descendit son lit, s'agenouilla et pria longtemps avec ferveur pour celle qui s'était montrée pour elle bonne et généreuse.

Le jour luit enfin, et avec les premiers rayons du soleil arrive un détachement de soldats taborites. Il y en avait douze, conduits par un officier, et accompagnés du magistrat du canton, homme vénérable à barbe blanche, et que l'on savait très-dévoué à Zitzka.

Tout le monde dans l'auberge était debout. Œtna, prisonnière dans sa chambre, n'avait pas eu de mal à persuader à ses deux suivantes qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer; dans la salle en bas, Henri et Blanche causaient à voix basse.

A l'arrivée du magistrat et des soldats, on posta des sentinelles aux endroits même où l'aubergiste avait placé ses hommes, et l'officier de justice se rendit dans la chambre où avait été commis le meurtre. Là, il fit une description exacte de l'état dans lequel était le cadavre, et ce devoir accompli, il se fit conduire à l'appartement où était enfermée la coupable.

En arrivant à la porte d'Œtna, le vénérable magistrat s'arrêta un moment; et, se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit: — J'entrerai seul chez celle qui a commis un acte si étrange si inexplicable. Pénétrer plusieurs chez elle ne servirait qu'à ajouter inutilement à l'angoisse qu'elle doit

ressentir ; et comme la justice aura son cours naturel, il ne serait ni délicat ni humain de la torturer d'avance en la rendant un objet de curiosité.

Tout le monde recula, et le magistrat entra dans la chambre.

Œtna était assise et plongée dans une profonde et mélancolique rêverie ; ses deux suivantes, debout à côté d'elle, la contemplaient tristement. Elle était négligemment vêtue et ses longs cheveux dénoués tombaient sur ses épaules et jusqu'à sa ceinture. Une lumière étrange brillait dans ses yeux, faisait ressortir davantage la pâleur livide de son visage. Il était évident qu'elle était occupée à méditer un plan, et qu'elle en pesait les chances bonnes et mauvaises.

Mais quand la porte s'ouvrit et le magistrat entra Œtna devina immédiatement, à son air vénérable, qui il était ; et, se levant de son siége, elle l'accueillit avec respect et déférence.

— Madame, dit le vieillard ému jusqu'aux larmes à la pensée qu'une femme si jeune si belle, pût être si coupable, madame, est-il vrai que vous avez avoué avoir commis un crime dont l'idée seule fait frémir ?

— C'est cette main qui a frappé le coup, monsieur, répondit Œtna en étendant le bras droit ; et je m'accuse pour que le soupçon ne tombe pas sur un innocent. Autrement il m'eût été facile de fuir.

— Mais il faut que la provocation ait été horrible madame, pour vous avoir poussée, vous d'un âge si tendre et d'un esprit élevé, à commettre un acte pareil ? dit le magistrat avec douceur.

— Oh ! oui, exclama Œtna avec énergie.

— Il faut qu'elle ait été bien grande, en effet, dit Linda en pleurant, pour avoir poussé notre maîtresse à une telle extrémité.

— Oh ! monsieur, épargnez-là ! s'écria Béatrice en sanglotant.

— Jeunes filles, votre attachement pour votre maîtresse vous honore et prouve en sa faveur. Mais

ce n'est pas à moi qu'il appartient de faire grâce ou de punir : en attendant, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Œtna, il faut vous préparer à m'accompagner.

— Sitôt ? s'écria-t-elle. Oh ! monsieur, je vous en supplie, attendez un peu. J'avais rendez-vous à cette hôtel, aujourd'hui avec une parente, la seule que je possède au monde, et si vous ne cédez pas à ma prière je serai condamnée peut-être à ne la revoir jamais.

— Et cette parente... qui est-elle ? demanda le magistrat.

— Ma sœur, monsieur,.. ma sœur, répondit Œtna, les yeux pleins de larmes.

— Mais son nom,.. qui est-elle ? demanda le magistrat ; car je suis tenu de consigner toutes ces particularités dans mon rapport.

— Elle est connue sous le nom de Satanaïs, répliqua Œtna.

— Satanaïs.. quoi ! cette dame mystérieuse qu'aime et protége le glorieux Zitzka, le capitaine général des Taborites ? s'écria le magistrat, qui, alors, contempla Œtna, avec plus d'intérêt, de curiosité et de pitié.

— Je suis effectivement la malheureuse sœur de Satanaïs, répliqua Œtna.

— Si grande que fût ma sympathie pour vous, madame, dit l'officier de justice, elle l'est maintenant bien davantage encore ; car je sais que les guerriers taborites révèrent et honorent votre sœur Satanaïs, et à cause d'elle, je ferai tout mon possible pour vous être utile.

— Mille remercîments, monsieur, pour la générosité que vous me témoignez. La seule faveur que je vous demande, c'est d'attendre ici encore trois ou quatre heures, afin de ne pas manquer le rendez-vous que m'a donné ma sœur, il y a quelques jours.

— Soit, dit le magistrat : je donnerai l'ordre à la sentinelle qui est dans le corridor de laisser entrer

et servir librement ceux qui se présenteront pour vous voir.

Après avoir ainsi parlé, le magistrat s'inclina et sortit.

Mais à peine la porte s'était-elle fermée derrière lui, que le visage d'Etna s'illumina d'une joie et d'un triomphe indescriptibles ; et se tournant vers Linda et Béatrice, elle leur dit avec animation : — Allons, mes fidèles, prêtez-moi votre attention, tandis que je vous expliquerai ce que j'ai résolu de faire.

XXXVIII.

LA PREMIÈRE SENTINELLE.

Nous ne raconterons pas dans ses détails la conversation qui eut lieu entre Œtna et ses suivantes : il nous suffira de dire que celles-ci approuvèrent le plan que leur exposa leur maîtresse, et qu'elles se mirent immédiatement à l'œuvre.

Dès qu'elles furent bien convenues de tout, Linda frappa à la porte, qui était fermée en dehors par une barre. La sentinelle qui était de garde dans le corridor s'empressa d'ouvrir, et en voyant la jeune fille, il lui dit : — bonjour, mam'zelle.

— Vous me connaissez, mon ami ? demanda Linda.

— Qui donc ayant vu votre joli minois pourrait l'oublier ? dit le soldat d'un ton jovial, mais respectueux. On peut dire la même chose de votre sœur Béatrice, ajouta-t-il. Mais comment se fait-il que vous soyez avec cette dame qu'on m'a donné mission de garder ?

— Ne savez-vous donc pas qu'Œtna est la sœur de Satanaïs ? demanda Linda en baissant la voix et en fermant la porte derrière elle.

— Il m'a semblé que le magistrat a dit quelque chose comme cela à notre officier, répliqua le Taborite ; mais je n'y ai pas fait grande attention, d'autant plus que j'ignorais complètement que Satanaïs eût une sœur.

— C'est pourtant vrai dit Linda. Mais où donc nous avez-vous connues, moi et Béatrice ?

— Je faisais partie de l'armée qui était campée, il y a quelques semaines, à une journée d'ici, répon-

dit le soldat; et je n'ai pas manqué d'occasion de vous voir en compagnie de Satanaïs, quand elle venait s'asseoir devant la tente de Zitzka. A présent que j'ai répondu à vos questions, est-ce que vous n'allez pas me raconter quelques particularités sur cette déplorable affaire ?

— J'ai peu de chose à vous dire que vous ne sachiez sans doute déjà, dit Linda, si ce n'est que ma chère maîtresse avait été provoquée par une insulte qu'elle ne pouvait tolérer.

— Vous appelez Œtna votre maîtresse ? observa le Taborite : avez-vous donc quitté le service de Satanaïs ?

— Oui, Béatrice et moi sommes maintenant attachées à Œtna, répondit Linda ; vous pouvez imaginer combien nous sommes malheureuses de ce qui est arrivé.

— Je le comprends... Mais cette Œtna... est-ce qu'elle ressemble à sa sœur Satanaïs ?

— Vous en jugerez par vous-même, mon ami, dit Linda : je vais rentrer dans la chambre sous prétexte de prendre quelque chose, et je laisserai la porte entr'ouverte, de manière à ce que vous puissiez voir votre prisonnière.

— Merci ! exclama le Taborite : cela me sera d'autant plus utile que le magistrat m'a donné l'ordre de laisser entrer et sortir tous ceux qui se présenteraient, à l'exception bien entendu d'Œtna elle-même.

— Eh bien, tenez vos yeux ouverts, dit Linda, car je vais entrer dans la chambre.

En parlant ainsi, Linda ouvrit la porte toute grande, s'avança dans la pièce, échangea rapidement un regard avec Œtna, — et ayant pris un mouchoir de poche sur la table de toilette, revint dans le corridor et tira de nouveau la porte derrière elle.

— Eh bien, êtes-vous satisfait ? demanda-t-elle au Taborite.

— Oh ! qu'elle est donc belle ! s'écria le soldat avec enthousiasme. Puis sa figure prit tout à coup une expression de détresse : Qui aurait cru, dit-il,

qu'une femme comme elle fût capable d'un pareil crime !

— Ne la jugez pas avant de connaître les circonstances de cette déplorable affaire, s'écria Linda d'un ton suppliant. Mais dites-moi, continua-t-elle en changeant de ton, trouvez-vous qu'il y ait de la ressemblance entre Œtna et Satanaïs ?

— De la ressemblance ! répéta le Taborite.. dans un sens, il y en a une grande : c'est la même taille, les mêmes traits, les mêmes yeux ; mais l'une est fille des ténèbres, et l'autre de la lumière.

— Dites-moi, mon ami, demanda Linda, combien de temps serez-vous de garde dans le corridor ?

— Dans une heure, je serai relevé par un de mes camarades, répliqua la sentinelle. Mais pourquoi cette question ?

— Un simple sentiment de curiosité, répondit Linda. Mais vous direz bien à votre successeur combien Œtna est différente de sa sœur Satanaïs, — car je ne viendrai pas faire voir ma maîtresse, chaque fois qu'on changera les sentinelles.

— Assurément, non, ma jolie fille, et ce ne serait pas agréable pour Œtna. Je recommaderai à mon camarade de laisser entrer et sortir tout le monde accepté une certaine dame qui est comme cela et comme cela, enfin, suffit ; Œtna, c'est Satanaïs, avec des cheveux dorés et une peau blanche comme le lis. Avec cela, il n'y a pas moyen de s'y tromper.

— Parfait ! exclama Linda ; ne manquez pas de donner cette explication à votre camarade.

Après avoir ainsi parlé, Linda traversa le corridor et entra dans la chambre qui lui avait été assignée, à elle et à Béatrice, la veille, à leur arrivée dans l'auberge.

Elle revint au bout de quelques minutes, ayant sur le bras divers vêtements ; et, après avoir encore échangé quelques mots avec la sentinelle, elle rentra dans la chambre d'Œtna.

CHAPITRE XXXIX

LA SECONDE SENTINELLE.

Une heure s'écoula ; et au bout de ce temps la garde fut relevée absolument comme dans une forteresse.

A peine la seconde sentinelle avait-elle pris son poste à la porte de l'appartement d'Œtna, que Linda sortit de nouveau dans le corridor ; mais elle referma vite la porte derrière elle.

— Mes respects, m'amzelle, dit le taborite avec la familiarité d'une ancienne connaissance.

— Ah ! c'est vous, Gondibert, exclama Linda en reconnaissant le soldat ; et, secrètement charmée d'être ainsi favorisée par la fortune, elle ajouta : la dernière fois que je vous ai vu, je crois, vous étiez devant la tente de Satanaïs dans le bois où nous étions campés, il y a de cela quelques semaines.

— Oui, et depuis lors, je fais partie de la garnison de la ville voisine, répliqua Gondibert. Je suis charmé de vous revoir, quoique je regrette que ce soit dans d'aussi fâcheuses circonstances. Peut-être serez-vous étonnée si je vous dis que j'ignorais absolument que Satanaïs eut une sœur.

— Vraiment ! exclama Linda. Je parie que la sentinelle qui était là tout à l'heure a bavardé avec vous.

— C'est vrai qu'il est resté un moment à causer, dit Gondibert ; et il a bien fait, car, sans cela, comment aurais-je pu reconnaître, à l'occasion, la prisonnière que je suis chargé de garder.

— Vous avez raison, observa Linda. Il vous a dit pourquoi l'on avait permis à ma pauvre maîtresse de rester quelques heures ici, au lieu d'être menée de suite en prison ?

— Oui, je sais tout cela, répliqua le Taborite.

— Je ne pense pas que ma maîtresse reste longtemps encore sous ce toit, reprit Linda ; sa sœur est arrivée plutôt qu'elle ne l'attendait.

— Satanaïs est ici maintenant ! s'écria Gondibert.

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit, répliqua aussitôt Linda.

— Il est singulier que je n'ai pas entendu parler de son arrivée, ici ou en bas, observa la sentinelle. Probablement elle a passé tandis que j'étais dans l'écurie à soigner mon cheval.

— C'est possible, dit Linda. Mais ce qui m'étonne c'est que votre camarade qui vous a précédé ne vous ait pas prévenu, d'autant que lorsque Satanaïs a passé, il l'a salué en abaissant sa hallebarde.

— Peut-être, après tout, nous en a-t-il parlé, dit Gondibert ; au surplus puisque vous me dites que Satanaïs est arrivée, c'est que cela est. Puis-je vous demander si l'entrevue des deux sœurs a été pathétique ?

— Œtna aime Satanaïs autant et plus qu'elle-même, répliqua Linda ; et puis, l'horrible circonstance où elles se revoient...

— Hélas ! oui, Gondibert. Œtna s'est placée dans un effroyable dilemme, et tout le crédit dont sa sœur jouit auprès du capitaine général ne la sauvera pas, car Jean Zitzka n'est pas homme à permettre que la justice n'ait pas son cours.

— Oui : mais il y a de grandes circonstances atténuantes en faveur de ma pauvre maîtresse, dit Linda, et Zitzka est miséricordieux et généreux, autant que juste et impartial.

— Tout cela n'empêche pas que ce qui est arrivé ne soit pas un grand malheur, répliqua le soldat, une femme si jeune, si belle, et qu'on dit si bonne !

— Comment savez-vous que ma maîtresse est jeune et belle ? répliqua Linda.

— Est-ce que le camarade qui était là de garde avant moi ne m'en a pas fait le portrait ? répondit Gondibert en souriant. Imagine-toi, m'a-t-il dit, Sa-

tanaïs avec des cheveux blonds au lieu de noirs, une peau de lis et de rose, et non plus couleur olive, et tu auras le portrait d'Œtna.

— C'est l'exacte vérité, observa Linda, qui eut bien de la peine à réprimer un malin sourire.

En ce moment, la porte de la chambre s'entr'ouvrit et Béatrice avança la tête dans le corridor.

— Viens, Linda, dit-elle d'une voix basse et précipitée ; Satanaïs va partir pour Prague, afin d'aller se jeter aux pieds du capitaine général pour lui demander grâce pour notre maîtresse ; mais auparavant elle veut te donner certaines instructions.

Linda se hâta de rentrer ; quant à Gondibert, il se remit à arpenter le corridor, avec sa hallebarde.

Au bout de quelques minutes, Linda et Béatrice sortirent, pleurant amèrement : et fermant avec soin la porte derrière elles, elles s'éloignèrent lentement, lorsque la sentinelle les accosta.

— Pardon, mesdemoiselles ; mais puis-je vous demander s'il vous est survenu de nouveaux sujets de chagrin ?

— N'y en a-t-il pas déjà assez pour nous briser le cœur ? murmura Linda avec émotion. Puis, faisant un effort sur elle-même, elle ajouta :—Elles se disent adieu, peut-être pour toujours, et leur douleur est trop sacrée pour que personne en soit témoin ; c'est pour cela que nous sommes retirées. Dans une seconde Satanaïs va sortir et se rendre immédiatement à Prague.

— Que les saints la protègent ! murmura Gondibert du fond de son âme ; que le tout puissant Zitzka exauce sa prière !

A peine avait-il prononcé ces mots que la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et Satanaïs apparut brusquement sur le seuil. Oui, c'était bien la fille de Satan, telle qu'elle était vêtue lorsque, pour la première fois, nous l'avons présentée à nos lecteurs. Un nuage épais assombrissait son front ; mais toutes traces de larmes avaient disparu de dessus son visage.

Dès qu'elle eut mis le pied dans le corridor, elle referma la porte derrière elle, et passa en inclinant la tête devant la sentinelle qui salua de sa hallebarde cet être mystérieux qui s'était acquis l'amour et l'admiration de tous les partisans de Zitzka.

— Adieu, jeunes filles, dit Satanaïs en s'arrêtant un moment près de Linda et Béatrice. Retournez auprès de ma sœur, et portez-lui les consolations dont elle a tant besoin. Moi, je vais à Prague.

— Adieu, chère madame ! dit Linda en baisant la main de Satanaïs.

— Puissent les bons anges vous protéger ! murmura Béatrice en lui prenant l'autre main et en la portant également à ses lèvres.

— Adieu, encore une fois, mes enfants, dit Satanaïs d'une voix émue et tremblante. — Puis, s'adressant à Gondibert, elle lui dit : Brave serviteur de Zitzka, Linda m'a parlé de toi, et ce que j'ai appris m'engage à mentionner ton nom au capitaine général. Sois sûr que je ne t'oublierai pas.

— Puissiez-vous réussir dans votre entreprise, madame ! dit Gondibert profondément affecté, et puisse votre sœur échapper au péril qui la menace !

— Elle lui fit de la main un signe d'adieu, traversa le corridor et descendit un escalier qui conduisait par les derrières de l'hôtel. Quant à Linda et Beatrice, elles rentrèrent dans la chambre d'Œtna dont elles eurent bien soin de fermer la porte.

CE QUI SE PASSAIT DANS LA SALLE DE L'AUBERGE

Tandis que ces incidents avaient lieu dans une partie de l'hôtel, le magistrat et le lieutenant commandant le détachement taborite s'étaient fait servir un bon repas dans une autre. Quand ils eurent bien déjeuné, l'officier alla dans les écuries voir si l'on avait bien soigné les chevaux, et le magistrat se rendit auprès de Henri de Brabant et de Blanche.

Le chevalier le reçut avec le respect dû à ses fonctions, et à ses cheveux blancs, et Blanche fit une inclination de tête. Le magistrat leur rendit leur salut avec courtoisie ; et prenant un siége, il entra de suite en matière. — Je suis fâché de vous avoir retardés dans votre voyage, messieurs, dit-il ; mais la tragédie dont cette maison a été le théâtre m'oblige de vous adresser quelques questions.

— Nous sommes prêts à vous répondre, répliqua le chevalier ; et nous vous prions d'être assuré que nous sommes aussi profondément surpris qu'affligés de l'incident auquel vous faites allusion.

— Je ne doute pas que tels soient vos sentiments, observa le magistrat. Puis, tirant ses tablettes, il dit : — Votre nom, je crois, est Henri de Brabant, et vous êtes chevalier autrichien ?

— Tels sont, en effet, mon nom et ma qualité, répondit notre héros.

— Et votre compagnon de voyage, qui est-il ? dit le magistrat en désignant Blanche. L'hôtelier n'a pu me donner de renseignement.

— Mon camarade, cher monsieur, se hâta de ré-

pondre Henri, devinant qu'il y avait là un sujet d'embarras sérieux pour son libérateur, mon camarade a des raisons graves et importantes de taire son nom; et comme il ne peut y avoir, à son égard, l'ombre d'un soupçon, je ne vois pas ce qui vous obligerait à lui être désagréable.

— Dès qu'un homme refuse de se faire connaître aux représentants de la justice, fit observer le magistrat, il prête au soupçon. D'ailleurs, du moment où je m'engage à garder le secret, votre ami peut en toute confiance me dire son nom, qui sans doute, n'est pas un mystère pour Votre Excellence.

— Je vous jure, répliqua le chevalier, que je suis autant que vous même ignorant de tout ce qui le concerne. Mais, ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il est aussi brave que généreux, et que je me porterai volontiers garant de son honorabilité.

— Tout cela est très-bien, dit le magistrat d'un ton froid et même sévère : mais j'ai un devoir à remplir.....

— Ce devoir, répondit Henri en l'interrompant, ne vous force pas à extorquer aux voyageurs des révélations préjudiciables à leurs intérêts et pénibles pour leurs sentiments.

— Monsieur le chevalier, dit le magistrat avec encore plus de sévérité, un meurtre a été commis dans cette maison par une dame qui est arrivée ici dans votre compagnie, et celle de cet inconnu, ajouta-t-il en indiquant Blanche qui se tenait debout près de la porte. Ce meurtre est enveloppé d'un profond mystère, et mon devoir du magistrat m'oblige à faire, à ce sujet, une enquête sévère! Encore une fois, je vous demande donc de me faire connaître le nom et le rang de cet étranger qui s'obstine à garder baissée la visière de son casque.

— Permettez-moi de vous faire observer, dit Blanche qui avait jusqu'alors gardé le silence, pensant que Henri parviendrait à persuader le magistrat, permettez-moi de vous faire observer, dit-elle en s'avançant lentement et en donnant à sa voix un

accent aussi mâle que possible, que j'ignore absolument les motifs qui ont poussé Œtna à commettre un crime qui m'a saisi d'étonnement, d'horreur et de compassion, car il faut que cette femme ait reçu une bien effroyable provocation pour que sa raison se soit à ce point égarée.

— Vous parlez avec sagesse, mon jeune ami ; mais croyez que je n'ai nullement l'intention de vous blesser ni de nuire à vos intérêts, ainsi que le faisait entendre votre jeune compagnon. Si vous ne voulez pas me dire votre nom tout haut, vous pouvez l'écrire sur mes tablettes.

— Soit ! exclama Blanche au grand étonnement du chevalier qui se demanda comment elle se décidait à faire une révélation qu'elle lui avait refusée à lui-même.

Mais à peine ces paroles étaient-elles tombées des lèvres de notre héroïne, que l'aubergiste entra et dit au magistrat quelques paroles à voix basse.

— Je vous prie de m'excuser pour un instant, dit ce dernier à Henri et à Blanche.

Et il sortit, suivi de l'hôtelier.

— Un danger me menace s'écria Blanche, dès que la porte se fut refermée derrière eux : j'ai le pressentiment d'un malheur. Probablement j'ai été découvert par les émissaires de Zitzka, et la fuite des prisonniers d'Etat va devenir la cause de sérieux embarras.

— Quoiqu'il arrive, vous pouvez compter sur mon amitié, répliqua le chevalier...

— Oh ! je vois bien ce qui se passe dans votre esprit, dit Blanche en l'interrompant. Vous êtes étonné, blessé même de ce que j'aie consenti à faire au magistrat une révélation que je vous avais refusée. Mais ne vous offensez pas de cela, car vous ne pouvez actuellement comprendre mes motifs, et le temps viendra où je pourrai vous les expliquer.....

A ce moment, la porte s'ouvrit et le magistrat, accompagné de l'officier taborite, entra dans la chambre. Mais avant que le lieutenant eût refermé la

porte, Blanche et Henri aperçurent plusieurs soldats armés de halle-bardes, qui étaient restés en dehors.

— Arrêtez ce jeune homme ! cria le magistrat à l'officier, en désignant Blanche.

En attendant cet ordre, notre héroïne porta la main à la garde de son épée, et Henri de Brabant dégaina sur-le-champ.

— Evitez la violence ! cria le magistrat d'un ton à la fois de supplication et de commandement. Par considération pour vous, seigneur chevalier, j'avais résolu de causer le moins d'ennui possible à votre compagnon de voyage ; mais si vous nous contraignez à avoir recours à la force, souvenez-vous que le nombre est de notre côté.

— Il a raison, dit Blanche ; je ne souffrirai pas qu'une seule goutte de sang soit répandue à cause de moi. Je me rends donc prisonnier à cet officier...

— Auparavant, s'écria Henri de Brabant, qu'on nous dise la raison de la violence dont vous êtes l'objet, car la menace qu'on nous a faite ne suffirait pas à nous faire déposer les armes.

— Ecoutez donc ! dit le magistrat en tirant un papier de dessous son pourpoint : " Trois prisonniers " d'Etat se sont évadés du château de Prague. L'in- " dividu qui a facilité leur fuite était couvert " d'une armure absolument pareille à celle qui " manque dans les salles du château. Des messa- " gers ont été dépêchés dans toutes les directions " pour ordonner son arrestation, et l'un de ces émis- " saires vient d'arriver tout à l'heure à l'hôtel. " A présent que je me suis expliqué, j'espère que vous n'apporterez aucune opposition à l'accomplissement d'un devoir que je suis résolu à exécuter.

— Vous n'arrêterez ce jeune homme qu'en me passant sur le corps, s'écria Henri en se plaçant devant Blanche.

— En ce cas, nous appellerons du secours ! dit le magistrat en se tournant vers la porte.

— Arrêtez ! exclama l'officier taborite, frappé d'une pensée soudaine.

Et saisissant le magistrat par la manche de son pourpoint, il l'éloigna de la porte sur le bouton de laquelle il avait déjà posé la main.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda ce dernier en regardant le Taborite avec étonnement.

— Voyez ! cria l'officier dont les yeux étaient fixés sur Henri, qui, l'épée levée, se tenait toujours devant notre héroïne.

— Ah ! exclama le magistrat en apercevant l'objet qui avait attiré l'attention du Taborite.

Par une inspiration soudaine, le chevalier devina la cause de leur hésitation, et il brandit son épée de façon à faire mieux briller à leurs yeux la bague qu'il avait reçue de Zitzka.

— Que faire ? demanda l'officier, en tirant le magistrat de côté.

— Notre devoir est clair, répondit ce dernier : le talisman porté par l'Autrichien est plus puissant que tous les mandats et tous les décrets du monde.

— C'est aussi mon opinion, répondit le Taborite.

— Chevalier de Brabant, dit le magistrat, dois je comprendre que votre intention est d'empêcher l'arrestation de l'inconnu qui s'est rendu coupable d'une si grande trahison envers Zitzka ?

— Oui, tant que j'aurai la force de tenir cette épée, répondit Henri.

— Mais Votre Excellence a-t-elle bien réfléchie à quoi elle s'expose en entravant ainsi le cours de la justice ? demanda le magistrat.

— Ma résolution est inébranlable, répliqua le chevalier.

— Alors, ma responsabilité est à couvert, dit le magistrat : et je n'ai plus qu'à m'incliner devant la secrète influence que vous possédez. Lieutenant, ordonnez à vos hommes de se retirer.

— Vos ordres vont être exécutés, répliqua le Taborite.

Et il quitta l'appartement.

— Je vous prierai maintenant, dit le magistrat en regardant Blanche et puis en fixant les yeux sur

le chevalier, de continuer votre voyage aussitôt que possible ; car Zitzka lui-même n'avait pas prévu qu'il serait jamais fait un tel usage du talisman qu'il vous a donné.

Henri de Brabant allait répondre, lorsque l'officier taborite entra dans la salle.

— Je viens d'apprendre, dit-il en s'adressant au magistrat, que Satanaïs est venue et qu'elle est même repartie ; nous pouvons donc, à présent, emmener notre prisonnière.

— Satanaïs ! exclama Henri en ayant peine à se remettre de l'étonnement que lui causait cette nouvelle. Est-ce bien possible ?

— Il n'y a pas dix minutes qu'elle est repartie, répliqua l'officier.

— Il faut que je voie Œtna, dit le chevalier, il le faut absolument ; et je vous serai très obligé, ajouta-t-il en s'adressant au magistrat, si vous daigniez lui demander de m'accorder une entrevue, qui, dans les circonstances actuelles, ne pourra que lui être pénible.

— Je vais me rendre chez elle, dit le vieillard, et je verrai si elle consent à vous donner quelques instants avant son départ.

Il sortit. Durant son absence, Henri de Brabant tomba dans une profonde rêverie ; et Blanche ne put retenir un soupir en pensant à l'émotion que lui avait causée la seule mention de Satanaïs.

Soudain la porte s'ouvrit violemment, et le magistrat reparut, en proie à la plus vive excitation, et tenant par le bras Linda et Béatrice. Les deux jeunes filles avaient sur le visage une expression d'ineffable triomphe, et ne paraissaient nullement s'effrayer du péril auquel elles étaient exposées.

— Au nom du Ciel ! qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'officier taborite avec impatience.

— La prisonnière.. Œtna.. s'est enfuie ! s'écria le magistrat.

Cette nouvelle causa à tout le monde le plus grand

étonnement, excepté à Henri de Brabant, qui y était jusqu'à un certain point préparé.

Le magistrat fit subir un interrogatoire long et minutieux à Linda et à Béatrice, à l'hôtelier, à sa femme ainsi qu'aux sentinelles qui avaient été de garde dans le corridor. Gondibert raconta la conversation qu'il avait eue avec Linda, et ses réponses prouvèrent qu'en tout il avait été de bonne foi. L'aubergiste affirma qu'il avait rencontré Satanaïs au bas de l'escalier, au moment où elle sortait par la cour, et qu'en passant à côté de lui, elle lui avait rendu poliment son salut, et s'était ensuite éloignée rapidement. Il ajouta qu'il avait fait part de cette incident à sa femme, et que celle-ci n'avait pu s'empêcher de s'étonner du mystère que Satanaïs, qui était bien connue d'eux, mettait à cette visite.

Le magistrat voulut s'assurer de Linda et de Béatrice; mais Henri de Brabant insista pour qu'on les laissât en liberté, et, à cette occasion, il éprouva de nouveau l'influence de la bague de Zitzka.

— Où comptez-vous aller, jeunes filles, et quelles instructions vous a laissées votre maîtresse, demanda le chevalier à Linda et à Béatrice, lorsque le magistrat et le lieutenant se furent retirés.

— Nous n'aurions rien à désirer si Votre Excellence daignait nous permettre de continuer notre voyage sous sa protection, absolument comme si notre maîtresse était avec nous, répondit Linda; nous avons l'assurance qu'avant vingt-quatre heures nous recevrons une certaine communication.

— En ce cas, apprêtons-nous à partir, dit Henri. J'ai donné des ordres pour que le malheureux Ermach soit enterré décemment.

L'on se remit en route, et, à neuf heures du soir, l'on s'arrêta à une auberge située sur le bord du chemin.

XLI

BLANCHE ET ŒTNA. — UNE ETRANGE DISPARITION.

C'était à l'heure solennelle et mystérieuse où la lumière lutte avec les ténèbres, et où les objets commencent à devenir visibles. Soudain, Blanche qui dormait d'un sommeil profond, fut éveillée par une exclamation qui retentit à ses oreilles.

Elle tressaillit, et se dressa sur sa couche, elle vit une femme de grande taille vêtue de noir, qui se tenait à coté de son lit. Sa première pensée fut qu'elle était en présence d'un habitant de l'autre monde.

Mais un second coup d'œil lui suffit pour reconnaître Œtna.

— Silence, et n'ayez pas de peur, dit cette dernière d'un ton impérieux. Puis jetant les yeux autour d'elle, elle murmura : — Oh ! voilà bien son armure, et je ne m'étais pas trompée.

— Trompée en quoi, madame ? demanda Blanche qui ne savait à quoi attribuer cette étrange visite.

— Vous êtes bien l'inconnu qui voyage avec le chevalier de Brabant, dit Œtna d'une voix sombre et presque menaçante. Mais écoutez-moi attentivement, reprit-elle après une pause d'un instant, pendant laquelle Blanche ne savait que penser ni que faire : écoutez-moi attentivement, dis-je et ne m'interrompez pas. Quand on vous a retiré de la Moldau, je vous ai fait transporter dans mon pavillon ; et le soir de ce même jour, je vous ai emmenée avec moi dans le château de Prague. Vous y êtes

restée plusieurs jours, et vous savez si je vous ai traitée avec affection ou comme une étrangère.

— Oui, madame, vous avez été bonne et généreuse pour moi, dit Blanche d'un accent plaintif ; et je sais que vous allez m'accuser d'avoir méconnu les devoirs de l'hospitalité.

— Ne sera-ce pas avec justice ? demanda Œtna. Pourquoi avez-vous abusé de la bonté et de la confiance que je vous avais témoignée ? ajouta-t-elle avec moins de sévérité.

— Permettez-moi de vous donner quelques mots d'explication sur ma conduite, s'écria Blanche avec un accent de supplication. Des raisons particulières que je ne m'arrêterai pas à vous détailler m'ont fait entreprendre une tâche que je regardais d'abord comme impossible : c'était de délivrer les seigneurs qui étaient enfermé dans le château de Prague. Les légendes que l'on racontait au sujet de cette forteresse ne m'effrayaient point et dès mon arrivée, je me rendis sur les bords de la Moldau pour examiner les murailles du château. C'est en faisant cette inspection que je glissai sur une roche et tombai dans le fleuve. Le chevalier de Brabant me sauva, et vous daignâtes, madame, me recueillir sous votre tente. Si je vous dis tout cela, c'est pour vous convaincre que l'idée de délivrer les trois prisonniers ne m'est pas venue pendant mon séjour au château ; autrement, vous auriez raison de m'accuser de trahison. Je vous jure qu'avant d'entrer dans la forteresse, j'avais déjà fait serment de les sauver ou de périr. Il est vrai de dire seulement que la bonté dont j'ai été l'objet de votre part a favorisé mon projet.

— Et cette bonté même n'aurait-elle pas dû vous faire abandonner votre entreprise, Blanche, dit Œtna d'un ton de reproche ; car vous saviez que le général Zitzka me regarde comme son enfant.

— Je croyais et je crois encore que ce n'est pas une combinaison accidentelle de circonstances qui m'a ouvert les portes de cette forteresse, où j'a-

vais tant envie de pénétrer, répondit Blanche. J'ai vu dans tous ces évènements qui s'enchaînaient si merveilleusement, la main de la Providence qui me conduisait. Pardonnez-moi donc, madame, si j'ai prêté l'oreille à toutes les remarques qu'on faisait autour de moi, durant mon séjour dans le château Mais quelque soit l'opinion que vous puissiez avoir de moi, je dois avouer que c'est grâce aux questions que je vous ai adressées, et aux observations que j'ai faites que non-seulement j'ai appris où étaient renfermés les prisonniers d'Etat, mais que j'ai pu encore deviner par où et comment il était possible d'exécuter monprojet. Le mot d'ordre, si vous vous en souvenez, vous était communiqué toutes les vingt-quatre heures, et vous aviez l'intention de le faire connaître à Linda et à Béatrice, en cas qu'elles fussent interpellées par une sentinelle tandis qu'elles allaient et venaient dans le château. C'est d'elles que j'ai obtenu ce talisman qui m'a ouvert les portes.

— L'explication que vous venez de me donner, Blanche, dit Œtna, vous réhabilite un peu dans mon estime. Dans tous les cas, j'ai la consolation de savoir que la plus noire ingratitude ne forme pas un des traits de votre caractère ; et c'est ce qui me fait espérer que vous m'accorderez la faveur que je vais vous demander.

— Parlez, madame, n'hésitez pas à mettre ma reconnaissance à l'épreuve, dit Blanche, charmée de la tournure que prenait la conversation. Croyez, ajouta-t-elle d'un ton plus solennel, croyez que je ne vous trompe pas en vous assurant que ma sympathie, à cause de cet incident...

— Alors, vous croyez que je suis aussi coupable que les circonstances me font paraître ? répliqua Œtna avec vivacité.

— Je crois, madame, répondit notre héroïne, qu'il faut que vous ayez été bien odieusement outragée pour commettre une telle action. Mais permettez-moi de vous demander s'il est prudent de rester dans

cette auberge qui n'est qu'à une demi journée de distance de celle où s'est accomplie la tragédie ?

—Ne craignez rien pour moi, répondit Œtna : ce n'est pas une influence ordinaire que celle qui me sert de bouclier.—La puissance qui me protège est plus qu'humaine. C'est à cause de vous que je suis venue ici, à cause de vous seule ; c'est donc un secret...

—Ne redoutez pas que je vous trahisse, dit Blanche. Mais la faveur que vous avez à me demander ?

—Il vous sera facile de me l'accorder, répliqua Œtna. Me promettez-vous de me donner cette preuve de reconnaissance pour ce que j'ai fait pour vous ? Mais vous hésitez... vous hésitez, s'écria-t-elle avec une fièvreuse impatience.

Et elle rejeta avec sa main blanche les flots de cheveux dorés qui tombaient sur son visage.

— Parlez, madame, parlez ! répondit Blanche, blessée du soupçon qu'elle venait de laisser entrevoir. Dites-moi, sans détour, car le soleil commence à paraître sur les collines, dites-moi ce que je puis faire.

— Je désire que vous vous sépariez tout de suite de Henri de Brabant, répliqua vivement Œtna en fixant un regard sur notre héroïne.

— Tout de suite... ce matin ? demanda celle-ci, d'une voix entrecoupée.

— En ne prenant que le temps absolument nécessaire pour lui dire adieu, dit Œtna.

— Madame, dit Blanche après quelques moments de réflexion, je vous dois beaucoup ; mon devoir m'oblige, en outre, à vous prouver que je ne suis point ingrate : je vous promets donc qu'il sera fait comme vous désirez.

— Merci, Blanche,... merci, répliqua Œtna en saisissant la main de la jeune fille et en la pressant avec ferveur. Mais n'oubliez pas que ma visite doit rester secrète, et que vous ne devez pas dire à Henri de Brabant le motif qui vous fait renoncer à sa compagnie.

— Madame, toutes vos injonctions seront suivies à la lettre, dit Blanche.

— Encore une fois, merci, murmura Œtna d'une voix agitée par la joie et par le triomphe. Et maintenant adieu, Blanche, adieu !

Elle quitta la chambre, et Blanche se leva, le cœur gros et oppressé. Notre jeune héroïne revêtit de nouveau son armure, abaissa la visière de son casque, et, au bout de quelques instants, le cœur palpitant, descendit de son appartement.

Henri de Brabant était depuis longtemps déjà dans la cour de l'auberge, donnant des instructions à ses serviteurs; mais en apercevant Blanche, il s'avança au devant d'elle, avec tous les témoignages de la plus franche cordialité.

— Bonjour, mon brave inconnu, dit le chevalier en prenant la main gantelée de Blanche. Tu dois être fatigué du poids de cette armure ; mais j'espère que le moment approche où tu mettras fin à cet incognito.

— Ce moment est arrivé, répondit Blanche en cachant avec peine les émotions qui gonflaient son sein. Je vais vous dire qui je suis, et puis prendre congé de Votre Excellence, peut-être pour toujours, ajouta-t-elle avec un accent de tristesse dont elle ne fut pas maîtresse.

— Pour toujours ! répéta Henri, mais quelle fatalité me force donc à me séparer ainsi de celui qui m'inspire la plus vive et la plus sincère amitié ?

— Ne cherchez pas à deviner les motifs qui m'ont décidé à vous dire adieu quelques heures plus tôt que je n'avais espéré répliqua Blanche en recouvrant son sang-froid.

— Par Dieu ! s'écria Henri de Brabant, je ne saurai consentir à ce que nous quittions ainsi. Tu vas me révéler ton nom, c'est parfait : mais à peine ai-je appris à t'aimer comme un frère, sans même savoir qui tu es, ni avoir vu tes traits que tu prends le parti de me quitter.....

— Je n'ai pas le choix, répliqua Blanche en ayant peine à réprimer un soupir.

— Mais que puis-je faire pour toi, comment puis-je te remercier des services que tu m'as rendus ? demanda notre héros. Parle... je suis riche... je suis puissant à la cour d'Autriche.....

— Donnez-moi le cheval sur lequel j'ai voyagé en votre compagnie, dit Blanche dont la voix tremblait de plus en plus d'émotion. Et afin de gagner quelques instants pour se remettre, elle s'approcha du cheval que les domestiques étaient en train de harnacher.

— Oui, donnez-moi ce cheval, répéta-t-elle, et chaque fois que je verrai ce noble animal, je penserai à Henri de Brabant.

— Il t'a appartenu dès l'instant où tu l'as monté, répondit le chevalier. Il faut donc que je te donne d'autres témoignages de mon amitié.

— Je n'en demande pas, dit Blanche avec émotion. Puis se tournant vers le domestique elle lui dit de seller son cheval sans délai.

— Il y a quelque chose de singulier et d'étrange dans vos manières, mon ami, observa Henri ; et il est impossible que je vous laisse partir sans connaître la cause de votre tristesse. Ainsi dites-moi donc.....

A ce moment, une jeune femme qui n'était autre que Satanais, accompagnée de Linda et de Béatrice apparut sur le seuil de l'auberge. A sa vue, Blanche laissa échapper une exclamation d'admiration ; et puis, se tournant vers le chevalier, elle fut frappée du plaisir et de la satisfaction qu'exprimait son visage. Un soupçon prompt comme l'éclair traversa son imagination.

— N'est-ce pas Satanais, la sœur d'Etna ? demanda-t-elle avec une fermeté soudaine.

— Oui, dit Henri de Brabant ; elle est arrivée ici hier assez tard. Je vous dirai par suite de quelles circonstances elle s'est trouvée sur notre passage, l'accident de sa sœur est pour quelque chose. Mais

permettez-moi de vous présenter à elle, ajouta le chevalier en faisant un pas vers Satanaïs. Venez, mon ami, et vous me direz votre nom devant elle, afin qu'elle aussi apprenne à vous estimer.

— Non, non ! s'écria Blanche avec égarement, comme si elle eut été saisie d'un vertige soudain. Puis, obéissant à une impulsion irrésistible, elle s'élança sur le coursier qui piaffait à côté d'elle, lui enfonça les éperons dans les flancs, et partit comme une flèche, sans que le chevalier comprit rien à une pareille fuite.

XLII

UN MOYEN INVENTÉ PAR CYPRIEN POUR METTRE SES TRÉSORS A L'ABRI DES VOLEURS

Nous allons laisser Henri de Brabant et Satanaïs, qui était venue retrouver le chevalier pour des motifs que nous connaîtrons plus tard, continuer leur route vers la frontière d'Autriche, et retourner à l'auberge où le page Ermach avait été assassiné par OEtna.

C'était le même jour où s'étaient passés les incidents que nous avons rapportés dans le chapitre précédent. Il était dix heures du matin, quand on vit s'avancer une longue procession par la route de Prague. Elle se composait d'au moins vingt-quatre personnes toutes à cheval. En avant venait une dame en deuil, la figure cachée sous un voile épais, et montée sur un palefroi magnifique. A sa droite étaient deux guerriers, couverts d'une armure complète, et la visière baissée ; à sa gauche était un individu vêtu d'une longue robe, dont le capuchon était rabattu par devant. Immédiatement après venaient quatre belles jeunes filles et quatre pages remarquables par la beauté de leurs costumes. Ensuite venait un char funèbre, traîné par quatre chevaux noirs que guidaient deux postillons en deuil. Des hommes d'armes marchaient de chaque côté du char, sur lequel était placé un cercueil, recouvert d'un drap noir traversé d'une croix blanche. Enfin, sept hommes, armés comme ceux qui précédaient la procession, fermaient la marche.

Le cortége s'arrêta à la porte de l'auberge. La dame et ses suivantes furent conduites par l'hôtesse

dans une chambre qu'on se hâta de préparer : et l'homme au capuchon, Cyprien, les accompagna jusqu'à la porte de l'appartement. Mais il s'arrêta sur le seuil, où il dit quelques paroles à l'oreille de l'aînée des suivantes, et puis il se retira, en saluant respectueusement la dame.

Cette dernière, en entrant dans la chambre, se laissa tomber sur une chaise, cédant à une grande fatigue physique, et peut-être, comme le pensa l'hôtesse, à un violeut désespoir ; car un profond soupir s'échappa de ses lèvres.

— Puis-je vous être de quelque service ? demanda l'hôtesse en s'adressant à la fois à la dame et aux suivantes.

— Nous n'avons besoin de rien pour l'instant, répondit celle des suivantes à laquelle nous avons fait allusion. Madame reposera une heure ou deux. Quand le repas sera prêt, vous nous servirez.

Pendant qu'avaient lieu ces incidents, Cyprien s'était rendu dans la salle en bas, où l'attendaient, devant une table, les deux guerriers à l'armure complète dont nous avons parlé. Ceux-ci, qui n'étaient autres que le marquis de Schomberg et le comte de Rotenberg, levèrent leurs visières en voyant entrer Cyprien.

— Avez-vous accompagné Son Altesse royale jusqu'à la chambre préparée pour elle ? demanda le baron de Rotenberg.

— Je ne l'ai quittée que sur le seuil, répondit Cyprien en rejetant son capuchon en arrière. J'ai recommandé à sa suivante de veiller sur ses mouvements avec des yeux de lynx, et de bien voir à ce qu'elle ne nous échappe pas.

— Elle a l'air de diablement nous haïr, observa le marquis de Schomberg. Il est certain que son séjour à la Maison Blanche lui pesait : mais dire que cela allait jusqu'à de l'horreur !

— Ne perdons pas notre temps à discuter ces choses-là, dit Cyprien. Il nous suffit qu'elle soit complètement en notre pouvoir ; et si nous réussis-

sons à la placer sur le trône de Bohême, elle sera, entre nos mains, un jouet, une automate, tandis que sa couronne nous servira de talisman.

— Nous avons pesé et calculé tout cela, observa le marquis de Schomberg : mais n'oublions pas que si Son Altesse royale nous échappait, nous n'aurions plus qu'à dire adieu à nos rêves de grandeur.

— Ses suivantes sont dévouées, répondit Cyprien. D'ailleurs, j'aurai soin que la princesse ne puisse communiquer avec personne avant son arrivée au château de Rotenberg.

— Et alors nous déploierons l'étendard de Bohême, ajouta le baron, et nous proclamerons guerre à Zitzka et à ses hordes taborites.

— Oui, et toutes les forteresses du royaume nous renverront notre cri de guerre, répliqua Cyprien. J'espère que notre tâche sera comparativement aisée.

— Ne vous faites pas cette illusion, dit le marquis de Schomberg d'un ton solennel. Je suis convaincu que la cause royale finira par triompher, et qu'avant longtemps la princesse Elisabeth remontera sur le trône de ses ancêtres; mais la lutte sera sanglante et acharnée.

— D'accord, observa le baron de Rotenberg ; mais ne possédons-nous par le talisman qui nous garantit le succès ?

— De l'or ! demanda le marquis, ne devinant pas précisément ce que voulait dire le comte.

— Oui, de l'or, répliqua celui-ci. La fortune de la princesse Elisabeth est en notre possession, et Zitzka donnerait l'œil qui lui reste pour mettre la main dessus; car il sait bien qu'avec de l'or on fait sortir de terre des armées, et que mieux les soldats sont payés et nourris, plus on a de chances en sa faveur.

— Il me semble que vous entrez dans une discussion qui serait mieux à sa place une autre fois, dit Cyprien. Puis, comme pour donner un autre cours à la conversation, il ajouta, en s'adressant au comte

de Rotenberg : — J'espère que votre fils sera au château pour recevoir le comte de Schonwald.

— Sans aucun doute, répondit le baron. Rien, pas même la nouvelle de mon arrestation, n'aurait pu décider Rodolphe à quitter le château, car je lui ai laissé l'ordre, s'il était attaqué, de résister jusqu'à la mort.

— Mais les Taborites n'ont pas fait de tentative de ce côté ? demanda le marquis de Schomberg.

— Pas que je sache, répondit le comte. Rodolphe sera ce soir au château ; il était déguisé de façon à défier les regards les plus habiles, et il nous a précédés de deux jours. Avouons que nous avons trouvé un moyen ingénieux de transporter nos trésors.

— Monseigneur, soyez prudent, je vous en conjure ? s'écria Cyprien : les murs ont des oreilles, quand il s'agit de secrets aussi importants, et le sort de la Bohême dépend de notre discrétion. Jusqu'ici tout a réussi, je veux dire depuis les évènements de l'autre nuit, où le chevalier Henri de Brabant jeta la Maison Blanche dans une si étrange confusion.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et l'aubergiste apparut, suivi de sa femme et de deux domestiques chargés de plats. Tandis qu'on dressait la table, le marquis de Schomberg et le baron de Rotenberg se tournèrent du côté de la fenêtre, ne voulant pas laisser voir leur visage, sachant bien que Zitzka avait envoyé partout des émissaires à leur poursuite.

Dès que les mets furent placés sur la table, Cyprien fit signe à l'aubergiste qu'il pouvait se retirer, et les seigneurs se trouvèrent alors libres de reprendre leur conversation.

— Nous parlions des événements qui sont arrivés l'autre nuit à la Maison Blanche, dit le baron de Rotenberg, après avoir vidé un verre de vin du Rhin, cela me fait penser à vous demander si vous croyez qu'Ernach ait osé révéler les mystères...

— Il n'a pas violé le serment par lequel il s'est engagé à garder le secret, j'en suis persuadé, dit Cyprien.

— Mais s'il avait osé ? observa le comte.

— Alors nous aurions tout à craindre, dit Cyprien d'un air sombre : car l'Autrichien est en bons termes avec Zitzka, et il n'aurait pas manqué de faire connaître au Taborite la nature de nos secrets. S'il en avait été comme vous dites, il ne resterait pas à l'heure qu'il est pierre sur pierre du château d'Hamelin.

— On nous a dit que l'Autrichien a quitté Prague précipitamment, observa le marquis de Schomberg ; sans aucun doute, il doit avoir passé par ici, peut-être même a-t-il séjourné dans cette auberge. Il faudra savoir de l'hôtelier combien de personnes l'accompagnaient : nous verrons ainsi si Ermach était avec lui.

— Oui, et Blanche, murmura Cyprien.

— Que disiez-vous ? demanda le baron de Rotenberg.

— Rien qui vaille, répondit Cyprien : je vais aller questionner un peu l'aubergiste.

Et il sortit en prononçant ces paroles.

— Cyprien se rendit dans la salle commune, où il trouva l'hôte et sa femme occupés à faire une longue addition. En le voyant approcher, l'aubergiste lui présenta une chaise, et sa femme lui offrit un verre d'une certaine liqueur dont elle avait le secret. Cyprien accepta avec une apparente cordialité ; puis il demanda la note de ce que lui et les siens avaient dépensé. Il se contenta de regarder le total, le paya sans observations, et y ajouta généreusement une gratification pour les domestiques.

— Avez-vous eu à faire, ces jours-ci ? demanda Cyprien en acceptant un second verre de liqueur.

— Cela n'allait pas fort depuis quelques semaines, répliqua l'hôte ; mais avant hier, il nous est arrivé plusieurs personnes qui ont passé la nuit ici. Malheureusement leur présence chez nous a été marquée par de tragiques circonstances.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cyprien. Vous excitez ma curiosité.

— Ah ! ainsi la nouvelle n'en a pas encore été jusqu'à Prague ? observa l'aubergiste en regardant sa femme.

— Quelle nouvelle, mon ami ? demanda Cyprien.

— La nouvelle du meurtre qui a été commis avant hier dans notre maison, répondit l'aubergiste, en prenant un ton solennel et en fronçant les sourcils.

— Un meurtre... ici... sous votre toit ? murmura Cyprien ; qui était leur victime ? qui est le coupable ?

— La victime était un beau et charmant jeune homme, un page ; et l'assassin était la plus jolie créature que j'ai jamais vue.

— Et naturellement elle a été arrêtée ? dit Cyprien d'un ton interrogateur.

— Pas du tout, répliqua vivement l'hôtesse, et son évasion n'est pas ce qu'il y a de moins singulier dans l'affaire.

Et alors, elle et son mari se mirent à raconter tout ce qui s'était passé à leur auberge, sans omettre un détail, ni aucun des noms d'Ermach, d'Œtna, de Béatrice et de Linda. Cyprien ne perdit pas une seule parole, et soudain, une pensée se fit jour dans son esprit : — Par le ciel ! cela doit être ainsi, s'écria-t-il en se dressant subitement sur sa chaise. *Oui*, voilà la solution de l'énigme ! J'y vois clair, à présent, je comprends tout ! Le mystère de ces deux sœurs. Ah ! ce n'en est plus un pour moi ! Faut-il que j'ai été stupide de n'avoir pas plutôt soupçonné la vérité ! Ah ! Mariette, ta ruse dépasse celle du serpent ! Mais à présent, à présent, je serai bientôt vengé !

L'aubergiste et sa femme le regardaient avec curiosité. Il s'en aperçut, et se hâta de leur dire : — Le temps se passe, et il faut que nous nous remettions en route. Auriez-vous la bonté d'ordonner qu'on nous apprêtât nos chevaux ?

— Certainement, répondit l'aubergiste en se hâtant de quitter l'appartement.

— A propos, ajouta Cyprien en s'adressant à la

femme, qu'est-ce que sont devenues les deux jeunes filles qui accompagnaient Œtna.

— Elles ont continué leur route, vers le sud, avec le chevalier Henri de Brabant, répondit l'hôtesse.

— Ah ! je comprends ! s'écria Cyprien comme si cette nouvelle eût été d'accord avec une certaine idée qu'il avait conçue. Oui, murmura-t-il, tout confirme mes soupçons et prouve que je ne me trompe pas. A présent Mariette, tremble. En dépit de Zitzka et de tous les Taborites, je serai vengé !

Cyprien sortit alors dans la cour, pour voir si l'on apprêtait les chevaux. Il s'arrêta avec surprise en apercevant l'aubergiste, ses pages, ses postillons, et les huit hommes armés de la statue de bronze entourant un voyageur qui paraissait ne faire qu'arriver, car il tenait encore son cheval par la bride.

— Quelles sont donc ces nouvelles qui semblent tant intéresser tout le monde ? demanda Cyprien à l'aubergiste, en le tirant de côté.

Des nouvelles d'une haute importance, répondit celui-ci. Les Taborites ont proclamé la guerre contre l'aristocratie.

— Comment ? Jean Zitzka aurait eu l'audace...

— Silence ! dit l'hôtelier d'un air suppliant ; plusieurs de mes domestiques penchent pour les Taborites, et s'ils vous entendaient.....

— Mais que sait-on de positif ? demanda Cyprien.

— Le capitaine général a passé la revue de tous les Taborites hier à midi, sur la grande place de Prague, et il a proclamé une guerre à mort contre les seigneurs.....

— Alors le gant est jeté, et la guerre civile date d'hier, dit Cyprien d'un ton solennel.

— Que voulez-vous dire ? s'écria l'aubergiste en l'examinant avec un étonnement mêlé d'alarme.

— Rien, rien : vous me comprendrez bientôt, répondit Cyprien avec une sorte d'impatience ; mais, je vous en prie, dites qu'on amène nos chevaux.

— En dix minutes tout sera prêt, dit l'aubergiste qui se hâta de courir aux écuries, tandis que Cy-

prien retourna auprès du marquis de Schomberg et du baron de Rotenberg.

— Vous avez été bien longtemps absent, lui dit ce dernier ; nous craignions déjà qu'il ne fut arrivé quelque chose de désagréable. Qu'avez-vous appris ?

— D'abord, dit Cyprien, nous n'avons rien à redouter de la part d'Ermach : il n'est plus. En second lieu, Henri de Brabant, n'a pas même un jour d'avance sur nous, il n'a quitté cette auberge qu'hier à deux heures. Troisièmement, une certaine Mariette que vous vous rappelez, et dont la colère a mis notre institution en danger, servira probablement bientôt de victime à la statue de bronze. Et enfin, ajouta Cyprien d'un ton de plus en plus solennel, Jean Zitzka a proclamé une guerre à mort à l'aristocratie de Bohême.

— Voilà, effectivement, d'excellentes nouvelles ! dit le marquis de Schomberg. D'où viennent-elles ?

— Je vous donnerai tantôt de plus amples explications, dit Cyprien ; nos chevaux nous attendent, et je crois que plus vite nous arriverons au château de Rotenberg, sera le mieux.

— Assurément ! dirent à la fois le marquis et le baron en abaissant la visière de leurs casques.

Dix minutes plus tard la procession funèbre se remit en marche et s'éloigna dans le même ordre que nous avons décrit.

XLIII

LA BARONNE HAMELIN CHEZ LE CAPITAINE GÉNÉRAL DES TABORITES

La nouvelle que Jean Zitzka avait proclamé la guerre contre les seigneurs de Bohême, était vraie. Nous voudrions raconter dans tous leurs détails les incidents de ce jour mémorable où le capitaine général, passa en revue son armée forte de plus de quarante mille hommes : nous voudrions dire avec quel enthousiasme Zitzka fut accueilli par ses soldats et par une foule immense de peuple qui se pressait sur son passage. La ville tout entière était en fête, les rues étaient pavoisées, et l'on sentait que de grandes résolutions allaient être prises. Nous aurions désiré reproduire l'allocution que le chef taborite adressa à l'armée, et que l'histoire nous a conservée ; mais quoique ces événements fassent partie de notre histoire, nous la négligerons à regret pour donner plus de rapidité à notre récit. Nous nous contenterons de dire que l'aristocratie demeura épouvantée de l'autorité et de l'ascendant que le héros populaire exerçait sur les masses.

Vers six heures, le soir de ce même jour où avait eu lieu la revue, Jean Zitzka était assis dans son cabinet, dans le château de Prague, examinant une carte sur laquelle les châteaux et les domaines des seigneurs de Bohême étaient minutieusement marqués. Il était seul, absorbé dans de profondes pensées, tout en promenant son doigt sur les lignes de la carte. De temps en temps, il traçait une note sur un morceau de papier, et des paroles s'échappaient de ses lèvres :

— Le sort en est jeté, murmura-t-il ; le Rubicon

est franchi, et la Bohême va assister à une guerre civile, oui, à une guerre à mort. La croisade est proclamée, et il faut que l'action suive vigoureusement la menace. Grâce à Dieu ! l'Autriche est paralysée : ah ! c'est un coup de maître que celui par lequel j'ai obtenu sa neutralité. Elle est liée pour un an ; et dans cet intervalle j'aurai accompli mon œuvre ! car vous savez, mon Dieu, s'écria Zitzka, en levant les yeux, vous savez que je suis sincère dans tout ce que j'ai entrepris, et que je ne suis mû par aucun sentiment d'ambition personnelle ! Si dans le principe, j'ai obéi au désir de venger les outrages de quelqu'un que j'aimais et chérissais tendrement, vous pardonnerez, seigneur ! car, aujourd'hui, je n'ai en vue que le bien de ceux qui souffrent. Mais, ajouta-t-il, pourquoi réveiller des souvenirs cuisants, des souvenirs que je chercherais vainement à ensevelir dans l'oubli ! O Emenonda, ton image est toujours présente devant mes yeux, et en pensant à toi je sens faiblir ma colère.

Le guerrier essuya une larme qui roulait sur sa joue : puis, comme pour échapper aux réflexions qui l'envahissaient, il reprit son siége, et continua à examiner la carte qui était déroulée sur la table.

— Pour occuper toutes ces places, dit-il à demi-voix, il faudrait de grandes forces : outre cela, beaucoup de châteaux pourraient opposer de la résistance et on serait obligé de perdre du temps à en faire le siége. Mais quelles forteresses avons-nous dans le voisinage de Prague ? se demanda-t-il en promenant son doigt autour du point où la capitale de la Bohême était indiquée.— Voici la demeure princière du marquis de Schomberg. Mais il a pris la fuite, et une poignée de mes Taborites suffira pour occuper sa maison. Voilà encore la Maison Blanche, habitée par la baronne Hamelin, bonne et charitable pour les pauvres. Je me rappelle pourtant qu'un jour Œtna, en ma présence, fut saisi d'une soudaine et vive agitation, en entendant prononcer son nom. La Maison Blanche, après tout, n'est qu'une habita-

tion de plaisance, et il n'est pas nécessaire de la faire occuper. Mais voici le château d'Hamelin, une forteresse qui appartient à cette même illustre dame. Voyons ce qu'en dit mon memorandum.

Zitzka ouvrit un tiroir de la table devant laquelle il était assis, et en tira des tablettes qu'il feuilleta avidement.

— Ah ! voici, dit-il ; et il lut : *Château d'Hamelin, appartenant à la baronne du même nom ; place forte ; a été réparé il y a quelques années ; on prétend qu'il s'y trouve de vastes souterrains. Le château est habité par un certain nombre de jeunes hommes, et entretenu aux frais de la baronne. On a vu fréquemment des hommes armés dans le voisinage, Mais ces assertions sont attribuées aux exagérations de la terreur et de la superstition.* Ainsi parlent mes notes. La baronne doit être une femme dangereuse. Le château est fort, et pourrait servir de point de ralliement à nos ennemis. J'enverrai demain matin deux cents Taborites en prendre possession, en même temps que je mettrai une garnison chez le marquis de Schomberg. Ce sera mon entrée en guerre !

A peine Zitzka avait-il formé cette résolution qu'un soldat taborite ouvrit doucement la porte de l'appartement, et dit, avec une hésitation qui prouvait combien il craignait de déranger son maître :

— Général, il y a là une grande dame qui demande à être admise tout de suite à vous parler.

— Pourquoi ne l'as-tu pas conduite à mon secrétaire puisque tu sais que je suis occupé ? demanda Zitzka.

— C'est ce que j'ai voulu faire, répondit le Taborite ; mais elle m'a déclaré que l'affaire qui l'amène est urgente, et qu'elle ne peut s'en expliquer qu'avec le capitaine général.

— Alors, faites-la entrer, dit Zitzka.

Le soldat se retira, et quelques minutes après, une dame grande et bien faite, mais ayant la figure cachée sous un voile épais, s'avança vers le chef des Taborites.

Pendant plusieurs secondes elle resta debout, examinant attentivement le guerrier : puis, paraissant se remettre, elle dit : — Pardonnez-moi, illustre capitaine, de vous avoir distrait de vos occupations, et veuillez m'accorder un instant, votre attention.

En parlant ainsi, elle rejeta son voile en arrière, et Zizka admira son visage admirablement beau, mais dont chacun des traits exprimait une terreur qu'elle cherchait vainement à dissimuler.

Le capitaine général l'invita à prendre un siége et se rassit lui-même de façon à lui faire comprendre qu'il était disposé à l'écouter, mais que ses explications devaient être brèves.

— Général Zitzka, dit la dame, avec beaucoup d'hésitation et d'embarras, je suis venue pour implorer votre clémence et votre merci, et pourtant je ne sais en quels termes formuler ma requête : car je ne suis pas partisan de votre cause : j'ai même été votre ennemie, et peut-être mon nom ne vous est-il pas favorablement connu...

— Qui êtes-vous, madame ? demanda Zitzka d'un ton qu'il voulut rendre aussi rassurant que possible.

— Je suis la baronne Hamelin, répondit-elle, avec effort, et redoutant l'effet que ce nom allait reproduire.

— Je pensais justement à vous lorsqu'on vous a annoncée, dit Zitzka, avec la même tranpuilité imperturbable.

— Vraiment ! vous pensiez à *moi ?* s'écria la baronne, en se sentant soulagée d'un poids immense.

— Oui, madame, je pensais à vous, répéta le général, en voyant bien qu'il y avait quelque chose d'étrange dans ses manières, mais l'attribuant à l'embarras que lui causait sa présence. Pour vous parler franchement, ajouta-t-il après un instant, je venais de prendre la résolution d'envoyer demain matin demander les clefs du château d'Hamelin.

" Allons, se disait la baronne avec joie, mes appréhensions étaient sans fondement, il ne soupçonne

pas la terrible vérité, et Marieste ou Œtna a gardé le secret !

— Mais vous n'avez rien à craindre, madame, continua Zitzka, si vous cédez de bonne grâce, et si vous consentez à recevoir une garnison dans votre château : car en exigeant les clefs des diverses forteresses du pays, je ne veux que m'assurer de leurs dispositions à notre égard.

— Mais est-il bien possible que vous veuillez établir un corps de troupes dans mon château, s'écria la baronne. Je ne vous cacherai pas, général Zitzka, que c'était justement pour vous entretenir à ce sujet que je me suis présentée chez vous ; je me suis figuré que le chef des Taborites serait assez chevaleresque et assez généreux pour avoir pitié d'une femme faible et inoffensive.

— Je vous ai déjà donné l'assurance qu'il ne vous sera pas fait de mal, que ni vous, ni ceux qu'abrite votre toit n'aurez à subir d'insulte, dit Zitzka, pourvu que vos partisans respectent les soldats que j'enverrai occuper le château d'Hamelin.

— Et c'est justement cette occupation que je veux empêcher, répliqua la baronne. Si je vous jure de rester neutre dans les affaires de ma malheureuse patrie, est-ce que cela ne suffira pas ?

— Madame, répondit Zitzka, d'un ton poli mais ferme, je suis désolé d'être obligé de vous refuser ; mais je dois faire mon devoir. Vous possédez une sorte de forteresse dans le voisinage même de la capitale, une f rteresse, continua-t-il, en se rapportant à son memorandum, qui contient de vastes souterrains, et autour de laquelle on a vu fréquemment des hommes armés et portant des masques.

La baronne devint soudain pâle comme la mort, tandis que Zitzka quittant ses feuilles, l'examina de son œil scrutateur. Elle fit des efforts pour se remettre ; mais si grande était son agitation, si profonde était sa confusion que les paroles s'arrêtèrent dans son gosier, il lui sembla qu'elle allait suffoquer.

— Ainsi donc, continua Zitzka, dont les soupçons se trouvaient naturellement excités, vous ne pouvez vous étonner si je persiste dans ma résolution de faire occuper immédiatement le château d'Hamelin.

— Général Zitzka, dit la baronne, avec effort, ce procédé de votre part détruira à tout jamais le bien que j'ai cherché à faire, et dont je croyais avoir le droit de m'enorgueillir

— Mes soldats, madame, auront l'ordre de ne pas intervenir dans l'économie domestique de votre établissement. Et comme vous résidez à la Maison Blanche, ajouta le capitaine général, en surveillant chaque expression de son visage, la présence de deux cents Taborites au château d'Hamelin ne saurait vous causer ni dérangement ni aucun inconvénient.

— Ainsi donc, rien ne saurait vous dissuader de troubler ma calme et paisible existence? répliqua la baronne, dont l'air et les manières trahissaient une véritable agonie.

— Madame, dit Zitzka avec une sévérité qui lui donna froid au cœur, — il y a quelque chose qui vous préoccupe,— et si vous avez une faveur à me demander, vous devez la mériter en ayant en moi une confiance entière.

— Que voulez-vous dire? s'écria vivement la baronne : et puis, se trompant sur la pensée du général, elle ajouta à voix basse et avec un regard significatif :— "Vous désirez des preuves et des garanties de ma résolution de n'être plus une ennemie des Taborites?

Le premier sentiment de Zitzka fut un suprême dégoût à la vue de cette femme toute disposée à abandonner la cause qu'elle avait jusqu'alors défendue. Mais, dissimulant habilement ses impressions, il voulut s'assurer jusqu'à quel point la baronne pouvait servir ses projets.

— Nous sommes prêts à accueillir tout le monde dit-il. Mais si ceux qui viennent à nous nous ont

combattus, il est naturel que nous ayons recours à certaines précautions.

— Mais si l'on vous offre des garanties positives, observa la baronne, à demi-voix, ne serez-vous pas disposé à vous montrer confiant ?

— Assurément, répondit Zitzka qui comprit que la baronne tendait vers un but particulier. J'ai proclamé la guerre contre les seigneurs de Bohême, continuât-il, et mes troupes ont répondu par un cri unanime d'adhésion.

— Je n'ignore rien de ce qui s'est fait et dit aujourd'hui, répliqua la baronne, et c'est pour cela que je suis venue.

— Mais en proclamant cette guerre, reprit le capitaine général, je n'ai pas menacé tout le monde indistinctement. Je saurai être indulgent pour ceux qui se soumettront à temps à une destinée qu'il n'est pas en leur pouvoir de détourner.

— Pour mon compte, général, dit la baronne, je n'ai pas hésité à écouter la voix de la raison et de la prudence.

— Que dois-je entendre par cette observation ? demanda Zitzka sans se départir de son imperturbalité.

— Quoi ! vous ne me comprenez pas ? dit la baronne ; ou voulez-vous me forcer à entrer dans des détails minutieux et pénibles ? Eh bien, soit : le premier pas dans la voie où je suis n'est jamais sans humiliation.

— Il n'y a pas d'humiliation, madame, dit Zitzka, à abandonner l'erreur pour embrasser la vérité : il n'y a pas non plus de honte à céder quand la résistance serait inutile.

— Votre langage est plein de raison et de bon sens, répondit la baronne. Laissez-moi donc m'en remettre tout de suite à votre générosité, à votre bonté et à votre merci ; laissez-moi vous avouer avec franchise que j'ai été l'ennemie acharnée de vos principes et que je le serais probablement restée toujours si ce dont j'ai été témoin aujourd'hui ne

m'avait ouvert les yeux. J'ai maintenant la conviction que vous triompherez, et je suis arrivée à cette conclusion que la justice doit être avec celui qui est appelé à renverser des institutions que des siècles n'avaient pu ébranler.

— Et le résultat de vos réflexions a été d'adhérer à la cause des Taborites? dit Zitzka, en prêtant à la baronne plus de sincérité qu'elle n'en avait.

— Justement, répondit celle-ci.

— Mais vous parliez tout-à l'heure de preuves et de garanties, fit observer Zitzka.

— Oui, répliqua la baronne, parce que je suis prête à me jeter corps et âme dans votre cause; mais je vous demande en retour une confiance absolue. En un mot, illustre Zitzka, ajouta-t-elle d'un air significatif, je puis vous rendre un immense service, si vous me promettez de m'accorder la récompense que je vous demanderai.

— Parlez, dit Zitzka, de son accent froid et sévère, parlez, et je vous dirai oui ou non.

— Et si c'est non, puis-je compter que vous oublierez ma position, absolument comme si je ne l'avais jamais faite?

— C'est chose convenue, répliqua le capitaine général. A présent, parlez franchement et sans crainte.

— Je vais d'abord poser mes conditions, dit la baronne, parceque si vous les trouviez exorbitantes, il serait inutile que je vous dise quel service je me propose de vous rendre.

— Et ces conditions? dit Zitzka, quelles sont-elles?

— C'est d'abord que vous renoncerez à placer une garnison dans le château d'Hamelin, ou à vous occuper des personnes qui y résident. Secondement dans les distributions des terres auxquelles il pourra être procédé, vous ne toucherez pas à mes propriétés; troisièmement, vous m'accorderez plein et entier pardon pour les intrigues où je puis avoir été mêlée jusqu'à ce jour. Et enfin vous accorderez le

même pardon absolu et sans conditions à un certain personnage que je vous nommerai plus tard. Voici quelles sont mes conditions, général Zitzka.

— Pour que je les accepte, il faudrait que le service dont il a été question intéresse non pas moi personnellement, mais la cause des Taborites, dit Zitzka. Dans ce cas, je m'engage à exécuter fidèlement les conditions que vous venez de spécifier.

— Très-bien ! s'écria la baronne dont les traits s'éclairèrent, et dont les yeux brillèrent de l'éclat du triomphe. Je n'ai plus maintenant aucune crainte, ajouta-t-elle.

— Et ce service ? dit Zitzka, en quoi consistera-t-il ?

— A vous livrer la princesse Elizabeth et ses trésors ? répondit la baronne, d'une voix basse, mais résolue.

— Ah ! vous avez, comme cela, tiré bon parti des souterrains de votre château ? fit Zitzka.

— Aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, répondit la baronne, ni la princesse ni ses trésors ne sont cachés sous mon toit. Fouillez la Maison Blanche si vous voulez, fouillez le château d'Hamelin, pénétrez dans les caveaux, examinez tous les coins et je vous le jure, vous ne trouverez rien. Mais si vous faites cela, ajouta-t-elle, d'un ton solennel, tout est fini entre nous, et il ne sera plus question de la proposition que je vous ai faite.

— Madame, dit Jean Zitzka, après une pause de plusieurs minutes, j'accepte votre proposition et vos conditions.

— Vous me donnerez un mot de votre main ? dit la baronne. Puis, s'apercevant que le capitaine général hésitait, elle ajouta : ce que je fais est infâme et c'est bien le moins que j'en aie toute la récompense.

— Vous avez raison, murmura le chef taborite, qui éprouva un tel dégoût qu'il ne daigna pas lever les yeux sur ce visage d'où le masque était tombé.

Il prit un bout de papier, écrivit dessus les condi-

tions que la baronne lui dicta elle-même, puis apposa sa signature au bas du document et le lui remit.

— Dans huit jours, dit la baronne en cachant le papier dans son sein, la princesse sera en votre pouvoir ainsi que ses trésors. Mais en attendant, le marché que nous venons de faire, et jusqu'à ma visite dans ce château doit rester secret.

— Je ne vous trahirai pas, soyez tranquille, dit Zitzka, en se levant pour mettre fin à l'entrevue.

— Adieu, illustre capitaine, dit la baronne en abaissant son voile sur sa figure.

Elle partit, et Zitzka se trouva de nouveau seul pour délibérer sur les affaires de la Bohême.

Il travailla longtemps, et il était plus de minuit quand il songea à se reposer. Mais justement au moment où il allait gagner sa chambre à coucher, on lui amena un messager qui venait justement d'arriver au château.

Ce messager apportait une lettre du magistrat qui avait instruit l'affaire du meurtre d'Ermach. Cette même lettre contenait, en outre, le récit de l'arrestation d'un jeune homme dont le nom et le rang étaient restés inconnus, mais qui était revêtu d'une armure pareille à celle qu'on disait avoir disparu dans les appartements du château de Prague. Le magistrat, naturellement, s'excusa de l'avoir laissé s'éloigner, en alléguant qu'il avait dû céder à l'influence de la bague portée par son compagnon.

Zitzka fit peu d'attention à cette partie de la lettre tant celle qui concernait OEtna était pleine pour lui d'intérêt.

Il resta, durant plus d'une heure, en proie à une agitation qu'il avait rarement éprouvée. Enfin, entre deux ou trois heures du matin, il parut prendre une résolution soudaine. Il fit venir le capitaine des gardes, et lui dit : Montez à cheval tout de suite, vous et six de vos hommes, et mettez vous à la poursuite du chevalier Henri de Brabant qui se rend en Autriche par la route du sud. Vous trouverez

dans sa compagnie Satanaïs ; et, sans hésitation, sans pitié et sans crainte, en dépit de ses menaces et de ses supplications, vous la saisirez et vous la ramenerez le plus vite possible à Prague. Allez, il n'y a pas un moment à perdre.

Le Taborite s'inclina, et il allait se retirer quand Zitzka, frappé d'une pensée soudaine, le rappela.

Attendez ! dit-il ; il peut arriver que Henri de Brabant veuille protéger OEtna, qu'il méconnaisse votre autorité et mette en question votre mission. Dans ce cas, mais dans ce cas seulement vous lui donnerez ce billet.

En s'asseyant à table, Zitzka traça à la hâte quelques lignes sur un papier, qu'il cacheta avec de la cire et un bout de fil de soie, et remit au capitaine.

Celui-ci partit ; et Zitzka le borgne rentra dans sa chambre.

LIV

LA TOUR D'ILDEGARDO

Retournons vers Henri de Brabant et Satanaïs que nous avons laissés se dirigeant vers la frontière d'Autriche. Satanaïs n'avait pas été en peine d'expliquer sa présence au chevalier, et celui-ci qui n'avait pu rester indifférent à sa beauté, fut heureux de lui offrir sa protection.

Ils avaient dépassé le bois où Henri de Brabant avait pour la première fois rencontré Satanaïs, dans le camp des Taborites, et à ce sujet, ils s'étaient fait part de leurs mutuelles impressions. Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent à un point où le chemin se bifurquait.

— Cette route, dit Henri, passe près du château de Rotenberg, et celle-ci qui fait un détour à gauche, conduit également aux frontières.

— Prenons celle qui est à gauche, dit Satanaïs, avec une sorte d'impatience. Puis, elle ajouta d'un ton plus calme : j'ai préféré cette dernière parce-qu'il se trouve là haut, sur la colline, un château en ruines que je désire vous faire voir.

— Soit, répliqua le chevalier. Et au bout d'une demi-heure ils arrivèrent au château indiqué.

Ils mirent pied à terre, laissèrent aux domestiques le soin des chevaux, et dirent à Linda et à Béatrice de les attendre, et pénétrèrent au milieu des murailles écroulées, des tours branlantes et des poternes en ruines.

Quatre siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où ce château-fort dont on devinait encore l'ancienne grandeur, avait été construit ; et l'on reconnaissait

au premier coup d'œil que ce n'était pas le temps qui l'avait renversé. On lisait sa lugubre histoire sur les murs noircis par le feu, et dans la dévastation des salles et des appartements.

Henri de Brabant et Satanaïs passèrent au milieu des ruines. Chose étrange, la fille de Satan parut être saisie d'une sorte de terreur superstitieuse, dès le moment où elle eut touché du pied les pierres noircies par la fumée et les intempéries. Une ou deux fois elle hésita et s'arrêta comme si elle eût voulu réagir contre le désir qui lui avait fait visiter ce château. Après avoir traversé une petite cour, ils entrèrent dans un vestibule dont le plafond en chêne était d'un travail remarquable. Des fragments de meubles jonchaient le plancher, où l'herbe croissait à travers les planches pourries. Au-dessus était une galerie où l'on montait par une escalier à deux branches, et en levant la tête, on apercevait les restes de plusieurs chambres que l'incendie avait dévastées.

Longtemps le chevalier et Satanaïs errèrent à travers les appartements délabrés. Ils rencontrèrent sur le chemin la chapelle : la chaire était tombée, les statues étaient couvertes de fils d'araignées. Quand ils furent arrivés dans la cour du donjon, notre héros proposa à Satanaïs, dont l'impression était visible, de monter au sommet de la tour, d'où l'on devait embrasser un immense horizon. Elle y consentit, et ils grimpèrent l'escalier en spirale qui tournait à l'intérieur de l'une des tourelles.

Lorsqu'ils eurent atteint le toit plat de la tour, qu'entourait un parapet, ils promenèrent leurs regards dans toutes les directions. Un objet d'abord confus, mais qui devint de plus en plus distinct, attira l'attention du chevalier.

— Voyez donc, Satanaïs, dit-il, en étendant le bras, il y a un autre château, sur la hauteur là-bas,— et encore un autre, sur une éminence plus à droite.

— Oui, je les avais déjà observés, répliqua Satanaïs en cherchant à étouffer un soupir. Ils ne sont

plus, comme celui-ci, qu'une masse de ruines. Mais partons, partons ! ajouta-t-elle avec une vivacité soudaine, en s'attachant au bras du chevalier, comme si elle eût été saisie d'une terreur mortelle.

Henri de Brabant avait le plus grand désir de la questionner et de savoir quel rapport son histoire avait avec ces trois châteaux. Il allait lui adresser la parole lorsqu'un bruit de pas leur fit soudainement tourner la tête.

Un vieillard, courbé par l'âge, et dont la barbe blanche tombait jusque sur la poitrine, s'avançait vers le fragment de pierre sur lequel Satanaïs s'était assise. Il y avait en lui quelque chose qui inspirait le respect et la vénération. Il avait au moins quatre-vingt ans, et cependant il y avait encore de la fermeté dans sa marche.

La première pensée de Henri fut de chercher d'où il avait pu venir. Alors seulement il aperçut une porte pratiquée dans un angle de la tour et par cette porte entrebaillée, une petite chambre qui n'était guère plus grande que la cellule d'un ermite.

A la vue de ce vieillard, Satanaïs demeura frappée d'une telle surprise qu'il lui fut impossible de proférer une parole. Ses traits avaient une expression d'angoisse et de curiosité, et il était évident que d'étranges pensées lui traversaient l'esprit. Tout à coup, cependant, le charme qui la paralysait se rompit ; et, bondissant sur ses pieds, elle s'écria : " Henri, je vous en supplie, je vous en conjure !... partons !— La vue de ce château.

— Qui donc se rappellerait le château d'Ildegardo, dans toute sa grandeur et sa magnificence ? dit le vieillard en s'avançant, et en fixant un regard perçant sur Satanaïs. Ce n'est pas vous, Madame.. Et cependant, ce serait possible, car vous avez bien dix-huit à dix-neuf ans, et vous auriez pu connaître ceux qui l'habitaient.

— Qui êtes-vous ? demanda Satanaïs en frissonnant, et en devinant la réponse qui allait lui être faite.

— Je me nomme Bernard, et j'ai été de longues années au service du baron Ildegardo.

— Bernard, répéta Satanaïs.

— Oui, reprit le vieillard ; et ce château dont vous parliez tout-à-l'heure est l'ancienne forteresse d'Ildegardo : vous voyez ce qui en reste. Là-bas à gauche vous apercevez les ruines du château de Manfredo, et plus à gauche encore celui du baron de Georgey. C'étaient les trois plus puissants seigneurs de la Bohême. Mon maître, le baron Ildegardo, qui était surnommé *le tonnerre*, était un grand guerrier et un grand chasseur. Vous voyez, dit le vieillard, en s'interrompant soudain, vous voyez cet arbre qui se penche sur la Moldau, et qui a été brisé par la foudre.. eh bien, c'est sous cet arbre, dans les eaux de la rivière que les restes d'Heraclius...

— Assez, assez ! s'écria Satanaïs, avec un accent d'effroi si grand que le chevalier et le vieillard en furent presque épouvantés. Puis, saisissant Henri par la main, elle lui dit d'une voix étouffée : — si vous avez pour moi le moindre égard, la moindre considération, je vous en supplie, emmenez-moi d'ici !

Ils descendirent, suivis de Bernard. Mais à peine avaient-ils mis le pied dans la cour, que plusieurs hommes armés, guidés par Cyprien, s'élancèrent du milieu des ruines. En une seconde, le vieillard fut renversé, et Cyprien se précipita sur Satanaïs.

— Meurs donc ! et que ma vengeance soit assouvie ! s'écria Cyprien, en levant sa dague.

— Non, c'est toi qui vas mourir, monstre ! répliqua Satanaïs en recouvrant son courage ; et, tirant son poignard, elle s'élança sur son ennemi avec la furie d'une tigresse.

Tout cela se passa en un clin d'œil ; Henri de Brabant dégaîna son épée et engagea avec ses adversaires une lutte terrible, mais inégale. Il allait infailliblement succomber, lorsque Blanche, couverte de son armure, tourna l'angle de la tour, et se jeta au milieu de la mêlée.

Une pause d'un instant suivit cette apparition ; et Bernard, recevant dans ses bras Satanaïs dont le bras était rougi de sang, l'entraînait loin du combat, quand Cyprien cria à ses hommes — saisissez-la, mes amis ! saisissez-la, je vous conjure, ne la laissez pas échapper.

Et, comme s'il eût été métamorphosé en démon, Cyprien se précipita sur Henri et Blanche, qui, placés côte à côte, couvraient la retraite de Satanaïs.

Nous voici encore combattant ensemble, mon cher inconnu ! dit Henri de Brabant. Puis comptant d'un coup d'œil ses adversaires, il ajouta ; cinq contre deux, c'est beaucoup, mais nous avons vu mieux que cela.

Pendant une minute ou deux la lutte fut acharnée mais deux des hommes de Cyprien tombèrent, et les autres ne tardèrent pas à prendre la fuite en voyant accourir les serviteurs de Henri de Brabant, que le bruit du combat avait alarmés.

Laissant à ceux-ci le soin de finir la besogne, le chevalier monta rapidemenet l'escalier de la tour, par où Bernard avait emporté Satanaïs. Il se rassura en apprenant que la blessure que lui avait fait Cyprien n'avait rien de dangereux, et que quelques jours suffiraient à la guérir, Linda et Béatrice arrivèrent sur ces entrefaites, pour prendre soin de leur maîtresse ; et au moment où Henri de Brabant se disposait à redescendre, un de ses serviteurs apparut en haut du donjon, et lui dit : — Je suis chargé de la part de l'étranger qui a combattu avec vous, de présenter ses excuses à Votre Excellence.

— Comment ! il est parti ? demanda notre héros, contrarié de cette nouvelle preuve d'excentricité de son ami inconnu.

— Oui, répondit le domestique, il m'a ordonné de dire à Votre Excellence que des affaires graves et importantes l'obligeaient à remonter tout de suite à cheval ; et il est parti de ce côté.

— C'est la route du château de Rotenberg, dit

Bernard en observant le point indiqué par le domestique. Mais à présent que Votre Excellence va être mon hôte au moins pour une nuit, continua le vieillard, en se tournant vers le chevalier, il faut que vous sachiez que tout ce que je pourrai vous offrir, c'est un repas frugal pour vous et vos compagnons, et un abri pour vos chevaux. Si vous voulez le permettre, je vais descendre donner à vos domestiques les indications qui leur sont nécessaires. Je reviendrai ensuite ; et si vous le désirez, je vous raconterai une histoire bien triste et bien lugubre.

Lorsqu'il se trouva seul, Henri de Brabant frappa doucement à la porte de la cellule, et apprit de Linda, qui vint ouvrir, que Satanaïs avait repris connaissance, et que tout danger, de ce côté, était passé. Ainsi rassuré, il alla s'asseoir sur une pierre d'où ses regards pouvaient embrasser l'espace. Il se rappela la terreur que Satanaïs avait manifestée en entrant dans les ruines du château d'Ildegardo ; et, malgré lui, il se sentit envahi par une sensation de crainte et de malaise. Il était tout entier à ses réflexions, lorsque le vieillard revint, prit place à côté de lui, et commença son récit, dont nous allons donner l'analyse.

XLV

L'HISTOIRE DES TROIS CHATEAUX

Le baron d'Ildegardo, vous ai-je dit, fut surnommé *le tonnerre*». Son père était un homme sévère et morose, mais brave comme un lion. Il n'eut de son mariage qu'un fils, et jamais enfant n'eut plus à regretter la perte de sa mère ; car à peine fut-elle dans le tombeau, qu'il fut abandonné aux soins de laquets et de valets. Il demeura comme prisonnier dans le château, et consacra tout son temps aux exercices alors en vogue. Son existence n'était pas heureuse, et il ne dut pas éprouver beaucoup de chagrin quand on vint lui apprendre que son père était mort d'apoplexie.

Je me rappelle encore ce jour ! L'intendant du château, nommé Korali, le médecin de la maison et moi, nous nous rendîmes auprès de lui et le saluâmes du titre de baron d'Ildegardo. Il avait alors dix-huit ans. Tous ses vassaux croyaient d'après l'éducation qu'il avait reçue, qu'il serait encore plus belliqueux que ne l'avait été son père. Aussi leur surprise fut-elle grande, quand on le vit s'enfermer dans ses appartements et abandonner le gouvernement de ses affaires à Korali, qui exerça, en son nom, toutes sortes de tyrannies.

Deux ans se passèrent de cette façon, lorsque Manfredo, le possesseur du château dont vous voyez d'ici les ruines, envahit subitement ses domaines à la tête d'une troupe nombreuse, battit Korali, et le força à se réfugier dans le château. Ildegardo sortit alors de son engourdissement, livra une nouvelle bataille qu'il perdit, et fut reduit à chercher son sa-

lut dans la fuite. Soudain son cheval tomba, et le baron fut lancé à terre. Il se lamentait et appelait tous les saints à son aide, lorsque tout à coup le baron de Rotenberg, couvert de son armure sortit du bois voisin et se présenta devant lui.

— Tu demandes du secours, lui dit-il ; je suis prêt à t'aider. Jusqu'ici tu as dédaigné et méprisé mon amitié : c'est donc à de certaines conditions que je consentirai à te sauver.

— Parlez, dit Ildegardo.

— Ecoute! dit le baron de Rotenberg d'un ton solennel. Tu n'ignores, sans doute pas, que je préside une société secrète dont la mystérieuse influence s'étend dans toute la Bohême, et qui est connue sous le nom du tribunal de la statue de bronze. La statue de bronze a des serviteurs qui lui sont voues dès leur berceau.

— Continuez, dit Ildegardo; dites à quelles conditions vous m'accorderez votre secours.

— Jure de consacrer le premier-né de tes enfants au service de la statue de bronze, répondit le baron et dans quelques heures j'aurai dispersé tes ennemis. Mais dépêche-toi, car il n'y a pas un moment à perdre.

— Je jure ! cria le baron d'Ildegardo avec égarement.

A peine eut-il fait ce serment que le baron de Rotenberg fit entendre un signal ; ses troupes sortirent du bois, tombèrent à l'improviste sur celles de Manfredo, et en firent un vrai carnage. Mon maître rentra triomphant dans son château. Korali reçut ordre de quitter ses domaines et de n'y jamais rentrer.

Quelques années plus tard, le baron d'Ildegardo épousa la fille du baron Georgez, le maître de cet autre château que vous voyez, à gauche ; et, quand approcha l'époque où il allait être père, il ne put, sans frémir se rappeler le serment qu'il avait fait au baron de Rotenberg. Il fit part de ses appréhensions au saint prêtre Héraclius, son chapelain. Celui-ci fit alors un voyage, dont il cacha les motifs. Enfin,

à midi, au mois d'août, il y a juste vingt ans, la baronne d'Ildegardo donna naissance à une fille.

— Hélas ! dit le baron, lorsqu'on lui apporta cette nouvelle, je ne puis me réjouir en pensant à la destinée qui est réservée à cette enfant.

— Tranquillisez-vous mon fils, lui dit Héraclius lorsqu'ils se trouvèrent seuls ensemble. Oui, ajouta-t-il, le moment de m'expliquer est arrivé. Sachez donc que le voyage que j'ai fait dernièrement à Prague avait pour but de vous procurer l'aide du roi afin d'extirper ce tribunal horrible qui existe en dépit de toutes les lois de Dieu et des hommes. Sa Majesté m'a reçu avec bonté et a écouté attentivement les détails que je lui ai donnés sur cette odieuse institution, sans toutefois désigner votre nom, ni parler du serment par lequel vous vous êtes engagé à lui consacrer votre enfant. Pour être bref, le roi m'a conseillé de former une ligue contre le baron de Rotenberg dans laquelle entreraient les principaux chefs du pays, et il m'a promis de nous envoyer un corps de troupes d'au moins cinq mille hommes ; car il a intérêt lui-même à briser ce tribunal qui brave sa puissance et son autorité.

— Héraclius ! s'écria le baron plein de joie, pourquoi ne m'avez pas dit cela plus tôt ? pourquoi m'avez-vous laissé sous l'empire des craintes qui m'assiégeaient et ne me laissaient plus un moment de repos ?

— La prudence me faisait un devoir de me taire, répondit le prêtre ; mais aujourd'hui nous sommes sûrs du concours du baron Georgez. Demain je repartirai pour Prague, et je demanderai au roi l'exécution de ses promesses. Durant ce temps, vos troupes réunies à celles du baron Georgez seront suffisantes pour emporter le château de Rotenberg, avant que le comte, pris à l'improviste ait pu se préparer à la résistance. Nous arriverons ainsi à la destruction de cette terrible société secrète, et votre fille sera sauvée.

Ildegardo remercia avec effusion le vieillard qui

se retira immédiatement pour se disposer à partir le lendemain. Mais à peine était-il sorti par une porte située au bout de l'appartement, qu'une autre en face s'ouvrit violemment, et que le baron de Rotenberg apparut sur le seuil. Le baron d'Ildegardo pâlit et trembla, car la pensée lui vint qu'il avait entendu sa conversation avec Héraclius.

— Il faut avouer que j'arrive bien opportunément, dit le chef du tribunal de la statue de bronze en rompant le silence. N'essayez pas de la violence, ajouta-t-il en voyant mon maître porter la main à son épée. Rappelez-vous que votre jeune femme est couchée là dans cette chambre, et que le bruit des armes l'alarmerait. Je connais les conseils que vous a donnés votre chapelain, mais je les dédaigne et les méprise autant que la trahison que vous méditiez; et quant aux promesses du roi, j'en fais autant de cas que des feuilles qu'emporte le vent. Nous comptons parmi ces ministres et ses conseillers les plus intimes, des associés de la statue de bronze, et le roi fera ce qu'ils voudront. Silence ! et écoutez-moi, s'écria le comte en voyant le baron d'Ildegardo se disposer à parler. Vos supplications seraient inutiles : car, quoique je sois le chef du tribunal de la statue de bronze, je ne saurais rien changer à ses lois. Il est, d'ailleurs, pour nous de la plus haute importance d'obtenir l'adhésion des grands et des riches. Les nobles demoiselles épousent d'illustres seigneurs, et exercent sur eux leur influence à notre profit. Croyez-vous donc que nous puissions renoncer aux services que nous rendra la fille du puissant baron d'Ildegardo, quand elle sera à l'âge d'entrer dans le monde.

— O mon Dieu ! Tout cela est-il vrai ou est-ce un rêve ! s'écria le baron avec égarement.

— Dans une heure, répondit le comte, vous aurez une preuve terrible de la réalité de ce qui se passe, et peut-être comprendrez-vous combien est sérieux le contrat qui vous lie au tribunal de la statue de bronze. Mais, dans aucun cas, ne dénoncez la main

qui aura frappé, car autrement, je jure que je vous ferai enlever de votre lit au milieu de la nuit et que je vous livrerai aux horreurs du baiser de la Vierge !

La baron d'Ildegardo tomba anéanti sur une chaise, et quand il releva la tête le baron de Rotenberg était parti. Près d'une heure se passa durant laquelle le malheureux père resta plongé dans de sombres réflexions. Enfin, il résolut de se rendre auprès d'Héraclius pour le consulter. Il frappa à la porte de l'appartement du prêtre, et ne recevant pas de réponse, il ouvrit. Le cadavre du pauvre prêtre gisait sur le plancher, mutilé et défiguré. C'était la vengeance dont le baron de Rotenberg l'avait menacé. Il devenait évident que non-seulement les membres du tribunal avaient des affiliés dans l'intérieur de sa demeure, mais que leurs châtiments se signalaient par une cruauté faite pour frapper de terreur les esprits les plus forts.

— Il dut se passer longtemps avant que la baron d'Ildegardo fut en état de réfléchir à la situation qui lui était faite. Son premier mouvement fut d'éveiller sa maison, de dénoncer le baron de Rotenberg ou ses serviteurs comme des assassins, et d'armer immédiatement ses vassaux, pour venger le meurtre de son ami. Mais il renonça à cette idée qui l'obligerait à faire connaître à sa femme sa position vis-à-vis du tribunal de la statue de bronze.

Il était minuit, et tout était silencieux dans le château, lorsque le baron se rendit dans la chambre d'Héraclius pour le consulter. Il mit le cadavre dans un sac, et passant par un escalier dérobé, il descendit dans le jardin avec son fardeau sur les épaules. Son projet était de creuser une fosse pour y enterrer le cadavre et faire disparaître les traces d'un crime dont il lui était défendu de parler sous peine de la plus horible vengeance. Mais son agitation était telle qu'il lui fut impossible de tenir une bêche. Alors, reprenant son fardeau, il courut sur le bord de la rivière. Mais au moment où, après avoir in-

troduit plusieurs grosses pierres dans le sac, il allait le lancer dans le Moldau, un homme sortit de derrière un arbre. Le baron laissa tomber le sac et allait s'enfuir ; mais l'autre le saisit par le bras, et il se trouva face à face, avec Korali, l'intendant qu'il avait autrefois chassé de chez lui, après la défaite de Manfredo.

— Ah ! mon noble et ancien maître ! dit Korali ; voilà une bonne fortune à laquelle...

— Que voulez-vous dire ? demanda le baron en le repoussant brusquement. Comment osez-vous mettre la main sur moi ?

— Ne vous fâchez pas, monseigneur, dit Korali. Je ne vous ai pas reconnu dès le premier abord ; mais voyant qu'il y a quelque chose d'étrange dans votre conduite, j'ai voulu savoir qui était celui qui venait ainsi, au milieu de la nuit, jeter un sac comme celui-ci dans la Moldau. Mais puisque le hasard nous a fait rencontrer, nous ne nous séparerons pas si vite que vous l'espérez. En un mot, je suis un homme poussé à bout par le malheur, sans argent, sans abri, en haillons, je n'ai plus rien à redouter.

— Si c'est de l'or que vous voulez, ma bourse est à votre service, mais à une condition, c'est que vous partirez à l'instant.

— Votre or ne durerait que quelques semaines, ou quelques mois, répliqua Korali, et après je retomberai dans la même situation. Puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer sur le bord de la rivière à minuit, prêt à jeter dans les eaux silencieuses un sac contenant quelque chose qui, en tombant de dessus vos épaules, a produit un son lourd mat...

— Assez, assez ! s'écria Ildegardo Tenez, prenez ma bourse, partez, et quand vous aurez tout dépensé, revenez, je vous en donnerai d'autre...

— Si vous voulez que la paix soit entre nous, dit Korali, et que je ne parle à personne de ce sac qui renferme un cadavre, il faut que vous me rétablissiez dans l'ancienne position que j'occupais dans votre château.

—Tout, excepté cela, répondit le baron. Ma femme, mes amis me regarderaient comme un fou, si je renvoyais, à cause de vous, mon bon et fidèle Bernard.

— Auront-ils meilleure opinion de vous si je vous dénonce comme un assassin ? répliqua Korali.

Enfin, que vous dirai-je, Korali rentra au château. Les paysans qui l'exécraient manifestèrent leur mécontentement; et, dans plusieurs circonstances, il fallut la force pour réprimer un tumulte qui menaçait de se changer en rébellion. Mais quand, un jour, des ouvriers trouvèrent dans le Moldau le cadavre du P. Héraclius, dont le baron avait expliqué l'absence par une histoire plus ou moins habilement fabriquée, l'indignation générale ne connut point de bornes. Les villages se soulevèrent et Ildegardo considéré comme un assassin, fut attaqué, assiégé dans son château, qui fut emporté d'assaut et livré à la dévastation. Il ne dut son salut et celui de sa femme et de sa fille qu'au dévouement de l'un de ses pages, nommé Zitzka, qui, prié d'accepter une récompense en retour de ses services, répondit fièrement :—Monseigneur, je ne veux rien recevoir de celui dont les mains sont rougies du sang du P. Héraclius.

Les malheurs du baron d'Ildegardo n'étaient pas finis: Manfredo profita de ces circonstances pour se venger ; il arrêta mon maître qui mourut bravement mais bien douloureusement. Après deux années de guerre que se firent le baron Georgez et Manfredo, avec des chances diverses, il ne resta plus rien de leurs châteaux, et l'un et l'autre tombèrent sur les ruines de leurs forteresses. Je dois dire, toutefois, que ce fut le baron de Rotenberg qui rasa le château de Manfredo. Il avait prétexté, pour raison de guerre, le droit qu'il avait de réclamer la baronne d'Ildegardo et sa fille Œtna comme appartenant au tribunal de la statue de bronze.

Là finit mon histoire ; car, depuis cette époque, j'ignore ce qu'est devenue mon ancienne maîtresse

et sa fille; j'ai tout sujet de croire qu'elles ont péri dans l'incendie du château où elles étaient retenues prisonnières; on sait, d'ailleurs, que la baronne, fidèle à la mémoire de son mari, avait repoussé toutes les offres que lui avait faites Manfredo de l'épouser.

En écoutant le vieux Bernard, Henri de Brabant n'avait pas tardé à être frappé de la ressemblance qui existait entre son récit et celui que lui avait fait Satanaïs dans les jardins du château de Prague Le titre d'Ildegardo, surnommé le "*tonnerre*," lui rappela celui d'Ilderim, "*l'écaille*;" puis Korali ne répondait-il pas singulièrement à l'appellation de Kara-Ali ? et certainement Manfredo n'était autre que Mansour, et Georgez représentait le roi de Georgie.

Cette découverte frappa le chevalier d'une véritable consternation, car elle lui prouvait que Satanaïs l'avait trompé. Cependant, il sut maîtriser son émotion, et écouta Bernard jusqu'au bout.

A ce moment, la porte de la cellule où était Satanaïs s'ouvrit, et Linda et Béatrice apparurent sur le seuil. Le chevalier s'empressa de leur demander des nouvelles de leur maîtresse, qui, dit Linda, désirait le voir et lui parler.

Les deux jeunes filles restèrent sur le toit du donjon, avec Bernard, et Henri entra dans la cellule.

L'intérieur de la petite chambre était éclairé par une lampe. Satanaïs était couchée sur un petit lit grossier, et son bras était enveloppé du bandage que Bernard avait apposé sur sa blessure.

En voyant entrer le chevalier, elle se souleva à demi et jeta sur lui un regard scrutateur. Elle sentait, en effet, que la crise de sa destinée était arrivée, et elle voulait connaître la solution, quelle qu'elle fût.

Leurs regards se rencontrèrent, le sien exprimant l'angoisse et la torture, celui du chevalier, une profonde tristesse.

Henri, après avoir refermé la porte, s'approcha et s'assit à côté du lit.

Vous sentez-vous assez forte pour causer un ins-

tant d'affaires de la plus haute importance ? demanda le chevalier après un instant de silence.

— Fussé-je à la mort, Henri, que je vous supplierais de me tirer de l'état d'anxiété où me plongent votre air et vos manières. Je suis sûre que le vénérable Bernard a causé. Mais dites-moi, ajouta-t-elle, avec une excitation soudaine, dites-moi si je dois regarder tout comme fini entre vous et moi ?

— Satanaïs, répliqua le chevalier, vous m'adressez une question à laquelle je ne puis répondre immédiatement. Tout à l'heure j'ai appris des choses bien étranges, et je crains que vous ne puissiez leur donner une explication satisfaisante.

— Alors, tout est bien fini entre nous? murmura Satanaïs en laissant tomber sa tête et en se cachant la figure dans ses mains. Mon Dieu, fit-elle à demi-voix, est-ce donc là que tout devait aboutir ? Oui, ajouta-t-elle au bout d'un moment, en redressant la tête, nous devons nous dire adieu pour toujours ; et maintenant que le premier instant de désespoir est passé, je sens que j'aurai le courage de me soumettre à ma destinée. Mais je dois me rendre cette justice, c'est que, quelle qu'ait été ma duplicité, depuis le jour où je vous vis dans le camp des Taborites, j'ai toujours été guidée par des motifs qui n'avaient rien que de grand. Ce que Bernard vous a raconté doit être la vérité, mais ce qu'il n'a pu vous dire, c'est comment ma mère et moi nous pûmes nous sauver au milieu de la conflagration qui embrasait le château de Manfredo, comment nous errâmes longtemps, sans asile et sans secours, jusqu'au jour où Dieu voulut que nous rencontrassions le fils du baron Georgez, le frère de ma mère, Jean Zitzka, qui, tout enfant, avait été enlevé à son père et avait vécu jusqu'alors sans connaître son origine. Mais il avait grandi, il avait fait heureusement la guerre contre les Turcs, et il occupait maintenant une haute position à la cour du roi de Bohême. Nous eûmes dès lors un appui, un protecteur ; mais lorsque ma mère fut descendue dans le tombeau.....

Comme elle achevait ces paroles, on entendit dans l'escalier de la tour un grand bruit de voix et de pas. Henri de Brabant n'eut que le temps de se lever et de tirer son épée. La porte s'ouvrit, et l'un des capitaines de Zitzka, suivi d'une demi douzaine de Taborites, apparut sur le seuil.

— Que signifie cette façon de vous présenter, mes amis ? demanda le chevalier qui reconnut de suite l'uniforme taborite.

— Il doit y avoir erreur, dit Satanaïs à qui le capitaine était parfaitement connu ou peut-être sommes-nous menacés d'un danger contre lequel on vient nous protéger, ajouta-t-elle.

— Madame, il n'y a point d'erreur de notre part, je puis vous l'assurer, répondit l'officier d'un ton ferme, mais respectueux. Nous agissons en vertu d'ordres positifs du capitaine général, et il faut vous regarder comme notre prisonnière.

—Moi.....votre prisonnière ! s'écria Satanaïs dont les yeux brillèrent d'indignation.

— C'est avec chagrin, madame, que j'exécuterai des ordres qui sont péremptoires, dit le Taborite en s'avançant vers elle. Jean Zitzka nous a ordonné de vous arrêter et de vous ramener le plus vite possible à Prague.

— Je ne me soumettrai pas à cette tyrannie ! s'écria Satanaïs, en se dressant de toute sa hauteur. Chevalier de Brabant, j'en appelle à vous.

—Bien certainement, je ne souffrirai pas qu'on vous fasse violence en ma présence, dit le chevalier avec résolution.

— Alors, soldats, faites votre devoir ! cria le capitaine taborite.

Et les soldats se précipitèrent dans la chambre.

Henri de Brabant se jeta devant Satanaïs pour la protéger. Mais tout à coup un cri s'échappa des lèvres de la jeune femme, et tous les regards se tournèrent vers elle. Le bandage qui lui couvrait le bras s'était détaché, et chacun put voir que sa peau était d'une blancheur de neige. Il devint dès lors

évident que le teint olive de Satanaïs n'était pas naturel !

— Emmenez-la ! dit le capitaine qui fut le premier à se remettre de l'étonnement qu'avait causé à tous cette découverte.

— Non, vous ne porterez pas la main sur elle ! cria le chevalier. Tous ces mystères, qui me regardent, je veux les connaître avant qu'elle parte.

Et, avec une force de géant, il repoussa les soldats de la couche sur laquelle Satanaïs était retombée sans connaissance. Mais il reçut dans cette lutte un coup de dague auquel d'abord il ne prit pas garde.

— Un mot, chevalier Henri de Brabant, lui dit le capitaine. C'est Jean Zitzka qui nous envoie.....

— S'il y a quelque vertu dans cette bague, je vous ordonne de vous retirer, répliqua Henri en montrant son talisman.

Les soldats reconnurent instantanément le joyau, et reculèrent. Mais le capitaine, tirant une lettre de dessous son pourpoint, la présenta au chevalier en disant : — Je vous supplie de lire cela !

Henri saisit la lettre, l'ouvrit, et la parcourut rapidement des yeux.

Voici ce qu'elle contenait :

" Arrêtez-vous avant qu'il ne soit trop tard. Je " vous conjure de vous arrêter, et de ne pas vous " opposer à l'exécution de mes ordres. *Car Œlna et* " *Satanaïs ne sont qu'une seule et même personne !*"

En lisant cette révélation, Henri de Brabant, dont le côté se teignait de sang, chancela, son épée lui tomba de la main, un voile passa devant ses yeux, et il tomba sur la dalle, sans proférer une parole.

XLVI.

LE BARON DE ROTENBERG ET CYPRIEN MONTRENT LE BOUT DE L'OREILLE.

Le lecteur n'a pas eu de peine, sans doute, à s'expliquer l'arrivée de Cyprien dans les ruines du château d'Ildegardo. Il a compris que Cyprien s'était mis à la poursuite de ses ennemis, ou du moins de ceux qu'il considérait comme tels, aussitôt après avoir appris de l'aubergiste les particularités dont sa maison avait été le théâtre. Il avait cru l'occasion favorable, mais nous savons comment il avait été battu et obligé de chercher son salut dans la fuite.

Le soir de ce même jour, il arriva au château de Rotenberg où Rodolphe, prévenu par le baron de Rotenberg, avait fait les plus grands préparatifs pour recevoir l'héritière de la couronne de Bohême.

Le lendemain, vers midi, la procession que nous avons signalée sur la route de Prague défila sur le pont-levis du château. Rodolphe accueillit la princesse Elizabeth avec les témoignages du plus profond respect, et une garde d'honneur s'avança pour la recevoir. Puis, au moment où elle descendait de cheval, la musique commença l'air national, et l'étendard de Bohême fut hissé sur la tour centrale.

Ce fut le signal de miliers d'acclamations qui partirent des remparts et de tous les côtés à la fois.

Alors, le baron, qui avait mis pied à terre, fléchit le genou en présence d'Elizabeth, et dit à haute voix : Soyez bienvenue dans la demeure de nos aïeux, illustre reine de Bohême !

Les vivats et les acclamations recommencèrent avec une énergie plus grande encore, et, pour la

première fois depuis longtemps, une sorte d'animation couvrit les joues d'Élizabeth, et un léger sourire passa sur ses lèvres. En quelques mots prononcés d'une voix tremblante, elle remercia le baron de Rotenberg et son fils de leur courtoisie ; puis, faisant signe à ses femmes de la suivre, elle se fit conduire dans l'appartement qu'on avait préparé pour elle.

Dans la soirée, un énorme banquet fut servi dans la grande salle que l'on avait splendidement décorée. La reine,—comme on appelait maintenant Elizabeth,—s'excusa de ne pouvoir y assister, en prétextant son extrême fatigue ; mais l'assemblée était brillante, car on avait envoyé des invitations à toutes les familles nobles du district.

Plus de deux cents hôtes des deux sexes étaient assis à la table du baron de Rotenberg, et l'on but à pleins verres à la santé de la reine et à la mort de Zitzka et de ses Taborites. Il était près de minuit ; les lampes brillaient encore de tout leur éclat, et la fête se prolongeait. Peu de dames s'étaient encore retirées, et les yeux de celles qui restaient rivalisaient avec les pierres précieuses qui ornaient leurs chevelures. Le vin circulait largement ; tous les seigneurs présents avaient adhéré à la cause royaliste, et tous, d'un commun accord, reconnurent le baron de Rotenberg comme généralissime des forces de la reine.

Il y en eut un, cependant, qui ne dit rien, qui ne témoigna pas la moindre contrariété, mais qui souffrit de se voir privé de cet honneur. Sa nature hautaine fut froissée, son orgueil fut offensé, et son ambition désappointée. L'on a deviné déjà que cet homme était le marquis de Schomberg, celui là même qui avait présidé l'assemblée des seigneurs si étrangement interrompue par l'arrivée de Zitzka. Mais il sut faire taire ses sentiments et trouva même des compliments à adresser à son heureux rival.

Il était près de minuit, avons-nous dit, lorsqu'un des seigneurs se leva et fit un signe de la main pour réclamer le silence.

Alors, d'une voix éloquente, il s'étendit longuement sur la position de celle qu'ils avaient tous, ce jour même, reconnue comme leur reine, une orpheline sans parents et sans amis à qui elle pût confier ses secrètes pensées. Il la montra plus isolée dans le monde que la plus humble de ses sujettes, quoiqu'elle comptât des milliers de serviteurs prêts à mourir pour elle. Il parla ensuite avec habileté de la loyauté et du patriotisme du baron de Rotenberg, qui n'avait pas hésité à faire de son château le quartier général des opérations contre les Taborites : et revenant avec adresse à la situation de la reine, il émit l'opinion qu'il serait de l'intérêt de la patrie qu'elle épousât l'héritier de quelque noble famille.

Cette allocution fut accueillie avec un tonnerre d'applaudissments. Puis, soudain, sans qu'on sût comment, le nom du jeune Rodolphe circula de bouches en bouches, et bientôt toutes les voix le désignèrent comme étant le plus digne d'obtenir la main de la reine Elisabeth.

Rodolphe se leva pour remercier les hôtes de son père de l'honneur et de la bienveillance dont il était l'objet. Ses regards brillaient de joie, d'orgueil et de triomphe. Il parla avec une véritable éloquence, et quand il eut fini, la salle retentit d'acclamations prolongées.

Le marquis de Schomberg ne se dissimula pas que l'aristocratie de Bohême désirait l'union de la reine et du jeune Rodolphe, et que, si la cause royaliste triomphait, le baron de Rotenberg serait l'homme le plus influent du pays.

Il était une heure du matin quand les convives quittèrent la salle pour gagner leurs chambres respectives. Les lampes s'éteignirent, les serviteurs, fatigués d'une longue journée de travail, allèrent chercher le repos dans le sommeil, et bientôt l'on n'entendit plus que le bruit des pas des sentinelles placées dans les corridors.

Le lendemain, de bonne heure, Cyprien rencon-

tra Hubert, l'intendant, et le pria d'aller demander au baron de Rotenberg s'il pouvait lui accorder immédiatement une entrevue. Hubert revint au bout de quelques secondes, et conduisit Cyprien dans l'appartement du baron.

— Bonjour, notre ami, dit Rotenberg qui était encore couché. Vous vous êtes levé de bien bonne heure, il me semble, vous n'avez pas de mauvaises nouvelles à m'annoncer, j'espère?

— Non, monseigneur, répondit Cyprien : mais je désirerais vous dire quelques mots en particulier, continua-t-il en indiquant du regard le vieil Hubert.

— Si c'est quelque chose que mon intendant ne puisse entendre, il va se retirer, dit le baron,—quoiqu'il connaisse à peu près tous nos secrets ;— vous savez que c'est à lui qu'on a confié la garde de la statue de bronze?

— Je sais tout les services que Hubert nous a rendus, et toute la confiance qu'on peut avoir en lui, répondit Cyprien. Mais, comme j'ai à vous entretenir d'affaires de famille...

— Soit, dit le baron, Hubert vous pouvez vous retirer.

Le vieillard s'inlina et quitta l'appartement; mais, au lieu de s'eloigner, il passa dans une pièce voisine, ou plutôt dans un petit cabinet qui n'était séparé que par une boiserie de la chambre du baron, de sorte qu'il pouvait entendre tout ce qui s'y disait.

— A présent que nous voilà seuls, dit le baron, vous pouvez parler sans crainte. Vous allez, sans doute, me donner des détails de votre expédition d'avant hier, dont l'issue a été si fatale.

—Ce n'est pas pour cela que je suis venu, répondit Cyprien. Qu'il vous suffise de savoir que la personne qui vous a fait évader du château de Prague, et dont l'arrivée inattendue a encore fait échouer mes projets, il y a deux jours, n'est autre qu'une femme.

— Une femme! s'écria le baron avec surprise. Impossible! et cependant...

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit Cyprien. C'est une femme jeune, belle, vertueuse, et pour qui Rodolphe a conçu une violente passion.

— Rodolphe amoureux de ma libératrice ! s'écria le baron. Alors, il la connait donc ? C'est lui qui l'avait envoyée à mon secours : c'est lui qui avait ourdi toute cette trame ?

— Pas du tout, monseigneur, dit Cyprien froidement. Blanche est la fille adoptive du garde-forestier du comte de Schonwald. L'ayant vue, par hasard, il a conçu une passion pour elle ; il l'a même fait enlever et l'a gardée quelques jours prisonnière dans la chambre des Etats.

— Dans la chambre des Etats ! répéta le baron, le visage livide d'indignation. Oh ! si Rodolphe avait osé, et si Hubert l'avait permis...

— Tranquillisez-vous, monseigneur, dit Cyprien. Souvenez-vous que votre fils ne sait rien du tribunal de la statue de bronze, qu'il est à cent lieues de soupçonner l'existence des souterrains du château, et que, du moment où il était résolu à enfermer cette jeune fille dans la chambre des Etats, il était bien impossible à Hubert de l'en empêcher.

— C'est vrai, dit le baron d'un air pensif. Vous savez que je n'ai jamais voulu que mon fils fût initié aux mystères de la statue de bronze. Je préférerais mourir de ma propre main. Et cependant, ce n'est pas manquer de respect pour ce tribunal...

— Monseigneur, je connais vos motifs, dit Cyprien, mais, je vous en supplie, ne vous abandonnez pas à de pareils souvenirs. Vous voulez que Rodolphe ignore les mystères de notre tribunal, afin qu'il ne puisse voir ces registres...

— Et ne jamais savoir *quel nom* y est compris entre ceux de tant de victimes, ajouta le baron en fronçant les sourcils. Non, s'il le savait, son existence ne serait plus qu'amertume. Pourtant, en *la* frappant, j'étais dans la plénitude de mon droit, mais lui, mon fils, ne doit jamais rien soupçonner de cela.

— Et il ne le soupçonnera jamais, monseigneur, répliqua Cyprien ; car vous devez voir avec quel zèle et quel dévouement je sers vos intérêts. Hier soir encore, en voyant les bonnes dispositions de l'assemblée à votre égard, n'ai-je pas eu l'adresse de souffler à celui qui était assis près de moi cette idée qui a fait si rapidement son chemin, et qui a été adoptée à l'unanimité ?

— Oui, j'ai reconnu là votre habileté ordinaire, dit le baron, et je vous suis redevable d'une grande reconnaissance. Mon fils une foi roi de Bohême et moi généralissime des forces du royaume et premier ministre, par dessus le marché, vous pourrez aspirer à tout.

— Pourquoi le mariage n'aurait-il pas lieu demain soir ? demanda Cyprien.

— Si tôt ?...si vite ? s'écria le baron. Je vous avouerai qu'il y a un point qui me tourmente, et que j'éprouve une sorte de remords. Elizabeth, toute reine qu'elle est.....d'ailleurs, est-il possible que sa Majesté soit suffisamment préparée...

— Cela, c'est mon affaire, dit Cyprien en l'interrompant. Est-elle autre chose qu'un jouet dans mes mains ? Et n'est-ce pas pour en faire une automate que je l'ai réduite à l'état où elle est ? Consentez à ce que le mariage soit célébré demain soir, donnez des ordres pour qu'on fasse les préparatifs, et je vous garantis que, le moment venu, Sa Majesté apparaîtra au pied de l'autel. La Bohême aura alors confiance dans le mouvement dont nous sommes les promoteurs, et ce qui n'est pas moins important, ajouta-t-il en baissant la voix, tous ceux qui font partie de la société de la statue de bronze se sentiront animés d'un nouveau zèle et d'une nouvelle ardeur. Cela ne vaudra-t-il pas mieux que de la marier au duc d'Autriche ?.....

— Vos arguments sont irrésistibles, mon ami, dit le baron, et tout sera fait d'après vos conseils. A propos, croyez-vous que ce mariage soit du goût du comte de Schonwald ? Il n'était pas avec nous hier

soir ; mais vous savez qu'il est puissant et qu'il est prudent de le ménager.

— Rassurez-vous, dit Cyprien avec calme. S'il avait un fils capable d'aspirer à la main de la reine, ce serait différent. D'ailleurs, il est lui-même grandement compromis. Non, ce n'est pas l'ambition du comte de Schonwald que nous avons à craindre ; mais s'il y a quelqu'un que nous devons surveiller...

— Ah ! vos soupçons sont tombés sur quelque autre ? s'écria le baron.

— Oui, sur le marquis de Schomberg, répondit Cyprien. Pourtant, je n'ai pas de raisons positives, mais je le connais, je le sais par cœur, votre nomination au commandement général des troupes l'a frappé dans son ambition.

— Mais il m'a félicité avec autant de chaleur que les autres, fit observer le baron.

— C'est égal, j'aurai l'œil sur lui, répliqua Cyprien.

Et en prononçant ces paroles, il quitta l'appartement.

Quelques minutes après, le vieil Hubert sortit de sa cachette ; et, descendant dans les basses régions du château, il entra dans les souterrains par une de ces communications dont il avait le secret.

XLVII.

LA GARANTIE DU GÉNÉRAL ZITZKA.

La nouvelle que le mariage de la reine et de Rodolphe de Rotenberg devait avoir lieu le lendemain soir, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans le château, et l'on fit tous les préparatifs nécessaires pour que cette union fût célébrée avec pompe et splendeur. Quoiqu'on affirmât que la reine avait donné son consentement, elle continua à demeurer enfermée dans sa chambre.

Pour les seigneurs et les dames, la journée se passa en promenades et à chasser au faucon dans la forêt, tandis que le baron et son fils surveillaient les apprêts. Des canons furent hissés sur les remparts, et le pont-lévis gémissait sous le poids des chariots remplis de provisions qui ne cessaient d'arriver. Des troupes entières de soldats se succédaient, et l'on avait fort à faire pour maintenir l'ordre.

Le soir, la salle des banquets se trouva de nouveau remplie d'une brillante compagnie ; et l'on venait de s'asseoir à table quand on annonça la baronne Hamelin.

La baronne n'avait pris que le temps nécessaire pour changer de toilette et était descendue au moment où la cloche sonnait le dîner. Elle fut accueillie avec cordialité par le baron de Rotenberg, Cyprien et le marquis de Schomberg ; Rodolphe lui fut présenté sous toutes les formes. Beaucoup de ceux qui étaient présents la connaissaient personnellement, tous la connaissaient de nom.

— A quoi devons-nous le plaisir inattendu de vous avoir au milieu de nous ? demanda le baron de

Rotenberg après avoir placé la baronne à sa droite, c'est-à-dire entre lui et le marquis de Schomberg.

— Le terrible Zitzka a menacé de mettre une garnison dans ma ville et dans mon château, répondit-elle ; et, ne me souciant pas de me fier à ses hordes sauvages, j'ai préféré venir vous demander un asile.

— Et vous êtes la bienvenue, dit le baron. Mais alors, que sont devenus tous vos pensionnaires ?

— Hélas ! j'ai été obligée de les laisser où ils étaient, répliqua la baronne. Mais il ne leur sera pas fait de mal, attendu que j'étais seule soupçonnée de favoriser la cause de Sa Majesté.

Le souper se prolongea, comme la veille, assez avant dans la nuit ; mais les dames, fatiguées de leurs courses de la journée, se retirèrent plus tôt. La baronne Hamelin fut une des premières à quitter la salle, et Cyprien la suivit, sans que personne eût remarqué cette manœuvre. Il rejoignit la baronne dans un corridor, et lui demanda si le motif pour lequel elle avait fui de Prague était bien réellement celui qu'elle avait fait connaître. Elle le rassura en ajoutant que les Taborites se préparaient activement à la guerre que Zitzka avait proclamée.—Je suis trop fatiguée pour causer ce soir, ajouta-t-elle, mais demain nous aurons occasion de nous entretenir de nos projets et de notre position.

— Oui, car j'ai bien des choses à vous raconter, dit Cyprien, surtout au sujet de Mariette.

— A demain donc, dit la baronne. Et en achevant ces mots, elle se dirigea vers la chambre qui lui était destinée.

Tout en marchant dans le corridor, elle porta la main à sa poitrine pour s'assurer qu'un certain document y était toujours ; mais, convaincue qu'il y était, elle ne s'aperçut pas qu'en retirant sa main, ce papier dont l'importance était immense, tombait sur le plancher.

Une minute plus tard, elle était dans sa chambre, où, brisée de fatigue, elle se jeta sur le lit en se dé-

barrassant seulement de quelques-uns de ses vêtements.

— Mais Cyprien, qui était resté dans le corridor, vit le papier ; et le relevant, courut dans son appartement pour le lire.

Ce papier à son étonnement inouï, n'était autre chose que la garantie donnée par le général Zitzka à la baronne, et spécifiant les quatre clauses que nous connaissons déjà. La signature de Zitzka était au bas.

Les traits de Cyrpien prirent une expression diabolique, à mesure qu'il lut cette preuve irrécusable de la trahison de la baronne. Il comprit alors le motif de sa visite au château de Rotenberg, et pourquoi, voulant faire du marquis de Schomberg son complice, elle avait obtenu pour lui l'amnistie qui lui était assurée à elle-même ; car Cyprien ne douta pas que la personne désignée dans l'article 4 ne fut le marquis de Schomberg.

Sans perdre une minute, Cyprien envoya par un page un message au baron de Rotenberg, lui demandant une entrevue de quelques instants. Le baron se rendit chez Cyprien, et l'effet que produisit sur lui la lecture du document fut comme un coup de tonnerre.

—Sans cette preuve que je tiens là, je ne l'aurais jamais cru, dit-il. Mais que faire ? Elle compte évidemment sur les femmes qui sont attachées à Elisabeth, et sur le secours d'un grand nombre de serviteurs de la statue de bronze. Avec leur aide, elle est capable d'accomplir ses perfides desseins, et notre cause serait perdue. Que faire ?...Quel plan adopter ?

— Il n'y en a qu'un, dit Cyprien d'un air sombre.

— Lequel ? demanda le baron en cherchant à lire dans les yeux de Cyprien la réponse qu'il prévoyait.

— La statue de bronze et le baiser de la Vierge, répondit ce dernier.

Le baron tressaillit malgré lui.

— Il n'y a pas d'autre alternative, continua Cy-

prien du même ton. Cette femme nous a vendus à Zitzka, et elle doit être punie. Si nous la laissons vivre, nous aurons à lutter contre ses artifices ; et dans le chapitre des événements, nous pourrions être vaincus. Quelle pitié a-t-elle eut pour nous.

— Aucune, répondit le baron. Mais ce document, comment se trouve-t-il entre vos mains ?

— Elle l'a laissé tomber par accident, en se rendant dans sa chambre, et je l'ai ramassé.

— Peut-être s'est-elle aperçue qu'il lui manque ? dit le comte, elle pourrait s'alarmer et quitter secrètement le château.

— C'est à vous de donner des ordres pour que personne ne puisse sortir sans le mot de passe, répliqua Cyprien. Veillez à ce que la salle soit vidée à minuit, et quand sonnera une heure, les trois exécuteurs se rendront dans la chambre de la baronne pour la prendre et la livrer à la statue de bronze.

— Il sera fait ainsi dit le baron. Et le marquis de Schomberg...

— J'aurai l'œil sur le corridor conduisant à l'appartement de la baronne, répliqua Cyprien. Comme je suis sûr qu'elle n'a encore pu lui faire aucune communication particulière, il ignore donc son marché avec Zitzka, et la part qu'elle lui a réservé dans la transaction. S'il reste dans cette ignorance, il vivra, mais s'il vient chez elle...

— Il serait difficile qu'il connût où est situé son appartement, dit le baron, attendu qu'ils n'ont pas eu occasion de causer en particulier.

— Oh ! c'est une femme astucieuse, et il suffirait d'un mot qu'elle lui aurait glissé à l'oreille. Si donc, comme je le disais, le marquis va chez la baronne ce soir, si, en un mot, il apprend les projets de cette misérable, *alors*, *lui aussi périra*. Car, dans la situation actuelle, il suffirait qu'il sût qu'il existe des moyens de traiter avec Zitzka, pour le décider à entrer en négociations avec les Taborites. Il est dix heures et demie, ajouta Cyprien, à une heure vous me trouverez ici avec les trois exécuteurs.

Le baron fit un signe d'assentiment et sortit.

Cyprien se rendit ensuite dans le corridor sur lequel ouvrait l'appartement de la baronne, et, se plaçant dans l'ombre, il ne perdit pas de vue la porte de sa chambre.

Au bout d'une demi-heure environ, la faible lumière projetée par la lampe suspendue au plafon fut obscurcie par l'ombre d'un homme passant dans le corridor ; et, de sa place, Cyprien reconnut le marquis de Schomberg.

Celui-ci avança avec prudence, comptant les portes à sa droite, et quand il fut arrivé à la septième, il la poussa doucement et entra.

— C'est ce que j'avais soupçonné, se dit Cyprien en sortant de sa cachette. Et, tout en regagnant sa chambre, il murmura avec un accent de triomphe : — Deux victimes cette nuit, pour le baiser de la Vierge !

XLVIII.

LA DAME BLANCHE ET LES DEUX PAGES.

Descendons maintenant dans ces souterrains que nous avons déjà plusieurs fois visités.

Il était onze heures, cette même nuit où se passaient les incidents que nous avons rapportés dans le chapitre précédent, et le marquis de Schomberg entrait chez la baronne Hamelin, lorsque la dame blanche sortit de cette vaste salle où Conrad et Lionel avaient été enrôlés parmi ceux qui l'habitaient.

La dame blanche portait une lampe à la main, et était suivie par les deux pages, vêtus maintenant de longs habits de deuil. La figure de ces pauvres enfants était pâle et amaigrie, leurs joues étaient creuses, et leurs yeux avaient perdu leur éclat. La dame blanche, elle, était telle que nous l'avons déja vue ; mais elle était en proie à une anxiété causée par des nouvelles récentes.

Ils traversèrent la salle de la statue de bronze, et Lionel et Conrad frissonnèrent en passant devant cette image dont ils connaissaient, à présent, l'emploi. Cette vue leur rappela aussi la reconnaissance qu'ils devaient à leur bienfaitrice,

— Vous pardonnerez, madame, de vous avoir demandé de quitter la salle, ne fût-ce que pour quelques instants ? dit Lionel. J'ai cru remarquer que votre visage est moins calme qu'à l'ordinaire, et je serais désespéré d'ajouter aux chagrins que vous éprouvez.

— Il est vrai, mes jeunes amis, qu'il m'est survenu de nouvelles et sérieuses causes d'affliction ; mais

elles n'ont rien de commun avec la faveur que vous m'avez demandée et que je me suis empressée de vous accorder. Je comprends que l'existence monotone que vous menez vous pèse terriblement. Mais vous savez, ajouta-t-elle, que je ne puis vous laisser errer seuls dans ces souterrains car d'une minute à l'autre peuvent apparaître les serviteurs de la statue de bronze, et si vous étiez rencontrés, nous serions tous perdus.

— Est-ce souvent que les membres du tribunal viennent ici ? demanda Lionel.

— Souvent, non, Dieu merci ! répondit la dame blanche en frissonnant ; mais nul ne peut dire quand ils arriveront. Des mois quelquefois se passent sans qu'une nouvelle victime soit livrée à la statue, ou sans que notre communauté s'augmente par l'arrivée de nouveaux infortunés.

— Vous ne pouvez donc pas toujours sauver ceux que les chefs du tribunal condamnent à mourir ? dit Conrad.

— Hélas ! pas toujours, répondit la dame blanche. Quelquefois Cyprien en personne surveille l'exécution, d'autres fois, c'est le baron de Rotenberg lui-même, ajouta-t-elle d'une voix tremblante ; et, dans ces cas, l'humanité d'Hubert est impuissante. *S'il* était venu, rien n'aurait pu vous sauver ; les trois exécuteurs auraient fait leur devoir !

— Oh ! c'est horrible ! murmura Lionel au bras duquel Conrad s'attacha avec terreur.

— Oui, c'est horrible ! répéta la dame blanche. Ces trois frères auxquels je viens de faire allusion furent eux-mêmes condamnés à la vengeance de la statue de bronze, il y a de cela douze ou treize ans. Mais il arriva qu'alors les chefs du tribunal manquaient d'exécuteurs, et on leur laissa la vie à condition qu'ils rempliraient cette terrible fonction.

— Mais n'y a-t-il pas d'espérance qu'un jour viendra où Dieu brisera ce hideux tribunal ? demanda Conrad.

— Peut-être ce temps n'est-il pas éloigné. D'après

tout ce que j'ai appris, nous devons être à la veille d'une crise ; et, dans la conclusion qui approche, Dieu veuille que la statue de bronze soit renversée ! La reine de Bohême est dans ce château, contre lequel Zitzka s'apprête à marcher, et.....

— Puisse-t-il triompher ! s'écrièrent à la fois Lionel et Conrad, et que sa vengeance.....

— Silence ! dit la dame blanche en sortant brusquement de la rêverie où elle était tombée : ne parlez pas de vengeance. Vous ignorez que parmi vos compagnons de captivité, il y a des hommes illustres et des femmes remarquables par leur esprit et caractère qui sont ici depuis de longues années, et jamais un mot d'amertume ne s'est échappé de leurs lèvres. Laissons la vengeance à celui-là seul qui gouverne le monde.

— Pardonnez-nous, madame, si nous avons rien dit qui puisse vous causer de la peine, dit Lionel.

— Je vous répète que je n'ai rien à vous pardonner, répondit la dame blanche. Mais, quand je vous aurai dit qu'il y a vingt ans que j'habite ces souterrains, et qu'au commencement j'étais *seule*, oui *seule*, dans ce sombre appartement où plus de cinquante personnes se réunissent maintenant, chaque jour, pour remercier Dieu de leur avoir sauvé la vie ; quand je vous aurai affirmé que j'ai connu plus d'angoisses et plus de terreur que n'en ont jamais éprouvé toutes ces cinquante personnes ensemble, croyez-vous qu'alors j'aurai le droit de vous recommander la résignation et le renoncement à toute idée de vengeance ? Quant à l'affliction que vous avez remarquée sur mes traits, qu'il vous suffise de savoir que le malheur dont j'ai reçu la nouvelle ce matin ne menace que moi et nullement la communauté dont vous faites partie. A présent, laissez-moi vous conduire aux tombeaux.

Cette conversation commencée dans la chambre de la statue s'était continuée pendant qu'ils passaient dans la pièce des cylindres, et qu'ils descendaient l'escalier de pierre. Ils arrivèrent enfin dans le cime-

tière. La première tombe que la dame blanche désigna à l'attention de Lionel et de Conrad, était dédiée à la baronne Ermenonda de Rotenberg.

— Etait-ce la femme du baron actuel ? demanda Lionel dont les regards allaient alternativement de l'épitaphe à la figure sculptée sur la tombe.

La dame blanche répondit affirmativement, mais d'une voix tremblante et à peine intelligible.

— Le baron devait l'aimer bien tendrement, observa Conrad, si l'on en croit l'inscription qui est conçue dans les termes les plus affectueux. Oui, ajoute-t-il, il l'aimait bien, et cependant son cœur est de fer, autrement il ne serait pas chef de ce tribunal.....

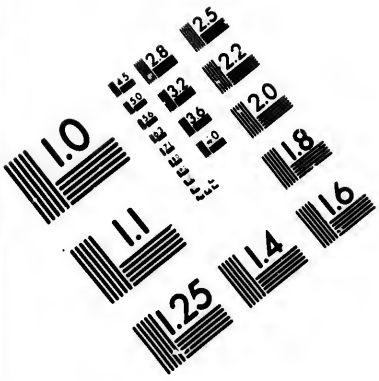
— Venez, dit la dame blanche en l'interrompant soudainement ; je vais vous montrer d'autres tombes remarquables par la beauté de leur architecture.

Ils errèrent ainsi pendant plus d'une heure et demie au milieu des monuments funèbres, sans que rien vînt troubler le calme qui régnait partout. Enfin la dame blanche fit observer qu'il devait être tard, et près d'une heure du matin. Mais, pendant qu'elle retournait sur ses pas, suivie des deux pages, elle aperçut un objet sombre entre deux tombeaux. Elle s'arrêta, et fit tomber la lumière de sa lampe sur ce qui avait attiré son attention. Alors, à sa terreur et à celle des pages, il se trouva que c'était un cercueil !

Oui un magnifique cercueil, couvert d'un velours noir et semé de clous d'argent. Il ne portait aucune inscription, et il était évident qu'il était là depuis peu de temps.

—Qu'est-ce que cela signifie ? murmura la dame blanche. Il n'y a pas eu de mort dans le château, et d'ailleurs, il n'est pas d'usage de déposer les corps autre part que dans les tombeaux faits pour les recevoir. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Alors cédant à un mouvement de curiosité irrésistible, elle se baissa et souleva le couvercle qui, selon l'usage d'alors, n'était attaché que par un crochet. Au lieu de trouver un cadavre, elle vit un drap qui



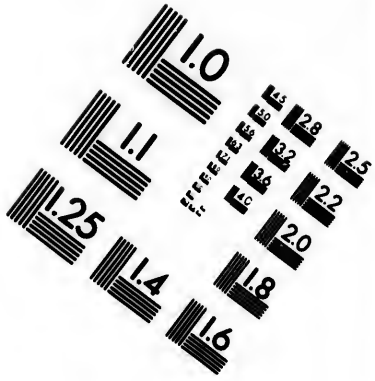
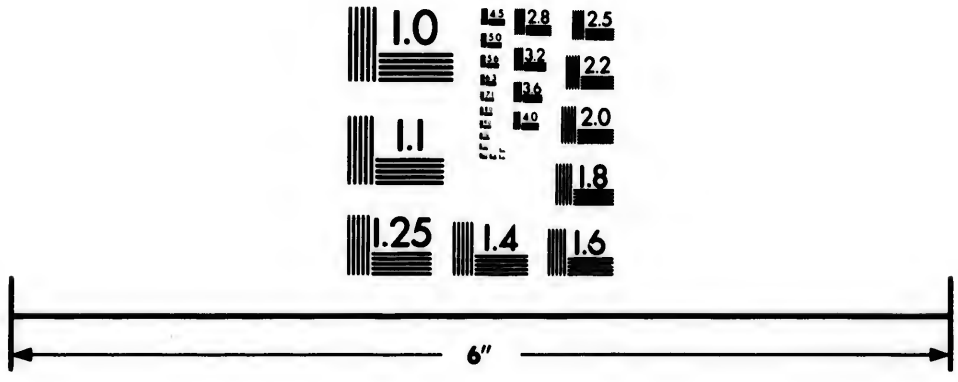


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

couvrait tout l'intérieur du cercueil ; elle l'écarta d'une main tremblante, et une immense quantité d'or, de joyaux, d'ornements splendides et de vases d'argent apparut à ses yeux.

Surpris et éblouis par un spectacle si peu attendu, la dame blanche et les pages restèrent quelques minutes en contemplation devant ce trésor ; et puis, la dame blanche s'adressa de nouveau cette question :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Soudain la pensée vint à la Dame Blanche que la reine de Bohême était dans le château, et elle se dit que ces richesses lui appartenaient sans doute. L'énigme ainsi résolue, elle referma le cercueil.

— Hâtons-nous, mes jeunes amis, dit-elle. Et ils quittèrent le cimetière et gagnèrent la chambre des machines qu'il leur fallait, comme on sait, traverser pour rentrer dans la salle commune.

Mais juste au moment où ils mettaient le pied sur le seuil de cette pièce où se dressait le hideux mécanisme, au-dessous duquel coulait doucement le ruisseau, le tintement lointain d'un clocher frappa leurs oreilles.

Il n'y eut qu'un coup lent, comme la première note solennelle d'un glas funèbre ; et la dame blanche, qui en connaissait la signification, laissa échapper une exclamation d'indicible angoisse,

XLIX

LA CONFÉRENCE DE MINUIT.

Retournons à présent dans l'appartement occupé par la baronne Hamelin.

A cent lieues de se croire observée, et ne se doutant pas de la menace qui avait été proférée contre lui, le marquis de Schomberg entra dans la chambre où dormait la baronne. Il referma soigneusement la porte derrière lui, s'approcha du lit. En voyant qu'elle dormait d'un profond sommeil, son premier mouvement fut de se retirer. Mais se rappelant qu'au milieu du souper elle avait su trouver moyen de lui dire qu'elle avait des choses importantes à lui communiquer, et de lui indiquer son appartement, il crut devoir l'éveiller.

Il lui posa la main sur l'épaule et la poussa doucement. Elle tressaillit, et, ouvrant les yeux, elle jeta autour d'elle un regard terrifié. Mais reconnaissant à la lueur de la lampe qu'elle avait laissé brûler sur la table, que c'était le marquis de Schomberg, elle lui tendit la main, en lui disant :

— Oh ! je vous remercie de m'avoir éveillé si à propos !

— Et pourquoi cela ? demanda le marquis, à moins que ce ne soit à cause des communications que vous avez à me faire ?

— Je vous remercie, reprit la baronne en se dressant et appuyant son coude sur l'oreiller, parce que je rêvais de choses horribles, et que vous m'avez épargné d'effroyables souffrances.

— Et ces souffrances ? dit le marquis.

— Celles de la statue de bronze et du baiser de la

Vierge, répliqua la baronne que cette idée seule fit frémir.

— N'ayez donc pas d'aussi vilaines pensées, dit le marquis avec une sensation de malaise qu'il ne pouvait expliquer,

— C'est vainement que j'ai voulu combattre les idées qui m'assaillaient durant mon sommeil, dit la baronne : mais, Dieu merci ! votre arrivée les a mises en fuite.

— Il y a des hommes qui voient des avertissements dans les songes, et qui croient qu'ils ne sont jamais sans fondement, fit observer le marquis dont l'agitation était visible. Sûrement vous n'avez rien fait pour exciter la vengeance du tribunal dont vous et moi sommes membres infimes ? Et cette fuite de Prague n'a d'autre cause que celle que vous nous avez dite ?

— Si, mon cher marquis, répondit la baronne d'un air sérieux et en baissant la voix : si, j'ai des projets ultérieurs, et j'ai résolu de faire de vous mon complice.

— Que voulez-vous dire ? demanda Schomberg qu'effrayait son accent mystérieux et solennel. Parlez, je vous en conjure.

— Pourquoi cette émotion ? demanda la baronne en le regardant avec étonnement. Est-ce qu'il est rien arrivé de nature à vous vexer ou à vous alarmer ? Ah ! je comprends ! s'écria-t-elle : vous êtes contrarié qu'on ait donné le commandement au baron de Rotenberg. Et vous avez raison de vous sentir blessé dans votre orgueil.

— Oui, en effet, répliqua le marquis, et ce n'est pas sans surprise que je vous ai vue tantôt le féliciter si cordialement.

— Quand on s'apprête à trahir les gens, on ne doit avoir pour eux que des paroles mielleuses, afin de mieux les mettre en dehors de leurs gardes, dit la baronne. C'est ce que j'ai fait, ajouta-t-elle en fixant les yeux sur le marquis pour s'assurer de l'effet que produiraient ses paroles.

— Trahir ! s'écria-t-il. Ai-je bien entendu ? ou mes oreilles me trompent-elles ?

— Elles ne vous trompent pas, dit la baronne : et je vous offre l'occasion de vous venger de votre rival et de Cyprien que vous avez toujours secrètement abhorré.

— Au nom du ciel ! expliquez-vous, s'écria le marquis. Je vois que vous avez de graves nouvelles à me communiquer, et, pour la première fois de ma vie, je tremble, ému d'une terreur dont je ne me rends pas compte.

—Sachez donc, en peu de mots, répliqua la baronne, que j'ai fait un certain marché avec Zitzka...

—Un marché avec Zitzka ! s'écria le marquis avec stupéfaction. Est-ce possible, ou n'avez-vous pas perdu la raison, et ne rêvez-vous pas encore ?

—Je n'ai point perdu la raison, dit la baronne, et je ne suis point dans le royaume des songes. Il est vrai que, brisée par la fatigue, j'ai cédé au sommeil malgré l'invitation que je vous avais faite de venir. Mais vous devez bien comprendre que j'apprécie toute l'importance de mes actes et de la démarche que j'ai faite.

—Et cette démarche ?

— Je vais m'expliquer, continua la baronne. Bien des circonstances m'ont convaincu que Zitzka est plus puissant que nous ne l'avions pensé. Mais la revue qui a eu lieu l'autre jour à Prague m'a prouvé que le peuple sympathise avec les Taborites et qu'il prendra parti pour Zitzka. J'ai cru, alors, qu'il était temps de me sauver, de vous sauver, vous aussi. Dans ce but, je suis allé trouver le capitaine général, notre entrevue a été longue et sérieuse, et nous sommes entendus. D'abord, j'ai obtenu qu'on ne touchera pas à mes domaines, qu'on ne mettra pas de garnison chez moi, qu'on m'accordera un pardon plein et entier pour le passé, et que la même faveur s'étendra sur un certain seigneur que je me suis réservé le droit de nommer.

—Et ce seigneur, c'est moi ? dit le marquis d'un air pensif.

—Oui : à présent que pensez-vous des conditions que j'ai obtenues du général taborite ?

—Qu'elles sont excellentes s'il sort vainqueur de la lutte, répliqua le marquis, mais qu'une mort certaine sera la récompense de notre trahison si la cause royale triomphe.

— La cause royale sera perdue par le fait même de l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de Zitzka, dit la baronne. En un mot, j'ai promis de livrer au général taborite la princesse, ou la reine, comme on l'appelle à présent, et ses trésors.

—Mais c'est effroyable ! s'écria le marquis en bondissant sur son siège.

—Réfléchissez à ce que serait notre position si les Taborites triomphaient, dit la baronne, et ils triompheront, je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Alors, qu'est-ce qui nous attend ? L'exil, la ruine, et peut-être la misère et la pauvreté sur une terre étrangère ...

—Oui, je comprends tout cela, et je crains tout ! murmura le marquis en arpentant l'appartement à grands pas. Les alternatives sont épouvantables.

—Mais n'avez-vous pas votre vengeance à assouvir dit la baronne.

—Ma vengeance ! ah ! vous avez touché la corde qui vibre dans mon cœur, dit le marquis en fixant les yeux sur sa complice. Oui, j'ai une haine féroce qui veut être assouvie, car le baron de Rotenberg m'a abreuvé. Oui, je consens, je vous aiderai dans cette noire trahison, dans cette effroyable iniquité. Je ne m'étonne plus que vous ayez de si vilains rêves, du moment où vous nourrissez de tels projets. Mais, dites-moi, comment comptez-vous mettre vos plans à exécution, ajouta-t-il en se rasseyant auprès du lit.

—C'est très-simple, répondit la baronne. Les femmes qui servent la princesse me sont dévouées. D'après les instructions que je leur donnerai, elles

feindront de sympathiser avec les malheurs de Sa Majesté ; et elles l'aideront à s'échapper sous prétexte de gagner la cour d'Autriche, où elle serait heureuse de se retirer. Mais les hommes qui se seront offerts pour favoriser sa fuite remonteront à Prague ; et là elle sera livrée à Zitzka.

—Jusque-là, c'est assez bien raisonné et pratiquable, dit le marquis ; et le trésor ?

—Vous savez bien que, lorsqu'il fut question, à la Maison Blanche, de le transporter ici dans un cercueil, le baron dit qu'on le cacherait dans les souterrains au milieu des tombeaux.

—Et c'est ce qu'on a fait dès qu'on est arrivé au château, répliqua le marquis.

—Il ne sera pas difficile de le remporter à Prague, dit la baronne, car les neuf dixièmes des serviteurs jurés de la statue de bronze me sont tout dévoués, et ils obéiront aveuglement à mes ordres.

— Vous pouvez compter sur eux, dit le marquis. Mais en admettant que tout tourne selon vos prévisions, comment savez-vous que Zitzka tiendra sa parole ?

— Zitzka est homme d'honneur, répondit la baronne, et, d'ailleurs, il m'en a donné l'engagement signé de sa main.

— Vous avez ce document ?..... montrez-le moi donc, s'écria le marquis avec vivacité.

— Voyez donc dans le corsage de ma robe, qui est là sur un fauteuil, dit la baronne, vous le trouverez dans une petite poche.

Le marquis se leva et s'avança vers le fauteuil sur le dos duquel était la robe ; mais ce fut en vain qu'il examina le corsage : le document n'y était pas.

— Je ne trouve rien, dit-il en se tournant vers la baronne et en la regardant d'un air à la fois soupçonneux et alarmé.

— Vous ne trouvez rien ! cria celle-ci en pâlissant ; et, sautant à bas du lit elle se mit à chercher d'une main tremblante. Grand Dieu ! l'aurais-je perdu ?... je ne l'ai plus !... je ne l'ai plus, s'écria-t-

elle au bout de quelques instants ; et joignant les mains avec égarement, elle s'affaissa sous le poids de sa consternation.

Le marquis également était pétrifié par la terreur ; et ils se regardèrent l'un et l'autre avec une angoisse effrayante à voir. Immobiles, paralysées comme s'ils avaient eu le pressentiment de leur mort prochaine, ils restèrent ainsi muets d'horreur durant plus d'une minute.

—Je suis perdue, je suis perdue ! s'écria enfin la baronne en recouvrant soudainement la voix et en se tordant les mains. Oh ? pourquoi ai-je eu la pensée de cette trahison ?

—Et moi aussi, je suis perdu, dit le marquis ; car il est impossible qu'on ne me regarde pas comme votre complice.

—Non ; vous, du moins, vous êtes innocent, cria la baronne en frisonnant.

—Ne cherchez pas à me faire concevoir de fausses espérances, répliqua Schomberg. La garantie, avez-vous dit, contient une stipulation en faveur d'un certain seigneur qu'il vous appartient de nommer. Croyez-vous donc que si le papier est tombé entre les mains de ceux qui ont le pouvoir, je dis plus, le désir de punir, croyez-vous que chacun de vos mouvements et les miens n'ont pas été surveillés, et que ma présence dans cette chambre, à cette heure, ne sera pas considérée comme une preuve d'intelligence entre vous et moi ?

—Dieu me pardonne de vous avoir ainsi compromis !... Mais quelle heure pensez-vous qu'il soit maintenant ? dit la baronne avec anxiété.

—Il était onze heures quand je suis entré dans votre appartement ; et il doit s'être écoulé près de deux heures depuis. Mais pourquoi cette question ?

—Parce qu'il n'était que dix heures quand j'ai quitté la salle du banquet, répondit la baronne ; et *alors*, j'avais le papier, je me rappelle parfaitement que je m'en suis assurée en traversant le corridor.

—Peut-être l'avez-vous laissé tomber, dit le mar-

quis en s'accrochant à cette vaine espérance ; peut-être y est-il encore.

— Dieu le veuille ! répliqua la baronne.

Le marquis courut à la porte pour se précipiter dans le passage, mais la porte était barrée en dehors.

— Que le ciel ait pitié de nous ! s'écria-t-il en chancelant et en reculant jusqu'auprès de la baronne qui était tombée à genoux, en voyant que toute issue leur était coupée.

— Oh ! comment fuir !... comment fuir ! cria-t-elle en se tordant les mains. Et bondissant sur ses pieds, elle se hâta de s'habiller tout à fait.

Le marquis courut à la fenêtre ; mais il vit au-dessous de lui le vaste fossé rempli d'eau que la lune éclairait de ses rayons diaphanes. De ce côté, la fuite était impossible.

— Perdus... nous sommes perdus, murmura-t-il en tombant sur une chaise, le front couvert d'une sueur froide. La mort nous attend... et quelle mort, mon Dieu !

Pendant ce temps, la baronne, quoique dans un état d'agitation poignante, était arrivée tant bien que mal à passer sa robe, lorsque la porte s'ouvrit soudainement.

Le marquis bondit sur ses pieds et tira son épée, avec la détermination de vendre sa vie le plus cher possible ; mais une demi-douzaine de serviteurs jurés de la statue de bronze firent irruption dans la chambre et le terrassèrent en un instant. On lui mit un bâillon entre les dents, on lui lia les bras, et il resta accablé de terreur, à la merci des serviteurs de ce tribunal dont les mystères n'étaient point un secret pour lui.

En même temps, les trois exécuteurs, enveloppés dans leurs long manteaux dont les capuchons étaient rabattus par devant, saisirent la baronne Hamelin, la bâillonnèrent et l'entraînèrent hors de la chambre.

Dans le corridor attendaient Cyprien et le baron Rotenberg. Auprès d'eux se tenait Hubert, une lampe à la main.

Les traits de Cyprien exprimaient une résolution inébranlable ; le comte était froid et sombre ; mais l'intendant, dont la pâleur était visible, était agité d'un tremblement.

La baronne fut entraînée par les exécuteurs, tout le long du corridor, ils descendirent ensuite un escalier dérobé, et entrèrent, en bas, dans la chapelle qu'ils ne firent que traverser. Une porte s'ouvrit derrière le chœur, et laissa voir une suite de degrés qui plongeait dans la plus épaisse obscurité.

Malgré ses efforts et une lutte désespérée, la baronne fut entraînée dans cet escalier, passa par plusieurs corridors dont les échos résonnaient lugubrement, et enfin arriva dans la chambre circulaire.

Là, la malheureuse femme reçut ordre de s'agenouiller sur le bloc de granit et de faire sa paix avec le Ciel. Elle obéit machinalement, et fixant les yeux avec une espèce de terreur vague sur le crucifix, elle joignit les mains avec désespoir.

Alors retentit la voix de Cyprien, et quand il eut récité une courte prière pour appeler la miséricorde du Ciel sur l'âme qui allait mourir, les trois exécuteurs saisirent de nouveau leur victime.

Au même instant où Hubert les précédait dans la salle de la statue de bronze, le marquis de Schomberg entrait par le côté opposé dans la chambre circulaire.

Plus morte que vive, la baronne Hamelin fut poussée en présence de l'image colossale de la vierge ; mais lorsque la lumière de la lampe que portait Hubert se réfléchit sur sa surface bronzée, elle se débattit avec la fureur de l'angoisse et du désespoir.

Le bâillon tomba de sa bouche et un cri perçant s'échappa de ses lèvres. Elle se tourna alors vers les trois exécuteurs qui la tenaient d'une main de fer, pour les supplier d'avoir pitié d'elle. Ceux-ci rejetèrent leurs capuchons en arrière, et la baronne, remontant en un instant le cours des années passées, reconnut les trois frères Schwartz. Sa prière alors

expira sur ses lèvres ; et, au moment où un mugissement faisait place aux paroles de supplication qu'elle avait voulu leur adresser, elle fut traînée devant la statue de bronze.

L

LE BAISER DE LA VIERGE.

Pour la première fois de sa vie, la baronne Hamelin se trouva face à face avec cette image dont elle avait tant entendu parler, dont elle connaissait les mystères, et qui donnait son nom au tribunal dont elle avait été longtemps l'un des membres les plus influents.

Jetant un regard d'indicible horreur sur la statue, elle recula, avec une force de géante, et entraîna avec elle les frères Schwartz. Hubert éclairait cette scène avec sa lampe et il se disposait à prononcer quelques paroles, lorsque tournant soudain les yeux du côté de la chambre circulaire, il s'aperçut que le marquis de Schomberg y était déjà, agenouillé sur le bloc de granit et entouré de Cyprien, du baron de Rotenberg et des serviteurs jurés du tribunal. Alors, la parole expira sur ses lèvres, et, détournant la tête, il parut prier avec ferveur et silencieusement.

Soudain résonna une cloche, sans qu'on pût voir où elle était placée, et ses vibrations traversèrent la salle de la statue. L'image elle-même trembla en produisant un son métallique.

— Cette cloche sonnera encore deux fois, madame, murmura l'un des frères Schwartz ; et au troisième coup, vous mourrez.

Le bruit de cette cloche avait paralysé la baronne, qui avait cessé de crier, comme si la langue se fût attachée à son palais, et son sang, qui tout à l'heure bouillonnait dans ses veines, se glaça subitement. Mais le ton de douceur et même de compassion dont l'aîné des Schwartz lui avait parlé, la rappela pour

ainsi dire à elle ; et s'acrochant à la moindre lueur d'espoir, elle s'écria avec frénésie..... Grâce ! grâce ! au nom du Ciel, épargnez-moi..... Je ne suis pas prête à mourir aussi soudainement ! grâce !

Impossible ! répondit l'exécuteur qui avait jusqu'alors pris la parole. Si nous refusions de faire notre devoir, nous payerions de notre vie cette désobéissance. Ne croyez pas, cependant, que nous ayons le désir de nous venger des souffrances imméritées auxquelles nous avons été condamnés par vous.

Une seconde fois la cloche tinta.

— O Dieu ! ayez pitié de moi ! murmura la baronne en tombant à genoux, la tête penchée sur sa poitrine.

Alors il régna le plus profond silence, pendant près d'une minute : car dans la chambre circulaire, le marquis de Schomberg priait du fond de son cœur. Le baron de Rotenberg l'examinait avec la satisfaction d'un rival triomphant ; les serviteurs jurés l'entouraient immobiles comme autant de statues, et sur le seuil de la salle, appuyé contre le chambranle de la porte, se tenait Cyprien dont la figure avait une expression infernale.

Soudain la cloche sonna pour la troisième fois, et dès que ce son frappa ses oreilles, la baronne bondit pareille à un cadavre galvanisé, le visage livide et hideux, les yeux hagards et fixés sur la statue avec une expression d'angoisse et de terreur impossible à peindre. Elle voulut parler ; mais pas un mot, pas même un gémissement ne sortit de sa bouche. Les exécuteurs la saisirent de nouveau ; et alors son égarement se calma tout d'un coup, une sorte d'insensibilité la saisit, un nuage passa sur ses yeux, la lampe, les hommes, la statue, tout disparût à sa vue, et elle n'eut même plus conscience de son existence.

— Faites-lui avaler un cordial ! cria Cyprien d'une voix forte et impérieuse, sans bouger de sa place. Ce n'est pas évanouie qu'une victime doit être offerte à la statue de bronze ! Non..... les agonies et les

tortures de cette mort doivent être ressenties dans toutes leurs horreurs !

L'un des frères Schwartz dut, en conséquence, verser un cordial puissant dans le gosier de la baronne, qui, presque instantanément, fut rendue à la vie, ou plutôt à l'horrible consience du supplice qui allait terminer son existence mortelle.

A peine, en effet, ses yeux s'étaient-ils ouverts, et pendant même qu'un cri perçant s'échappait de ses lèvres, que les exécuteurs la prirent dans leurs bras, la poussèrent contre la statue de bronze, et la forcèrent à recevoir *le baiser de la Vierge.*

Immédiatement, alors eut lieu une scène que nous voudrions renoncer à décrire. Dès que la baronne eut touché de son front la joue de la statue, l'image parut soudainement s'animer : ses bras, qu'elle tenait modestement croisés sur sa poitrine, s'écartèrent d'eux-mêmes lentement, comme ferait une personne qui veut en embrasser une autre ; et toute la partie antérieure de la statue, à partir du cou, s'ouvrit comme une porte battante.

Mais quel hideux aspect présenta l'intérieur de l'image à la baronne, quand, à ce dernier instant de sa vie, elle plongea ses regards dans cet instrument de son supplice ! Deux piques qui se projetaient du fond, étaient arrangées de telle manière qu'elle devaient nécessairement pénétrer dans les yeux de la victime, au moment où la Vierge la serrerait dans ses bras ; et toute la surface intérieure était garnie de lames destinées à percer le corps.

La cloche, l'invisible cloche, s'arrêta quelques moments après avoir sonné pour la troisième fois, puis elle commença un carillon vif et incessant auquel se mêlèrent les cris et les vociférations de la baronne. Tout comme s'ils eussent été inaccessibles à la pitié, les exécuteurs ponssèreut violemment la malheureuse femme dans l'intérieur de la statue, dout les bras aussitôt se refermèrent ainsi que la porte

La baronne avait ainsi disparu dans le corps de la colossale effigie de la Vierge !

.....

L'on se rappelle que la dame blanche et les deux pages de Henri de Brabant venait d'entrer dans la chambre des machines, lorsque le son lugubre de la cloche frappa leurs oreilles.

La dame blanche, qui en connaissait l'horrible signification, laissa échapper une exclamation d'angoisse puis elle eut comme une faiblesse soudaine, et elle serait tombée si Lionel et Conrad ne s'étaient empressés de la recevoir dans leurs bras.

Un frisson agita tous ses membres, et son visage prit soudain une expression d'indescriptible horreur. Elle essaya de parler, mais sa langue refusa d'obéir à sa volonté ; et les pages, se regardant avec étonnement l'un et l'autre, ne savaient que penser de l'effet produit sur elle par le son de cette cloche. Quand une seconde fois la cloche résonna, à travers les souterrains, la machine oscilla et éveilla les échos parmi les tombeaux ; et alors, avec la soudaineté d'une inspiration, Lionel et Conrad se dirent que ce son, qui ressemblait tant à un glas, ne pouvait avoir qu'une signification.

— Fuyons ! fuyons d'ici et rentrons dans le cimetière ! s'écria tout à coup la dame blanche à qui la terreur d'assister au hideux spectacle qui l'attendait rendit soudain la conscience et la force.

Elle allait saisir la lampe que Lionel lui avait prise, et se précipiter hors de la chambre des machines, lorsque voyant que les deux pages étaient comme paralysés par la curiosité, l'appréhension ou l'anxiété, elle s'arrêta pour les conjurer de ne pas rester plus longtemps et de la suivre.

Mais eux ne l'entendaient pas, ne la voyaient pas. Toutes leurs facultés, toutes leurs idées étaient absorbées dans cette cause, profonde et terrible qui les enchaînait. Dominés par ce sentiment, ils étaient pétrifiés, et ressemblaient assez à des statues.

Pendant que la dame blanche faisait d'inutiles efforts pour les tirer de leur torpeur, la cloche sonna une troisième fois.

Alors la dame blanche s'appuyant contre la muraille, sembla perdre tout contrôle sur sa raison, sur ses sentiments et sa volonté. Toutefois elle ne lâcha pas la lampe mais ce fut tout à fait machinal de sa part

A ce moment, ils entendirent au-dessus d'eux les cris de la baronne ; et il devint évident qu'une victime allait être livrée à la statue de bronze, et que cette victime était une femme !

Tout à coup les cris retentirent avec un redoublement de force ; car la baronne était alors dans l'intérieur de la statue, les piques lui perçaient les yeux et les lames lui déchiraient les chairs.

Au bout de quelques instants, la trappe qui était au-dessus de la machine s'ouvrit d'elle-même ou plutôt par l'effet d'un mécanisme ingénieux qui dirigeait tous les mouvements de la statue de bronze ; et par cette ouverture la baronne tomba de l'intérieur de la statue sur le haut de la machine, dans la chambre au-dessous.

Elle vivait encore au moment où elle tomba : mais des gémissements de plus en plus faibles avaient succédé à ses cris de tout à l'heure. Aveuglée, — n'étant plus qu'une plaie, — et toute couverte de sang, elle tomba entre les deux cylindres supérieurs, tandis que la cloche continuait son carillon.

Puis, les larges cylindres, tous garnis de lames tranchantes, se mirent à tourner, mis en mouvement, le premier par le corps de la victime, et les autres par les poids attachés aux cordes.

Les deux premiers cylindres n'avaient pas achevé leur révolution quand la malheureuse femme avait cessé de souffrir. Cependant son corps continua de rouler de l'un sur l'autre, jusqu'à ce qu'il fut haché et mis en pièces. Alors les débris tombèrent dans le ruisseau qui coulait au-dessous, et furent emportés par le courant.

Tel était le châtiment de la statue de bronze : telle était l'horrible signification du " baiser de la Vierge !"

La cloche avait cessé de sonner, la trappe s'était refermée, l'eau, un moment rougie de sang, avait emporté toutes traces de la catastrophe, et la machine opérait maintenant son évolution en sens contraire, de façon à ce que les cordes s'enroulassent de nouveau et fussent prêtes à recevoir une nouvelle victime.

Nous n'essaierons pas de peindre l'horreur et l'épouvante dont étaient saisis les pages et la dame blanche. Quoique celle-ci eut été plus d'une fois témoin de la vengeance de la statue de bronze, elle n'en avait jamais, comme ce jour-là, suivi tous les effroyables détails.

Tout à coup, avant qu'ils fussent revenus de leur consternation, la cloche commença de nouveau à retentir dans les souterrains.

Il allait y avoir une autre victime de la statue de bronze et du baiser de la Vierge !

Mais rien au monde n'aurait pu décider la dame blanche, ni Lionel et Conrad, à assister à une autre représentation de cette infernale tragédie. Le son de cette cloche leur rendit à tous la vie et l'activité, et ils se précipitèrent simultanément au milieu des tombeaux pour y chercher un refuge. Ils y demeurèrent cachés jusqu'au moment où la prudence leur permit de regagner l'appartement qui servait d'habitation commune.

Le marquis de Schomberg subit son sort comme un homme qui fait appel à tout son courage en voyant que la mort est inévitable.

LI

COMMENT LE MARIAGE DE LA REINE DE BOHÊME FUT INTERROMPU D'UNE FAÇON BIEN INATTENDUE

L'on était au lendemain du jour où s'était accomplie la tragédie que nous avons décrite dans le chapitre précédent. Il était neuf heures du soir. La chapelle du château de Rotemberg était éblouissante de lumière, et remplie de seigneurs et de dames en grande toilette. Aux murailles étaient accrochés de nombreux drapeaux, et les riches draperies retombaient des cintres en festons. Le pavé était couvert d'un magnifique tapis. Des chaises dorées, et ayant des coussins en velours, étaient disposées par rangées pour les dames ; quant aux hommes, ils devaient se tenir par derrière.

L'autel était pompeusement décoré. On avait allumé des cierges en nombre incalculable, sans compter les branches placées autour des pilliers qui supportaient l'édifice.

Devant l'autel étaient deux trônes, élevés sous un dais auquel on arrivait par cinq marches; et cependant l'autel était si haut qu'on l'apercevait clairement toutes les parties de la chapelle.

Tout près des portes qui communiquaient avec la grande salle du château, était rangée une garde d'honneur ; et à quelque pas en avant était un enseigne portant l'étendard royale de Bohême.

Les seigneurs et les chevaliers étaient généralement en habit de cour ; quelques-uns cependant, portaient leur armure, symbole de leur résolution de défendre la cause qu'ils avaient adoptée.

Un peu après neuf heures, la porte de la sacristie s'ouvrit, et cinq prêtres entrèrent dans la chapelle suivis de quatre beaux enfants portant des encensoirs où brûlait l'encens. L'orgue commença alors à répandre des flots d'harmonie, lorsque soudain le baron de Rotenberg apparut sur le seuil de la porte et dit à haute voix "la reine!"

Toutes les dames se levèrent, les chevaliers reculèrent, la garde présenta les armes, et au moment où Elisabeth entra, l'orgue entonna l'hymne national de Bohême.

Mais n'était-ce pas une moquerie que toute cette pompe! Pâle comme la mort, la démarche tremblante, l'air effrayé et le cœur oppressé, la jeune reine s'avança lentement vers l'un des trônes placés devant l'autel.

Elle était vêtue d'une robe blanche, et ces mêmes jeunes filles qui l'avaient accompagnée durant son voyage de Prague étaient ses principales dames d'honneur. Elles étaient suivies de douze autres qu'on avait choisies pour leur beauté, leur rang et leur aptitude à espionner la reine.

En s'avançant vers le trône de droite, Elisabeth accueillit avec froideur les salutations des seigneurs, des chevaliers et des dames au milieu desquels elle passa; et dès qu'elle occupa son siège, elle parut tomber dans une profonde et sombre rêverie, oubliant tout ce qui se faisait autour d'elle. Mais Cyprien s'approcha sous prétexte de rendre hommage à sa souveraine; et les quelques mots qu'il lui murmura précipitamment à l'oreille suffirent pour lui donner l'air de s'intéresser à la scène dont elle était l'héroïne.

Presque immédiatement après qu'Elisabeth fut assise, Rodolphe entra dans la chapelle. Il était habillé avec splendeur, et était suivi de six hommes d'armes et d'autant de pages. Le triomphe brillait dans ses yeux, tandis qu'il rendait aux hommes leur salut et s'inclinait devant les dames qui lui souriaient sur son passage. Il s'avança vers la reine avec

une grâce pleine de dignité, mit un genou en terre devant elle, et porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendit machinalement.

Alors commença la cérémonie du mariage, et elle se continua jusqu'au moment où ils allaient être unis pour jamais. Mais à cet instant, pendant que tous les assistants étaient agenouillés et que tous les regards étaient fixés sur ceux à qui devait être donnée la bénédiction nuptiale, pendant, encore, que l'ambitieux Rodolphe se disait: "Dans une minute je sesai roi de Bohême," et que son père se réjouissait intérieurement de l'élévation de sa maison, à cet instant, disons-nous, un cri perçant retentit dans l'édifice sacré.

Pendant que tous les regards étaient fixés sur ceux à qui on allait donner la bénédiction nuptiale, un cri perçant retentit dans l'édifice sacré. C'etait un cri qui semblait venir des profondeurs de la terre, un cri tel que doivent en jeter les morts lorsqu'ils s'éveillent dans leurs tombeaux. Puis, tout à coup, une colonne de feu rouge s'éleva de derrière l'autel et se répandit lentement jusqu'à l'extrémité de la chapelle, enveloppant dans un nuage rose tous les objets et tous les assistants. Et, tandis que les chevaliers et les seigneurs, les dames et les guerriers contemplaient silencieusement et avec étonnement ce merveilleux spectacle, une femme apparut soudain au milieu de cette splendeur transparente.

Malgré le nuage qui l'entourait, il était aisé de reconnaître que sa figure était pâle comme celle d'un cadavre ; et, d'ailleurs, ses vêtements faisaient l'effet d'un linceul.

Les dames se mirent à crier, s'affaissèrent par terre, ou, dans leur frayeur, se jetèrent dans les bras les unes des autres : les seigneurs et les chevaliers portèrent la main à leur épée, mais sans oser la tirer du fourreau. Elizabeth s'évanouit, et le baron Rotenberg, qui s'était précipité en avant, se mit soudain à trembler, comme s'il eût été saisi d'une convulsion.

—N'allez pas plus loin dans l'accomplissement de ce mariage, je le défends ! cria l'apparition, du milieu du nuage qui continuait à monter autour de l'autel. Le Ciel le condamne ! ajouta-t-elle d'une voix douce et musicale, quoique impérieuse.

Alors une exclamation d'horreur s'échappa des lèvres du baron de Rotenberg : et, tombant à genoux, il étendit les bras, en criant avec un accent d'angoisse :—Erménonda ! c'est toi... c'est toi !

Et puis, cédant au flot des souvenirs qui inonda son cerveau, il tomba lourdement, la figure sur le pavé, et privé de connaissance.

La scène qui suivit fut effrayante de confusion ; car tandis que l'apparition s'effaçait peu à peu dans l'obscurité, les assistants, tout à l'heure si attentif à la cérémonie du mariage, se précipitèrent pêle-mêle vers les portes, les dames criant, se battant à qui passerait avant l'autre, et oubliant complètement la reine qu'elles avaient laissée évanouie, et les seigneurs fuyant avec une égale ardeur, sans songer à d'autres qu'à eux-mêmes. Des dames furent renversées et foulées aux pieds, et ce fut littéralement un sauve-qui-peut général.

Enfin, il ne resta à peu près plus personne dans la chapelle, de toute cette société brillante qui l'encombrait quelques minutes auparavant ; mais la jeune reine gisait immobile à une place, et le baron de Rotenberg évanoui à une autre. Cyprien lui-même ordinairement si brave, si inaccessible aux alarmes superstitieuses, avait fui, car lui aussi, comme Rodolphe et beaucoup d'autres qui connaissaient le nom de baptême de la baronne de Rotenberg, croyaient que c'était à son esprit que le baron avait adressé ces paroles d'angoisse et de frayeur.

Mais un homme à l'air vénérable, un viellard, portant l'habit des serviteurs du château, sortit de derrière l'autel, et s'approchant de la reine, la souleva avec respect.

Ce vieillard, c'était Hubert, l'intendant.

A peine eut-il pris sa malheureuse souveraine

dans ses bras, qu'il poussa un cri si perçant qu'il rappela à la vie le baron de Rotenberg.

Ce dernier, revenant à lui soudainement, bondit sur ses pieds ; et, quand le souvenir de ce qui s'était passé lui revint à l'esprit, il jeta autour de lui un regard effrayé, comme s'il eût craint de revoir l'apparition qui avait, un instant, paralysé tout son être.

Mais toutes traces de ce phénomène avaient disparu : la chapelle était toujours éclairée par ses milliers de cierges, et il ne restait qu'une odeur sulfureuse pour convaincre le baron qu'il n'avait pas été le jouet d'un songe.

A une petite distance de lui il reconnut un vieillard, agenouillé sur le tapis de velours, et penché sur une jeune femme, vêtu d'une robe blanche. C'était la reine, la fiancée de son fils, pâle comme le marbre, et Hubert, en proie à une véritable affliction.

— Mon ami, dit le baron d'une voix tremblante et en se traînant vers lui, mon ami, dis-moi,...ne me tiens pas en suspens. Qu'est-ce qui est arrivé à la reine ?

— Elle est morte, monseigneur—hélas ! elle est morte ! répondit Hubert.

— Morte ! non... ne dis pas cela, s'écria le comte, qui n'avait plus rien de son orgueil ni de sa fière assurance.

— Oui, elle est morte, monseigneur, répliqua solennellement le vieillard. Puis, retirant doucement son bras de dessous la tête de la malheureuse Elisabeth, et se redressant sur ses pieds, il continua d'une voix profonde et accentuée : — C'en est fait de la royauté de la Bohême ! la jeune reine dort de ce sommeil dont elle ne s'éveillera que sur l'ordre de Dieu. Les larmes ne creuseront plus ses joues. Le rêve de ceux qui voulaient faire revivre la royauté est fini, et il ne reste plus qu'à écrire l'épitaphe de cette jeune souveraine qui a porté trois jours sa couronne !

Quand on sut dans le château que la reine était morte, et que la cause royale, qui était aussi celle de l'aristocratie, était ruinée par cette soudaine catastrophe, tout le monde fut en proie à la consternation. Ce ne fut plus qn'alarme et confusion dans la forteresse.

Et comme si rien ne devait manquer pour rendre ces sentiments plus poignants, un courrier arriva deux jours après, apportant la nouvelle que Zitzka avait déjà quitté Prague à la tête d'une armée nombreuse, et qu'il avançait à marches forcées vers le sud.

LII

LE COMMENCEMENT DU SIÉGE DU CHATEAU DE ROTENBERG.—HENRI DE BRABANT

Le quatrième jour après les incidents arrivés dans la chapelle, la sentinelle placée sur l'une des tours du château, signala l'approche d'une troupe nombreuse de cavaliers; et aussitôt un coup de canon tiré sur les remparts annonça à la garnison et aux habitants de la forteresse l'arrivée des Taborites.

Vers midi, en effet, l'avant-garde et les troupes légères de Zitzka apparurent sur les hauteurs environnantes; et prenant position à trois quarts de mille de l'aile gauche du château, cette division planta ses tentes blanches sur une imminence protégée par la forêt, déploya ses bannières au milieu des arbres, et se mit immédiatement à dresser des batteries.

Mais le principal corps d'armée de Zitzka n'arriva que le soir, pour se déployer autour de la forteresse comme une masse immense de vagues vivantes. A la tête d'une troupe de cavaliers montés sur des chevaux superbes, galopait Zitzka, le capitaine général des Taborites et gouverneur de Bohême. Son visage, quoique défiguré par la perte d'un œil, était beau d'animation; et en entendant les chants qui de tous côtés frappaient ses oreilles, il sembla prendre des proportions surhumaines. D'ailleurs, à la façon régulière dont manœuvrait son armée, à la promptitude avec laquelle s'exécutait ses ordres, à la discipline qui régnait partout, on reconnaissait un capitaine habile et consommé.

Les tours, les remparts et les fenêtres du château

de Rotenberg étaient encombrés de personnes curieuses de voir les Taborites défiler par la grande route pour aller prendre les positions que Zitzka avait assignées à chaque corps. Rodolphe et ses jeunes amis voulaient faire une sortie et profiter du moment où l'ennemi marchait par petites divisions pour l'attaque ; mais le baron de Rotenberg, dont l'œil plus exercé vit combien il faudrait peu de temps à Zitzka pour former sa ligne de bataille, s'opposa au projet de son fils, tout en le félicitant et en encourageant son ardeur.

Le baron de Rotenberg avait résolu de se tenir sur la défensive, du moins pour le moment ; c'est donc aux Taborites que revint l'honneur de prendre l'initiative. La lutte s'engagea avec une ardeur égale de part et d'autre, et se continua longtemps avec des chances diverses. Notre intention n'est pas de suivre les péripéties dont l'histoire nous a, d'ailleurs, conservé le récit. Les assiégés rivalisèrent avec les assiégeants de courage et de bravoure. Mais un jour Zitzka apprit d'un prisonnier la position exacte du magasin où la garnison tenait en réserve le blé et en un mot toutes ses provisions.

Tous ses efforts à partir de ce moment, se tournèrent de ce coté. Il choisit deux cents de ses meilleurs guerriers ; et, une nuit, profitant de l'obscurité, il traversa avec eux le fossé à la nage, et. au moyen de cordes, ils se hissèrent sur ces murailles que jusqu'alors ils avaient en vain tenté d'escalader par la force. Les sentinelles ne tardèrent point à donner l'alarme : mais, sans se laisser effrayer, Zitzka et ses deux cents hommes sautèrent dans la place, traversèrent la cour, culbutèrent ceux qui osèrent leur barrer le passage, et arrivèrent jusqu'au magasin à blé. La porte fut enfoncée en une minute, et ils lancèrent dans l'intérieur des torches et des brandons enflammés. Les Taborites voulurent alors retourner sur leurs pas, après avoir ainsi mis leur projet à exécution ; mais ce ne fut pas chose facile. En voyant le petit nombre de leurs ennemis, les as-

siégés avaient repris courage ; et en découvrant que Zitzka était à la tête de cette poignée d'hommes, ils se battaient en jurant qu'il ne leur échapperait pas.

Mais soudain une large colonne de fumée s'élança dans l'espace, et presque aussitôt des flammes gigantesques éclairèrent la scène du combat. Les assiégés poussèrent un rugissement d'alarme en reconnaissant que c'était leur magasin à provisions qui était en feu. Zitzka et les siens profitèrent de ce moment de confusion pour se frayer un chemin par la force.

Enfin, après une longue lutte, ils gagnèrent le rempart, se jetèrent dans le fossé qu'ils traversèrent pour la plupart à la nage, en s'aidant des cordes qu'ils avaient eu soin de tendre d'un bord à l'autre. Zitzka avait perdu cinquante de ses hommes, mais il avait réussi. Ses calculs, effectivement, étaient justes ; car au bout de quelques jours, l'horrible famine régna parmi la garnison.....

.....

L'on se rappelle que nous avons laissé le chevalier Henri de Brabant étendu sans connaissance sur le plancher de la tour de Manfredo. Ce fut dans cette chambre qu'un jour il reprit conscience.

Son premier mouvement, en se voyant couché sur ce même lit où avait reposé Satanaïs fut de sauter à terre et de chercher quelqu'un qui lui expliquât ce qu'il y avait de réel et d'imaginaire dans les pensées qui assiégeaient son cerveau. Mais ces efforts furent vains, et sa tête retomba malgré lui sur l'oreiller. Alors l'idée lui vint qu'il avait été malade, très-malade, il se rappela la découverte de l'identité de Satanaïs et d'OEtna, mais à partir de ce moment, il ne se souvenait plus de rien.

Il ouvrit de nouveau les yeux et les promena autour de lui ; soudain la porte s'ouvrit doucement, une main blanche écarta la draperie, et une gracieuse figure de jeune fille parut dans la cellule.

Celle-ci laissa échapper une exclamation de sur-

prisé et de joie quand ses regards rencontrèrent ceux du chevalier, car le chevalier n'avait plus cet air hagard que donne le délire. Il était évident, au contraire, que Henri la reconnaissait ; aussi toute rougissante et baissant la tête, la jeune fille se disposait-elle à sortir brusquement.

Le chevalier recouvra alors la faculté de parler et il murmura d'une voix suppliante : Blanche, ne m'abandonnez pas !

Ces mots allèrent au cœur de la jeune fille, qu'ils inondèrent d'une sensation délicieuse. Elle chancela et s'appuya contre la muraille ; ses joues pâlirent et devinrent blanches et satinées comme le camélia, car elle se rappela que Henri de Brabant aimait une autre femme, qu'il aimait cet être mystérieux dont elle connaissait maintenant le double caractère.

—Pourquoi voulez-vous me quitter ? demanda le chevalier d'une voix douce et agitée par l'émotion.

—Si je me disposais à sortir, dit Blanche, c'était seulement pour prier Bernard de venir recevoir les ordres de votre Excellence, et vous donner les explications que vous désirez sans doute avoir.

—Mais ces explications ne pourriez-vous pas me les donner vous-même ? demanda Henri d'un ton auquel la jeune fille ne put résister. Quelque chose me dit que vous m'avez veillé et soigné durant la maladie que j'ai faite ; et ne me permettez vous pas de vous exprimer mes remerciements et ma gratitude.

—Oh ! je ne réclame point de reconnaissance, dit Blanche. Je n'ai fait qu'accomplir un devoir de chrétien ; et à présent que vous entrez en convalescence, il ne conviendrait pas que je restasse ici d'avantage. Je vais donc..

Mais elle s'arrêta court, et ses yeux humides s'abaissèrent un moment sur le chevalier, comme pour lui adresser cet adieu que ces émotions ne lui permettaient par d'articuler. Henri rencontra ce regard limpide et plein de tendresse, et, en voyant

ses joues se couvrir soudain de la rougeur de la modestie, il lut le secret de son âme.

Oui : il comprit que Blanche l'aimait, et s'expliqua comment tandis que sa délicatesse la poussait à se retirer, son cœur l'engageait à rester.

—Blanche, dit Henri après une pause d'un instant, vous ne pouvez me quitter ainsi. Vous m'avez soigné, vous m'avez veillé et désormais je dois vous regarder comme une sœur. Venez, asseyez-vous à côté de mon lit, et racontez moi tout ce qui s'est passé.

Blanche, qui était trop pure et trop innocente pour être prude, céda à la prière du chevalier ; et, s'approchant d'un air de dignité mêlé de confiance et de réserve elle prit la chaise placée près de la tête du lit.

Il n'est pas besoin de dire à nos lecteurs qu'elle n'avait plus l'armure qu'elle avait emportée du château de Prague, et qu'elle portait des vêtements faits pour son sexe et son humble position.

Il s'écoula quelques instants sans que Henri fût en état d'articuler aucune de ces questions qui, un moment auparavant, se pressaient en foule dans son esprit. Toutes ses pensées, tout son intérêt, toutes ses sensations étaient absorbés dans le regard d'admiration, de reconnaissance et d'amitié qu'il fixait sur le charmant visage de cette jeune fille ; et insensiblement, il se laissa aller à établir une comparaison entre Blanche si simple, si candide et la romanesque, l'incompréhensible Œtna d'Ildegardo.

—Dites-moi, commença enfin le chevalier en s'apercevant que l'attention avec laquelle il l'examinait amenait la rougeur sur ses joues et lui causait de l'embarras ; dites-moi, Blanche, depuis combien de temps suis-je couché sur ce lit ?

—Six semaines se sont écoulées depuis que votre Excellence est tombée malade, répondit Blanche, avec d'autant plus d'hésitation qu'elle appréhendait l'effet que pouvait produire ces paroles.

—Six semaines, répéta Henri avec un accent

d'effroi. Est-il possible que je sois resté si longtemps sans connaissance, mort à tous et à toutes choses ?

—Oh ! calmez-vous, je vous en conjure ! murmura la jeune fille avec un intérêt évident.

—Oui je le vois, vous avez été pour moi une sœur, un ange gardien, Blanche, dit le chevalier, en levant son bras avec difficulté, et en lui tendant la main. Soyez tranquille, je vous obéirai en toutes choses. Mais dites-moi, est-il possible que j'ai été six semaines malade ?

—C'est la vérité, l'exacte vérité, murmura Blanche qui ne put maîtriser son émotion en se rappelant combien de fois la mort avait été prête à l'emporter et par combien de transes de joie et de crainte elle avait passé successivement.

—Oh ! vous pleurez... vous pleurez à cause de moi ! s'écria Henri de Brabant. Ainsi donc j'ai été très-malade, bien malade ? demanda-t-il avec une anxiété qui prouvait qu'on ne pourrait sans danger éluder l'explication qu'il sollicitait.

—Oui, votre Excellence a été très-malade, dit Blanche en retirant sa main. Le fait est qu'on a désespéré plus d'une fois de votre vie.

—Et qui a été mon médecin ? car je n'ai pas besoin de demander qui a veillé sur moi, qui m'a soigné.

—Le vénérable Bernard a si bien étudié la nature et les vertus des plantes, durant sa longue résidence dans cette tour, qu'il n'a pas été embarrassé de savoir ce qu'il fallait donner à votre Excellence.

— Et pendant six semaines vous m'avez prodigué des soins dit le chevalier.

—Je me suis acquittée de ce devoir avec plaisir, répliqua Blanche avec hésitation. Mais Dieu soit loué ! s'écria-t-elle dans un élan de reconnaissance, vous êtes à présent à l'abri du danger, la crise est passée, la convalescence approche, et puisse le Tout-Puissant vous rendre promptement à la santé et au bonheur !

Le chevalier, en l'écoutant parler ainsi, et en la

contemplant, éprouva un sentiment qui lui était jusqu'alors inconnu.

—Pendant six semaines vous m'avez soigné, Blanche, dit-il d'un ton profondément ému ; et durant ce temps j'ai été plus d'une fois à l'article de la mort ? C'est donc à vous que je dois la vie ! Oh ! je devine les soins et les attentions dont j'ai été l'objet de votre part ! Mais vous serez récompensée, Blanche, oui vous serez récompensée, ajouta-t-il, avec une animation soudaine : et Bernard aussi recevra le prix de son dévouement. Car il est en mon pouvoir, Blanche, de vous élever à une haute position ; et le vieux serviteur d'Ildegardo sera, pour le restant de ses jours, à l'abri du besoin et des vicissitudes de la fortune.

— Oh ! ne vous excitez pas ainsi, je vous en conjure ! s'écria Blanche, en regardant le chevalier avec une singulière expression de terreur et d'angoisse. Car nous devons dire qu'elle se figurait naturellement qu'il parlait sous l'influence de la fièvre, et que, oubliant son humble position de chevalier, il s'attribuait imprudemment la puissance et l'autorité qui n'appartient qu'aux rois et aux souverains.

— Ne craignez rien, dit Henri, avec un sourire triomphant ; ma tête est complètement saine. Mais en voilà assez sur ce sujet, pour le moment. J'ai encore bien des questions à vous faire. Dites-moi, comment avez-vous su que j'étais ici malade, comment se fait-il que vous vous soyez trouvée ici, pour me soigner ?

— J'espère que votre Excellence me pardonnera la duplicité dont j'ai été coupable à son égard ? répondit la jeune fille, en baissant la tête, et d'un accent plein d'embarras et de confusion.

— La duplicité ! répéta Henri. *Vous* coupable de duplicité envers moi, s'écria-t-il, en la regardant avec étonnement.

Impossible !

— C'est cependant la vérité, murmura Blanche,

dont les joues et le front se couvraient d'un vive rougeur.

— Mais de quelle nature était cette duplicité ? demanda le chevalier, de plus en plus étonné.

— L'emploi de ce déguisement...

— Que voulez-vous dire ? s'écria Henri de Brabant, qui soupçonna la vérité, mais qui rejeta aussitôt cette pensée.

— Je veux dire, seigneur chevalier, murmura la jeune fille, d'une voix à peine intelligible, je veux dire que sous cette armure...

— C'est donc vrai ! s'écria Henri, en voyant qu'il avait deviné juste ; et plein d'amiration pour Blanche, il fixa de nouveau sur elle un regard qui exprimait mieux sa reconnaissance, son étonnement et son amitié que ne l'eussent fait les paroles les plus éloquentes.

Mais Blanche s'assit, tremblante et mal à l'aise. Elle rougit et détourna les yeux ; car elle voyait, elle sentait que le chevalier lisait le secret de son amour, et dans sa modestie virginale, elle était honteuse et confuse comme si elle eût commis un crime.

— Oui, je comprends tout, dit Henri, en donnant cours à ses pensées. Vos parents adoptifs sont au service du baron de Rotenberg, qui avait été jeté en prison par Zitzka ; votre noble cœur s'est ému à cette nouvelle, et vous vous êtes rendue à Prague pour le délivrer. Vous avez réussi ; et alors un accident, ou plutôt la Providence vous a conduite à la Maison Blanche juste à temps pour me sauver. La dette que j'ai contractée envers vous est grande, car les services que vous m'avez rendus sont immenses !

— Et moi, ne vous devais-je donc rien ? dit la jeune fille d'une voix harmonieuse, en se hasardant de relever les yeux. Ne m'avez-vous pas tirée des mains de Rodolphe de Rotenberg, dans la forêt ; et ne m'avez-vous pas disputée aux flots de la Moldau qui allait m'engloutir ? Mais à présent, ajouta-t-elle

en baissant la voix, à présent que Votre Excellence est hors de danger, je dois vous dire adieu, il faut que je retourne auprès de mes parents.....

— Oh ! ne me quittez pas avant que je sois tout à fait remis ! s'écria Henri en lui prenant la main qu'il serra avec une force convulsive, et en cherchant avec anxiété dans ses yeux la réponse qu'elle allait lui faire.

— Pourquoi... pourquoi resterais-je ? dit Blanche avec une sorte d'impatience et en retirant sa main. Et, détournant la tête, elle parut agitée et sous le poids des pensées qu'elle dissimulait.

— Blanche, dit le chevalier, après une longue pause, et avec un accent solennel, je vous supplie de ne pas me quitter ! Il s'écoulera quelques jours avant que je sois en état de partir d'ici, et ce serait la mort pour moi, si cette chambre n'était pas égayée, embellie par votre présence. Dites-moi, Blanche, dites-moi, vous que j'aime comme si vous étiez ma sœur, dites-moi que vous ne m'abandonnerez pas encore !

La jeune fille jeta sur le chevalier un regard rapide et tremblant ; puis elle se détourna et réfléchit profondément l'espace d'une minute.—Non, dit-elle enfin, non, je ne vous laisserai pas encore.

A peine avait-elle fait promesse que la porte s'ouvrit doucement et que le vénérable Bernard entra dans la cellule.

LIII

L'EFFET QUE PRODUISIT SUR HENRI DE BRABANT LA NOUVELLE DE LA MORT DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE

Il faut que nous interrompions un instant le cours de notre récit pour faire connaître comment Blanche était devenue la garde-malade du chevalier autrichien.

L'on se rappelle qu'immédiatement après l'issue du combat du château d'Ildegardo, elle était montée à cheval et s'était éloignée au galop. Elle se rendit droit chez ses parents adoptifs dont l'habitation n'était éloignée que de quelques milles, et fut reçut à bras ouverts, quoique l'armure dont elle était couverte fût une source de grand étonnement. Toutefois, le récit qu'elle fit de ses aventures expliqua aux bons paysans comment elle se l'était procurée, et ils passèrent la plus grande partie de la nuit à l'écouter et à remercier Dieu de leur avoir ramene leur enfant après l'avoir soustraite à tant de dangers.

Le jour suivant, Blanche reprit ses vêtements de femme ; et, montant le cheval que lui avait donné Henri de Brabant elle se dirigea, poussée par un sentiment de curiosité, vers le château d'Ildegardo, afin de revoir la scène où avait eu lieu le combat de la veille. Elle rencontra Bernard qui lui apprit tout ce qui s'était passé ; et se donnant comme une connaissance du chevalier elle demanda au vieillard de partager avec lui les soins que réclamait la situation de Henri.

Quand donc à l'expiration de six longues semaines, Bernard, en entrant dans la cellule, comme d'habitude, trouva que non-seulement le chevalier avait recouvré sa connaissance, mais qu'il était en pleine convalescence, il ne put cacher sa joie ; et interrompant Henri de Brabant au milieu des témoignages de reconnaissance dont il l'accablait, il se tourna vers Blancheet la prit par la main en disant : —Votre Excellence doit remercier Dieu d'abord, et cette jeune fille ensuite ; car, sans la grâce de l'un et le dévouement infatiguable de l'autre, il y a longtemps que vous seriez dans la tombe !

Ces paroles causèrent un sérieux embarras à notre héroïne, qui, rouge de confusion, ne savait vraiment plus quelle contenance tenir.

Henri de Brabant qui lisait sur son visage tous les sentiments qui faisaient battre son cœur, lui prit encore une fois la main ; et se soulevant par un puissant effort, il la porta à ses lèvres, en disant :— Je vous aime, Blanche. comme si vous étiez ma sœur. Soyez témoin, Bernard, de l'affection que je voue à cette noble et généreuse enfant.

— On ne trouverait pas d'expression pour la louer comme elle mérite de l'être, dit le vieillard avec une sorte d'enthousiasme. Si j'avais une fille comme elle, j'en serais trop fier.

— Vous pouvez, dans tous les cas, être fière de sa connaissance et de son amitié, dit le chevalier d'un air singulier et significatif.

Malgré elle, Blanche leva un regard de curiosité et de surprise sur Henri de Brabant ; car ce n'était pas la première fois ni même la seconde qu'elle l'entendait faire allusion au pouvoir qu'il possédait de récompenser ceux qui le servaient ou pour qui il avait de l'affection.

— Nous devons prendre garde de fatiguer Votre Excellence, dit Bernard, après une pause de quelques instants, venez, Blanche, laissons-le reposer un peu.

— Non, ne me quittez pas, mes amis, s'écria le

chevalier ; du moins ne me quittez pas avant d'avoir satisfait ma curiosité, et après, peut-être pourrais-je goûter un peu de repos.

— Votre Excellence a raison, dit Bernard ; parlez et nous ferons de notre mieux pour vous contenter.

— Répondez donc franchement et sincèrement à toutes les questions, reprit Henri de Brabant. D'abord, continua-t-il d'une voix qui devint tout à coup tremblante, et en regardant Blanche avec un embarras visible, puis-je espérer que l'arrestation d'une certaine dame n'a été suivie d'aucune conséquence fâcheuse pour elle-même et pour les autres ?

— Le bruit s'est répandu, répondit Bernard, que Satanaïs s'est retirée dans un asile éloigné, pour y passer le reste de ses jours. Au surplus, la scène qui eut lieu il y a six semaines dans cette chambre a été tenue secrète par ceux qui en avaient été témoins.

Blanche s'était détournée dès que le chevalier avait parlé d'Œtna, et elle ne le regarda pas une seule fois pendant que Bernard lui donnait les explications qu'il avait demandées.

— Veuillez, à présent, dit Henri après une longue pause, me faire connaître la situation des affaires de Bohême.

La conversation dès lors prit un autre cours, et Blanche se trouva plus libre. Son regard rencontra celui du chevalier et tous deux éprouvèrent un trouble visible. Bernard ne s'aperçut de rien ; mais un observateur attentif se serait persuadé que le guerrier et la jeune fille subissaient l'un et l'autre le même sentiment. Mais l'embarras de Henri provenait de la conscience qu'il avait d'avoir causé de la peine à Blanche en témoignant l'intérêt qu'il portait à Œtna d'Ildegardo ; tandis que chez notre héroïne, sa confusion avait pour cause l'idée qu'elle avait laissé se trahir une jalousie qu'il aurait été de sa dignité de dissimuler.

Mais la promptitude que mit Bernard à répondre aux questions qui lui étaient adressées, absorba aussitôt leur attention.

—Les six semaines durant lesquelles Votre Excellence a été malade ont été marquées par plusieurs circonstances d'une grande importance, dit le vieillard d'un ton solennel. D'abord, la reine de Bohême est morte.

— La reine de Bohême s'écria Henri de Brabant, De qui parlez-vous ? De la princesse Elizabeth ?

— D'elle-même, répliqua Bernard. Elle fut conduite au château de Rotenberg à la même époque où eut lieu l'aventure de Votre Excellence dans ces ruines ; et c'est là qu'elle fut saluée reine de Bohême par les seigneurs du pays. Mais tout cela se fit avec une précipitation sans exemple. Reconnue comme reine un jour, elle fut mariée à Rodolphe de Rotenberg le lendemain.

— Mariée à Rodolphe ! s'écria de Colmart, dont la surprise augmentait à chacun de ces détails.

—Oui, tels sont les faits tels que me les ont racontés différents voyageurs qui ont passé par ici, dit Bernard : d'ailleurs on ne parle plus que de cela dans les villages d'alentour. De grandes fêtes furent données pendant trois ou quatre jours successifs au château de Rotenberg, puis vint la cérémonie du mariage, et à cette occasion, il survint un incident effroyable, sans qu'on soit parvenu à en connaître la nature. Il paraîtrait qu'une femme, couverte d'un linceuil, s'est élevée derrière l'autel, au milieu d'un nuage diaphane, et a défendu toute alliance entre la reine et Rodolphe. Je ne saurais dire ce qu'il y a de fondé en cela ; toujours est-il qu'il est arrivé quelque chose de terrible, et que la reine est morte de frayeur.

— Ce que vous m'apprenez là est étrange, mon cher Bernard, dit le chevalier, qui ne savait que penser de cette histoire si merveilleuse.

— Etrange, en effet ! s'écria Blanche, avec un accent si singulier que les regards de Bernard et de Henri de Brabant se tournèrent simultanément vers elle. Mais pourquoi ne m'avez-vous jamais dit tout cela ? demanda-t-elle au vieillard.

— Parce que vous étiez si occupée des soins que réclamait l'état du chevalier, que vous n'aviez ni le temps ni le désir de parler d'autre chose que de lui. Et d'ailleurs, ajouta Bernard, je ne me doutais pas qu'un sujet pareil pût vous offrir de l'intérêt.

— Vous avez raison ! Et cela était naturel, dit Blanche, en réfléchissant. Puis, passant la main sur sont front, elle parut inquiète et agitée.

— Blanche, dit Henri en la regardant avec intérêt et une profonde attention, la nouvelle que vient de nous donner Bernard vous affecte étrangement.

— Oh ! ne me questionnez pas ! s'écria-t-elle brusquement, comme si elle eût craint de laisser échapper le secret de la dame Blanche.

Le fait est que dans son esprit, elle associait la dame des souterrains de Rotenberg à ces mystérieux incidents dont venait de parler Bernard.

— Non... ne me questionnez pas, répéta-t-elle ; mais continuez votre récit, je vous en conjure.

— Bien des choses peuvent se résumer en peu de mots, reprit le vieillard. A peine la reine était-elle dans le tombeau que Zitzka apparut à la tête de vingt mille hommes, et entoura le château.

— Vous ne m'aviez pas même fait connaître cet incident ! s'écria Blanche. Mais parlez, je vous en prie. Qu'est-ce qui est arrivé à Rotenberg ?

—Le siége continue toujours, répliqua Bernard ; mais la défense a été bravement et habilement dirigée. Zitzka a réussi, par un coup d'audace à détruire le magasin aux provisions, et on croit généralement que la garnison est déjà en proie aux horreurs de la famine.

— La famine ! ô mon Dieu ! s'écria Blanche, en devenant d'une pâleur mortelle, à l'idée que la dame qui lui avait manifesté tant d'intérêt pouvait être exposée aux tortures de la faim. Mais êtes-vous sûr de ce que vous dites ? demanda t-elle, en se tournant vers Bernard.

— Je ne fais que répéter ce que l'on affirme, répondit le vieillard ; car si la famine est réellement

dans le château, on se garde bien de le laisser voir. Jamais siége ne fut conduit avec plus de persévérance, ni soutenu avec plus de valeur.

— Mais le capitaine-général des Taborites finira par triompher, dit Henri de Brabant ; car il est assurément l'un des plus grands guerriers de l'époque. A présent, dites nous, Bernard, quelle est la situation des autres parties de la Bohême ?

— Les Taborites dominent partout excepté dans les districts du Sud, répondit Bernard. Les lieutenants de Zitzka sont maîtres au Nord, à l'Est et à l'Ouest, et quand le sud sera vaincu toute la Bohême sera dans leurs mains.

— Qu'avez-vous encore à m'apprendre ? demanda le chevalier, après une longue pause durant laquelle il parut réfléchir à ce que venait de lui dire le vieillard.

— Ah ! j'oubliais, s'écria Bernard avec une vivacité soudaine. Voilà une demi-heure que je vous parle de la Bohême, quand j'aurais dû penser qu'un évènement qui concerne votre patrie, l'Autriche, serait pour vous d'un bien autre intérêt.

— Vraiment ! qu'est-ce donc qui est arrivé en Autriche ? demanda le chevalier avec une fiévreuse impatience. Parlez, je vous en conjure, ne me tenez pas ainsi dans l'anxiété !

— Sachez donc, dit Bernard, que Sigismond, l'empereur d'Allemagne, n'est plus...

— L'empereur est mort ! s'écria Henri de Brabant qui tressaillit soudainement et dont tout le corps fut agité comme par un spasme.

— Oui, il y a cinq semaines qu'il a rendu le dernier soupir à Aix-la-Chapelle, continua Bernard ; et c'est hier que j'ai appris le résultat de la nouvelle élection.

— Et ce résultat, quel est-il ? demanda le chevalier avec une expression fiévreuse, étrange, mêlée de crainte, d'espoir, d'anxiété.

— Le choix est tombé à l'unanimité sur un certain grand prince qui ne s'était pas même porté

comme candidat, et qui n'était pas présent au vote répondit Bernard.

— Et ce prince dit Henri ? d'une voix hésitante.

— Le nouvel Empereur d'Allemagne, répliqua Bernard, est le puissant et chevaleresque, le brave et généreux duc d'Autriche.

Henri de Brabant voulut se lever sur sa couche, mais il n'en eut pas la force. Le sang afflua à ses joues, et se retirant aussitôt les laissant plus livides qu'auparavant. Il voulut parler, mais il ne put articuler un son. Il suffoquait et perdait connaissance, tant était puissant l'effet produit sur lui par ces nouvelles.

Blanche se précipita à son secours, lui versa un cordial dans la bouche, et lui fit respirer des sels. Il reprit connaissance ; et tournant lentement la tête, il fixa sur notre héroïne un regard plein de reconnaissance et d'amour.

Puis sa tête retomba sur l'oreiller, et il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil calme et réparateur.

LIV

LES ADIEUX.

Il était nuit, et la lampe brûlait sur la petite table au milieu de la cellule, quand Henri de Brabant ouvrit de nouveau les yeux.

Blanche, était assise à côté de son lit, et dès qu'elle le vit éveillé, elle lui présenta à boire un breuvage réconfortant qu'elle avait elle-même préparé. Le chevalier la remercia et lui dit :

— Chère sœur, car j'espère que vous me permettrez de vous appeler ainsi désormais. Dites-moi si j'ai rêvé, ou s'il est vrai que l'Empereur Sigismond n'est plus, et que le duc d'Autriche a été élu pour occuper le trône impérial ?

— C'est du moins ce que le vénérable Bernard a annoncé à Votre Excellence, répondit la jeune fille. Mais tâchez que ces incidents ne vous causent pas une excitation qui pourrait être dangereuse.

— Je voudrais pouvoir suivre votre conseil, ma chère et bonne gardienne, dit Henri. Puis au bout d'un instant, il ajouta : — Ce serait pour moi un grand soulagement si je pouvais dépêcher un de mes serviteurs à Vienne. Quelle heure est-il ?

— Minuit environ, répondit-elle. Mais je vais aller éveiller Bernard, et il ira chercher un de vos domestiques.

— Non... attendons jusqu'à ce qu'il soit jour. Je préfère rester en proie à l'impatience plutôt que de vous laisser errer dans ces ruines à une pareille heure.

— N'est-ce que cela ? demanda Blanche. Et sans attendre de réponse, elle sortit précipitamment.

La promptitude qu'elle mettait à l'obliger, le zèle

charmant et sans affectation avec lequel elle cherchait à contenter ses désirs, firent une vive impression sur Henri de Brabant. Nous ne voulons pas dire qu'il s'imaginait aimer notre héroïne ; mais il éprouvait pour elle une reconnaissance sans bornes ; une immense sympathie et une amitié qui ressemblait à une sorte de tendresse fraternelle.

Au bout de dix minutes au plus, l'un des domestiques du chevalier entra dans la cellule. Blanche resta en dehors appuyée sur le parapet du donjon et contemplant l'astre des nuits qui s'élevait dans sa silencieuse majesté au-dessus des hauteurs.

Le domestique resta plus de vingt minutes avec son maître ; et, en sortant, il descendit droit vers cette partie des bâtiments qui servait d'écurie. Il sella vite son cheval, dit adieu à son camarade, et s'éloigna rapidement par la grande route de Vienne.

Le lendemain, lorsque Henri de Brabant s'éveilla il était beaucoup mieux. Il put sans difficulté se lever sur son lit, et mangea avec appétit les mets que Blanche avait préparés.

Il fit ensuite signe à la jeune fille d'approcher, et lui dit : Asseyez-vous, ma sœur, et permettez-moi de causer un instant avec vous.

Blanche obéit : mais ses joues s'empourprèrent et son cœur battit bien fort.

— Mon amie, reprit Henri, il ne m'a pas échappé que la nouvelle que le château de Rotenberg était assiégé vous a causé un trouble étrange. Je ne cherche pas à pénétrer dans vos pensées, mais s'il m'était possible de vous donner un conseil.

— Permettez-moi d'adresser une question à votre Excellence, dit Blanche, en l'interrompant avec vivacité. Supposez qu'il existât des moyens secrets de communication avec le château de Rotenberg, supposez encore que l'entrée de cette voie se trouve de ce côté des fossés, même à une distance considérable de la forteresse, serait-il possible à quelqu'un de hardi et d'aventureux de traverser les lignes des assiégeants et de pénétrer dans le châ-

teau ? Les connaissances que possède votre Excellence en fait d'opérations militaires lui permettront sans doute de juger de la position de l'armée Taborite, et voilà pourquoi je me permets de vous faire cette question.

— Ma chère Blanche, répondit le chevalier, je dois vous dire que ma conviction est qu'il serait impossible à qui que ce soit d'exécuter le projet dont vous parlez. D'après ce que nous a dit Bernard hier, il est clair que les Taborites serrent de près la garnison, qu'ils comptent sur la famine pour les aider à réduire le château, et que, par conséquent ils ont rapproché leurs lignes le plus possible des murailles.

— Ah! c'est ce que je craignais ! dit Blanche avec un soupir.

— Aviez-vous donc le projet de vous introduire dans le château de Rotenberg pour y porter secours à quelqu'un dont la situation excite vos sympathies et votre intérêt ? demanda le chevalier.

— Oui, répliqua Blanche. Il y a, ou du moins j'ai toute raison de croire qu'elle y est encore, il y a dis-je, dans cette forteresse une dame. Mais je n'ose pas en dire davantage sur ce sujet.

— Ma chère Blanche, dit Henri, je crois pouvoir vous aider dans cette difficulté.

— Oh ! si c'était possible ! s'écria notre héroïne, en joignant les mains avec ferveur. Puisque, après un moment de silence, elle ajouta avec mélancolie. Mais je serai obligée d'abandonner votre Excellence aux soins de Bernard et de votre domestique.

— Je vois que vous n'avez pas oublié votre promesse, dit Henri de Brabant. Mais je ne serai pas égoïste, et vous irez porter aux autres les secours dont ils ont besoin. Je vous rends donc votre parole, et malgré le chagrin que j'éprouve de perdre votre douce compagnie.

— Si votre Excellence était encore en danger, je ne songerais par à partir ; mais à présent que vous serez bientôt en état de reprendre votre voyage, je ne

puis rester sourde à la voix secrète qui parle en moi.

— Et je me ferais un reproche de vous retenir, répliqua le chevalier, en la regardant avec admiration. Tenez, prenez cette bague. C'est Zitzka lui-même qui me l'a donnée, et elle vous servira de talisman pour traverser les lignes des assiégeants. Vous n'aurez qu'à la montrer à ceux qui voudraient vous barrer le chemin, ou seulement vous questionner ; et à moins qu'un ordre récent du capitaine-général des Taborites ne lui ait enlevé sa vertu, elle vous rendra possible l'exécution de votre projet.

— J'accepte la bague, avec la plus sincère reconnaissance, dit Blanche, en prenant le joyau des mains du chevalier. Et maintenant.....

Mais elle n'eût pas la force de prononcer le mot d'adieu. Les paroles restèrent dans son gosier, son cœur se gonfla, et des larmes roulèrent sur ses joues. Toute confuse, elle détourna la tête, et fit tous ses efforts pour maîtriser ses émotions ; mais ces efforts même ajoutèrent à sa torture, et cédant à la force de ses émotions, elle éclata en sanglots.

Henri de Brabant la laissa pleurer quelques minutes. Il ne savait comment la consoler, et il cherchait en vain des expressions pour lui témoigner sa sympathie. Le chevalier appréciait, en effet, tout ce qu'il devait d'égard et de reconnaissance à cette jeune fille qui l'avait soigné avec tant de dévouement, qui, peut-être lui avait sauvé la vie, et il comprenait toute la délicatesse qui lui était commandée.

— Chère Blanche, dit-il enfin, lorsque la violence de son chagrin se fut un peu calmée, j'apprécie pleinement la noble et généreuse amitié que vous me portez, amitié que je vous rend sincèrement et du fond de mon cœur. Je ne suis pas moins peiné que vous de notre séparation. Le plus à plaindre c'est moi, qui vais avoir à rester, plusieurs jours encore dans cette solitude, tandis qu'un devoir impérieux réclame ailleurs ma présence. Mais à l'un

et à l'autre il nous reste une consolation, c'est que nous nous reverrons. Peut-être même pourrez-vous revenir avant que je sois en état de continuer ma route. Dans le cas contraire, soyez bien persuadée, Blanche, que dans quelques mois je reviendrai dans ce pays, oui, exprès pour vous voir, et sans autre but.

— Oh ! je ne mérite pas ces égards ! s'écria notre héroïne, dont les joues s'empourprèrent, et dont les yeux brillèrent d'un plaisir qu'elle ne pouvait dissimuler.

—Si...vous êtes digne de toutes les attentions qu'il sera en mon pouvoir de vous témoigner, dit Henri avec un enthousiasme qui faisait vibrer sa voix. Je vous donne l'assurance, Blanche, que le nouvel Empereur d'Allemagne me mettra à même de récompenser les services que vous avez rendus à Henri de Brabant.

—Oh ! je n'ambitionne pas la richesse, je n'aspire pas aux grandeurs, murmura Blanche, qui trembla instinctivement en entendant prononcer ces paroles qui avaient un sens caché. Dès que les circonstances le permettront, continua-t-elle, je retournerai auprès de mes parents adoptifs, et je resterai là heureuse de vivre dans la sphère où Dieu m'a placée. Mais je n'oublierai jamais la bonté que vous m'avez témoignée.

En achevant ces mots, elle se leva : le moment de la séparation était venu.

—Blanche, le souvenir de ce que je vous dois ne sortira jamais de ma mémoire, dit Henri de Brabant, d'une voix profondément émue. J'espère que Dieu vous protégera et vous accordera ses bénédictions. Et dans l'espace de quelques mois, Blanche, quand le printemps fera reverdir les bois, et que les oiseaux commenceront à faire entendre leurs chants, alors Blanche, vous pourrez vous attendre à revoir celui qui vous prie de le regarder comme un ami et comme un frère ! Dites-moi, Blanche, dites-moi que vous serez contente de me revoir

quelque jour, sortant des profondeurs de la forêt, vous surprendre à la porte de votre chaumière, et venir vous prouver par ma présence que je ne suis pas ingrat envers celle dont j'ai tant de motifs de chérir le souvenir ?

Elle fut hors d'état de répondre à ces questions, tellement étaient grandes ses émotions ; ses larmes coulaient de ses yeux sans interruption, mais au milieu de ces pleurs, il y avait dans son regard un éclat qui était plus éloquent que toutes les paroles du monde.

— Adieu, seigneur chevalier.... adieu ! dit-elle enfin. Pardonnez moi cette faiblesse, cette folie...

— Ne vous blâmez pas dit Henri de Brabant en l'interrompant, et ayant lui- même les yeux humides. Adieu, vous qui m'avez délivré quand j'étais en danger, qui m'avez sauvé quand j'étais malade, adieu.. adieu !

Et, saisissant sa main, il la pressa sur ses lèvres.

Cette main, la jeune fille la lui abandonna pendant près d'une minute : puis, se remettant soudainement, elle la retira doucement ; et murmurant un nouvel adieu, elle se précipita hors de la cellule.

LV

LA FAMINE DANS LE CHATEAU DE ROTENBERG.

Le vieux Bernard avait eu raison de dire que la famine exerçait ses ravages parmi la garnison du château de Rotenberg.

Depuis cinq semaines que durait le siége, pas un grain de blé n'était entré dans la forteresse, et nous savons que les provisions avaient été détruites par un coup d'audace des Taborites. Ces seigneur eurent du moins la prudence de garder secrète aussi longtémps que possible l'extrémité à laquelle ils en étaient arrivés.

Le baron de Rotenberg, Cyprien, Rodolphe et tous ceux qui avaient voix au conseil prévoyaient avec raison que rien ne déciderait les Taborites à lever le siége, s'ils apprenaient qu'ils étaient en proie aux horreurs de la famine.

Mais le fatal secret ne put être gardé longtemps. Il fut d'abord divulgué par des prisonniers, qui réussirent à s'échapper ; et quoique les Taborites fussent battus dans les divers combats qu'ils livrèrent, ils avaient la conviction que la faim leur livrerait bientôt le château.

Nous ne dirons pas à quelles horreurs le manque de pain poussa successivement les assiégés. Nous tirerons un voile sur cette partie de notre récit, en avouant seulement qu'ils en arrivèrent à se tuer les uns les autres, et à assouvir leur faim par des repas de cannibales.

Lorsque Zitzka sut où ils en étaient réduits, il se détermina à frapper un grand coup afin d'enlever le

château et de mettre fin à des actes qui révoltaient l'humanité.

C'était le jour même où Blanche dit adieu au chevalier Henri de Brabant, c'était le matin de ce même jour, disons-nous, qu'il se fit un mouvement dans le camp des Taborites. Aussitôt les remparts de la forteresse se couvrirent de leurs défenseurs qui regardaient la mort comme une délivrance, comme la fin de leurs souffrances. Ils semblaient, en effet, avoir le pressentiment que le dénoûment était proche, et que la lutte qui allait s'engager se terminerait ou par leur destruction ou par la défaite et la fuite de l'armée du mont Thabor.

D'un autre côté, Zitzka était résolu à terminer un siège qui traînait en longueur ; et ce fut sous ces auspices que la bataille commença.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, lorsque les guerriers taborites s'avancèrent en colonnes serrées pour attaquer le château surtous les points à la fois. Leurs bataillons semblaient irrésistibles : mais les assiégés, reduits au désespoir, et rendus furieux par la faim, se battirent comme des démons. On eût dit une lutte de géants. D'un côté était Zitzka, conduisant et dirigeant les plus braves de ses soldats : de l'autre étaient le baron de Rotenberg et Rodolphe encourageant la garnison et prêchant d'exemple.

Les assaillants traversèrent le fossé sur des radeaux ; ailleurs ils traînèrent des arbres qu'ils avaient abattus dans la forêt, et en firent des ponts sur lesquels ils avancèrent jusque sous les murailles ; beaucoup de Taborites enfin, se jetèrent à la nage, et abordèrent de l'autre côté. Deux heures après le lever du soleil, l'assaut était devenu général. Les échelles furent dressées contre les remparts : mais ils furent reçus par les assiégés avec une vigueur indomptable. Ces derniers armés de piques et de lances, formèrent une ligne impénétrable. Puis la lutte s'engagea corps à corps jusqu'à ce qu'enfin, vers midi, les Taborites forcés de reculer, furent lancés par dessus les murailles.

Toutefois, dans ce moment critique, Zitzka ne perdit pas son sang-froid. Il ne s'était pas, en effet trompé dans ses calculs. Pendant que les Taborites se retiraient dans le meilleur ordre possible, les soldats de la garnison demandèrent à grands cris qu'on leur permit de poursuivre leurs avantages. Le baron de Rotenberg fut obligé de céder, quoiqu'il prévît les conséquences qui pouvaient en résulter. L'armée entière sortit donc du château, et la lutte recommença dans les champs, dans les jardins qui avoisinaient la forteresse.

Ce fut alors que se déploya l'adresse et l'habileté de Zitzka, et qu'il se montra grand capitaine. Se plaçant sur une élévation, il envoya douze de ses officiers d'ordonnance sur tous les points où ses guerriers fuyaient, cherchaient à se rallier, ou s'arrêtaient sans savoir que faire; et les instructions qu'il donna aux chefs commandant les divers détachements furent tellement clairs et positifs, qu'une ardeur nouvelle parut animer soudain l'armée taborite. Les colonnes qui, tout à l'heure fuyaient en désordre, se rallièrent tout à coup, et prirent position sur les éminences; et en un espace de temps comparativement très court, toutes les divisions furent reformées autour des trois côtés du château de Rotenberg.

La bataille recommença ainsi en dehors des murailles; et des nuages de fumée et de poussière ne tardèrent pas à envelopper les combattants. Zitzka lancé au milieu de la mêlée, repandait la mort de tous les côtés, et les cadavres s'amoncelaient autour de lui. Le baron de Rotenberg et son fils Rodolphe faisaient également des prodiges de valeur; et ce dernier n'avaient qu'un désir, c'était de joindre le chef des Taborites. Son désir fut satisfait; mais à peine eurent-ils croisé le fer que l'épée de Rodolphe vola dans l'espace. Le baron de Rotenberg, en voyant que son fils était à la merci de Zitzka, enfonça les éperons dans les flancs de son cheval, et le lança contre celui du général taborite. Mais ce

dernier demeura ferme comme un roc ; et tenant son épée à deux mains, il en appliqua un coup tel sur la tête du baron qu'il le renversa à terre.

Une seconde après, le baron et Rodolphe furent faits prisonniers.

La nouvelle de la prise de leur chef se répandit comme l'éclair à travers les rangs des soldats de l'armée royale. Ils furent frappés de consternation et hésitèrent, tandis que les Taborites énorgueillis par ce dernier succès chargèrent avec un redoublement d'ardeur.

L'armée royale recula, et bientôt s'enfuit en désordre vers le château, oubliant qu'en retournant s'enfermer dans la forteresse, ils allaient retrouver la famine, plus hideuse que toutes les horreurs du champ de bataille.

Il eût été alors aisé à Jean Zitzka d'emporter les ramparts d'assaut ; et en moins d'une heure, l'étendard des Taborites aurait flotté sur les tours du château de Rotenberg. Mais assez de sang avait été versé ce jour-là, et le héros du mont Thabor ne désirait pas que ses soldats entrassent dans la forteresse avant que cet esprit de vengeance qui les exaltait jusqu'à la fureur ne se fut apaisé. D'ailleurs il savait qu'en ayant entre ses mains le baron de Rotenberg, son fils et un grand nombre d'autres seigneurs de haut rang, il serait maître de dicter des conditions au petit nombre de ceux qui avaient échappé au carnage.

Le soleil descendait derrière la montagne, lorsque les Taborites, obéissant aux ordres de leur capitaine général, se replièrent vers les positions qui leur étaient assignées. Mais quel spectacle ils laissaient derrière eux ! Les champs, les jardins, les bords du fossé, et la lisière de la forêt étaient couverts de cadavres : quant aux mourants et aux blessés, Zitzka les avait déjà fait enlever et transporter sous les tentes qui servaient d'hôpitaux.

LVI

BLANCHE AU MILIEU DES TABORITES

C'est au milieu de ces scènes de mort et de douleurs que Blanche ne craignit pas de s'aventurer, pour mettre à exécution le projet dont elle avait entretenu Henri de Brabant. Le cœur lui manqua plus d'une fois, et souvent elle ferma les yeux pour échapper au spectacle de ces cadavres entassés les les uns sur les autres. Il arriva même un instant où, vaincue par ses émotions, elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un caisson brisé.

Au bout de quelques minutes de marche, elle se trouva face à face avec une sentinelle taborite, dont la hallebarde réfléchissait les derniers rayons du soleil couchant.

— Qui êtes-vous donc, ma jolie fille ? demanda le soldat.

— Je ne suis point un ennemi déguisé, rassurez-vous, répondit Blanche de sa voix la plus harmonieuse.

Et elle montra la bague que lui avait donnée Henri de Brabant et qu'il avait reçue lui-même de Zitzka.

— Passez ! dit la sentinelle dès qu'elle aperçut le joyau.

Blanche, charmé de l'essai qu'elle venait de faire de son talisman, poursuivit sa route à travers le champ de bataille, au milieu des mares de sang, des armes brisées et des débris de toutes sortes qui jonchaient la terre.

Une autre sentinelle qu'elle rencontra la laissa également passer. Puis une troisième, une qua-

trième, une cinquième, sur qui la bague produisit un effet instantané, ne lui firent pas la moindre objection. Elle arriva ainsi jusqu'au campement des Taborites, qu'elle cotoya d'un pas rapide, tout en se dirigeant vers la petite chapelle qui était située, comme on sait, dans cette partie de la forêt qui s'étendait jusqu'à l'extrémité de l'aile droite du château.

Enfin, elle atteignit cette chapelle : elle y entra, et s'agenouilla pour remercier Dieu d'avoir heureusement conduit ses pas. Elle pria avec ferveur, et invoqua le secours et la protection de son saint patron. Puis, se relevant, elle promena attentivement ses regards autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas espionnée.

L'intérieur de la chapelle, qui n'avait tout au plus que trois à quatre pieds d'étendue, n'était éclairé que par les rayons obliques du soleil déjà au-dessous de l'horizon, et qui pénétraient à travers les branches des arbres déjà dépouillés d'une partie de leur feuillage. L'obscurité n'était pas telle, cependant, que Blanche ne pût examiner les objets ni voir ce qui se passait en dehors. Après s'être convaincue que personne ne l'observait, elle se baissa pour découvrir, s'il était possible, la trappe qui communiquait avec les souterrains du château.

Elle avait sous son manteau un paquet qu'elle déposa sur le plancher, afin d'avoir plus de liberté dans ses mouvements. Plusieurs minutes s'écoulèrent, mais elle n'aperçut pas trace de la trappe. Elle savait qu'elle s'adaptait dans le plancher d'une façon merveilleuse, car elle avait fait cette observation le jour où elle avait accompagné la dame blanche par ce passage. Elle comprenait parfaitement tous les soins que l'on avait pris pour la mettre à l'abri d'une découverte, mais elle ne s'était pas attendue à rencontrer tant de difficultés.

Et en supposant qu'elle arrivât à découvrir la pierre qui servait de trappe, pourrait-elle la soulever ? Cette question, notre héroïne se l'était

adressée avec anxiété en traversant le camp des Taborites, mais elle avait remarqué, dans l'occasion à laquelle nous avons fait allusion, qu'il y avait un ressort secret à l'extérieur, ou plutôt au-dessus comme au-dessous de la pierre, et l'espérance, ce sentiment qui anime les héros, lui avait donné la conviction que ses efforts seraient couronnés de succès.

Hélas ! cette espérance disparaissait graduellement : dix minutes s'étaient écoulées, et elle continuait toujours à chercher avec ses yeux et avec ses mains ce secret qui devait lui ouvrir ces souterrains où elle avait tant le désir de pénétrer. L'obscurité s'épaississait autour d'elle ; les ombres à l'extérieur devenaient de plus en plus sombres. Que pouvait-elle faire ? Se procurer de la lumière était chose impossible ; et cependant comment continuer ses recherches dans les ténèbres qui allaient tout à l'heure l'envelopper ?

Soudain elle entendit des voix dans la forêt. Elle se leva d'un bond, et écouta avec anxiété.

— Quel est le premier poste à relever ? demanda un soldat d'un ton d'autorité. Est-ce qu'on n'a placé personne dans cette partie de la forêt ?

— On a l'habitude, capitaine, de mettre une sentinelle durant la nuit dans une petite chapelle qui est tout près d'ici, répondit un Taborite avec un accent respectueux.

Ce dialogue fut immédiatement suivi d'un bruit de pas, et Blanche comprit qu'on se dirigeait de son côté.

Elle se retira dans le coin le plus profond de la chapelle, et se couchant par terre, elle espéra échapper ainsi aux soldats ; dans le cas contraire, elle comptait sur la bague que Henri de Brabant lui avait donnée pour sortir des difficultés que sa situation pouvait lui créer.

A peine s'était-elle réfugiée dans l'endroit le plus obscur, qu'un rayon de lumière brilla sur le seuil de la chapelle, et qu'un soldat apparut tenant une

torche à la main. Le Taborite promena ses regards tout autour de lui, et aperçut immédiatement notre héroïne.

— Ah ! quelle capture est-ce que nous avons faite là ? s'écria-t-il en s'avançant.

Au même moment le capitaine arriva suivi d'une douzaine de guerriers.

— J'habite ce pays, et je ne suis point une ennemie des Taborites, dit Blanche, en faisant un pas au-devant du soldat, et avec une dignité qui lui concilia sur le champ le respect des Taborites ; et en même temps, la bague qu'elle portait au doigt brilla comme un météore à la lueur de la torche.

— Ne questionnez pas cette jeune fille, et laissez-la aller en paix, s'écria le capitaine. Elle possède un talisman qui est au-dessus de tous les mots d'ordre du monde.

— Ciel ! est-il possible ! exclama soudainement l'un des soldats ; et se plantant droit devant notre héroïne, il l'examina avec la plus vive attention.

Blanche crut s'apercevoir que les traits de cet homme ne lui étaient pas complètement inconnus : il lui sembla qu'elle l'avait déjà vu, mais où et quand, voilà ce qu'elle ne pouvait se rappeler. Son incertitude, toutefois, ne fut pas de longue durée.

— Oui... par le ciel ! c'est bien cela ! s'écria le soldat, avec le plus grand étonnement. Je l'aurais reconnue, fût ce au bout du monde, en dépit de son déguisement. Oui, c'est bien le même, et cependant une femme ! Sur ma parole, la belle, je vous avais pris pour un page. Vous portiez admirablement cette armure, charmante mais perfide créature que vous êtes.

— Qu'est-ce que cela signifie ? qui est cette jeune femme ? demanda le capitaine, qui ne comprenait rien à la façon assez grossière dont le soldat regardait Blanche, et aux exclamations qu'il faisait entendre.

— Qui elle est ? répondit le Taborite. Si ce n'est pas elle qui m'a joué ce tour, dans le donjon du

château de Prague, où j'étais chargé de garder les trois prisonniers d'Etat.....

— Comment ! c'est une femme qui aurait délivré ces prisonniers ? dit le capitaine, en l'interrompant : c'est impossible ! Tu rêves, mon ami !

— Qu'elle nie si elle l'ose, s'écria le soldat. Je l'aurais reconnue entre mille.

— Le fait est qu'elle est de celles qu'on ne saurait oublier facilement, observa le capitaine. Puis s'apercevant que ce compliment rendait Blanche toute confuse, il ajouta : excusez-moi, ma jolie fille, si je vous ai offensée. N'eussiez-vous pas cette bague que je vois à votre doigt que vous n'en auriez pas moins droit à tous mes respects. Mais qu'avez-vous à répondre à l'accusation que mon camarade fait peser sur vous ?

— Je ne puis nier la vérité de ses allégationr, répondit Blanche d'une voix tremblante. Mais si la vertu de cette bague n'est pas un mensonge, je vous supplie de me laisser partir.

— Cela n'est pas possible, jeune fille, malgré tout le désir que j'aurais de vous être agréable, dit l'officier, car je dois vous prévenir que des ordres de notre glorieux capitaine ont récemment modifié l'influence qui était primitivement attachée à cette bague ; et cela à la suite de l'usage qu'en fit le chevalier à qui elle avait été donnée et qui voulut s'en servir pour empêcher l'arrestation.....

— De cette même demoiselle à l'armure d'acier, ajouta le soldat taborite, qui semblait devoir être pour Blanche un accusateur dangereux.

— Soit, dit Blanche, en se soumettant courageusement à sa destinée. Le chef des Taborites a l'esprit chevaleresque et le cœur généreux, je m'en remettrai à sa merci. Conduisez-moi, monsieur, je suis prête à vous suivre.

En parlant ainsi, avec cette dignité calme qui faisait bien comprendre qu'il était inutile d'avoir recours à la force, Blanche fit un pas en avant.

— Ha ! quest-ce que c'est que cela ? s'écria le ca-

pitaine Taborite qui venait de heurter du pied contre le paquet que notre héroïne avait déposé sur le plancher, et qu'elle avait oublié de retirer au moment de l'arrivée des soldats. Un moment, continua l'officier : il faut que nous examinions ce qu'il y a là-dedans. Je suis fâché, mademoiselle d'en agir ainsi avec vous, ajouta-t-il, mais le devoir passe avant tout.

— Faites, monsieur, dit Blanche, avec calme et dignité. Je suis fort reconnaissante pour l'intérêt évident que vous me témoignez.

Le capitaine s'inclina et se mit en devoir d'ouvrir le paquet. Il y trouva un vêtement complet de femme assez grossier, et quelques provisions. Il n'y avait rien là qui fut de nature à exciter les soupçons des Taborites. En conséquence, ils refirent le paquet et le rendirent à Blanche.

— A présent, veuillez m'accompagner, jeune fille, dit le capitaine en faisant signe à ses hommes de ne pas le suivre de trop près.

En entrant dans le camp, ils traversèrent une multitude de tentes qui étaient alignées comme les rues d'une ville, et éclairées par des feux énormes auxquels les soldats faisaient leur cuisine. Le capitaine en passant rendait leur salut aux sentinelles ; et Blanche se tenait à côté de lui, le cœur agité par une foule de sentiments.

Enfin, ils arrivèrent au poste du chef des Taborites ; et en réponse à la demande que leur fit l'officier, les sentinelles qui étaient de garde répondirent que le capitaine était là, et seul en ce moment.

Le rideau de velours qui fermait l'entrée de la tente s'écarta, et le capitaine général des Taborites se leva de la table à laquelle il était assis, quand, à la lumière de la lampe qui brûlait à l'intérieur, il vit qu'on amenait une jeune femme en sa présence.

Blanche avait vu le grand Zitzka, lorsque, hôtesse d'Œtna, elle avait résidé au château de Prague : mais jamais elle ne s'était trouvée si près de lui. Le regard furtif et inquiet qu'elle jeta sur le guerrier

n'était guère de nature à lui inspirer confiance ; l'expression de ses traits était naturellement dure, et la pensée que des torrents de sang venait d'être répandus faisait naître dans son esprit des sensations pénibles qui se réfléchissaient sur son visage. Néanmoins Blanche ne se découragea pas ; car elle avait déjà pris son parti.

— Qu'est-ce que vous me voulez, jeune fille ? dit Zitzka, en donnant à sa voix un accent de bonté aussi grand que possible ; car il y avait dans les traits de Blanche quelque chose qui excita immédiatement ses sympathies.

— Cette jeune fille est une prisonnière, général, dit le capitaine.

— Une prisonnière ! répéta Zitzka, avec une surprise évidente. Serait-il possible qu'une demoiselle d'un air si doux et d'un extérieur si charmant fût dangereuse pour les intérêts du mont Thabor ?

— Et pourtant, illustre chef, dit l'officier, cette demoiselle à la mine si prévenante, et à qui je serais désolé qu'il arrivât le moindre mal, c'est une héroïne comme il y en a peu.

— Les sentiments que tu viens d'émettre font honneur à ton bon cœur, mon ami, observa Jean Zitzka. Mais pourquoi m'as-tu amené cette jeune fille ?

— Dans la conviction que vous, général, vous l'admirerez, tout en lui infligeant un blâme, répondit l'officier. Je n'hésite plus à vous dire que son crime est d'avoir délivré le baron de Rotenberg, le marquis de Schomberg et le comte de Schonwald du château de Prague.

— Comment ! s'écria le général des taborites, avec un accent tout à la fois d'étonnement, d'incrédulité et d'admiration. Etait-ce une *héroïne*, et non un *héros* qui a accompli cet exploit ?

— La demoiselle ne niera pas un fait dont elle a droit d'être fière, dit le capitaine, qui ne perdait point l'occasion de placer une bonne parole en faveur de Blanche.

— Est-ce vrai, jeune femme ? demanda Zitzka, avec intérêt, en fixant sur elle son œil pénétrant.

— C'est, en effet, la vérité, illustre chef, répondit Blanche, dont le front, les joues s'animèrent d'une vive rougeur.

— Et dites-moi, charmante ennemie, dit Zitzka, avec un sourire qui finit de rassurer l'officier sur le sort de Blanche, dites-moi quels motifs vous ont décidée à vous lancer dans les périls et les difficultés d'une pareille entreprise ?

— Je sais que vous avez tout droit de me questionner, puisque je suis votre prisonnière, et que si je désire obtenir votre bienveillance, je dois vous répondre, dit Blanche d'une voix tremblante et en levant vers le général un regard suppliant. Mais je ne puis vous satisfaire à la question que vous venez de m'adresser.

— Tu avais sans doute de l'amour pour l'un des seigneurs que j'avais fait arrêter ? observa Zitzka d'un ton d'excellente humeur.

— Non... tel n'était pas le motif qui me guidait dit Blanche en se redressant soudainement avec une fermeté et une dignité qui augmentèrent encore l'admiration que le général éprouvait déjà pour elle.

— Eh bien, je ne vous presserai pas davantage sur ce point, répliqua-t-il. Mais à quel propos avez-vous arrêté cette jeune fille? demanda-t-il en se tournant vers l'officier.

— Nous l'avons trouvée dans la petite chapelle qui est située dans cette partie de la forêt qui longe l'aile droite du château, répondit l'officier.

— Et qu'est-ce que vous faisiez dans mon camp, jeune fille ? demanda Zitzka ; et comment les sentinelles que vous avez dû rencontrer vous ont-elles laissé passer ?

— La demoiselle est en possession de votre bague, général, dit le capitaine, en s'interposant de la façon la plus respectueuse.

— Oui, et par la vertu de cette bague, je vous

conjure de m'accorder une faveur, illustre chef ! s'écria Blanche, en montrant le talisman qui lui avait ouvert les lignes de l'armée Taborite.

— Ma bague ! le joyau que j'avais donné à l'autrichien ! dit Zitzka, frappé de surprise. Comment cela se fait-il ?.. quels rapports, mademoiselle, existent entre vous et cet homme illustre ?

— Des rapports d'amitié, répondit notre héroïne ; et c'est parce qu'il m'estime comme un frère chérit sa sœur qu'il m'a remis cette bague qui devait m'aider dans une certaine entreprise.

— Et cette entreprise ? continua Zitzka.

— Etait de pénétrer dans le château de Rotenberg. Vous voyez, puissant guerrier, que je réponds à vos questions avec franchise.

— Votre visage porte, en effet, le cachet de la candeur, dit le Taborite. Puis, après quelques moments de réflexion, il fit signe à l'officier de se retirer.

Celui-ci aussitôt sortit de la tente accompagné par un regard de gratitude de Blanche, qui n'avait pas manqué de reconnaître l'intérêt qu'il lui avait témoigné, et ses efforts pour lui concilier la bienveillance de Zitzka.

— A présent nous sommes seuls, jeune femme, et vous pouvez parler plus librement, reprit le Taborite. Il y a en vous un mystère que je ne sais quelle curiosité me pousse à pénétrer. Qui êtes-vous donc, vous qui avez risqué votre vie pour sauver celle des seigneurs que j'avais fait enfermer dans le château de Prague ? Comment avez-vous conquis l'amitié de l'illustre autrichien qui vous a donné cette bague ? et pourquoi, ce soir, cherchiez-vous a pénétrer dans le château de Rotenberg ?

— Pour répondre aux trois questions que vous me posez, dit Blanche, je dois d'adord vous faire connaître que je suis la fille adoptive de braves et excellentes gens qui habitent dans cette forêt, et que le nom sous lequel je suis connue est Blanche Gaspard.

— Blanche Gaspard ! s'écria Zitzka : certainement ce nom ne m'est pas inconnu. Ah ! je me rappelle, ce doit être vous que Henri de Brabant a retiré de la Moldau et qu'Œtna fit transporter au château de Prague ?

— C'est moi-même, en effet, dit notre héroïne. Vous savez à présent comment est née avec le chevalier Henri de Brabant une connaissance qui est devenue de l'amitié. Quant à votre *troisième* question, je vous dirai franchement qu'il y a dans le château de Rotenberg une dame pour laquelle j'éprouve le plus profond intérêt, une dame à qui je voulais porter, outre quelques vivres, un déguisement qui pût l'aider à quitter ce séjour de la famine et du malheur.

En parlant ainsi, Blanche vida le contenu de son paquet aux pieds de Zitzka.

— Je ne saurais trop louer la générosité de ton cœur, l'héroïsme de ta conduite, jeune fille, s'écria Zitzka, dans un élan d'admiration. Mais qu'elle est la dame à laquelle tu portes tant d'intérêt ? Il faut qu'elle ait bien des qualités pour s'être à ce point concilié tes sympathies. Dis-moi donc qui elle est, et sur le champ, j'enverrai un héraut lui annoncer qu'elle est libre de sortir du château et d'y rentrer à volonté. Bien plus, je lui assurerai son pardon pour le passé, quoi qu'elle puisse avoir à se reprocher.

— Merci, guerrier généreux, dont le cœur est aussi noble que le courage est grand ! s'écria Blanche, les yeux humides de larmes. La faveur que vous venez de m'accorder est justement celle que je n'osais vous demander, Mais je suis bien embarrassée pour répondre à vos questions : car je ne connais rien, absolument rien, de la personne pour laquelle j'éprouve un si vif intérêt ! Son nom, son rang, la nature de ses malheurs, tout cela est un mystère pour moi, et même j'hésiterais à faire la moindre allusion à son existence si je n'avais la conviction qu'elle est, en ce moment, en proie à toutes les horreurs de la famine !

— Vos paroles sont étranges, dit Zitzka étonné de l'animation et de l'espèce d'égarement avec lesquels elle s'exprimait. Où se trouve ton amie inconnue ? et sous quel nom mon héraut devra-t-il la désigner aux défenseurs du château de Rotenberg ?

— Oh! chef généreux, pardonnez-moi si je fais mal, et vous, ô femme si grande et si noble, pour le salut de qui je prends sur moi cette responsabilité, pardonnez-moi, dis-je, s'écria Blanche, dont tout le corps frémissait d'émotion : car le ciel m'est témoin que je fais pour le mieux !

Et tirant de son sein le petit sac de velours, elle l'ouvrit et y prit la bague que la dame blanche lui avait donnée : puis, tombant à genoux aux pieds du général, elle la lui tendit, en disant : " une voix secrète m'avertit que cette bague vous en dira plus que toutes les paroles du monde ! "

Un coup de tonnerre tombant à côté de Zitzka n'eut pas produit sur lui un effet plus grand que la bague qu'il arracha des mains de Blanche. Un coup d'œil lui suffit pour s'assurer que c'était bien celle qu'il connaissait ; et en un instant, mille souvenirs lui revinrent à l'esprit et illuminèrent pour lui les évènements du passé.

— Blanche, parlez, ne me tenez pas en suspens, s'écria Zitzka en proie à la plus violente émotion, la dame qui vous a donné cette bague, vit-elle encore ?

— Elle vit, et elle traîne volontairement son existence dans les souterrains de Rotenberg, répliqua la jeune fille d'un ton solennel,

— Mon Dieu ! Elle vit, elle vit ! murmura Zitzka, en joignant les mains dans un paroxysme d'agitation. Puis, une idée soudaine lui traversant l'esprit, il s'élança vers Blanche, la saisit par la main, la releva, et examinant ses traits avec la plus vive attention, il s'écria : Oui, oh ! oh ! oui, cela doit être ! cette ressemblance ! Jeune fille as-tu jamais connu tes parents ?

— Jamais, répondit Blanche, qui sentait instinc-

tivement qu'elle était sur le point de faire quelque grande découverte. Je fus laissée tout enfant aux soins de ces braves gens dont je vous ai parlé.

— Et ton âge, ton âge ! demanda Zitzka, avec une émotion croissante.

— J'ai vingt-trois ans.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Zitzka. Je comprends tout. Viens dans mes bras, Blanche, car aussi vrai qu'il y a un Dieu qui nous a réunis, tu es mon enfant !

— Mon père ! murmura Blanche. Et vaincue par des émotions au-dessus de ses forces, elle tomba dans les bras du chef des Taborites qui la pressa sur son cœur.

LVII

UNE DERNIÈRE VISITE AUX SOUTERRAINS.

Une demi-heure après la scène que nous venons de décrire, Zitzka et Blanche sortit du pavillon. Le guerrier était enveloppé dans un vaste manteau, et portait une toque ornée d'une plume qui retombait sur son front. Ils traversèrent le camp rapidement et ne tardèrent pas à arriver à la petite chapelle dont il a été si souvent question.

Il se trouva que la sentinelle qui était de service à cet endroit était justement le soldat qui avait reconnu Blanche ; et devinant immédiatement à l'air et aux manières de Zitzka qu'elle était en faveur auprès du capitaine général, le pauvre diable se mit à l'idée qu'elle pourrait être tentée de se venger de la dénonciation dont elle avait été l'objet de sa part. Mais Blanche, qui devina d'un coup d'œil ses pensées, le rassura d'un geste, et il recouvra aussitôt sa bonne humeur.

Une torche de sapin brûlait dans un anneau de fer enfoncé dans la muraille. Zitzka la prit, et se mit à examiner le plancher de la chapelle. Il passa lentement la torche sur le pavé, en suivant bien les jointures. Mais il ne fut pas plus heureux que ne l'avait été Blanche.

— Etes-vous sûre, mon enfant, demanda-t-il à voix basse, que c'est bien par ici que vous êtes sortie des souterrains, dans cette circonstance dont vous m'avez parlé ?

— Je suis certaine de ne pas me tromper, mon père, répondit Blanche. C'est là, bien sûr, que se trouve la trappe.....

— Ne serait il pas possible qu'on ait eu la précaution de la fermer hermétiquement au commencement du siége? demanda Zitzka.

Cette possibilité parut évidente à notre héroïne, et elle se disposait à demander à son père ce qu'il y avait à faire, quand la sentinelle s'avança soudain vers eux.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui dit Zitzke, qui comprit à l'air du soldat qu'il avait quelque chose à lui communiquer.

— Excusez-moi, général, répondit ce dernier, mais il n'est pas difficile de deviner que vous cherchez quelque chose que vous ne pouvez trouver. Si j'ai bien compris, ce doit être un ressort secret ou une trappe placée dans ce pavé.....

— Comment sais-tu cela ? demanda Zitzka : voyons, parle.....

— Je n'ai pas de raisons pour me taire, répliqua le soldat. Le fait est qu'il y a dix jours, ou plutôt dix nuits, j'étais de faction ici, comme je le suis ce soir. Mais il n'y avait pas alors de torche pour m'éclairer; toute-fois, la lune brillait d'un vif éclat et ses rayons pénétraient par la porte dans l'intérieur de l'édifice. Me trouvant un peu fatigué de la part que j'avais prise à l'escarmouche qui avait eu lieu dans la journée, je m'assis sur les marches de l'autel, où j'étais comparativement dans l'obscurité. Croyez-moi si vous voulez, mon général, mais pendant que j'étais là me demandant combien pourrait durer le siége et si la famine.....

— C'est bon, c'est bon, dit Zitzka, en l'interrompant avec impatience. Eh bien, qu'est-ce qui est arrivé ?

— J'étais donc tombé dans une profonde rêverie, continua le Taborite, quand un bruit étrange me fit tout à coup tressaillir, et levant les yeux, je vis un homme sortant comme qui dirait des entrailles de la terre. C'était un vieillard, au visage pâle, avec des cheveux blancs, et de gros sourcils. Il jeta autour de lui un regard rapide et inquiet.....

— C'était Hubert, l'intendant, fit observer Blanche. Il est impossible de se tromper au portrait.

— Et cependant, madame, continua le Taborite, je vous assure que je ne l'ai vu qu'un instant. Mais j'éprouvai une telle frayeur que son image m'est entrée aussi profondément dans l'esprit que si je l'eusse contemplée durant une heure.

— Ainsi, il disparut presque immédiatement ? dit Zitzka.

— Oui, il disparut, répondit le soldat, parce que je poussai un cri de terreur. Alors, il s'enfonça dans la terre, et sa disparition fut suivie par la chute d'un poids très-lourd. Vous savez que je ne suis pas un lâche...

— Tu as raison, mon ami, observa Zitzka ; j'ai vu aujourd'hui comment tu te bats. Mais continue.

— Merci, général, pour la bonne opinion que vous avez de moi, reprit la sentinelle : je continue mon histoire. Je disais donc que par nature je ne suis pas lâche, mais j'avoue que cette aventure m'avait singulièrement ému. Je me frottai les yeux pour me convaincre que j'étais bien éveillé et puis j'examinai le pavé à la lueur des rayons de la lune. Mais il n'y avait pas le moindre indice qui pût faire reconnaître l'endroit où le vieillard avait ainsi apparu et disparu ; et je me persuadai en fin de compte que j'avais vu un esprit, ou que j'avais été l'objet d'une erreur de mon imagination. Je résolus de ne parler de cela à personne, ne voulant pas être plaisanté par les camarades. Le lendemain, je revins ici et examinai le pavé au grand jour ; mais je ne découvris rien qui pût m'expliquer l'incident que je viens de raconter.

— Et, est-ce là tout ce que tu as à nous dire ? demanda Zitzka, avec un désappointement visible.

— Je ne me suis interrompu que pour prendre le temps de respirer, général, dit le Taborite, qui était extrêmement prolixe dans sa façon de raconter. J'allais vous avouer qu'en voyant que j'allais être encore de garde ici, cette nuit, je n'ai pas été des plus charmés ; mais l'orgueil ou la honte m'a fait

taire ma langue. Toutefois, dès que je me suis trouvé seul, j'ai de nouveau examiné le pavé à l'endroit où j'avais vu le vieillard lever la tête : et le hasard a permis que ma main pressât un ressort : la pierre s'est soulevée.....

— Quelle pierre.....où est le ressort ? demanda Zitzka avec une fiévreuse impatience.

— Ici, pesez fortement là dans ce coin, dit le Taborite, en joignant l'action aux paroles, et voilà, ajouta-t-il, en montrant une trappe merveilleusement adaptée dans les pavés.

— Mon ami, s'écria Zitzka en échangeant un regard de satisfaction avec sa fille, tu nous as rendu un grand service, et je saurai te récompenser. A présent, laisse cette trappe ouverte, veille à côté, et si nous n'étions pas de retour dans une demi-heure, c'est que nous serions en danger. Dans ce cas tu jetterais l'alarme et ordonnerais à nos compagnons de pénétrer hardiment dans les souterrains avec lesquels communique cette trappe.

— Vos ordres seront fidèlement exécutés, général, dit la sentinelle.

—Très-bien, observa Zitzka. Maintenant, ajouta-t-il, en se tournant vers notre héroïne, poursuivons notre grande et importante affaire.

Tout en parlant ainsi, le capitaine général prit la torche et se mit à descendre les degrés de pierre. Sa fille le suivit, et ils entrèrent ainsi dans le passage qui conduisait sous le fossé du château, et qui débouchait au milieu des tombeaux. Heureusement la porte ouvrant sur le cimetière était ouverte ; autrement il était à craindre qu'elle ne leur opposât une barrière infranchissable.

La torche projetait une lumière rougeâtre sur les sombres monuments de marbre ; l'air était d'un froid sépulcral qui pénétrait les os jusqu'à la moëlle, et l'écho des tombeaux répétait le bruit des pas de Zitzka et de sa fille. Mais rien n'aurait pu arrêter leur intrépidité.

Pourtant Zitzka tremblait de tous son corps, et

Blanche était agitée d'une foule d'émotions. Mais ce n'était pas la crainte qui produisait ces effets. Le guerrier taborite tremblait à l'idée qu'il allait revoir une personne qu'il avait cru morte depuis de longues années, et dont le souvenir avait évoqué mille sentiments dans son cœur ; Blanche, de son côté, était en proie aux émotions qui devaient être la conséquence naturelle de certaines révélations que lui avait faites son père concernant la dame des souterrains.

Nous sommes forcés de quitter un instant le chef taborite et sa fille pour raconter un incident qui arriva dans la petite chapelle.

Zitzka, on s'en souvient, avait emporté la torche, de sorte que le taborite s'était trouvé dans une sorte de demi obscurité. Tandis qu'il se demandait quel motif pouvait avoir le capitaine général et sa jolie compagne à visiter les souterrains auxquels communiquait la trappe, le rayon de pâle lumière que projetaient les étoiles à l'entrée de la chapelle s'obscurcit soudainement, et une femme apparut sur le seuil.

— Qui vive ? demanda la sentinelle, et en même temps, le Taborite reconnut qu'il avait devant lui une personne grande et gracieuse, quoiqu'elle fût enveloppée dans un long manteau sombre.

— Qui vive ? répéta cette femme d'une voix dont l'intonnation harmonieuse surprit singulièrement le soldat. Vous me demandez qui vive, continua-t-elle : je vous assure en toute confiance que je suis une amie.

— Certainement... bien certainement, je connais cette voix, s'écria le soldat, avec un accent ému à la fois par la joie et l'anxiété.

— C'est très-possible, et tu reconnaîtras probablement aussi mon visage, dit la dame en rejetant son voile en arrière et se plaçant de façon à ce que la sentinelle pût voir ses traits.

— Oh ! que je suis donc content que vous soyez revenue, s'écria le soldat avec une satisfaction véri-

table. Il a couru des bruits bien tristes sur votre compte : mais les Taborites préféraient tout plutôt que de faire tomber un cheveu de votre tête.

— Non... non, répliqua la dame, il n'ont pas pour moi des sentiments si dévoués. Mais c'est assez que *vous* vous soyez généreux, se hâta-t-elle d'ajouter. Dites-moi quelle direction ont prise le capitaine-général et la jeune fille qui l'accompagnait. Je les ai suivi jusqu'ici, je les ai vu entrer dans cette chapelle, mais je ne les ai pas aperçus sortir...

— Ils n'en sont pas sortis non plus, dit le Taborite : et en parlant, il indiqua la trappe.

— Que signifie cette ouverture ? et quelle signification dois-je attacher à vos paroles et à vos regards? demanda la jeune femme, avec une surprise manifeste. Puis, frappée d'une idée soudaine, elle s'écria: serait-il possible que cette trappe conduise dans les passages communiquant avec les souterrains qu'on dit exister sous le château de Rotenberg ?

— Il n'y a pas à en douter, Madame, répondit le car soldat : le capitaine-général et la jeune fille qui l'accompagne sont descendus par là.

— En ce cas, je vais les suivre, s'écria la jeune femme, en abaissant subitement son voile, et en s'avançant sur le bord de la trappe.

— Vous allez les suivre ! répéta le Taborite avec étonnement. Mais je n'oserais pas vous laisser passer, Madame.

— Vous n'oseriez pas ? cria-t-elle d'un ton de défi. Voilà un langage qui sonne mal à mes oreilles.

— Pardonnez-moi, Madame, dit la sentinelle, en l'interrompant : mais que dois-je faire ? Le capitaine général sait-il que vous êtes dans le camp ? et dans ce cas, pourquoi le suivez-vous ainsi, et pourquoi surveillez-vous ses mouvements d'une façon si étrange ?

— Assez de questions ! dit la dame. Vous parliez tout à l'heure de votre dévouement à mon égard...

— Et je vous prie de croire à ma sincérité ! répliqua le soldat. Faites comme vous voudrez, Madame,

mais je vous supplie de ne pas m'attirer des ennuis.....

— N'appréhendez rien pour vous, mon ami, dit la jeune femme. Et en prononçant ces mots, elle descendit rapidement les degrés qui conduisaient aux souterrains.

LVIII.

LA PRIÈRE DES MORTS.

Durant ce temps, Zitzka et Blanche poursuivaient leur route à travers le vaste cimetière ; et en quelques minutes ils atteignirent le tombeau de marbre noir qui était dédié à la mémoire de la baronne de Rotenberg. Blanche s'arrêta pour appeler l'attention de son père sur ce monument, et le capitaine général, après l'avoir examiné et avoir lu l'épitaphe avec attention, s'écria d'un ton plein de chagrin et d'amertume : — Oh ! la hideuse moquerie que cette tombe ! quelle infâme hypocrisie que cette inscription.

Puis, soudainement, il se détourna et s'éloigna d'un pas rapide. La lueur de la torche qu'il portait tomba sur un cercueil placé entre deux tombes, et, à cette vue Blanche recula avec effroi. Mais Zitzka qui était trop familier avec la mort pour en avoir peur, sous quelque forme qu'elle se présentât, s'approcha du cercueil et l'ouvrit.

Blanche détourna les yeux, croyant naturellement qu'il contenait un cadavre ; mais une exclamation que poussa le chef taborite rappela aussitôt son attention de ce côté, et à son grand étonnement, elle vit que le drap, au lieu de recouvrir les traits défigurés d'un mort, servait à cacher une quantité de pierres précieuses, de plats en argent massif, et des bijoux d'une valeur incalculable.

— Ah ! c'est sans doute le trésor laissé par le dernier roi de Bohême à sa fille, observa Zitzka. Mais qu'est devenu la baronne Hamelin qui était venue

m'offrir de me livrer et le trésor et la princesse Elisabeth ?

Et tout en s'adressant cette question, il replaça le drap et remit le couvercle. Puis, toujours conduit par Blanche, il continua à avancer, et bientôt ils entrèrent dans la chambre des machines qu'ils examinèrent pendant quelques minutes avec une sorte d'épouvante.

— C'est l'œuvre de démons qui ont emprunté une forme humaine ! murmura Zitzka.

— Ne vous avais-je pas prévenu, mon père, dit Blanche, qu'il fallait vous attendre à voir d'horribles choses dans ces souterrains ? Ne vous avais-je pas dit que les mystères du château de Rotenberg dépassent tout ce que l'imagination peut concevoir ?

— C'est vrai, mon enfant, répliqua Zitzka. Mais, par le Dieu éternel qui règne au-dessus de nous, je détruirai jusqu'aux derniers vestiges de cette forteresse maudite.

— Calmez-vous, mon père, dit Blanche, en le regardant d'un air suppliant. Rappelez-vous que notre mission, en ce moment, du moins, est toute de paix...

— Tu as raison, Blanche ! exclama Zitzka. Mais viens, quittons cette place horrible.

Et, tout en accompagnant sa fille, il murmura à demi voix : je ne m'étonne plus, mon Dieu ! je ne m'étonne plus que la malheureuse Œtna fut saisie d'une telle frayeur à la seule allusion faite à la statue de bronze !

— Dieu veuille que nous trouvions bientôt celle que nous cherchons ! dit Blanche, en gravissant les marches de l'escalier qui conduisait à la chambre où se trouvaient les divers outils destinés à polir la colossale statue.

— Peut-être n'est-elle plus dans ces souterrains ? observa le chef Taborite, avec un soupir. Ou peut-être.....

Mais je n'ose concevoir une si terrible idée...

— O ciel ! exclama Blanche, qui lut dans la pen-

sée de son père : espérons que la famine l'aura épargnée *elle* du moins. Mais si elle vit encore, ajouta-t-elle avec agitation, si elle vit encore, soyez assuré que nous la retrouverons dans ces sombres régions.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! dit Zitzka, d'un ton solennel.

Le père et la fille entrèrent alors dans la salle de la statue de bronze, et, à la vue de l'image qui se détachait dans l'obscurité, le guerrier lui-même se troubla, quoiqu'il ne soupçonnât pas l'usage auquel elle était destinée.

— Cher père, hâtons-nous, murmura Blanche, en se serrant contre Zitzka ; cette statue me cause une horreur qui glace le sang dans mes veines, et qui me donne froid au cœur.

Ils entrèrent alors dans la chambre circulaire ; mais à peine y étaient-ils depuis un instant, contemplant le crucifix suspendu au roc de granit, qu'un grincement de gonds frappa leurs oreilles. Leurs regards se portèrent simultanément dans le passage d'où paraissait venir le bruit, et ils virent une large porte tourner lentement dans la muraille et s'ouvrir.

Ni Zitzka ni Blanche n'eurent le temps d'articuler une parole : car un homme, tenant une lampe à la main apparut par cette ouverture. Mais, en apercevant deux personnes dans la chambre circulaire, il laissa échapper une exclamation et fut sur le point de se retirer.

— Hubert ! Hubert ! nous sommes des amis ! cria tout à coup Blanche, qui reconnut immédiatement le vieillard : elle s'élança vers lui pour le retenir.

— Ah ! est-ce possible ! s'écria Hubert en reconnaissant le son de cette voix aussi aisément que si elle n'eût jamais cessé de résonner à ses oreilles. Puis, s'avançant au devant d'elle, il ajouta : Dieu du ciel ! que fais-tu ici, Blanche, et qui est-ce qui est avec toi ?

— Mon père, l'illustre chef des Taborites, Hubert, mon cher et bien-aimé père ! répondit la jeune fille

en se tournant vers Zitzka, et en lui prenant affectueusement la main.

— Oh ! alors, vous savez tout, Blanche, dit Hubert dont la voix tremblait d'émotion : et vous avez sans doute remis au capitaine général cette bague qui devait vous faire connaître à lui en cas de besoin ? Mais, hélas, hélas ! pourquoi n'êtes-vous pas venus plus tôt ?

— Grand Dieu ! que voulez-vous dire ? s'écria Blanche frappée d'un funeste pressentiment.

Le vieil Hubert se couvrit la figure de ses mains pour cacher les larmes qui roulaient le long de ses joues.

— Parlez, vieillard, parlez ! dit le capitaine général, qui ne put dissimuler ses alarmes.

— Pourquoi ai-je à vous annoncer de telles nouvelles ! murmura Hubert, en sanglotant.

— Et ces nouvelles ? demanda Blanche en quittant le bras de son père pour saisir celui du vieil intendant. Parlez... je vous en conjure, ne me tenez pas en suspens, qu'est-ce qui est arrivé à ma mère ? car je sais maintenant qu'elle est ma mère !

— Blanche, mon enfant, aie du courage, dit Zitzka d'une voix que l'agitation rendait presque inintelligible. Tu vois que ce bon vieillard est hors d'état de te répondre, qu'il est presque suffoqué par sa douleur, et nous ne pouvons que trop deviner la fatale vérité !

— Hélas ! illustre chef, vous n'avez dit que trop vrai ! répondit Hubert ; celle que vous venez chercher n'est plus !

— N'est plus ! répéta Zitzka qui sentit le cœur lui manquer en voyant s'évanouir sa dernière espérance.

Blanche dans l'explosion de sa douleur, était tombée à genoux.

Le capitaine-général se hâta de la relever ; et au même instant plusieurs personnes entendant ces cris et ces lamentations sortirent de l'appartement avec lequel communiquait la porte que nous avons

mentionée. Des hommes vêtus de longues robes noires, et des femmes portant l'habit blanc des carmélites se pressèrent près du groupe formé par Hubert, le guerrier Taborite et la malheureuse Blanche. Mais, sur les instances de l'intendant, tous rentrèrent dans l'appartement où Zitzka conduisit sa fille.

Hubert referma la porte ; et quand elle fut un peu calmée, Blanche supplia le vieillard de répondre à ses questions. Elle voulait savoir depuis combien de temps était morte la dame Blanche, si c'était aux horreurs de la famine qu'elle avait succombé, où elle était enterrée ; et, en un mot, toutes les particularités qui la concernaient.

—Quoique nous ayons eu tous à souffrir du manque de nourriture, dit Hubert, notre vénérée maîtresse n'a pas succombée victime des tortures de la faim, sa constitution depuis si longtemps minée par le chagrin n'a pu résister au choc qu'elle éprouva, il y a six semaines, lorsqu'un accident la rendit témoin de la mort hideuse du marquis de Schomberg et de la baronne Hamelin, qui reçurent le baiser de la vierge !

—Ah ! c'est ainsi qu'a péri la baronne ? observa Zitzka. Mais, continuez, ajouta-t-il aussitôt.

—Il y a seulement trois jours qu'elle a rendu le dernier soupir, reprit Hubert ; et ses restes n'ont pas encore été confiés au tombeau. La vérité est que l'état de misère et d'incertitude où le siège a réduit tout le monde dans le château, ici et en haut, a retardé les préparatifs que nous nous proposions de faire pour ses obsèques. Et partant, ce ne sont pas les *pleureurs* qui manquent, ajouta Hubert, en promenant lentement ses regards sur l'assemblée qui les entourait.

Tous les assistants regardaient Zitzka avec une sorte d'étonnement et d'anxiété : car Lionel et Conrad, qui étaient dans la foule, avaient reconnu le chef des taborites et l'avaient signalé aux autres.

—Oui, en effet, il y a des pleureurs, observa Zitzka

si tous ceux que je vois autour de moi la regrettent assez pour prier pour elle.

—Il n'en est pas un de ceux ici présents que celle dont les restes sont dans cette chambre à côté n'ait sauvé du supplice de la statue de bronze, répliqua Hubert.

—Vous dites que son corps repose dans cette chambre, murmura Blanche, en prenant la main du vieillard, et en fixant sur lui ses yeux pleins de larmes.

—Oui, et vous pourrez contempler pour la dernière fois ces traits de marbre, dit Hubert, qui comprit le regard de supplication que la jeune fille attachait ainsi sur lui.

En parlant ainsi, il se dirigea vers la chambre qu'il avait indiquée. Blanche et le capitaine des Taborites l'accompagnèrent, et furent eux-mêmes suivis par tous les membres de la communauté.

Hubert ouvrit lentement et solennellement la porte : le corps de la dame Blanche reposait sur un lit dressé à l'autre extrémité de la pièce. Elle était vêtue de cet habit de carmélite qu'elle portait habituellement durant sa vie ; ses mains étaient croisées sur sa poitrine, et son visage avait encore l'expression de la sainte résignation dont elle était animée à ses derniers moments.

Blanche se pencha sur le lit, et au moment où elle baisa le front de sa mère, de grosses larmes roulèrent de ses joues sur celles de la morte. Le capitaine général aussi se pencha sur celle qui n'était plus, et le guerrier fut agité de bien profondes émotions, en contemplant ces traits qu'il avait vus, il y avait de cela vingt ans, si beaux, et qu'il n'avait jamais plus espéré revoir.

Puis, le guerrier et la jeune fille s'agenouillèrent à côté du lit : et Hubert étendant les bras comme un prophète vers les hommes vêtus de noir et les femmes enveloppées dans leurs robes blanches, s'écria d'un ton mesuré et solennel :—A genoux,

mes frères, à genoux, mes sœurs, et prions pour le repos de l'âme d'Ermenonda, baronne de Rotenberg !

Et alors les assistants apprirent pour la première fois que celle qui avait été si longtemps leur génie tutélaire n'était autre que la femme du baron de Rotenberg, cette même femme que le monde supposait être morte depuis vingt ans, et à la mémoire de qui on avait élevé un superbe tombeau de marbre !

L'on pria durant un quart d'heure environ, puis, sur un signe du vénérable Hubert, tout le monde se retira, et quand une fois la porte fut refermée, Zitzka expliqua ce qu'il désirait qu'on fît.

— Les restes de la baronne seront enterrés cette nuit, dit-il, et la tombe élevée à sa mémoire cessera d'être une hideuse moquerie. Je vais retourner au camp, et je reviendrai le plus vite possible, avec des provisions et des maçons pour ouvrir le monument de marbre et le sceller ensuite, lorsqu'on y aura déposé la mère de Blanche. Tu resteras ici, mon enfant, continua-t-il, en s'adressant à sa fille ; et Hubert te donnera toutes les explications que tu pourras désirer. Dans une demi-heure je serai de retour ; nous procéderons à l'enterrement, et nous rendrons ensuite à la liberté les malheureuses victimes de cet infâme tribunal.

A ces dernières paroles du capitaine des Taborites, la plus grande agitation régna dans l'appartement. Parmi les prisonniers de la statue de bronze, les uns sentirent les forces leur manquer à l'idée de sortir du tombeau où ils avaient été enfermés vivants ; d'autres tombèrent à genoux et rendirent à Dieu des actions de grâce. Il y en eut qui éclatèrent en sanglots ; beaucoup se jetèrent dans les bras les uns des autres, et qui poussèrent des cris de joie, oubliant que le corps de leur bienfaitrice était là dans la chambre à côté d'eux.

Mais les plus heureux peut-être furent Lionel et Conrad, les deux pages de Henri de Brabant.

Zitzka recommanda Blanche à Hubert, et sortit

seul, refusant de se faire accompagner à travers les souterrains. Il n'était pas fâché, d'ailleurs, de se trouver seul après les incidents qui venaient de l'émouvoir, et il avait la persuasion qu'en étant muni de la lampe que lui avait remise l'intendant, il n'aurait pas de peine à trouver sa route.

Il traversa la chambre circulaire, et entra dans la grande salle où se dressait la statue de bronze. La curiosité le poussa à s'approcher de l'image pour la contempler ; mais à peine avait-il commencé à en étudier les détails, que le bruit de plusieurs pas se dirigeant de son côté frappa ses oreilles. Il se retourna, et vit la chambre circulaire déjà remplie d'hommes armés et deux ou trois d'entre eux tenaient chacun une lampe à la main. Au même instant ils aperçurent Zitzka, et le reconnurent sur le champ.

Alors, pareils à des forcenés, ils se précipitèrent sur le taborite, pour se venger de l'homme qui était l'auteur de toutes leurs souffrances et de toutes leurs humiliations, de l'homme qui leur faisait endurer toutes les horreurs de la famine, et dans les mains de qui le château allait bientôt être livré !

— Quoi ! Zitzka ici ! Est-ce possible ! s'écria Cyprien, qui conduisait la bande.

Le fait que Cyprien craignant de tomber à la merci du capitaine-général des Taborites, avait déterminé quarante ou cinquante soldatsde la garnison à profiter avec lui de l'obscurité de la nuit pour se frayer un chemin à travers les lignes de l'ennemi ; et ils traversaient en ce moment les souterrains pour gagner la petite chapelle. Cette bande se composait exclusivement des serviteurs jurés de la statue de bronze, et il entrait dans leur projet de détruire en passant non seulement cette image, mais anssi la machine infernale qui était au-dessous, afin que le vainqueur ne pût se former une idée de ce qu'étaient les mystères de cette association.

En voyant ces hommes se précipiter sur lui, et en s'apercevant qu'il était reconnu, Zitzka jeta sa

lampe et s'arma de son épée. Mais dans l'effort soudain qu'il fit pour parer les coups qu'on lui portait, son pied glissa sur le pavé, et il tomba lourdement.

En une seconde il fut terrassé par les misérables dont les yeux, rendus féroces par la faim, se fixaient sur lui avec une expression de rage triomphante. Déjà douze épées se levaient pour le frapper quand Cyprien s'écria avec force ;— Ne le tuons pas ainsi, mes amis ; que le plus grand de nos ennemis soit la dernière victime offerte à la statue de bronze !

Des acclamations unanimes accueillirent cette proposition.

— A l'œuvre, et ne perdons pas un instant ! cria Cyprien dont la soif de vengeance était encore accrue par l'air hautain et de défi avec lequel Zitzka le regardait lui et l'instrument de mort. Allons, que deux d'entre vous servent d'exécuteurs, qu'un autre approche une lumière, et l'usurpateur connaîtra les douceurs du baiser de la vierge !

En prononçant ces dernières paroles, Cyprien jeta un regard de haine diabolique sur le capitaine-général. Puis, s'avançant vers la statue, il montra à deux de ses hommes le ressort qui mettait le mécanisme en mouvement. Alors les bras de la colossale image se déployèrent lentement, et toute la partie antérieure du corps s'ouvrit de la façon que nous avons décrite dans un précédent chapitre.

— Attendez que je m'assure que les lames sont bien tranchantes et les piques bien pointues, s'écria Cyprien qui voulait ajouter au supplice de Zitzka en lui en détaillant toutes les horreurs. Tu n'as plus qu'un œil, Zitzka, ajouta-t-il, mais celui-là aussi ne verra bientôt plus.

Cette plaisanterie fut accueillie par des éclats de rire.

Puis, sous prétexte de s'assurer que l'horrible engin de mort était en bon état, mais en réalité pour prolonger de quelques instants les tortures qu'il pensait infliger au capitaine-général, Cyprien se baissa et regarda dans le corps de la statue.

Mais à cet instant prompt comme l'aigle qui fond sur sa proie, une femme s'élança de l'extrémité opposé de la salle, sans manteau, sans voile; et, avant même que l'exclamation de surprise poussée par les assistants eût cessé de vibrer dans l'air, avec la rapidité de la foudre, elle fut auprès de la statue de bronze. A ce moment Cyprien retirait sa tête de l'intérieur de l'image, il pouvait voir déjà les traits enflammés d'Œtna et ses regards qui brillaient comme deux météores, quand celle-ci le poussa avec une force qui fut irrésistible.

Ce fut l'affaire d'un moment. Cyprien fut précipité dans l'intérieur de la statue de bronze; les deux exécuteurs reculèrent avec épouvante, et les bras et les portes se refermèrent, tandis que la cloche annonçait que l'œuvre de destruction s'opérait.

Tous les assistants restaient saisis de consternation, à l'exception d'Œtna, qui, étendant le bras de l'air d'une pythonisse s'écria: *Ainsi périt le misérable qui a causé ma perte et mon malheur.*

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'il se fit un grand bruit dans les souterrains, et presque aussitôt la salle de la statue de bronze fut envahie par une foule de saldats taborites.

La sentinelle placée devant la petite chapelle voyant que la demi-heure était passée et que Zitzka n'était pas de retour, avait obéi aux instructions qui lui avaient été données.

En une seconde, les serviteurs jurés du tribunal secret furent mis hors de combat, Zitzka fut délivré du péril qui le menaçait, et Œtna n'eut plus rien à redouter de ceux qui auraient été tentés de venger sur elle la mort de Cyprien.

Pendant ce temps le mécanisme maudit avait fait son œuvre, et le ruisseau avait emporté jusqu'aux moindres traces de l'horrible tragédie.

LIX

A CHACUN SES ŒUVRES

Une heure ne s'était pas écoulée depuis la scène que nous venons de raconter, que bien des changements étaient survenus dans le château de Rotenberg.

La bannière des seigneurs avait été abaissée sur la tour centrale, et remplacée par celle des Taborites. On avait emporté du camp des quantités de provisions et des vivres qui avaient été distribués aux assiégés. Les Taborites occupaient maintenant tous les postes, et ceux des seigneurs qui étaient considérés comme les auteurs de l'insurrection avait été réunis dans un vaste appartement dont les portes étaient gardées par des sentinelles. Quant aux femmes, aux filles et aux enfants, on les avait fait entrer dans une pièce voisine.

On avait fait également sortir de leur tombeau les victimes de leur statue de bronze que la dame blanche avait sauvées, et elles se trouvaient toutes rassemblées dans le plus magnifique salon du château.

Œtna était prisonnière dans une chambre où son oncle lui avait ordonné de se rendre ; mais elle était heureuse et triomphante, car elle s'était enfin vengée !

Dans une autre pièce était le capitaine-général, sa fille et Hubert. Un courrier avait été dépêché au comte de Schonwald, avec une lettre écrite de la main de Zitzka ; un second avait été également envoyé à la chaumière du garde forestier Gaspard, et un troisième enfin au château d'Ilde-garde.

Tous ces arrangements avaient été pris en moins

d'une heure, et Zitzka et ses amis attendaient le baron de Rotenberg qu'il avait envoyé chercher.

Le baron ne tarda pas à être indroduit. Il savait déjà que les Taborites étaient en possession de son château, il savait aussi qu'on avait découvert le secret de la statue de bronze, et il était naturel qu'il craignit d'être lui-même livré au supplice qu'il avait infligé à tant de malheureux. Mais il n'était pas un lâche, et ce fut d'un pas ferme qu'il s'avança en présence du capitaine-général.

Mais lorsque ses regards tombèrent sur Blanche, il reconnut en elle la jeune fille qui l'avait délivré du château Prague et qui était l'objet des affections de son fils ; ce fut avec un étonnement indicible qu'il chercha à s'expliquer sa présence dans le château, et surtout la familiarité avec laquelle elle s'entretenait avec Zitzka. Il ne fut pas moins surpris de trouver Hubert au nombre des personnes appelées à le juger.

D'un geste de la main, Zitzka ordonna aux gardes de se retirer, puis il fit signe au baron de Rotenberg de s'asseoir. Celui-ci prit le siège que lui désignait le capitaine-général, et regarda alternativement Hubert et Blanche comme pour lire sur leur visage le sort qui lui était réservé. Mais Hubert évita de rencontrer son regard, tandis que Blanche, émue par tous les incidents dont elle avait été témoin, suppliait son père de se montrer miséricordieux.

—Baron de Rotenberg, dit Zitzka en rompant enfin le silence et d'un ton solennel, je commence par vous dire que vous n'avez rien à craindre pour votre vie. Si grands qu'aient été vos crimes, pas un cheveux ne tombera de votre tête ; mais je dois vous prévenir qu'un emprisonnement perpétuel vous mettra désormais dans l'impossibilité de continuer votre coupable carrière. Vous serez, d'ailleurs, entouré des égards dus à votre rang.

—La vie que vous m'accordez ne vaut pas la peine que je vous remercie, répliqua le baron de Rotenberg d'un ton de défi.

—Ne vous hâtez pas tant, dit Zitzka avec solennité; car il se peut que les révélations que j'ai à vous faire éveillent quelque bon sentiment jusqu'à ce jour endormi dans votre âme. Je ne croirai jamais, malgré toutes les mauvaises influences au milieu desquelles vous avez été placé, je ne croirai jamais, dis-je, que vous soyez parvenu à étouffer toute émotion noble et généreuse.

—Où voulez-vous en venir avec ce beau sermon? demanda le baron en cherchant à cacher sous un ton d'arrogance l'intérêt et l'anxiété qu'il éprouvait en réalité.

—Sachez donc, dit Zitzka, que la femme dont vous avez proclamé la mort il y a vingt ans.....

—Ah! ma femme! s'écria le baron dans un paroxysme d'agonie. Comment! tu aurais trahi ce secret, misérable? ajouta-t-il en se tournant vers l'intendant.

—Hubert n'a rien révélé, jusqn'au moment où un accident ou plutôt la Providence m'a fait faire des découvertes telles que toutes dénégations seraient inutiles, observa Zitzka. Mais vous ferez bien baron de Rotenberg, ajouta-t-il, de ne pas m'interrompre en accusant ainsi les gens qui ne méritent que respect et vénération, et de m'écouter; car, sachez-le donc, cette femme est morte seulement il y a trois jours!

Cette nouvelle produisit un effet terrible sur le baron de Rotenberg. Pendant plus d'une minute il demeura interdit, la bouche ouverte et les yeux fixés d'un air hagard sur le capitaine-général. Mais enfin la lumière se fit dans son esprit, et se dressant sur sa chaise, il s'écria :—Je comprends tout! oui .....cela doit être, et vous avez dit vrai, Zitzka, Hubert, tu l'as sauvée, tu m'a trompé, et tu l'as laissée vivre! Et cette apparition à l'autel, le jour où la couronne de Bohême allait être donnée à mon fils. Oui, c'était elle, c'était Ermenonda!

Et, saisi d'un tremblement convulsif, il retomba sur son siège.

—A présent, écoutez-moi, et calmez-vous s'il est possible, reprit Zitzka : car pour que justice soit rendue à la baronne de Rotenberg, j'ai une déclaration à faire, et, sur mon âme, mes paroles seront l'expression de la vérité la plus exacte.

—Oui, encore une lumière qui éclaire le passé ! s'écria le baron. C'est *vous*, général Zitzka, c'est vous qui.....

—Ecoutez-moi, dit Zitzka, en l'interrompant. Lorque j'étais jeune, et que je n'étais connu que sous le nom de Zaktiz, je vis Ermenonda, chez ses parents. Nous ne tardâmes pas à concevoir l'un pour l'autre la plus tendre, la plus vive affection. J'étais pauvre, et l'on me traita d'audacieux parce que j'osais aspirer à la main de celle qui m'avait donné son cœur. Que vous dirai-je ? Un prêtre bénit secrètement notre union, et il s'écoula près d'une année pendant laquelle nous nous voyions souvent, puisque j'étais entré comme page dans la maison des parents d'Ermenonda. Mais un jour vint où je fus forcé de m'éloigner et d'aller combattre avec les Turcs. Le temps de mon absence qui fut longue, fut mit à profit ; on répandit le bruit de ma mort, on montra à Ermenonda des lettres qui attestaient que j'avais été tué à Belgrade ; et enfin, après deux ans de résistance, Ermenonda vaincue par les supplications de sa famille, par leurs menaces même, se laissa conduire à l'autel, par vous, à qui elle n'avait pas caché un seul des incidents de son passé. Mais vous étiez épris de sa beauté, et vous ambitionniez la possession de sa fortune. Quand je revins au bout d'une absence de plus de deux ans, je rencontrai celle qui était devenue votre femme, dans une des allées de la forêt ; et lorsque éperdue et folle de douleur, elle allait m'avouer ce qui s'était passé, me dire que sa fille, la mienne, dont vous connaissiez la naissance avait été confiée à de bons et honnêtes paysans, qu'elle avait été sauvée, en un mot, par Hubert qui avait reçu l'ordre de la faire disparaître, à ce moment,

dis-je, vous arrivâtes à la tête de plusieurs cavaliers, dans un accès de jalousie...

— Ou, dit le baron de Rotenberg, je crus qu'elle était coupable. Mais je remercie Dieu qu'on ne l'ait pas livrée au supplice auquel je l'avais condamnée, car je ne peux oublier, malgré tout, qu'elle est la mre de mon fils Rodolphe.

—Oui, elle a vécu, grâce à cet excellent homme, répliqua Zitzka en indiquant Hubert, dont les joues pâles et creuses étaient baignées de larmes. Mais nous attendrons à demain, baron de Rotenberg, pour vous donner toutes les explications qu'il vous importe de connaître, ajouta Zitzka. Nous avons, à présent, un devoir sacré et solennel à remplir, je veux parler de la célébration des obsèques de la baronne Ermenonda.

—Je savais qu'elle évait imprudemment donné ses affections, dit le baron de Rotenberg d'une voix émue, et cela, je le lui avais pardonné avant de la conduire à l'autel, mais j'avais cru plus tard qu'elle m'était infidèle, et pendant vingt ans, je suis resté sous cette impression. J'admets que je me sois laissé égarer par la jalousie, c'est même probable, puisque vous me l'affirmez. Je lui donnerai la seule satisfaction qu'il est maintenant en mon pouvoir de lui accorder : j'accompagnerai ses restes au tombeau.

—Je suis charmé, baron de Rotenberg, du changement qui s'est opéré dans vos sentiments, dit Zitzka. En attendant l'arrivée du comte de Schonwald, que j'ai envoyé prévenir, je vous ferai une communication concernant la jeune fille que vous voyez.

Et il indiqua Blanche qui avait pleuré à chaudes larmes tant qu'avait duré cette conversation.

—Cette jeune héroïne, reprit Zitzka, qui vous a délivré, vous, baron de Rotenberg, du château de Prague, est ma fille, l'enfant d'Ermenonda !

—O Dieu ! et Rodolphe l'aimait, et il voulait l'épouser ! s'écria le baron. Mais grâce au ciel ! cette

dernière iniquité ne s'est pas accomplie ! Que pensera Rodolphe !.....quand il saura que sa mère a vécu jusqu'à aujourd'hui, dans un sombre sépulcre, isolée du monde, et que c'est à Hubert seul qu'elle a dû d'avoir échappé au supplice de la statue de bronze ? Il exécrera son père, et la malédiction de mon fils est plus que je n'en saurais supporter. Mais si je lui expliquais tout.....

—Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Zitzka : car tant de personnes connaissent déjà quel a été le malheureux sort de la baronne Ermenonda qu'il serait impossible d'empêcher que Rodolphe en soit informé tôt ou tard.

— Et cependant... et cependant, fit remarquer le baron qui tremblait d'émotion, j'aimerais mieux mourir plutôt que d'avouer à mon fils que, pendant vingt-cinq ans j'ai été le chef du tribunal de la statue de bronze. Sachez donc qu'il ne sait rien de ces horribles mystères, qu'il ignore même l'existence de ces souterrains. D'ailleurs, il y a un régistre sur lequel sont inscrits les noms de toutes les victimes du tribunal, et sur ce régistre il trouverait celui de sa mère...

— Il suffit ! dit Zitzka : le hasard a voulu que j'assiste au supplice infligé par la statue de bronze.

— Vous.... vous avez vu ? s'écria le baron avec le plus grand étonnement.

— Oui, et j'ai failli en être victime, répondit le capitaine-général. Ce misérable.....

— Ah ! Cyprien ? dit le baron ; eh bien ?

— Il n'est plus, répliqua Zitzka. Œtna Ildegardo, ma nièce, a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour sa vengeance.

— Que me dites-vous ? s'écria le baron. Cyprien m'avait affirmé que Œtna Ildegardo était morte depuis longtemps : et vous me dites qu'elle vit, qu'elle est votre nièce.....

— Oui, répliqua Zitzka ; mon père était le baron Georgey, et les ruines du château de mes ancêtres ne sont qu'à quelques milles d'ici.

En ce moment un coup frappé fortement contre la porte retentit dans l'appartement, et le vieil Hubert s'empressa d'aller ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Zitzka.

— Rodolphe de Rotenberg, général, le fils du baron, répondit un soldat, a voulu.....

— Mon fils ? Qu'est-ce qui est arrivé à mon fils ? s'écria le baron de Rotenberg saisi d'un funeste pressentiment.

— Il a voulu s'échapper... il a attaqué les sentinelles chargées de le garder, dit le soldat taborite, il en a tué une, en a blessé mortellement une autre, et.....

— Et quoi ? demanda le baron avec la plus poignante anxiété.

— Et il a reçu une balle, répondit le taborite.

— Est-il mort, ou seulement blessé ? s'écria de Rotenberg, en s'accrochant à une dernière espérance. Parlez..... parlez ! dites-moi qu'il n'est pas mort.

— Hélas ! je ne dirais pas la vérité, répondit le soldat d'un ton de compassion.

— Oh ! Rodolphe ! Mon fils, Rodolphe ! s'écria le baron avec une indescriptible angoisse.

Et, après avoir chancelé un instant, il tomba sur ses genoux. Puis, se frappant le front, il s'écria :

— Oh ! Dieu ! voilà le châtiment que tu me réservais.

En ce moment le comte de Schonwald entra dans l'appartement.

LX

L'ONCLE DE BLANCHE.—HENRI DE BRABANT.

Le comte de Schonwald était déjà préparé au récit que Zitzka avait à lui faire. Comme nous désirons passer rapidement sur cette partie de notre histoire, nous dirons seulement qu'en apprenant que Blanche était la fille de sa malheureuse sœur, et par conséquent sa nièce, il s'approcha d'elle et l'embrassa avec beaucoup de cordialité. Nous avons vu, d'ailleurs, dans différentes circonstances, qu'il était complètement étranger au tribunal dont le baron de Rotenberg était président : la distance qui le séparait de Zitzka n'était donc pas longue à franchir, et ils furent bientôt tous deux dans les meilleurs termes.

—Quant à vous, général Zitzka, dit-il, en tendant la main au chef Taborite, je ne saurais garder aucun mauvais vouloir, à cause du malheureux amour qui a existé autrefois entre vous et ma sœur. Au contraire, ajouta-t-il avec émotion, si ma mère eût laissé Ermenonda libre de suivre les impulsions de son cœur, et d'épouser l'humble page qui portait le nom Zaktiz, et qui sous le nom de Zitzka a rempli le monde de sa renommée, sans l'orgueil insensé de ma mère, dis je, bien des maux, bien des horreurs auraient été évités.

La porte s'ouvrit, et l'un des serviteurs de Zitzka vint annoncer que les préparatifs étaient terminés pour les funérailles de la baronne de Rotenberg. Zitzka jeta alors un regard sur le baron, et ce malheureux, plein de repentir pour le passé, leva les yeux et fit signe qu'il était prêt à tenir la promesse qu'il avait faite d'assister à la cérémonie.

Hubert marcha devant, tenant un cierge dans sa main ; puis venait le baron de Rotenberg, et Blanche qui s'appuyait sur le bras de son père. Le comte Schonwald suivait derrière. Ils descendirent par un escalier dérobé et se trouvèrent dans le château. Une porte placée derrière l'autel leur permit de passer de là dans les souterrains, et en faisant un détour, ils arrivèrent au milieu des tombeaux, sans avoir eu à traverser la salle de la statue de bronze.

La principale allée du vaste cimetière était éclairée avec des cierges placés dans des chandeliers fixés aux piliers qui supportaient la voûte ; et deux lignes de lumières s'étendaient également jusqu'à la grille de l'escalier de marbre qui conduisait à l'oratoire. On ne se servait de cette chapelle souterraine que lorsqu'un membre de la famille de Rotenberg mourait, avant que le cercueil fut déposé dans la tombe destinée à le recevoir. Au moment où elle atteignit la grille, Blanche se rappela que c'était sa mère elle-même qui lui avait laissé l'usage de cet oratoire.

Des serviteurs attendait là avec des manteaux de deuil que revêtirent immédiatement Zitzka, sa fille, le baron de Rotenberg et le vieil Hubert. Tout cela se fit au milieu du plus religieux silence. L'on monta ensuite les degrés, et tous entrèrent dans l'oratoire qui était tendu de draperies noires et dont l'aspect était lugubre.

Le cercueil, couvert du drap, était au milieu de la petite chapelle. D'un côté étaient les hommes de la communauté que la comtesse Ermenonda avait sauvés, de l'autre étaient rangées les femmes. Un prêtre se tenait debout à l'autel. La cérémonie commença : le *de profondis* fut chanté avec une sublime solennité, et quand les prières habituelles eurent été récitées, le cercueil fut porté dans le cimetière et déposé dans le monument qui avait été élevé à la mémoire de la morte vingt ans auparavant.

La cérémonie était finie. Les assistants se reti-

rèrent, les lumières s'éteignirent, le jour commençait à se lever sur les tours grises du château.

Blanche s'était retirée dans la chambre qu'on lui avait préparée ; le baron de Rotenberg avait également manifesté le désir d'être seul ; mais Jean Zitzka, le marquis de Schonwald et le vieil intendant restèrent ensemble pour épancher entre eux leurs sentiments de mélanolie, et se raconter tous les incidents de la vie de la malheureuse baronne Ermenonda.

Nous voudrions bien faire part à nos lecteurs des détails que le vieil Hubert développa en cette circonstance ; mais nous espérons qu'on suppléera sans peine aux explications que nous sommes obligés d'omettre pour abréger une histoire déjà trop longue.

Après avoir passé plus d'une heure et demie à causer du passé, Zitzka fit venir un page, et apprit de lui que selon les ordres qu'il avait donnés, des officiers avaient brisé la statue de bronze et les machines, qu'on avait fait de tout un monceau auquel on avait mis le feu.

Sur les indications du vieil Hubert on tira les registres et autres documents du tribunal de la caisse en fer où ils étaient serrés, et on les livra également aux flammes.

Ainsi finit le tribunal de la statue de bronze : ainsi périt la mention de ceux qui avaient subi le baiser de la vierge !

Blanche entra alors dans l'appartement. Son père et son oncle l'accueillirent avec affection, et le vieil intendant avec cordialité et respect. Elle était pâle, très-pâle ; et ce fut avec un tremblement dans la voix qu'elle répondit aux paroles affectueuses qui lui furent adressées. On comprend, en effet, qu'elle était dans une situation à être très-agitée par des sentiments bien divers.

Dès que le déjeuner qu'on s'empressa de servir fut fini, le capitaine-général des Taborites fit venir tous les membres de la société des morts que nous

avons vus dans les souterrains. Puis, en quelques mots il leur dit qu'ils étaient libres de retourner dans ce monde chercher des amis qu'ils pouvaient encore avoir, ou pleurer sur la tombe de ceux qui n'étaient plus ; et comme beaucoup d'entre eux devaient se trouver sans moyens d'existence, Zitzka voulut que les trésors trouvés dans les tombeaux et qui avaient appartenus à la princesse Elisabeth de Bohême fussent partagés également entre tous.

Parmi les plus contents furent Lionel et Conrad, qui ne craignirent pas de s'approcher de Zitzka et de s'informer aaprès de lui de Satanaïs et de ses deux amies Linda et Béatrice.

Le front de Zitzka se chargea soudainement d'un nuage et il se disposait à répondre sévèrement quand la porte de l'appartement s'ouvrit brusquement et un soldat Taborite entra en s'écriant ; " Œtna s'est échappée !"

Le fait est qu'en examinant la chambre où elle avaitété enfermée, Œtna reconnut qu'en s'aidant des draps du lit, il lui serait possible de fuir. Elle était ainsi descendue par la fenêtre, jusque sur une pierre étroite, placée au-dessous à une distance d'au moins vingt pieds, et que de là elle s'était laissée glisser jusqu'en bas de la muraille. Les plus hardis ne purent voir sans frémir le danger auquel elle n'avait pas craint de s'exposer pour recouvrer sa liberté.

Zitzka fut extrêmement contrarié de cet incident, et s'empressa de dépêcher des émissaires dans toutes les directions.

Le forestier Gaspard et sa femme, que l'on avait fait prévenir la veille, arrivèrent en ce moment au château où ils furent reçus à bras ouverts par Blanche qui avait tant et de si étranges révélations à leur faire.

Pour être fidèle à l'histoire, nous devons dire que Zitzka avait à peine pris ses arrangements dans le château qu'il apprit qu'une armé Polonaise était entrée en Bohême, et marchait sur Prague, dans le

but d'y renverser son gouvernement. Il n'y avait pas un instant à perdre, et Zitzka n'était pas homme à hésiter Il serra sa fille dans ses bras, la confia au Gaspard ; puis rassemblant son armée, il se mit à la tête et marcha à la rencontre de l'ennemi. Quant au château de Rotenberg, il y laissa une garnison assez nombreuse pour le défendre et garder prisonnier celui à qui appartenait cette forteresse.

Le matin de ce même jour, au moment où le soleil dorait l'horizon, Henri de Brabant s'éveilla dans sa tour du château d'Ildegardo. Il se sentait plus fort, et plus tranquille d'esprit que la veille. Le vieux Bernard entra et lui remit une lettre en disant : Le porteur de ce message est arrivé il y a plus d'une heure, mais je n'ai pas voulu réveiller Votre Excellence. Il a apporté avec lui un panier contenant toutes espèces de provisions ; et il attend pour savoir s'il y a une réponse.

Henri de Brabant ouvrit la lettre qui était attachée avec un fil de soie rouge et scellée avec de la cire. Voici ce qu'elle renfermait :

"Moi, soussigné, le capitaine des Taborites, envoie mes félicitations à celui que la prudence m'empêche de nommer, de peur que cette lettre tombe dans des mains auxquelles elle n'est pas destinée.

—Des évènements incroyables sont arrivés, des découvertes étranges ont été faites. L'armée royale n'existe plus. Rotenberg est dans mes mains, et je connais les mystères des souterrains du château. Mais tout cela n'est rien auprès de la révélation que je dois à la Providence : Blanche est ma fille!

D'après ce qu'elle m'a dit, je sais que vous êtes malade au château d'Ildegardo. Comme il paraît que Blanche ne connaît pas votre secret, je ne lui en ai pas parlé, et je n'en dirai pas un mot avant que vous ayez franchi la frontière d'Autriche. Vous pouvez donc, sans crainte, vous faire transporter au château de Rotenberg, d'où je vous écris, et où l'on vous prodiguera tous les soins que récla-

me votre état. Ma chère Blanche me charge de vous transmettre ses compliments respectueux.

"Tout à vous d'amitié,

JEAN ZITZKA."

L'on comprend que le contenu de cette lettre était de nature à surprendre grandement Henri de Brabant. Blanche, la jeune paysanne, la fille du capitaine-général des Taborites ! C'était incroyable ! Et cependant c'était Zitzka qui le lui écrivait !

Le chevalier ne montra pas la lettre à Bernard, à cause des allusions qui le concernaient, mais il lui communiqua tout le reste.

—Et Blanche est la fille de Zitzka ! s'écria le vieillard, dès qu'il fut revenu de son étonnement !

Oh ! que j'en suis content ! car elle est une grande dame, maintenant, et elle mérite de l'être ! oui, c'est presque une princesse, car sûrement son père est aussi grand qu'un roi. Seigneur chevalier, ajouta-t-il en fixant les yeux sur Henri, cette douce et charmante enfant qui a passé là des semaines à vous soigner, pourra bien épouser l'un des plus grands princes de l'Europe : car quel est le souverain qui ne serait pas fier de contracter une alliance avec la fille du haut et puissant Zitzka ?

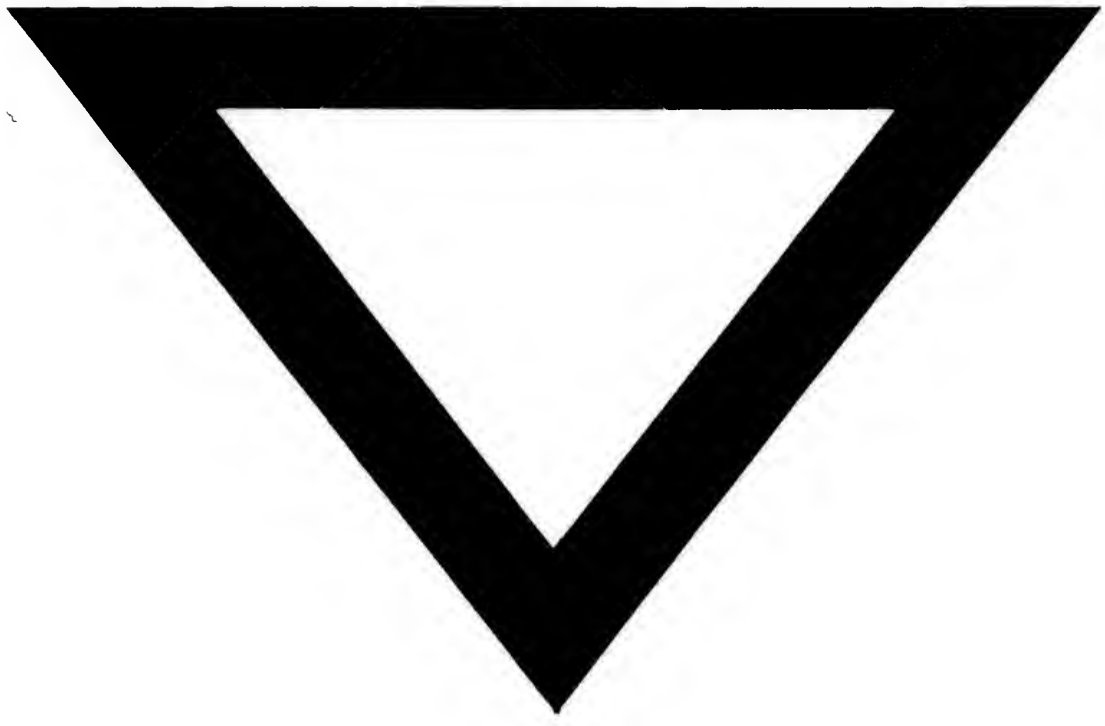
—Vous avez raison, mon ami, répliqua le chevalier, d'un air pensif.

—Et quelle réponse Votre Excellence a-t-elle à donner au messager ? demanda Bernaad.

—Je suis trop faible encore pour le pouvoir écrire, dit Henri. Qu'elle veuille donc faire savoir à Zitzka que je suis très sensible aux attention qu'il me témoigne, mais que je craindrais en me fesant transporter à Rotenberg de m'exposer à une rechute ; qu'aux surplus j'ai envoyé un de mes serviteurs à Vienne, d'où il ne peut tarder à revenir.

Le vieillard sortit pour s'acquitter de sa mission : et pendant plusieurs heures, Henri eut le loisir de réfléchir aux étonnantes nouvelles qu'il avait reçues.

Mais, ce même jour encore lui était réservé une autre surprise : car, après une visite, que lui fit Bernard pour le préparer à ceux qui allaient se passer, Lionel et Conrad se précipitèrent dans la cellule, et tombèrent à genoux auprès du lit de leur maître.

Six jours après, une litière traîné par quatre chevaux arriva de Vienne, et Henri de Brabant quitta les ruines du château d'Ildegardo.

Le vénérable Bernard accepta la proposition que lui fit le chevalier, et consentit à l'accompagner.